



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07590812 3

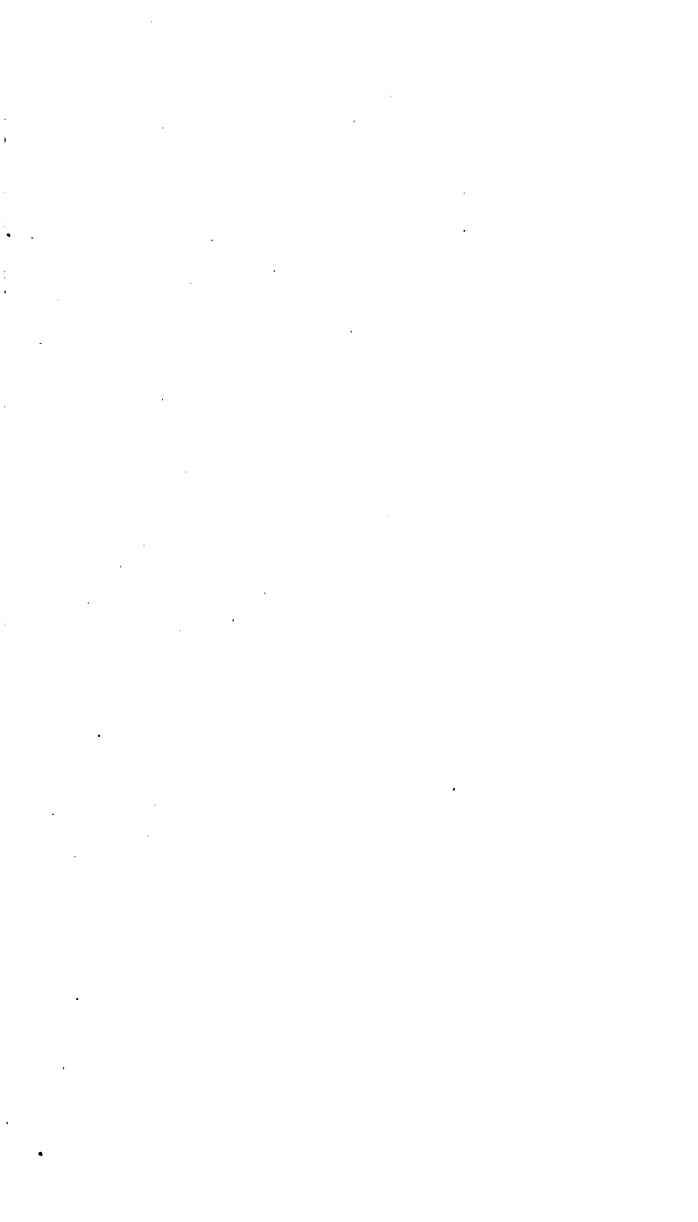


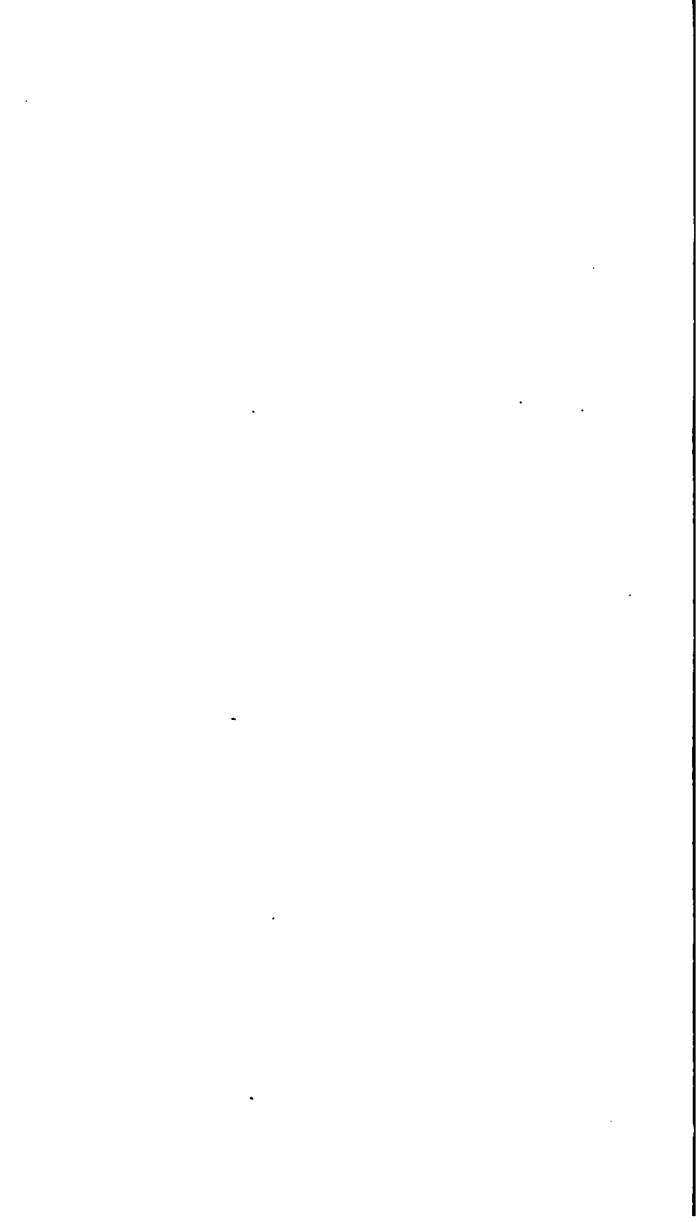
DAF

Velly









# HISTOIRE

DE

## FRANCE,

Depuis l'établissement de la Monarchie,  
jusqu'au regne de Louis XIV.

Par M. GARNIER, *Historiographe du Roi,*  
*& de Monsieur pour le Maine & l'Anjou,*  
*Inspecteur & ancien Professeur du Collège-*  
*Royal, de l'Académie des Belles-Lettres.*

TOME VINGT-SIXIEME.

---

Prix, 3 livres relié.

---



A PARIS,

*W* Chez } SAILLANT & NYON, rue Saint-  
Jean-de-Beauvais.  
Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-  
Jacques.

---

M. DCC. LXXVIII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



---

## A P P R O B A T I O N.

Nous, Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, avons lu le vingt-cinquieme & le vingt-sixieme Volumes de la *nouvelle Histoire de France*; & nous les avons jugé dignes de l'impression. A Paris, ce 23 Avril 1778.

BOUCHAUD. VAUVILLIERS.

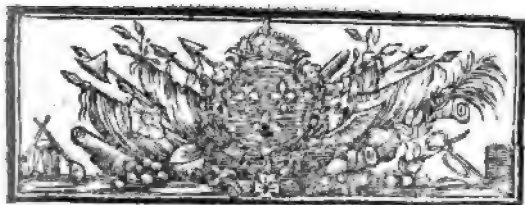
## ERRATA.

### TOME VINGT-CINQUIEME.

- PAGE 143, lig. 10, *Furtemberg*, lisez *Fustemberg*.  
P. 151, lig. 8, *Hesdin*, lisez *Saint-Pol*.  
P. 323, lig. 16, *la voie*; lisez *la voix*.  
P. 355, lig. 23, *la fortune*, lisez *sa fortune*.  
P. 361, lig. dern. *d'autres*, lisez *des*.  
P. 445, lig. 17, *sur la Somme*, lisez *sur la Canche*.  
P. 448, lig. 9, *c'est apparemment ce même*, lisez *c'est le fils de ce même*.  
P. 466, lig. 26, *Philippe Strozzi*, lisez *Léon Strozzi*.

### TOME VINGT-SIXIEME.

- Page 19, lig. 26, *rempli*, lisez *remplis*.  
P. 123, lig. 21, *réunies*, lisez *réunis*.  
P. 128, lig. 11, *du Gié*, lisez *de Gié*.  
P. 171, lig. 18, *le Rhin*, lisez *le Rhône*.  
P. 381, lig. 15, *à Strashourg*, lisez *à Saverne*.  
P. 502, lig. 12, *ne maîtriseroit pas sur la nation*  
*effacez sur*.  
En plusieurs endroits *la Vieuville*, lisez *Viellville*.



# HISTOIRE DE FRANCE.



HENRI II.

**H**ENRI, âgé de vingt-huit ans, parvint au trône le 31 Mars, à pareil jour qu'il étoit né. Des trois fils de François I, c'étoit celui qui avoit le moins réussi à lui plaire. Une complexion vigoureuse, des traits réguliers, mais sans expression, un air pesant, un maintien timide & embarrassé, une passion démesurée pour les exercices du corps, peu ou point d'aptitude pour tout ce qui exige quelque contention d'esprit, n'annonçoient aucune de ces qualités

---

AN. 1547.  
Etat de la  
Cour.

*Brantome.  
Matthieu.  
Mém. de  
la Vieuville.  
Manus. de  
Fontanieu.*

*Tome XXVI.*

A



AN. 1547.

brillantes qui avoient séduit la nation en faveur du pere. On disoit que le jeune prince ressembloit à Louis XII, son ayeul-maternel. Si cette conformité avoit d'autre fondement que quelques rapports extérieurs, on devoit regretter que la fortune ne leur eût pas ménagé la même éducation : l'ame de Louis s'étoit fortifiée & épurée à l'école de l'adversité; celle de Henri dut s'engourdir & se corrompre au sein des voluptés, dont l'artificieuse Diane de Poitiers prit soin de l'abreuver.

Cette femme célèbre s'étoit montrée à la cour sous le règne précédent à l'occasion de la révolte du connétable de Bourbon, & avoit acheté, dit-on, par le sacrifice de son honneur, la grace de Saint-Vallier son pere, le complice & l'un des principaux agens de la conjuration. Elle avoit dès-lors désiré de s'y établir, mais rappelée par sa famille, elle ne put réaliser ce projet, qu'après la mort de son mari, Maillé de Brezé, grand sénéchal de Normandie. Trouvant François I engagé dans d'autres liens, & Henri, second fils de France, trop négligé, elle voulut se charger de son éducation, & le demanda au roi pour son chevalier, en lui faisant en-

tendre que l'amour étoit le plus excellent maître pour aiguïser l'esprit & former le cœur d'un jeune homme. Ceux qui croyoient avoir deviné à quel prix Diane avoit racheté la vie de son pere, & qui ne jugeoient pas le nouveau commerce qu'elle lia avec Henri aussi pur & aussi respectueux qu'on se le figuroit dans ces siècles de chevalerie, où un mari ne s'offensoit point de voir un autre chevalier paré des couleurs de sa femme, s'indignoient de la monstrueuse complaisance du pere & du peu de délicatesse du fils : on jeta sur le lit de Henri un écrit, qui contenoit la malédiction de Jacob contre son fils Ruben. D'autres ne concevoient pas comment la mere de deux filles, déjà nubiles, avoit su tellement captiver le cœur d'un prince dans la fleur de l'âge, que tant qu'il vécut il sembla ne respirer que pour elle; ils attribuoient cet empire si entier & si durable aux sortilèges & à la magie. L'étonnement cesse & tout rentre dans l'ordre, si l'on réduit cette galanterie à un commerce de sentiment & de confiance : c'est le sens que présente une médaille symbolique, sur laquelle la grande sénéchale est représentée avec tous les attributs de la chaste

---

AN. 1547.

AN. 1547.

Diane, foulant aux pieds l'Amour, avec cette légende : *j'ai vaincu le vainqueur du monde entier*. Ajoutons que bien qu'elle eût donné des preuves de sa fécondité, elle n'eut aucun enfant du roi qui en laissa un grand nombre de légitimes & de naturels : que dans un siècle où l'on étoit délicat sur tout ce qui touche l'honneur, deux princes de maisons souveraines ambitionnerent de devenir ses gendres : que les jeunes personnes qui, suivant l'usage du tems, composoient sa cour, & devenoient en quelque sorte ses filles, appartenoient aux familles les plus distinguées du royaume. Or quelle apparence que ces familles lui eussent confié des gages si précieux, si elle eût été aussi décriée du côté des mœurs, qu'il a plu à quelques faiseurs de libelles de la représenter, si elle n'eût conservé au moins de la décence & toutes les bienséances extérieures ?

Henri perdit dans le commerce de Diane la rudesse & la férocité que le maniement des armes & les autres exercices violens auxquels il étoit fort adonné, n'eussent pu manquer de lui faire contracter ; il y puisa une affabilité, une égalité d'ame & une douceur de carac-

tère , qui ne se démentirent dans aucun instant de sa vie ; mais sans doute il y puisa aussi cet esprit de dissipation , ce goût de faste & de représentation , & cette aveugle prodigalité qui ruinèrent ses finances & préparèrent les malheurs des règnes suivans ; & dans ce sens on peut assurer que les avantages d'une pareille éducation n'en compensèrent point les inconvéniens : cette éducation ne fut pas la seule qu'on prit soin de lui procurer. Dès que la mort de son frere aîné l'eut approché du trône , François I , qui jusqu'alors l'avoit peu considéré , voulut qu'il assistât à tous les conseils , mais seulement pour écouter & pour s'instruire : deux fois il lui confia le commandement général des armées , sous la direction du connétable de Montmorenci , & deux autres fois sous celle de l'amiral d'Annebaud : mais cet apprentissage propre à développer & à faire connoître à la nation les talens de celui qui devoit la gouverner , ne servit qu'à convaincre plus fortement le public & le prince lui-même du besoin qu'il auroit toujours d'être gouverné. Le connétable qui sous un extérieur rude & repoussant , cachoit toute la souplesse d'un vieux courtisan , s'étoit

AN. 1547.

si bien établi dans son esprit, qu'il ne pouvoit passer un seul jour sans le voir ou sans du moins recevoir quelques-unes de ses lettres. Aussi malgré la promesse qu'il n'avoit pu refuser à un pere mourant de ne point se servir de Montmorenci, commença-t-il par le rappeler de son exil, le rétablir dans toutes ses charges, & lui faire payer la somme de cent mille écus, à laquelle montoit le produit de cinq années de ses gages qu'on avoit cessé d'acquitter depuis le moment de sa disgrâce.

Le premier usage que fit le connétable de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du roi, fut de lui persuader de régler invariablement le tems & la durée des diverses occupations qui devoient partager la journée. Il lui proposa pour modèle ce qu'il avoit vu pratiquer dans son jeune âge à la cour de Louis XII. D'après les détails qui nous ont été transmis, il paroît que le lever du roi étoit à sept heures, que tous les seigneurs & gentilshommes qui se trouvoient à la cour avoient la liberté d'entrer, que le roi pendant qu'on l'habilloit conversoit familièrement avec eux, sur-tout avec ceux qui étoient nouvellement arrivés de leurs terres, &

s'informoit avec soin de l'état de leur famille & de tout ce qui pouvoit les intéresser. Il se retiroit ensuite avec ses quatre secrétaires, signoit les expéditions, entendoit le rapport des principales dépêches de ses ambassadeurs ou des gouverneurs de provinces, ordonnoit les réponses, renvoyoit les plus difficiles au connétable ou à la discussion du conseil qui se tenoit à la même heure dans une salle contiguë à son cabinet. Il alloit y prendre séance toutes les fois que l'importance des matières qu'on y traitoit exigeoit sa présence. A dix heures il alloit entendre la messe, accompagné du grand aumônier, des cardinaux & des évêques qui étoient à la cour. Au sortir de la chapelle il se mettoit à table, & après qu'on avoit desservi il donnoit sans se déplacer une courte audience à tous ceux de ses sujets qui avoient des requêtes à lui présenter ou quelque plainte à former contre ses officiers : on ne refusoit la porte à personne, ce qui contribuoit à retenir les dépositaires de l'autorité dans le devoir. De-là il passoit dans son cabinet avec un petit nombre de courtisans ses favoris.

C'est le tems que François I consacroit à la discussion de quelques ques-

---

---

AN. 1547.

AN. 1547.

tions de littérature ou d'histoire naturelle qu'on avoit effleurées pendant son dîner. Mettant à profit les méditations & les veilles de tout ce qu'il y avoit de savans dans son royaume, il avoit acquis dans ces entretiens des connoissances qui passoient la portée des esprits ordinaires, en s'épargnant le travail & les méprises inséparables d'une étude solitaire. Henri né sans curiosité n'éprouvoit pas le même besoin de s'instruire ; soit à table, soit dans les momens de retraite, ses conversations furent moins sérieuses, & jamais il ne chercha ses délassemens dans les exercices de l'esprit. Ce n'est pas qu'il méprisât les lettres ; témoin de l'éclat qu'elles venoient de répandre sur la vie de son pere, il continua de les protéger, & créa, comme nous l'avons dit, deux nouvelles chaires au collège royal. Les savans d'ailleurs ne manquoient pas d'illustres protecteurs, les cardinaux de Lorraine, de Châtillon, du Bellai, d'Armagnac, le chancelier Olivier, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le clergé & la magistrature s'intéressoient à leurs travaux, & cherchoient à se les attacher par des bienfaits. La littérature françoise malgré le peu de considération dont elle jouissoit encore, fit

des progrès assez rapides : tandis que François Rabelais & Jacques Amiot AN. 1547. essayoient de répandre du nombre & de l'harmonie sur la prose ; Ronfard & les six autres poètes qui formoient ce qu'on nomma la Pleïade françoise, entreprirent de donner des ailes à la poésie. On peut dater de ce règne la renaissance de la poésie dramatique parmi nous. Les freres de la Passion forcés d'abandonner leur premier théâtre pour venir s'établir à l'hôtel de Bourgogne, n'obtinent la liberté d'y donner des représentations, qu'à condition qu'ils puiseroient tous leurs sujets dans l'histoire profane : le parlement, par un arrêt, leur interdit la représentation de ces farces grossieres, moitié dévotes ; moitié bouffonnes, qui avoient jusqu'alors amusé la pieuse simplicité de nos aïeux. Etienne Jodelle & Robert Garnier furent les premiers qui prenant pour modèles les grecs & les latins, frayerent la route à leurs successeurs : leurs pièces charmerent la cour & la ville, Henri goûta sur-tout la Cléopâtre de Jodelle, & assigna à l'auteur une gratification de cinq cens écus sur son épargne.

Après une courte retraite, le roi suivi d'un groupe de seigneurs se rendoit



**AN. 1547.** dans l'appartement de la reine , où se trouvoient déjà rassemblées toutes les dames & demoiselles de la cour. Là chacun étoit libre de prendre part à la conversation générale, ou de se livrer à des entretiens particuliers que l'amour animoit quelquefois : c'étoit non-seulement une école de politesse & d'urbanité , mais une sorte de foyer propre à enflammer les courages & à épurer les sentimens. Avant qu'on se séparât le roi annonçoit le genre d'exercice auquel il destinoit sa soirée : si c'étoit à la chasse , on indiquoit le rendez-vous , où les dames ne manquoient guères de se trouver ; si c'étoit à la paume , à l'escrime , à courre la bague , à rompre des lances , à dompter de jeunes chevaux , tout cela se passoit sous les fenêtres d'une gallerie , d'où elles pouvoient commodément juger de la force ou de l'adresse des combattans. Au reste , ces exercices varioient suivant les lieux & les saisons : dans les grands froids de l'hiver le roi & toute la jeune cour s'amusoient à glisser sur les étangs de Fontainebleau , où la mal-adresse & la chute des novices apprêtoient de grands éclats de rire aux spectateurs. Si la neige séjournoit quelque tems sur la terre on

en formoit à la hâte une sorte de bastions & un prodigieux nombre de pelottes; la troupe partagée en assaillans & en assiégés offroit l'image d'un assaut régulier. Tous ces exercices fournissoient à la jeune noblesse un moyen facile de se faire connoître avantageusement du monarque: il oublioit rarement ceux qui s'y distinguoient, & confondoit trop gratuitement, sans doute, la force & l'adresse avec le courage & le mérite qu'elles ne supposent pas toujours. Ces passe-temps divers faisoient place à un nouveau travail du roi avec ses secrétaires, & au conseil du soir qui se tenoit comme celui du matin dans une pièce conrigüe à son cabinet, mais auquel il assistoit rarement. Le souper venoit ensuite, puis un nouveau cercle chez la reine, & des danses qui se prolongeoient bien avant dans la nuit; le roi en rentrant dans son appartement, trouvoit son lecteur, mais cette charge importante & difficile à remplir sous Louis XII & François I, perdit ses fonctions sous Henri & ses successeurs.

En confiant à Montmorenci l'exercice presqu'illimité de l'autorité souveraine, le roi devint, sans s'en dou-

Disgraces & persécutions des anciens Ministres.

ter, le complice ou l'instrument d'un grand nombre de vengeances particulières. La duchesse d'Etampes avoit principalement contribué à chasser le connétable de la cour; elle en fut chassée à son tour: mais soit qu'on respectât encore en elle la mémoire du roi, soit qu'on craignît en la poussant à bout d'aliéner les familles puissantes auxquelles elle s'étoit alliée, on se contenta de la renvoyer à son mari qu'elle n'avoit pas assez ménagé dans le tems de sa faveur. Celui-ci voulant se relever de quelques engagemens onéreux & injustes qu'elle l'avoit forcé de contracter, eut la bassesse de lui intenter un procès, où un grand nombre de courtisans, & le roi lui-même, furent entendus comme témoins des violences & des menaces employées contre cet infortuné mari. Bientôt on la dépouilla des libéralités indiscretes d'un monarque qui ne vivoit plus: l'hôtel d'Etampes fut donné à Diane de Poitiers, & la terre de Chevreuse au cardinal de Lorraine. Pour indemniser le mari, & obtenir de lui une cession volontaire de ses prétentions sur le duché de Bretagne, le roi lui céda le comté de Penthievre à la ré-

AN. 1547.

*Belcarius.*
*De Thou.*
*Le Labou-*
*reur, addit.*
*aux mém. de*
*Castelneau.*
*Manusc. de*
*Béthune.*
*La Vieu-*
*ville.*

serve de quelques places fortes sur les bords de la mer.

AN. 1547.

Si l'on crut devoir user de quelques ménagemens envers la duchesse elle-même, on s'en dédommagea sur ses partisans. Nicolas de Bossut, seigneur de Longueval, étoit son homme de confiance; on l'accusa d'avoir, dans la guerre de 1545, servi d'agent à la duchesse pour trahir la France, & révéler à l'empereur les secrets du cabinet. Sur ce soupçon, il fut traîné en prison, d'où il ne seroit point sorti, s'il n'eût mis dans ses intérêts le cardinal de Lorraine, en lui cédant sa belle maison de Marchez: Gilbert Bayart, l'un des quatre secrétaires des finances, que l'on commença sous ce règne à nommer *secrétaires d'état*, mourut dans les fers, victime de quelques propos indiscrets qui avoient été rapportés au connétable. Le cardinal de Tournon, maître de la chapelle du roi & chancelier de son ordre, fut dépouillé de ces deux offices, privé de l'abbaye Saint-Jean-des-Vignes & rayé de la liste des conseillers d'état. L'amiral d'Annebaud, l'homme le plus désintéressé & le meilleur citoyen du royaume, à qui François I avoit légué

**cent mille livres par son testament, fut**  
**AN. 1547.** **sommé de se démettre de l'office de**  
**maréchal de France, sous prétexte que**  
**cet office étoit incompatible avec celui**  
**d'amiral. Cette attaque uniquement di-**  
**rigée contre l'amiral, tourna contre le**  
**connétable lui-même. Le roi avoit pro-**  
**mis le premier bâton de maréchal qui**  
**viendrait à vacquer, à Saint-André**  
**son favori & fils de son gouverneur,**  
**& à Robert de la Mark, prince de**  
**Sédan, qui avoit épousé la fille aînée**  
**de la grande sénéchale. Comme la mai-**  
**treffe & le favori faisoient valoir avec**  
**acharnement leurs prétentions, le roi**  
**qui ne vouloit désobliger ni l'un ni**  
**l'autre se trouvoit dans le dernier em-**  
**barras. On lui fit observer que le seul**  
**moyen d'en sortir étoit d'engager Mont-**  
**morenci à se démettre d'un pareil office,**  
**comme avoit fait Annebaud, puisque**  
**le bâton de maréchal étoit censé bien**  
**plus incompatible encore avec la dignité**  
**de connétable, qu'avec celle d'amiral.**  
**Mais le roi n'osoit ni en faire la pro-**  
**position à son compère, ni même au-**  
**toriser celui qui auroit la hardiesse de**  
**se charger d'une pareille commission.**  
**Il fallut que la Vieuville parlât en son**  
**propre nom : Montmorenci, qui mal-**

gré tout son crédit redoutoit la grande sénéchale , céda le titre de cet office & conserva les appointemens. Au reste la disgrâce de l'amiral & du cardinal ne fut pas de longue durée : la protection de Catherine de Médicis fit rentrer Annebaud dans le conseil ; la considération que Tournon acquit dans le sacré collège , & le zèle patriotique avec lequel il continua de servir l'état , forcèrent le roi & le ministère à lui faire une sorte de réparation. Ce fut sans retour que le brave de Taix, colonel-général de l'infanterie françoise & grand-maître de l'artillerie, se trouva destitué de ces deux emplois : le premier fut donné à Gaspard de Coligni, neveu du connétable, le second, à Charles de Cossé, seigneur de Brissac, colonel de la cavalerie légère. D'Escars, Grignan, Tavannes & le capitaine Polin, qui avoient oublié le connétable dans sa disgrâce, perdirent pareillement leurs emplois.

AN. 1547.

Deux victimes non moins illustres offrirent un exemple bien plus effrayant des orages de la cour & de l'instabilité des grandeurs humaines. Oudard Dubiez, gentilhomme de Picardie, s'étoit élevé par de longs ser-

Procès crim.  
min. de Cour-  
ci-Vervins &  
du Maréchal  
du Biez.

Belleforêt,  
Ann. de Fr.  
Dupui, re-

vices aux premiers honneurs militaires.  
 AN. 1547. Il jouissoit d'une telle réputation de  
*cueil de pr.* bravoure & d'habileté, qu'en 1538,  
*crim.* François I l'avoit tiré de la ville de  
*Manusc. de* Boulogne, dont il étoit gouverneur,  
*Brienne.* pour lui confier les opérations du camp  
 de la Durance, & que le dauphin  
 Henri, qui faisoit alors ses premières  
 armes, avoit voulu recevoir de sa main  
 l'ordre de chevalerie. Dubiez se com-  
 porta avec tant de sagesse, qu'il parta-  
 gea avec Montmorenci la gloire d'avoir  
 sauvé la France en faisant échouer tous  
 les projets de l'empereur. Après la dis-  
 grace du connétable, Dubiez, regardé  
 comme le plus habile général de la  
 France, & honoré du grade de maré-  
 chal, se trouva chargé des commissions  
 les plus difficiles. Ainsi lorsqu'en 1545,  
 on fut obligé d'opposer toutes les forces  
 du royaume à l'empereur qui avoit pé-  
 nétré fort avant dans la Champagne,  
 on laissa le soin à Dubiez de defendre  
 la Picardie contre les troupes réu-  
 nies du roi d'Angleterre & des Pays-  
 Bas, & on n'eut à lui donner que les  
 garnisons reparties dans les différentes  
 places de cette frontiere. Prévoyant avec  
 sa sagacité ordinaire que l'effort des en-  
 nemis tomberoit sur Boulogne & sur

Montreuil, il avoit confié la garde de cette première ville qui étoit bien fortifiée, à Jacques de Couci, seigneur de Vervins son gendre, déjà signalé par la défense de Landrecies contre toutes les forces de l'empereur, & étoit venu se renfermer dans Montreuil qui avoit été presque aussi-tôt investie par le duc de Norfolk & le comte de Bures. Malgré la foiblesse de la place, il avoit soutenu un siège de près de quatre mois & forcé l'ennemi à la retraite. Vervins avoit été moins habile ou moins heureux : assiégé pendant six semaines, par mer & par terre, par le roi d'Angleterre, après avoir soutenu un assaut meurtrier qui dura sept à huit heures, voyant sa garnison affoiblie, les murailles ouvertes en plusieurs endroits, & n'ayant aucune espérance de recevoir assez promptement des secours, il avoit livré la place à l'ennemi malgré les larmes & les représentations des bourgeois qu'on forçoit d'abandonner leurs foyers. Le premier soin de Vervins avoit été de courir au-devant de l'armée du dauphin, qui s'avançoit trop tard au secours de la place, & de lui suggérer un moyen de la reprendre, qui auroit réussi in-

---

---

AN. 1547.



**AN. 1547.** failliblement, si l'exécution en eût été mieux concertée. Depuis ce tems il avoit continué de servir dans l'armée de son beau-pere, employée à combattre les Anglois sur les frontieres de Picardie, & à reprendre sur eux la ville de Boulogne : quoique Dubiez n'eût pas réussi dans cette dernière commission, il n'avoit point cessé d'être honoré de la confiance de son maître.

Après la mort de François I, Verbins exposé au ressentiment & aux clameurs des malheureux habitans de Boulogne, réfugiés dans la capitale, effrayé des rigueurs qu'on exerçoit contre tous ceux qui avoient eu part à l'administration sous l'ancien règne, & croyant avoir à se défier des dispositions de quelques-uns de ceux qui avoient en main l'autorité, prit le parti de se retirer pour quelque tems en Lorraine. Cette démarche suspecte enhardir ses ennemis ; on le déféra comme coupable de trahison, & on le somma, s'il se sentoit exempt de tout reproche à cet égard, de venir se justifier en présence du roi. Il ne balança pas sur la parole du maréchal de la Mark de se rendre à Compiègne où il fut arrêté, & avec lui le maréchal

Dubiez son beau-pere, qu'on n'avoit point accusé jusqu'alors. On créa pour les juger une commission composée de maîtres des requêtes, de quelques membres du parlement ou du grand-conseil, & dirigée par Raimond, premier président de Normandie. Le vrai crime de Vervins consistoit à n'avoir pas déferé au vœu des bourgeois qui vouloient ou sauver Boulogne ou s'ensévelir sous ses ruines. Mais étoit-il obligé de céder à un mouvement de désespoir, s'il jugeoit qu'une plus longue résistance ne sauveroit point la ville & feroit égorger des milliers d'innocens ? Il n'avoit agi que par l'avis du conseil de guerre, & dès-lors il étoit à l'abri de tout reproche. Dans l'impossibilité de le condamner sur ce chef d'accusation, on empoisonna les relations indispensables que le commandant d'une place assiégée est forcé d'entretenir avec le chef des assiégeans, & l'on fit entendre des témoins qui affirmerent avec serment que Vervins avoit reçu du roi d'Angleterre des flacons rempli d'or, & que le maréchal étoit complice de cette trahison. Sur cette inculpation l'héritier d'un nom illustre fut traîné sur un échafaud où on lui trancha la tête. Le pro-

---

---

AN. 1547.

~~\_\_\_\_\_~~ cès du maréchal se prolongea encore deux ans sans que l'animosité de ses ennemis se refroidît. Enfin le 3 Août 1551, il fut déclaré coupable de péculat & de trahison; condamné à cent mille livres d'amende, à perdre la tête & à être suspendu au gibet de Montfaucon. Cette sentence alloit être exécutée, lorsque le roi touché d'un reste de compassion pour son pere adoptif dans la profession des armes, & craignant que le supplice d'un maréchal de France n'imprimât une forte de flétrissure au corps de la noblesse françoise, commua la peine en une prison perpétuelle : on ne tarda pas même à rendre la liberté à un vieillard octogénaire, & il vint mourir dans sa maison du faubourg Saint-Victor. Cinq ou six ans s'étoient écoulés, lorsque Médard Pepin, Becquet & Jean de Bourionne, dit le *chanoine botté*, se trouverent impliqués dans un autre affaire & pendus comme faux témoins. C'étoit principalement sur la déposition de ces trois scélérats qu'on avoit condamné l'infortuné Dubiez & son gendre. Cette affreuse découverte prépara les voies à la réhabilitation de leur mémoire, & en 1575, Jacques

de Couci, fils de Vervins, obtint de Henri III des lettres-patentes qui abolirent toute cette procédure, & leur fit célébrer de magnifiques funérailles.

AN. 1547.

Un procès non moins important par sa nature & par la multitude de personnes qui s'y trouvoient impliquées, partageoit alors l'attention du public. Un reste des anciens Vaudois échappé aux persécutions du treizieme siècle, vivoit ignoré dans les gorges des montagnes qui séparent le Dauphiné du Piémont. Leur unique occupation étoit de paître leurs troupeaux & de cultiver en paix les déserts que leurs peres avoient défrichés : seulement ils s'assembloient à certains jours pour prier en commun & recevoir de leurs *Barbes* des explications sur les livres de l'ancien & du nouveau Testament, mêlées d'invectives contre le pape, les cardinaux, les moines & tout le clergé de l'église romaine. On les avoit perdus de vue depuis quatre siècles, lorsque le pape Innocent VIII, sur la dénonciation de quelques évêques du Dauphiné, députa, en qualité de légat, sous la minorité du roi Charles VIII, Albert de Catanée, archidiacre de Crémone, avec de pleins-pouvoirs pour

Massacre  
des Vaudois.  
Procès crim.  
intenté contre leurs persécuteurs.

De Thou,  
Gualfredi,  
hist. de Prov.  
Perrin,  
histoire des  
Vaud.  
Godefroi,  
hist. de Charles VIII.

**AN. 1547.** Les réconcilier à l'église, s'ils faisoient abjuration, & un ordre de les exterminer, s'ils demeuroient opiniâtres. Madame de Beaujeu qui avoit alors le plus grand intérêt de ménager la cour de Rome, permit au légat de se faire accompagner par les milices des provinces voisines. Catanée, avec une escorte formidable, pénétra inopinément au centre des habitations vaudoises. La surprise & l'effroi arracherent aux plus foibles toutes les abjurations qu'on leur prescrivit : la plupart prirent la fuite ; ceux qu'on put arrêter furent impitoyablement massacrés ; les plus agiles gravirent sur des montagnes escarpées où l'on désespéra de pouvoir les atteindre. Après le départ du légat ces mêmes vallées se repeuplèrent de Vaudois, & le parlement de Grenoble, sur les dénonciations de quelques voisins avides ou mal intentionnés, les cita à comparoître & instruisit contr'eux un grand nombre de procès. En 1501, Louis XII traversant le Dauphiné à la tête d'une armée qu'il conduisoit en Italie, fut supplié d'employer une partie de ses forces à purger la province de ce dangereux levain. Avant que de se porter contr'eux à aucune violence,

il voulut s'assurer s'ils étoient coupables, & se défiant de tous les rapports, AN. 1547. il députa Guillaume Parvi, son confesseur, & Adam Fumée, maître des requêtes, pour vérifier sur les lieux tous les chefs d'accusation. Soit que ces dignes ministres d'un roi clément ne cherchassent point trop curieusement à trouver des coupables, soit que le voisinage de l'armée. forçât les Vaudois à dissimuler leurs sentimens, le rapport fut si favorable que Louis s'écria en jurant, *ils sont meilleurs chrétiens que nous* : car dans les principes de cette ame simple & compatissante, aimer ses freres, pratiquer les vertus sociales, étoit une loi du christianisme encore plus indispensable que la croyance des vérités spéculatives. Il ordonna qu'on rendît aux Vaudois les biens qu'on leur avoit enlevés, défendit qu'on les inquiétât à l'avenir, & fit jetter dans le Rhône toutes les procédures déjà commencées. Ils vécurent pendant plusieurs années dans une paisible obscurité : heureux s'ils l'eussent toujours chérie !

Vers l'an 1530, le bruit du protestantisme qui bouleversoit la Suisse & l'Allemagne retentit jusque dans leurs vallées. Ils apprirent que des docteurs

**AN. 1547.** accrédités déclamoient avec le plus grand succès contre le pape , le clergé séculier & régulier de l'église romaine ; qu'ils condamnoient les vœux , proscrivoient les reliques , traitoient d'idolatrie le culte des images , l'invocation des saints , le sacrifice de la messe , rejettoient la tradition , & ne proposoient pour règle de foi que le symbole des Apôtres , & les livres saints traduits en langue vulgaire. C'étoit précisément ce que Valdo avoit enseigné , trois siècles auparavant , & ce qu'ils avoient toujours cru depuis. Ils députerent quelques-uns de leurs Barbes pour conférer avec les nouveaux docteurs. Bucer & Œcolampade , auxquels ils furent adressés , saisirent avec d'autant plus de transport cette découverte , qu'ils crurent y appercevoir une réponse au reproche d'innovation , & au défi qu'on leur faisoit d'assigner sur toute la face de la terre , une seule église visible qui eût enseigné la même doctrine qu'eux avant la naissance de Luther. Une fois enté sur les Vaudois , le protestantisme acquéroit déjà trois siècles d'existence , & l'on ne désespéroit plus , à l'aide de quelque autre secte persécutée , de le porter jusqu'au tems des apôtres ,

apôtres, ou du moins jusqu'à ces siècles de corruption & de ténèbres, où l'ambition des papes, la superstition des moines & l'ignorance du clergé séculier avoient, selon Luther, défiguré l'église, & rendu le christianisme méconnoissable. Les Vaudois de leur côté ambitionnerent de se lier à des républiques puissantes, qui leur offroient ou des intercesseurs ou des asyles contre une nouvelle persécution. Mais pour rendre cette liaison étroite & durable, il falloit être d'accord sur tous les points de doctrine, & il s'en trouvoit un assez grand nombre dans la réforme que les Vaudois ne pouvoient adopter sans déroger à leur ancienne croyance. A la fin ils céderent aux instances réitérées de Bucer, de Calvin & de Viret, & signerent un traité d'union. En adoptant les dogmes des réformés ils ne furent pas se préserver de leur esprit d'indépendance. Devenus aussi jaloux de se montrer, qu'ils l'avoient été jusqu'alors de se cacher, ils firent imprimer leur profession de foi & leur liturgie à Neuchâtel, donnerent plus de solennité à leurs assemblées, & ne craignirent plus de laisser appercevoir les



AN. 1547.

progrès de leur population. Outre leurs anciennes vallées, ils possédoient dans le comtat Venaissin, la petite ville de Cabriere, dans la Provence, le gros bourg de Mérindol & environ trente villages. Les prêtres & les moines qu'ils regardoient comme leurs espions & leurs délateurs, ne furent pas en sûreté au milieu d'eux : sur les plaintes de l'archevêque d'Aix, le parlement de Provence donna en 1540, un décret d'ajournement contre dix-huit des principaux habitans de Mérindol, qui n'ayant osé comparoître, furent déclarés rebelles à la justice ; & faute de pouvoir être arrêtés, bannis à perpétuité de toute l'étendue de la province, & attendu, ajoute l'arrêt, *que le lieu du Mérindol est notoirement la retraite & le réceptacle de tous ceux qui professent ces sectes damnablees & réprouvées ; la cour ordonne que ce lieu sera rendu désert & inhabitable ; que toutes les maisons seront brûlées & démolies, & que tous les châteaux, retraites & bois seront rasés à deux cens pas à la ronde.* Cet arrêt ne pouvoit être exécuté qu'avec le secours des milices de la province ; le comte de Grignan, qui en étoit gouverneur, refusa de prê-

tér main-forte aux officiers du parlement, s'il n'y étoit autorisé par un ordre exprès du roi. François I, indécis entre le parlement qui demandoit l'exécution de son arrêt, & les Vaudois qui en sollicitoient la cassation, chargea Guillaume du Bellai, gouverneur de Piémont & voisin de la Provence, de prendre sur les lieux de nouvelles informations. Il résulta de ses recherches que si les Vaudois erroient dans plusieurs points de leur croyance, ils étoient irréprochables dans leurs mœurs, laborieux, sobres, charitables, sujets fidèles, n'ayant d'autre ambition que de mettre en valeur les terres en friche qu'on vouloit bien leur vendre ou leur céder; qu'à force de soins & de travaux ils faisoient régner l'abondance partout où ils s'établissoient: que leur industrie enrichissoit les propriétaires qui leur cédoient des terres à cens ou à bail emphytéotique: qu'une terre accensée auparavant quatre écus par an, en rapportoit jusqu'à trois cens cinquante: qu'ils acquittoient sans aucune espèce de contrainte les droits du roi & les redevances seigneuriales, exerçoient l'hospitalité autant que le permettoient leurs facultés, & n'avoient

AN. 1547.

AN. 1547.

parmi eux aucun mendiant : qu'on disoit à la vérité qu'ils entroient rarement dans les églises, & que si cela leur arrivoit, ils prioient Dieu les yeux baissés contre terre sans regarder ni saints ni saintes ; qu'ils ne prenoient point d'eau bénite, ne connoissoient ni pèlerinages ni neuvaines, ne faisoient dire de messe ni pour les vivans ni pour les morts. Sur ces informations le roi voulut bien leur accorder des lettres de grace ou plutôt de furséance ; car il leur étoit enjoint de se présenter personnellement dans le terme de trois mois, devant l'archevêque d'Aix, pour demander d'être réconciliés à l'église ; ce terme expiré, il étoit permis au parlement de les poursuivre dans la rigueur des ordonnances, avec injonction à tous les officiers civils & militaires de lui prêter main-forte. Les Vaudois ne firent point d'abjuration, & cependant cessèrent pendant quelques années d'être inquiétés. Voici la cause d'une tolérance si inattendue ; quoique puérile & minutieuse, elle n'est pas absolument indigne de trouver place dans l'histoire, puisqu'elle peint les mœurs du siècle.

Chassanée, premier président de Pro-

vence, avoit publié un gros livre (\*), où il raconte que dans le tems qu'il exerçoit à Autun la profession d'avocat, il pullula tout-à-coup une si grande multitude de rats, que les campagnes furent dévastées & qu'on craignit une disette générale. Comme les remèdes humains paroissoient insuffisans contre ce fléau, on eut recours aux surnaturels ; le grand-vicaire fut chargé de les excommunier. Pour rendre cette excommunication valide, on crut devoir suivre toutes les formalités de l'ordre judiciaire. Sur la plainte rendue par le promoteur, les rats furent assignés à comparoître : après les délais expirés, le promoteur obtint un arrêt par défaut & demanda qu'on procédât à la sentence définitive ; le grand-vicaire constitua d'office un défenseur aux accusés, & ce défenseur fut Chassanée. Il s'attacha d'abord à prouver que les rats dispersés dans un grand nombre de villages, n'avoient point été suffisamment appelés par une simple assignation, & qu'elle devoit leur être signifiée au prône de chaque paroisse, ce qui lui fit obtenir un délai assez considéra-

---

---

AN. 1547.

(\*) *Catalogus gloria mundi.*

**AN. 1547.** ble. Lorsqu'il fut expiré sans que les parties eussent comparu, il entreprit de les excuser sur la longueur & les incommodités du voyage, sur le danger évident de mort auquel ils étoient exposés de la part des chats leurs ennemis jurés qui les guettoient à tous les passages; enfin il remontra les inconvéniens & l'injustice de ces proscriptions générales qui enveloppent les enfans avec les peres, les innocens avec les coupables, & fit si bien valoir toutes les raisons, soit d'équité naturelle, soit de droit positif qui étoient favorables à sa cause, qu'il acquit dès-lors de la célébrité, & jeta les fondemens de son élévation. Dans le tems qu'il poursuivoit avec chaleur l'exécution des arrêts du parlement d'Aix, contre les Vauudois, d'Allens, gentilhomme Provençal, alla le trouver, & lui remettant sous les yeux cet endroit de son ouvrage; » pensez-vous, lui dit-il, qu'un premier » président doive moins qu'un avocat » respecter l'ordre judiciaire & en observer les formes; ou croyez-vous qu'une » société d'hommes mérite moins d'égards qu'un vil amas d'insectes? Le président rougit, & s'il ne désavoua pas publiquement ses premiers arrêts, il

en suspendit tant qu'il vécut l'exécution. A Chassanée succéda Jean Meunier, baron d'Oppède, qui joignit à la charge de premier président la lieutenance-générale de la province & le commandement militaire en l'absence du comte de Grignan. Ce magistrat guerrier avoit, dit-on, des motifs personnels de haine contre les Vaudois : un de ses fermiers lui avoit dérobé le prix de sa terre & s'étoit caché parmi eux ; la comtesse de Cental qui n'étoit devenue riche que parce qu'elle avoit peuplé ses terres d'habitations vaudoises, avoit rejeté avec mépris l'offre de sa main. Quoiqu'il en soit, il jura leur perte, & pour ne point trouver d'obstacles à ce dessein, il commença par les rendre suspects au gouvernement. Dans des mémoires secrets qu'il fit parvenir au conseil, il les peignit comme des séditieux qui entretenoient des liaisons criminelles & suspectes avec les puissances étrangères, qui avoient des intelligences & des espions dans les principales villes de la province, & qui aspiraient visiblement à se cantonner à l'exemple des Suisses leurs voisins. Il ajoutoit qu'ils formoient en silence des magasins de

**AN. 1547.** vivres & de munitions de guerre, fortifioient par des retranchemens & des bastions les lieux de difficile accès ; qu'ils pouvoient d'eux-mêmes former une armée de seize mille hommes & tirer en peu de jours un pareil nombre d'auxiliaires ; que si on leur laissoit le tems d'achever leurs préparatifs, on ne pourroit plus espérer de les réduire qu'en faisant marcher contre eux toutes les forces du royaume. Les Vaudois avoient eux-mêmes donné du poids à ces calomnies, en priant les Cantons protestans, qu'on ménageoit infiniment à la cour de France, d'intercéder en leur faveur. François surpris ou intimidé, signa les ordres que sollicitoit le baron d'Oppède. Celui-ci ne se hâta pas de les annoncer à sa compagnie ; craignant, s'ils venoient à être divulgués, que sa proie ne lui échappât, il attendit pour les faire connoître qu'il fût en état de les exécuter. En 1545, François I méditant une descente en Angleterre, donna ordre au baron de la Garde de tirer deux mille hommes des vieilles bandes d'Italie, de les embarquer au port de Marseille & de les amener sur les côtes de Normandie. D'Oppède, en

sa qualité de lieutenant-général , ordonna de son côté une levée extraordinaire de milices dans toute la Provence. Les Vaudois n'en furent point allarmés ; car en voyant les préparatifs qui se faisoient dans le port de Marseille , personne ne doutoit que ces milices ne fussent destinées à l'embarquement. Dès qu'elles furent prêtes à marcher , d'Oppède communiqua enfin au parlement les ordres du roi , fit revivre l'ancien arrêt rendu contre les Vaudois , se chargea de le mettre à exécution , & demanda pour adjoints le président de la Fonds , les conseillers Badet & de Tributis , & l'avocat-général Guérin. Partageant avec eux le commandement de ses nouvelles milices , il alla sans perdre de tems se joindre à la troupe du baron de la Garde. En voyant ces troupes s'avancer du côté de leurs habitations , les Vaudois s'apperçurent enfin que leur perte étoit résolue. On put connoître alors la fausseté & la noirceur des bruits que l'on avoit affecté de répandre sur leurs préparatifs de guerre : pas un ne songea à se mettre en défense : des cris aigus & lamentables portés dans un moment de villages

AN. 1547.



AN. 1547. en villages, avertirent ceux qui vou-  
loient sauver leur vie de fuir promptement du côté des montagnes. La surprise, la douleur & le désespoir jetterent d'abord les esprits dans l'abattement & une sorte d'abandon; mais le desir naturel de conserver ses jours, la crainte de voir égorger sous ses yeux les objets de sa tendresse, reprenant le dessus, tout se mit à fuir, hommes, femmes, vieillards & enfans, chacun se chargeant même au-delà de ses forces de ce qui pouvoit le plus commodément être transporté, & sentant vivement la perte de tout ce qu'ils étoient forcés d'abandonner. Ce sacrifice ou plutôt cet abandon involontaire, étoit cependant ce qui pouvoit contribuer le plus à leur évasion : car tandis que les soldats s'amusoient à piller les maisons désertes, & qu'en exécution de l'arrêt du parlement, ils incendioient les granges, détruisoient les jardins & les arbres fruitiers; les malheureux fugitifs marchaient jour & nuit autant que leurs forces pouvoient le permettre : déjà ils avoient atteint le pied des montagnes, lorsque les feux qui s'élevoient tout autour d'eux leur faisaient juger qu'ils alloient être enve-

loppés , les réduisirent à prendre un 

---

partie bien douloureux. Les femmes, AN. 1547.  
les vieillards & les enfans tombant de  
lassitude & épuisés de fatigue ne pou-  
voient plus avancer : ils les abandon-  
nerent dans un vallon pour y prendre  
quelques momens de repos , tandis que  
les hommes gravissoient par des sen-  
tiers escarpés , espérant que la vue de  
cette troupe désolée , si elle ne pou-  
voit échapper aux mains des persécu-  
teurs , leur inspireroit quelque pitié.  
En effet on raconte qu'un soldat des  
bandes piémontoises qui marchoit à  
la découverte , ayant aperçu du som-  
met d'une colline ces malheureuses  
femmes étendues pêle-mêle dans la plai-  
ne & la plupart endormies , se mit à  
rouler de grosses pierres & à leur crier  
de toutes ses forces de fuir au plus vite.  
Elles suivirent ce conseil ; mais elles  
ne tarderent pas à être enveloppées. On  
rougit de leur arracher la vie ; mais on  
leur ôta jusqu'à leurs vêtemens , &  
on les traita avec tant de brutalité , que  
plusieurs ne voulant pas survivre à leur  
honneur , se tuerent de leurs propres  
mains ; d'autres périrent de faim &  
de fatigue avant que de pouvoir re-  
joindre leurs époux ou leurs peres. Tan-

---

**AN. 1547.**

dis que le baron de la Garde donnoit la chasse aux fugitifs , d'Oppède investissoit Mérindol où l'on ne trouva plus qu'un jeune homme de l'âge de dix-huit ans qui avoit dédaigné de fuir avec les autres. Le président le fit attacher à un olivier & tuer de sang froid à coups d'arquebuses : on brûla les maisons , & les troupes réunies allèrent investir la ville de Cabrières. La plupart des habitans avoient pris la fuite , & il n'y restoit plus qu'environ soixante hommes en état de porter les armes & une multitude de femmes & d'enfans : ils fermerent les portes , moins dans l'idée de soutenir un siège que d'obtenir une capitulation : comme on ignoroit leur foiblesse elle fut accordée & violée sur-le-champ. On traîna les hommes dans un pré voisin , & on les égorgea sans résistance. Les femmes qui s'étoient réfugiées dans les églises furent violées jusques sur les marches des autels : on enferma les plus vieilles dans une grange pleine de paille & on y mit le feu. Elles voulurent se précipiter par une fenêtre , mais les barbares qui s'amusoient de leurs cris & de leur embarras les repoussèrent à coups de piques jusqu'à ce

qu'elles fussent dévorées par les flammes. Plusieurs seigneurs qui avoient des Vau-  
dois établis sur leurs terres, les avoient AN. 1547.  
empêché de fuir en se chargeant de les  
garantir de toute recherche ; mais sans  
doute ils avoient trop présumé de leur  
crédit ; on se crut en droit de les traiter  
eux-mêmes comme fauteurs d'hérétiques & de ravager impitoyablement  
leurs terres : vingt-deux villages furent  
brûlés. Les calculs les plus modérés  
évaluent à quatre mille le nombre des  
personnes qui perdirent la vie dans  
cette persécution ; sept cens des plus  
robustes furent réservés pour servir en  
qualité de forçats sur les galères : le  
nom de Vaudois disparut ; car ceux  
de ces malheureux qui purent échapper,  
restèrent confondus avec les calvinistes  
dont ils avoient épousé les dogmes.

Le récit de tant d'atrocités souleva la nation entière contre d'Opède & ses complices ; car les yeux & les oreilles n'étoient point encore familiarisés avec ces scènes d'horreur qui devinrent si communes sous les règnes suivans. Si des loix inhumaines & dès-lors contraires à l'esprit du christianisme, prononçoient une peine capitale

AN. 1547. contre les hérétiques , ce n'étoit du moins que contre ceux que leur obstination rendoit absolument incorrigibles , & dont l'exemple & la conversion pouvoient répandre la contagion. Un désaveu , le moindre signe de repentir , la simple promesse de se faire instruire , suffisoient pour en arrêter l'exécution ; & dans ce sens il étoit vrai de dire qu'on n'ôtoit la vie qu'à ceux qui consentoient en quelque sorte à la perdre ; au lieu que dans la conduite qu'on venoit de tenir à l'égard des Vaudois , on s'étoit dispensé de toutes formalités ; on ne leur avoit donné aucun moyen de s'instruire ; on leur avoit dérobé jusqu'à la connoissance du dernier arrêt prononcé contre eux ; & c'étoit le flambeau d'une main & le fer de l'autre qu'on étoit allé l'exécuter : cependant qu'avoit-on à reprocher à des citoyens paisibles , à des hommes sans lettres , & uniquement occupés de travaux champêtres , qu'une erreur involontaire ? & comment s'étoit-on assuré que dans cette multitude de femmes & d'enfans qu'on livroit au supplice ou à l'infamie , aucun ne consentiroit à se laisser instruire , n'ouvriroit les yeux à la vérité ? Des citoyens cou-

rageux mirent ces considérations sous les yeux du roi & du conseil. Oppède & la Fonds en furent avertis, accoururent à la cour & demandèrent à être entendus : quoique le roi refusât absolument de les voir, & qu'ils ne pussent se dissimuler l'horreur qu'inspiroit leur présence, ils obtinrent par le crédit du cardinal de Tournon, ennemi implacable de toutes les nouveautés, une déclaration qui sembloit devoir les mettre à l'abri de toute recherche. Après la mort du roi & la disgrâce du cardinal de Tournon, la comtesse de Cental & les autres seigneurs provençaux dont on avoit ravagé les terres, rendirent plainte & furent favorablement écoutés : car le connétable Montmorenci qui cherchoit à décrier l'ancien ministère, ne laissa pas échapper une si belle occasion de compromettre, ou du moins de perdre de réputation le Cardinal de Tournon. Les magistrats & le baron de la Garde furent arrêtés & conduits dans les prisons : la procédure commencée au grand-conseil fut renvoyée au parlement où elle s'instruisit de nouveau avec le plus grand appareil : tout ce qu'il y avoit de plus fameux avocats

**AN. 1547.** furent entendus ; mais le président d'Oppède ne voulut point se reposer sur un autre du soin de sa défense ; il parla avec le même enthousiasme qu'il avoit agi , & avec d'autant plus de succès , que le premier président Lizer & la plupart de ses juges , n'étoient ni plus éclairés ni moins fanatiques que lui. Après cinquante audiences consécutives , les magistrats furent déchargés d'accusation & renvoyés à leurs fonctions , à la réserve de l'avocat-général Guérin , qui , convaincu d'avoir falsifié des actes , fut condamné à la potence. Il ne paroît pas que le cardinal de Tournon ait été dans le cas de se justifier : vu de mauvais œil , il se retira en Italie.

Conseil d'Etat & favoris.

*Mém. de Ribier.*

*Matthieu. La Vieuville.*

*Brantome.*

*Belcarius.*

*Manusc. du*

*cabinet de*

*Fontanieu.*

*Vie de l'a-*

*miral de Co-*

*ligni.*

*Mém. de*

*Tavannes.*

Pour réparer le vuide que la disgrâce des anciens ministres laissoit dans le conseil , & empêcher que les gouverneurs de province & les chevaliers de l'ordre ne se crussent en droit d'y prendre séance lorsqu'ils se trouvoient à la cour , le roi dressa la liste de tous ceux à qui il en permettoit l'entrée. Au conseil du matin où se traitoient les affaires les plus importantes , pouvoient assister , Henri d'Albret , roi de Navarre , le cardinal Jean de Lorraine ,

Antoine de Bourbon , duc de Vendôme , Charles de Lorraine , archevêque duc de Rheims & qui reçut peu de mois après le chapeau de cardinal , le connétable Anne de Montmorenci , le chancelier Olivier , François de Lorraine , duc d'Aumale , Robert de la Marck , prince de Sedan , Humieres , les deux Saint-André , pere & fils , le président Bertrand , Villeroy & les quatre secrétaires des finances , Bochetel , Clauffe , Laubespine & du Thier. Chacun des princes & seigneurs que nous venons de nommer avoit encore la liberté d'assister au conseil du soir où se traitoient les affaires courantes , & qui étoit particulièrement composé des cardinaux de Bourbon , de Ferrare , du Bellai , de Charillon , des ducs de Nevers , de Guise & d'Etampes , des évêques de Soissons & de Coutances , de Raimond , président de Normandie , & des quatre secrétaires des finances. Ces deux listes comprenoient , non ceux qui formoient habituellement le conseil , mais ceux qu'on n'avoit pas cru devoir en exclure : le roi de Navarre , par exemple , ennemi du connétable dont il avoit hâté la disgrâce , sous le règne précédent ,



AN. 1547.

vivoit dans ses terres de Gascogne & ne paroissoit plus à la cour : le duc de Vendôme étoit trop jeune & trop dissipé pour avoir aucune influence dans les affaires ; & sous prétexte que le pape ne pouvoit vivre long-tems , & qu'il importoit à la France d'influer sur l'élection de son successeur , on se hâta de faire passer les cardinaux en Italie : ainsi Montmorenci , quoiqu'il ne se trouvât qu'au cinquieme rang sur la liste du conseil , le présidoit ordinairement & y dominoit toujours. Car ayant seul le maniement des grandes affaires , ou bien il faisoit lui-même le rapport de celles qu'il jugeoit à propos de communiquer au conseil , ou il en chargeoit quelqu'un des hommes de robe qui y siégeoient , & qui lui étant redevables de leur fortune & de leur avancement , prenoient de lui leurs instructions. D'ailleurs , à quoi auroit-il servi de le contredire , on savoit que le roi ne s'écartoit jamais de l'avis de son compere. Son crédit étoit tel que le vieux duc de Guise alla lui présenter ses six fils , en le priant de vouloir prendre pour eux des sentimens de pere , & en leur recommandant de l'honorer & de le servir

comme des enfans respectueux. Si ce conseil étoit sincere, il ne tarda pas à être oublié. Nés avec des talens & de l'ambirion, les Guises ne voulurent bientôt plus reconnoître de supérieur ni même d'égal, & ils y parvinrent sur-tout par des mariages. Leur premier pas avoit été de s'appuyer de la faveur de la grande sénéchale : François, l'aîné, avoit, dit on, songé à épouser une des filles de la favorite; mais flatté de la perspective d'obtenir la main d'Anne d'Est, fille du duc de Ferrare & petite-fille par sa mere du roi Louis XII, il avoit eu l'adresse de se substituer son troisieme frere en faveur duquel le roi érigea bientôt après le comté d'Aumale en duché pairie : & comme il ne paroïssoit pas convenable qu'un cadet se trouvât revêtu d'un grade supérieur à son aîné, François en conserva le nom & les honneurs jusqu'à ce que la mort de son pere l'eût mis en possession du duché de Guise. Dans la suite ils marierent Marie Stuart, reine d'Ecosse, leur nièce, avec le dauphin, qui régna sous le nom de François II, & enfin le prince de Joinville, fils aîné de François, avec Claude de France, fille de Henri II.

AN. 1547.

C'est ainsi qu'en s'étayant d'une part sur la faveur de Diane, & en s'entrelassant de l'autre avec la branche régnante, ils parvinrent non-seulement à balancer l'autorité du connétable, mais à laisser derrière eux & à éclipser les princes du sang qui ne jouissoient point de la même faveur : car c'est de cette première année du règne de Henri II, qu'il faut dater l'origine de ces factions & de ces ligues qui bouleversèrent le royaume sous les règnes suivans. A cette première époque on en distingua jusqu'à cinq, celle de Diane de Poitiers, celle du connétable, celle des Guises, celle du Maréchal Saint-André & celle de Catherine de Médicis.

Diane reçut du roi pour premier don le produit de la confirmation des offices & du renouvellement des privilèges. L'argent qui en provenoit avoit été anciennement affecté aux frais des funérailles du monarque défunt, & de la cérémonie du sacre & du couronnement de son successeur. François I en avoit fait don à sa mere : cette libéralité peut-être indiscrete, avoit trouvé son excuse dans la piété filiale : celle de Henri excita un murmure général.

Il y ajouta successivement le comté de Valentinois, qu'il érigea pour elle en duché, & dont elle commença de porter le nom, la terre d'Anet, où elle bâtit un superbe château, celle de Limours, plusieurs hôtels & des terrains vagues qu'il possédoit dans l'enceinte de Paris; & ce qui la rendit beaucoup plus odieuse encore, les confiscations des protestans que l'on condamnoit à mort ou qui fuyoient à Genève pour se soustraire à la persécution.

Montmorenci surveillant à l'administration générale, & remplissant par lui-même les départemens de la guerre & des affaires étrangères, avoit toute sorte de facilités pour s'acquérir des partisans & des créatures; mais la dureté de son caractère, son avarice & son extrême partialité pour sa nombreuse parenté, écartoient de lui une partie de la haute noblesse. Sous le règne précédent il n'avoit laissé écouler presque aucune année sans étendre ses domaines par quelques acquisitions, & jamais homme, peut-être, n'avoit accumulé tant d'offices sur sa tête : outre sa charge de connétable, il touchoit, comme nous l'avons dit, les appoin-

AN. 1547

Enfin, Catherine de Médicis, longtemps dédaignée, étoit parvenue par la souplesse de son esprit & sa profonde dissimulation, à se mettre à la tête d'un parti. Caressant la duchesse de Valentinois qu'elle détestoit, flattant l'orgueil du connétable, & lui demandant continuellement ses conseils, quoiqu'elle le regardât comme son plus grand ennemi, & ne se refusant à rien, pourvû qu'elle arrivât à son but, elle obtint, & pour elle & pour ceux qui s'attachoient à son parti, des graces assez considérables : mais ce parti n'étoit gueres embrassé que par ceux qui étoient trop fiers, ou qui manquoient de facilités pour s'attacher à un autre. Les principaux furent le vidame de Chartres, de l'ancienne maison de Vendôme, l'amiral d'Annebaud, qu'elle fit rentrer dans le conseil, Pierre & Léon Strozzi ses parens, bannis de Florence, & Gaspard de Saulx Tavannes.

Le reste de la cour, ou plutôt la nation entière, se partagea insensiblement entre les quatre premiers partis, parce qu'il ne restoit point d'autre moyen de s'avancer. Grades militaires, ambassades, charges à la cour, évêchés, abbayes, magistratures, pensions & emplois,

tout

tout passoit par leurs mains , & ne se donnoit qu'à leur recommandation. » Et AN. 1547.  
» ne leur échappoit , dit un auteur  
» contemporain , non plus que les  
» mouches aux hirondelles , que tout  
» ne fût incontinent englouti. Ils avoient  
» pour cet effet , en toutes les parties  
» du royaume , des gens apostés & des  
» serviteurs gagés , pour leur donner  
» avis de tout ce qui mouroit , & à  
» Paris , où tous les grands abondent ,  
» ils avoient des médecins attitrés , qui  
» ne manquoient pas de les avertir de  
» l'état de leurs patients , lorsqu'il y  
» avoit quelque chose à gagner. De sorte  
» qu'il étoit quasi impossible à ce prince  
» débonnaire , d'étendre à d'autres sa  
» libéralité ; car ils étoient quatre qui  
» le dévoroient , comme un lion dévore  
» sa proie , au point que si par quelque  
» cas extraordinaire il vouloit porter  
» ailleurs quelque bienfait , il étoit  
» contraint de mentir à ceux-ci , en  
» disant qu'il en avoit déjà disposé ;  
» encore étoient-ils si impudens , qu'ils  
» se débattoient souvent contre lui par  
» l'impossibilité qu'il y avoit , attendu  
» la secrète diligence de leurs avertis-  
» semens «. Faut-il donc s'étonner ,  
» si mettant quatre personnes entre lui &

la nation , il se trouva si peu considéré lui-même , & tellement abandonné , que personne ne paroît s'être attaché directement à lui , sinon la Chateigneraie , qui sans doute seroit devenu lui-même un chef de parti , si une coupable indiscretion n'eût bientôt tranché le fil de ses jours.

Duel judiciaire entre Jarnac & la Chateigneraie.

*Procès-verbal. impr.*

*Brantome.*

François de Vivonne , seigneur de la Chateigneraie , & Gui de Chabot , seigneur de Jarnac , tous deux originaires de la province d'Angoumois , avoient été placés presque en même-tems , l'un dans la maison du dauphin , l'autre dans celle du duc d'Orléans : malgré l'antipathie qui divisoit leurs maîtres & qui s'étoit communiquée à leurs officiers , ils étoient demeurés amis inséparables. Toute la cour étoit étonnée de la magnificence de Jarnac , & la Chateigneraie , qui connoissoit mieux que les autres la fortune de son ami , ayant voulu savoir d'où il tiroit tant d'argent , celui-ci lui avoit confié qu'il lui étoit fourni clandestinement par sa belle-mere qu'il avoit séduite. La Chateigneraie avoit confié cet horrible secret au dauphin , qui avoit commis la même indiscretion , & le bruit en étoit devenu si public , qu'il parvint aux oreilles du pere de

Jarnac. Il manda son fils , qui tombant à ses genoux , lui demanda pour toute grace de monter sur-le-champ à cheval , & de l'accompagner à la cour , afin qu'il pût être témoin de la manière dont il confondroit le calomniateur. Ils partirent en effet , & se présentant dans la salle où la cour étoit assemblée , le jeune Jarnac dit à haute voix que *quiconque avoit dit qu'il entretenoit un commerce criminel avec sa belle-mere , étoit un lâche & un menteur.* La Chateigneraie ne pouvant plus laisser tomber ce défi sans se deshonorar aux yeux de son maître & même sans le compromettre , répondit hardiment que Jarnac s'étoit imprudemment vanté de ce qu'il défavoit avec tant de hauteur , & qu'il le lui feroit confesser. L'affaire fut portée au conseil , & comme on ne pouvoit produire aucune preuve , il fut décidé qu'elle devoit être vidée par un combat en champ clos. François I vivoit encore : quoique rigide observateur des loix de l'honneur , il ne regarda cette querelle que comme une étourderie de jeunesse , & imposa silence aux deux parties. Mais le public fut moins indulgent que le monarque : la Chateigneraie , malgré la faveur décidée de son



**\_\_\_\_\_** maître, n'osa presque plus se présenter  
 AN. 1547. dans les assemblées, où tout le monde le  
 fuyoit, parce qu'il avoit touché à l'hon-  
 neur des dames. Dès que le dauphin fut  
 monté sur le trône, le favori réveilla  
 sa première accusation, Jarnac y ré-  
 pondit par un cartel qu'il rendit public,  
 & comme tous deux désiroient avec  
 une égale passion de venger leur hon-  
 neur, Henri accorda le combat avec  
 d'autant plus de facilité, que personne  
 ne doutoit que la Chateigneraie, l'un  
 des hommes les plus robustes de la cour  
 ne dût promptement écraser son adver-  
 saire. On dressa avec le plus grand ap-  
 pareil la lice à Saint-Germain-en-Laie;  
 le connétable, assisté des maréchaux de  
 France, fut juge du camp. Lorsque les  
 combattans eurent prêté serment sur  
 les évangiles, & que les hérauts eurent  
 fait leurs proclamations; les deux guer-  
 riers se mesurant des yeux, se précipi-  
 tèrent l'un sur l'autre l'épée à la main;  
 la Chateigneraie se fiant sur ses forces,  
 Jarnac sur son agilité & une ruse qui le  
 servit bien; car couvrant sa tête de son  
 bouclier, & pliant sous les coups de  
 son adversaire, il lui déchargea deux  
 grands coups d'épée sur le jarret gauche,  
 qui étoit tendu, & qu'on étoit forcé de

laisser découvert, pour ne pas gêner les mouvemens. Quel fut l'étonnement des spectateurs, en voyant vaciller puis tomber à la renverse ce guerrier qu'on s'attendoit de proclamer vainqueur ! l'impression fut si forte, que le souvenir s'en est en quelque sorte perpétué d'âge en âge. On nomme encore *coup de Jarnac*, toute attaque fourde & imprévue. Portant son épée sur la gorge de son ennemi étendu à ses pieds, il lui dit, *rends-moi mon honneur, & crie merci à dieu & au roi* : la Chateigneraie étourdi de sa chute, resta immobile & ne répondit rien. Jarnac étoit en droit de l'achever, & de le traîner ignominieusement hors des lices : mais usant avec modération de la victoire, il alla se mettre à genoux au pied de l'échafaut où étoit le roi, & dit, *Sire, je suis suffisamment vengé, si vous me croyez maintenant innocent. Je vous donne la Chateigneraie, & vous supplie de ne lui rien imputer de tout ce qui s'est passé jusqu'ici, on n'en doit accuser que notre légèreté & notre étourderie.* Le roi, qui ne pouvoit en croire ses propres yeux sur ce qui venoit de se passer, garda le silence. Jarnac retourna à son ennemi pour en arracher, s'il étoit possible,

**AN 1547.** un aveu. La Chateigneraie, qui étoit revenu de son évanouissement, fit un dernier effort, & s'élançant sur ses genoux le poignard à la main, il tâcha, mais inutilement, de l'atteindre : il tomba une seconde fois sans connoissance, & le poignard lui échappa de la main. Envain Jarnac, qui le voyoit s'affoiblir, le conjura au nom de leur ancienne amitié, de prendre soin de sa vie ; envain il s'adressa une seconde fois au roi, pour le prier de sauver malgré lui un homme qui pouvoit rendre des services importants à l'état ; l'aveu qu'il exigeoit coûtoit trop à l'un & à l'autre : il s'adressa au roi une troisieme fois ; alors Henri, bien convaincu que la Chateigneraie étoit hors de combat ; dit, *me le donnez-vous ? oui, sire,* répondit Jarnac, *pourvu que vous me teniez pour homme de bien : vous avez fait votre devoir,* répondit le monarque, *& votre honneur vous est rendu.* On emporta la Chateigneraie, & quoiqu'il eût perdu presque tout son sang, les chirurgiens, après avoir visité sa blessure, ne désespérèrent pas de le rappeler à la vie. Au bout de quelques heures il recouvra le sentiment, mais pour son malheur : détestant une vie

qu'il ne devoit qu'à la pitié de son ennemi , il arracha tous les bandages dont on avoit enveloppé sa plaie , & rejetta opiniâtement toute espèce de secours. Quelques écrivains ont avancé que le roi fut si affligé de la perte de son favori , qu'il abolit par un édit tout combat judiciaire. Mais outre qu'on ne trouve aucun vestige de cette prétendue ordonnance , il est certain que deux ans après , le conseil d'état ordonna un nouveau combat , qui s'exécuta avec les mêmes formalités , quoiqu'avec moins d'appareil , parce que la qualité des combattans ne le comportoit pas. Fendille & d'Aguerre eurent une querelle dans la chambre du roi , & en vinrent aux coups : le conseil ayant pris connoissance de cette querelle , jugea qu'elle ne pouvoit être vidée que par les armes , & le roi commit l'exécution de cet arrêt au maréchal de la Mark , qui assigna le champ dans sa ville de Sedan. Envain Fendille , qui connoissoit apparemment la supériorité de son adversaire , imagina des prétextes pour être dispensé de se rendre à cette assignation , le conseil les rejetta , & lui enjoignit d'obéir , sous peine d'être dégradé de

AN. 1547.

noblesse. D'Aguerre eut pour parrain François de Vendôme, vicomte de Chartres, & Fendille le duc de Nevers, gouverneur de Champagne. Le pressentiment de Fendille étoit bien fondé; terrassé dès le premier choc, il confessa tout ce que voulut son adversaire, & racheta sa vie par le sacrifice de son honneur. Cet exemple prouve suffisamment que le roi & son conseil étoient bien éloignés d'abolir le duel judiciaire en certains cas. Quelque barbare que fût cet usage, il étoit infiniment moins nuisible à la société que ceux que nous allons rapporter, & auxquels on s'efforça de remédier.

Ordonnances sur les  
assassinats.

Recueil  
d'Ordonn.

Le commerce des Italiens, parmi lesquels nos armées vivoient depuis plus de cinquante ans, avoit altéré de plus d'une manière les mœurs publiques & le caractère national. Les hommes étoient devenus moins délicats sur les moyens de se venger. Les assassinats, les meurtres prémédités, devenoient de jour en jour plus fréquens. Déjà l'on ne se contentoit plus de guetter son ennemi sur un grand chemin, ou de le surprendre de nuit dans sa maison. C'étoit au coin d'une rue, dans une place publique, & sous les yeux de leurs

concitoyens , que des hommes , revêtus de fonctions publiques , tomboient sous le fer d'un assassin. Des relais placés hors des murs de la ville , déroboient les coupables à la justice , & le crime restoit impuni. Ce renversement de l'ordre social , demandoit & les supplices les plus effrayans , & les dernières précautions. La loi prononça contre les auteurs & les complices de ce crime , de quelque condition qu'ils fussent , le supplice de la roue , & enjoignit sous les peines les plus sévères , à quiconque auroit été témoin d'un meurtre , si c'étoit dans une ville fermée , de courir à la porte la plus prochaine , de la fermer sur-le-champ , & de crier qu'on fermât les autres : à ce cri tous les citoyens devoient s'assembler , & faire des perquisitions dans toutes les maisons , sans en excepter les églises & les monastères , jusqu'à ce que les coupables fussent arrêtés ; si le meurtre se commettoit dans les champs ou sur un grand chemin , de courir à la paroisse la plus voisine , de sonner le tocsin , afin que tout le monde s'attroupât & se mît à la poursuite des brigands. Dès qu'une paroisse auroit donné le signal , les autres devoient y répondre de proche en proche

~~\_\_\_\_\_~~ dans toute l'étendue d'une province , & former une enceinte qui ne laissât aucune issue aux criminels.

Sur le port  
d'armes.

*Ibid.*  
*Registres*  
*du Parle-*  
*ment.*

L'usage de l'arquebuse , & l'invention récente du pistolet , avoient beaucoup contribué à remplir le royaume de brigands ; on rencontroit sur presque toutes les grandes routes des hommes , tantôt attroupés & tantôt seuls avec une arquebuse sur l'épaule , trois ou quatre pistolets attachés à leur ceinture , qui paroissant revenir de l'armée ou se rendre dans une garnison , voloient les passants , pilloient les campagnes , & jettoient au loin l'épouvante. Il étoit d'autant plus difficile à la maréchaussée de les arrêter , que l'infanterie n'ayant point encore d'habits uniformes , il n'y avoit aucune marque certaine à laquelle on pût distinguer les vrais soldats de ceux qui ne l'étoient pas. D'autres brigands d'un ordre plus distingué , sous prétexte qu'ils avoient à se précautionner contre un ennemi puissant , obtenoient du roi des permissions de se faire accompagner d'un certain nombre d'hommes armés , qu'ils grossissoient ensuite à volonté , & dont ils se servoient beaucoup plus pour attaquer que pour se défendre. Enfin les laboureurs ,

les artisans, les mendiants eux-mêmes, soit que le défaut de sûreté publique les forçât de veiller à leur propre conservation, soit qu'ils couvrissent d'une crainte apparente de pernicious des-seins, ne labouroient plus leurs champs, ne traversoient plus même en plein jour leur propre village, qu'avec une longue épée pendue au côté; une demi-pique ou quelque autre arme offensive à la main. Le roi, par deux édits consécutifs, révoqua généralement toutes les permissions de se faire accompagner de gens armés, sous quelque prétexte qu'elles eussent été obtenues, & défendit qu'on eût aucun égard à toutes celles qu'il pouvoit accorder dans la suite par importunité ou par surprise. Il interdit le port d'armes à feu, soit arquebuses, soit pistolets, à tout ce qui n'étoit pas officier ou soldat; & afin de s'assurer, autant qu'il étoit possible, que ceux-ci n'abuseroient pas de l'avantage de se trouver seuls armés, il fut enjoint, sous les peines les plus graves, à tous ceux qui tenoient des hôtelleries ou des auberges, d'inscrire sur un registre le nom de tous les gens de guerre qui logeoient chez eux, & de leur refuser l'entrée de leurs maisons, si ceux-ci ne con-

AN. 1547.



**AN. 1547.** sentoient à leur remettre toutes leurs armes à feu , qu'on leur rendroit au moment de leur départ.

Comme ces précautions ne remédioient encore qu'à une partie des défordres , le roi , par une autre ordonnance , donna de l'extension à la justice prévôtale. Bornée auparavant aux mendians & aux gens sans aveu , elle commença à s'étendre sur tous les hommes pris en flagrant délit , soit voleurs de grands chemins , soit homicides , domiciliés ou non , sans même en excepter ceux qui servoient dans les compagnies d'ordonnance , milice toute composée de gentilshommes. Il fut permis au prévôt & à son lieutenant , en appelant avec lui sept juges du plus prochain siège , ou à leur défaut des avocats , de juger ces sortes de malfaiteurs , jusqu'à sentence de mort inclusivement & sans appel. On y comprit encore les *braconniers* , ou transgresseurs des ordonnances sur le fait des chasses , parce qu'apparemment on regarda ce genre de vie comme une école de brigandage. Pour mieux s'assurer de la vigilance des prévôts & de leurs archers , on les obligea à tenir un registre ou une sorte de journal , de tous les ordres qui leur seroient adressés , &

des mouvemens qu'ils se seroient donnés pour les remplir, & ils devoient, sous AN. 1547. peine de privation de leur office, adresser tous les mois ce journal au tribunal du connétable & des maréchaux, avec des certificats des juges des lieux. Le parlement vit avec la plus grande douleur que la vie des citoyens alloit être à la discrétion de sept juges pris au hasard, & qui n'auroient souvent ni les lumières, ni la délicatesse de sentimens requises pour une si terrible fonction. Il considéra que l'article des chasses pouvoit donner lieu aux plus horribles vexations, & arrêta des remontrances qui ne furent point écoutées. Il enregistra donc l'ordonnance avec cette clause, *attendu la malice du tems*. Par un second arrêt, il enjoignit à tous les seigneurs haut-justiciers, d'empêcher que les payfans, les artisans & autres gens du peuple, ne marchassent armés d'arquebuses, de pistolets, d'épées & de poignards dans les limites de leurs terres, sous peine d'être eux-mêmes responsables des désordres qui en arriveroient.

Paris & ses fauxbourgs étoient l'endroit du royaume où il se commettoit le plus de meurtres & de vols : on ar-

Sur les meurtres.  
dians.

*Ibid.*

**AN. 1547.** tribuoit avec beaucoup de fondement ces désordres au grand nombre de mendiants valides, qui y affluoient de toutes parts. On avoit essayé, sous le dernier règne, de rétablir la sûreté publique en les renfermant dans des maisons de force, & pour fournir à leur subsistance, on avoit taxé les chapitres, les abbayes & toutes les communautés qui se trouvoient dans cette capitale ou dans ses faubourgs. Mais outre que cette taxe étoit insuffisante, à la place d'un qu'on renfermoit il en arrivoit le lendemain trois ou quatre, qu'on étoit contraint de tolérer, parce que l'on ne savoit où les loger. Le chancelier Olivier, car c'est à lui qu'on est redevable de tous les réglemens qui signalerent les commencemens de ce règne, rédigea une ordonnance, par laquelle il fut enjoint aux officiers municipaux d'ouvrir trois ou quatre ateliers, où tous les mendiants valides seroient forcés de travailler sous l'inspection d'un certain nombre de préposés. Et quant aux pauvres que leur foiblesse ou des infirmités bien constatées rendoient inhabiles à toute espèce de travail, on les renferma dans des hopitaux, où ils durent être nourris des aumônes.

des fidèles : afin de les rendre plus abondantes , on plaça dans toutes les églises des trons sous trois clefs , qui furent confiées aux curés & aux marguilliers : les prédicateurs & les confesseurs furent chargés d'inviter les fidèles à y verser leur superflu. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit trop compté sur une ressource si incertaine ; le parlement , chargé de cette administration , se crut autorisé à établir une taxe modique sur les bourgeois qui vivoient dans une certaine aisance , & avec ce secours , il interdit l'aumône dans les rues & aux portes des maisons , sous peine du fouet pour ceux qui la demanderoient , de dix livres d'amende pour ceux qui la donneroient.

Dans la même enceinte , où l'on voyoit à chaque pas des tableaux si affligeants de la dégradation de l'espèce humaine , régnoient un faste insolent & le luxe le plus effréné. Les grands seigneurs vouloient imiter en tout le train & la somptuosité des princes : les simples gentilshommes copioient les grands seigneurs. Tous affectoient de se vêtir de toiles d'or , d'argent , de velours ou d'autres étoffes de soie ; ils

Sur le luxe  
des habits.

*Ibid.*  
*Registres*  
*du Parle-*  
*ment.*

**AN. 1547.** couvroient leurs habits d'agraffes & de plaques d'or, portoient au cou & autour de leurs épaules, des chaînes de ce précieux métal. Les femmes plus excusables en ce point que les hommes, poufsoient encore plus loin cette pernicieuse rivalité : les bourgeoises avoient quitté l'habillement modeste de leurs meres, pour prendre celui des demoiselles : les demoiselles portoient les habits des dames titrées, & ces dernières ne le cédoient en rien aux princesses. Le dommage qu'en recevoit l'Etat étoit d'autant plus sensible, qu'il falloit tirer toutes ces précieuses marchandises de l'étranger : car la France ne possédoit point de mines d'or : à peine commençoit-on dans nos provinces méridionales à planter des mûriers & à élever des vers à soie. C'étoit à Gênes & à Milan qu'on manufacturoit toutes ces précieuses étoffes, qui se vendoient à un prix exorbitant. Par un premier édit, le roi restreignit aux seuls princes l'usage des étoffes d'or & d'argent, & les interdit généralement à tous les grands seigneurs, excepté dans un jour de bataille ou dans un tournoi : par un second édit, il les supprima entièrement, & afin qu'il demeurât quelque

marque extérieure qui distinguât les états, il affecta aux princes & aux princesses l'habit complet, soit de velours, soit de soie de couleur rouge cramoisi : les seigneurs titrés & les femmes les plus qualifiées, sans en excepter celles qui étoient attachées à la cour, n'eurent la liberté de porter que quelques pièces de cette couleur, telles que le pourpoint & les hautes chausses pour les hommes, les jupes & les manches pour les femmes. On permit indistinctement à tous gentilshommes, à leurs femmes & à leurs enfans, de mêler dans leur ajustement quelques pièces de soie, mais de toute autre couleur que le cramoisi, pourvu qu'on ne portât point soie sur soie, c'est-à-dire, que la plus grande partie de l'habillement fût toujours de laine. Les ecclésiastiques, à la réserve des prélats & dignitaires, les magistrats, à la réserve des conseillers d'état, des maîtres des requêtes & de tous ceux qui par leur naissance appartenoient à l'ordre de la noblesse, furent réduits aux habits de laine ; on permit seulement aux femmes des magistrats de porter des robes de soie de couleur noire ou brune à leur choix. Défense aux bourgeois<sup>1</sup> de prendre

AN. 1547.

**AN. 1547.** l'habillement de demoiselles. Le parlement remontra que difficilement parviendrait-on à soumettre les femmes à ce règlement, mais les hommes les plus graves ne se montrèrent pas plus dociles qu'elles sur ce point. Le roi, dans une lettre qu'il adressa au parlement, se plaignit avec chaleur que des députés de la compagnie eussent osé se présenter à ses yeux en contravention avec l'ordonnance. On en fit une seconde proclamation avec quelques adoucissements; mais elle ne fut pas mieux observée qu'auparavant. Peu de tems après, on vint avertir le procureur-général que dans une assemblée nombreuse, à l'occasion d'une noce, toutes les femmes étoient en contravention avec l'édit. Il y envoya son substitut avec quelques huissiers, pour en dresser un procès-verbal: les huissiers furent battus & mis en fuite. Les femmes qui avoient du crédit à la cour, obtinrent des lettres qui les mirent à l'abri de toute recherche. Celles qui ne jouissoient pas de la même faveur, & que l'on continuoit de poursuivre, représentèrent dans une requête au parlement qu'elles n'étoient inférieures ni par la naissance, ni par le rang, à

celles qu'on laissoit tranquilles : que les femmes des présidens & des conseillers se montroient tous les jours dans les églises & dans les rues , parées de robes de soie de différentes couleurs , que la loi étoit générale , & qu'ainsi elle devoit obliger tout le monde , ou n'obliger personne. Les magistrats suspendirent la procédure , & la loi tomba bientôt en désuétude.

---

 AN. 1547.

En effet , ce n'étoit point l'habillement qu'il falloit réformer , mais l'esprit général du siècle , qui plaçant le bonheur dans l'idée avantageuse qu'on donnoit aux autres de sa fortune ou de sa grandeur , faisoit regarder la modestie & la frugalité , comme une petitesse d'esprit & une bassesse de sentimens. Les loix les plus sages étoient impuissantes contre une pareille frénésie , l'exemple du souverain pouvoit seul en triompher. On lui inspira dans les premiers momens de son règne , le désir de mettre de l'ordre & de l'économie dans l'administration de ses finances ; il chargea de cette délicate commission le connétable de Montmorenci , l'homme de tout le royaume , qui par l'austérité de ses mœurs & l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit du monarque , paroissoit le plus propre

Règlemens  
sur les finances.

*Manusc. de  
Béthune.*



à la bien remplir. Mais soit qu'il ren-  
 AN. 1547. contrât ou qu'il prévît des obstacles qu'il  
 n'osa surmonter , ce censeur si sé-  
 vere , se contenta de rétablir les cof-  
 fres du louvre , où les revenus ordi-  
 naires de l'Etat devoient être déposés  
 sous la garde du chancelier & de deux  
 magistrats , & d'où ils ne devoient  
 être tirés que pour des besoins réels  
 & avec des formalités qui en consta-  
 teroient l'emploi. L'avantage qui devoit  
 résulter de ce premier établissement ,  
 se trouva presque entierement détruit  
 par l'établissement suivant. Sous le  
 spécieux prétexte qu'il se présente fré-  
 quemment dans l'administration des  
 besoins urgens , qui ne pouvoient que  
 difficilement se concilier avec les lon-  
 gueurs prescrites pour l'extraction des  
 deniers des coffres du louvre , on établit  
 à la suite de la cour une caisse , où de-  
 voient se verser directement les deniers  
 de la recette extraordinaire : & comme  
 on prévoyoit qu'ils ne suffiroient pas  
 toujours , on régla que sur le premier  
 ordre , ou mandat du trésorier de la  
 cour , les receveurs des deniers ordi-  
 naires verseroient dans sa caisse une  
 partie de leurs fonds , & porteroient en  
 compte les quittances au trésorier des

coffres du Louvre. Malgré la facilité que l'on acquéroit par-là de faire tomber directement dans la caisse de la cour tous les revenus de l'Etat, & de n'envoyer aux coffres du Louvre que des quittances, cependant comme on sent toujours quelque répugnance à s'écarter de l'ordre une fois établi, & que la caisse de la cour étoit plus chère au roi & aux courtisans que les coffres du Louvre, parce qu'elle étoit plus à leur disposition, il dut arriver & il arriva en effet, que tous les édits bur-  
 faux, toutes les opérations de finance, rendirent à grossir la recette extraordinaire même en tarissant les sources des revenus publics. Pour mettre le lecteur à portée de juger de ces opérations & de suivre pied à pied les progrès d'un mal qui va ruiner les finances, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de lui présenter un tableau succinr de toutes les branches de la recette & de la dépense des revenus de l'Etat. Je supprime l'énumération de quelques articles peu importans dont cependant je tiendrai compte dans les résultats.

La recette se divisoit en ordinaire & extraordinaire.

La recette ordinaire consistoit,

Tableau de la  
 recette & de  
 la dépense  
 des revenus

AN. 1547.

AN. 1547.  
de l'Etat.

*Ibid.*

1°. dans la taille qui montoit pour la totalité du royaume, à trois millions huit cens quatrevingt-neuf mille deux cens trente livres; 2°. dans le domaine qui comprenoit les aides & les gabelles, & produisoit deux millions deux cens cinquante huit mille & quelques livres. Somme totale, six millions cent quarante-sept mille cinq cens soixante-dix-sept livres.

Dans la recette extraordinaire on comptoit la crue des tailles qu'on peut évaluer, année commune, à douze cens mille livres: coupes de bois des forêts du roi, deux cens mille livres: décimes sur le clergé, six cens mille livres: parties casuelles lorsqu'il n'y avoit point de création de nouveaux offices, cent mille livres: les traites foraines, trois cens mille livres. Somme totale de la recette extraordinaire, deux millions quatre cens mille livres. Chacune des branches de cette dernière recette étoit susceptible d'augmentation lorsque les besoins de l'État paroissent l'exiger. Voulant donner une idée de la recette & de la dépense moyenne, je me suis arrêté aux comptes de l'année 1548, où la France obligée de se précautionner contre l'empe-

reur & de défendre l'Ecosse contre les Anglois, n'étoit, à proprement parler, ni en paix ni en guerre. La recette, tant ordinaire qu'extraordinaire de cette année, montoit à huit millions cinq cens quarante-sept mille cinq cens soixante-dix-sept livres, qui sur le pied de notre monnoie actuelle, formeroient une somme d'environ trente millions. AN. 1547.

La dépense se divisoit de même en ordinaire & extraordinaire : l'ordinaire comprenoit le paiement de la gendarmerie, c'est-à-dire de deux mille quatre cens hommes d'armes avec leurs archers, porté dans le compte à un million : les mortes-paies, commis à la garde des places de guerre, cent mille livres : dix galeres & une frégate sur l'Océan, cent vingt-quatre mille quatre cens cinquante-cinq livres : vingt galeres & deux frégates sur la Méditerranée, deux cens trente mille livres : l'ordinaire de l'artillerie, trente-huit mille sept cens livres : pour les salpêtres, trente mille livres : la chambre aux deniers du roi, soixante-douze mille livres : l'écurie, cent trente-une mille quatre cens cinq livres : l'argenterie ordinaire, vingt-quatre mille livres : les gages des officiers domestiques du roi,

**AN. 1547.** **f**avoir , aumôniers , chapelains , gentils-  
hommes de la chambre , pages , maî-  
tres-d'hôtel , panetiers , échançons , va-  
lets - tranchans , écuyers d'écurie , se-  
crétaires de la chambre , portes-man-  
teaux , valets de garde-robe , chantres &  
joueurs d'instrumens , médecins , chi-  
rurgiens-barbiers , clerks d'office , huif-  
fiers de la salle , sommeliers , écuyers  
de cuisine , maîtres queux , potagers ,  
hasteurs , fauciers , porteurs , pâtissiers ,  
fruitiers , fourriers , maréchaux-des-lo-  
gis , lingers , lavandieres , tapissiers ,  
siffres & tambours , portiers , pour-  
voyeurs , trois cens mille livres : mu-  
sique & violons , treize mille neuf  
cens livres : offrandes & aumônes , en  
y comprenant celles de la semaine  
sainte , sept mille quatre cens livres :  
les menues affaires de la chambre , six  
mille livres : les gages des deux cens  
gentilshommes de la maison du roi ,  
des quatre cens archers de la garde ,  
des cinquante nouvellement créés , des  
officiers de la prévôté , des cent-suiſſes ,  
deux cens cinquante-trois mille livres :  
la maison du dauphin , cent mille li-  
vres , la maison de madame , quatre-  
vingt mille livres. Les pensions des  
cantons Suisses , cent soixante-quinze  
mille

mille livres : les pensions des princes, grands officiers de la couronne, chevaliers de l'ordre du roi, gouverneurs ou lieutenans-généraux de provinces ou de places de guerre, capitaines, lieutenans & enseignes de gendarmerie, de chevaux-légers & des bandes françoises, capitaines Allemands, Italiens, Napolitains, princesses, dames & demoiselles, conseillers d'état & maîtres des requêtes, secrétaires des finances, présidens, avocats & procureurs-généraux de cours souveraines, capitaines & gardes des forêts du roi, lecteurs & professeurs royaux, artistes, huit cens mille livres : ambassades & remboursement des avances faites par les ambassadeurs, trois cens mille livres : dons, présens & menus plaisirs, cent mille livres : l'entretien des postes & paiement des couriers, soixante-dix mille huit cens livres : la venerie & la fauconnerie, cinquante huit mille quatre cens cinquante livres : entretien & fourniture des places de guerre sur les frontieres de Picardie & de Champagne, trente-cinq mille livres : gages du grand-conseil, vingt-un mille quatre cens livres : gages du parlement de Paris, quatre-vingt huit mille deux

AN. 1547. cens livres : chambre des comptes, vingt-neuf mille quatre cens quarante-six livres : cour des aides, dix mille cinq cens vingt livres : généraux des monnoies, trois mille livres : parlement de Rouen, quarante-un mille livres : cour des aides, trois mille neuf cens vingt-neuf livres : parlement & chambre des comptes de Bourgogne, trente-mille livres : parlement de Toulouse, quarante mille livres : parlement de Bordeaux, trente-cinq mille livres : fondations & entretien de services divins, quatre mille sept cens quatre-vingt livres.

Total de la dépense ordinaire, environ quatre millions six cens mille livres.

La dépense extraordinaire consistoit : 1°. Dans la solde des troupes qui n'étoient ni de la maison du roi, ni des compagnies d'ordonnance, ni de l'arrière-ban, ni des cinquante mille hommes ; ces troupes, en quelque sorte, furnuméraires, étoient les chevaux-legers, les Suisses, les lansquenets & les aventuriers François. On ne peut évaluer cette dépense, parce qu'elle varioit prodigieusement tous les ans & souvent même tous les mois :

celle de l'année 1548 montoit à deux millions cinq cens mille livres. 2°. Dans la fonte l'entretien & le service de l'artillerie, six cent mille livres. 3°. Dans le paiement des dettes de l'état : car bien que tous les historiens aient remarqué que François I avoit laissé quatre cens mille écus. dans le trésor public, & un quartier de ses revenus payable le lendemain de sa mort, il faut observer d'un autre côté qu'il laissoit des dettes considérables, puisqu'indépendamment des rentes constituées sur l'hôtel-de-ville de Paris & au paiement desquelles il avoit affecté une partie des droits d'entrée, il avoit tiré des sommes si considérables sur la banque de Lyon, que les intérêts, au denier douze, montoient à trois cens quatre-vingt-sept mille sept cent quatre-vingt-quatre livres. 4°. Dans l'entretien des bâtimens & la culture des vignes du roi, pour ces deux objets trente-cinq mille livres. 5°. L'argenterie & les meubles, deux cens cinquante mille livres. 6°. Les fêtes & autres parties extraordinaires, deux cens mille livres. 7°. La perception de tous les deniers de l'Etat, frais de transport & non-valeurs, trois cens mille livres.



AN. 1547

Somme totale des dépenses extraordinaires pour l'année 1548, quatre millions huit cens quatre-vingt sept mille livres.

La dépense tant ordinaire qu'extraordinaire montoit à neuf millions quatre cens quatre-vingt sept mille livres, la recette générale ne montoit qu'à huit millions cinq cens quarante-sept mille cinq cens soixante dix-sept; l'État s'endettoit donc, avant que la guerre fût ouvertement déclarée, de près d'un million par an.

Dans les états de recette & de dépense pour l'année 1548, il n'est fait aucune mention de la paye des cinquante mille hommes ou des légionnaires établis par François I, sans doute parce qu'on ne les assembloit que pour peu de mois & seulement après que la guerre étoit allumée. Dans les états des années suivantes on trouve cette dépense évaluée, tantôt à douze, & tantôt à dix-huit cens mille livres, à raison du plus ou moins de mois qu'on se proposoit de tenir cette milice sur pied. Cet excédent de dépense se levoit sur les villes closes par forme de prêt ou d'emprunt forcé, & ne changeoit rien à la balance de la recette & de

la dépense que nous venons d'établir. AN. 1547.  
On doit cependant conclure d'une pareille omission, que malgré tous les soins que François I s'étoit donnés pour établir dans le royaume une infanterie permanente, cette milice ne subsistoit déjà plus sur le pied qu'il l'avoit établie, & ne différoit en rien de celle des aventuriers qu'on levoit pour un coup de main & qu'on cassoit tous les ans à l'approche de l'hiver. Aussi nos meilleurs historiens & les mémoires du tems ne distinguent-ils plus notre infanterie qu'en vieilles & en nouvelles bandes. On donnoit le nom de vieilles bandes aux compagnies qui s'étoient formées dans le Piémont & en Picardie, où la nécessité d'entretenir des garnisons, même pendant l'hiver, empêchoit qu'on ne congédiât les soldats de bonne volonté qui désiroient de s'attacher au métier de la guerre. Ces compagnies formerent des troupes excellentes, mais elles étoient en petit nombre & l'on ne pouvoit que médiocrement compter sur des levées tumultuaires & mal armées telles qu'étoient les nouvelles bandes; c'est ce qui força le gouvernement à se charger d'un si grand nombre de Suisses & de

~~lanfquenets~~ & à confier à des étrangers la défense de l'Etat.

AN. 1547

Augmen-  
tation de solde  
accordée à la  
gendarmerie.

*Ibid.*

Dans l'état de dépense de la même année, l'article des compagnies d'ordonnance ou de la gendarmerie n'est porté qu'à un million. Cette somme, qui avoit été plus que suffisante du tems de Charles VII, pour faire subsister avec éclat cette milice distinguée, n'avoit plus aucune proportion avec les besoins de la vie, parce que les denrées & toutes les choses de première nécessité avoient doublé de prix pendant l'espace d'un siècle qui s'étoit écoulé depuis l'établissement de Charles VII. On s'en étoit apperçu sous le dernier règne; mais comme l'état des finances ne comportoit pas une augmentation de dépense, quelque nécessaire qu'elle pût être, on avoit pris le parti de réduire ces compagnies qui étoient auparavant de cent hommes d'armes & de deux cens archers, à quatre-vingt hommes d'armes & cent cinquante archers, en versant par égale portion sur ceux que l'on conservoit les gages de ceux qu'on étoit forcé de supprimer. Cet adoucissement n'avoit pas rendu leur condition beaucoup meilleure, & le peu de soin que prenoit

le gouvernement d'acquitter à des termes fixes ce qui leur étoit dû , achevoit de la rendre insupportable. Sous prétexte qu'ils appartenoint aux maisons les plus distinguées & qu'ils jouissoient tous ou presque tous d'une fortune considérable , on laissoit accumuler deux ou trois quartiers de leurs gages , & cependant on les forçoit d'entretenir dans des garnisons très-éloignées de leur habitation & quelquefois même en Italie , deux ou trois chevaux de bataille & un pareil nombre de chevaux communs pour porter leurs bagages. Ils ne pouvoient supporter cette dépense qu'en rançonnant impitoyablement leurs hôtes. En vain la loi avoit spécifié avec la plus scrupuleuse exactitude les fournitures qu'elle leur permettoit de demander : en vain elle avoit prononcé les peines les plus sévères contre ceux qui exigeroient quelque chose au-delà , & rendu les chefs responsables des violences & des malversations de leurs compagnies , on imaginoit tous les jours des moyens de l'é luder : d'ailleurs comment punir sur les premiers hommes de l'Etat un désordre devenu presque général & en quelque sorte autorisé par la nécessité. En 1549

AN. 1547.

on présenta au roi des mémoires, où il étoit démontré que les contributions que la gendarmerie tiroit sur le peuple, sous le nom de fournitures, excédoient le produit de la taille & étoient infiniment plus onéreuses par la forme de la perception. On ajoutoit que la crainte de participer à ces iniquités, forçoit tous les gentilshommes qui avoient des principes d'honneur & de probité à se retirer du service, & que si l'on ne remédioit promptement à cet abus, ces mêmes compagnies qui avoient assuré la prospérité & la gloire de la nation, en deviendroient le fléau & l'exécration. Après s'être assuré que ces chefs d'inculpation n'étoient point exagérés, le conseil sentit la nécessité de couper la racine à un abus si criant en supprimant ce qu'on nommoit *les fournitures* : on ne le pouvoit qu'en augmentant considérablement la solde des compagnies : on calcula ce qu'elles coûtoient anciennement & ce qu'il convenoit d'ajouter pour les mettre en état de n'être point à charge à leurs hôtes. Ces détails qui peuvent paroître minutieux à une partie des lecteurs, seront regardés par d'autres comme la partie la plus instructive & la plus intéressante

de cet ouvrage , ainsi je m'y livrerai \_\_\_\_\_  
 sans crainte. La dépense d'une com- AN. 1547.  
 pagnie de cent lances , sous le règne  
 de Louis XII , & les quinze premières  
 années de François I , montoit par an  
 à trente-neuf mille quatre cens livres ,  
 & se distribuoit de la maniere sui-  
 vante ; aux cent hommes d'armes , à  
 raison de cent quatre-vingt livres cha-  
 cun , & aux deux cens archers , à raison  
 de quatre-vingt-dix livres par an , trente-  
 six mille livres. Les cinq officiers qui  
 dirigeoient la compagnie & qui étoient  
 compris dans le nombre des cent lan-  
 ces , avoient outre leurs appointemens  
 d'hommes d'armes , qui montoient  
 comme on vient de le voir , à cent  
 quatre-vingt livres , les traitemens sui-  
 vans : le capitaine prélevoit sur chaque  
 lancée fournie , vingt sols par mois ,  
 ce qui revenoit par an à douze cens  
 livres , & avoit en outre pour son traite-  
 ment particulier , huit cens livres ; le lieu-  
 tenant , cinq cens livres ; l'enseigne ,  
 quatre cens livres ; le guidon , trois  
 cens livres ; le maréchal-des-logis , cent  
 livres. Lorsqu'en 1530 François I ré-  
 duisit les compagnies à quatre-vingt  
 lances & à cent cinquante archers , le  
 traitement particulier des officiers ne

AN. 1547

changea point. Tout le bénéfice des places supprimées se distribua aux hommes d'armes & aux archers que l'on conservoit, & leur procura un soulagement qu'on jugea bientôt insuffisant. Henri désirant de supprimer les fournicures & les ustensiles que chaque homme d'armes ou archer étoit en droit d'exiger de ses hôtes, & voulant que tout se traitât entr'eux de gré à gré, publia le 22 Octobre 1549 un édit, par lequel il supprima toutes les retenues que les capitaines auroient été dans l'usage ou entreprendroient par la suite de faire sur la paye des hommes d'armes ou archers, & régla ce qui devoit être délivré à chacun de la manière suivante. A l'homme d'armes, outre son ancienne solde de cent quatre-vingt livres, une augmentation de deux cens cinquante livres, ce qui revenoit à quatre cens trente-six livres par an; à l'archer, outre ses quatre-vingt-dix livres, une augmentation de cent vingt-huit livres, c'est-à-dire deux cens dix-huit livres par an, ce qui à raison de cent hommes d'armes & de cinquante archers par compagnie, montoit à la somme de soixante-seize mille trois cens livres; au capitaine, outre sa

place d'homme d'armes, trois mille huit cens livres; au lieutenant, neuf cens livres; à l'enseigne, six cens livres; au guidon, six cens livres; au maréchal-des-logis, cent livres: somme totale, quatre-vingt deux mille trois cens livres. Si la justice dicta cet arrangement, l'économie n'en dirigea pas les dispositions: la France comptoit alors deux mille quatre cens hommes d'armes distribués en cinquante compagnies, parce que les circonstances & le desir de faire des promotions anticipées, avoient engagé le gouvernement à couper en deux une compagnie, lorsqu'elle venoit à vaquer. On sent combien une pareille complaisance coûtoit à l'Etat, puisqu'il ne falloit pas un moindre nombre d'officiers, c'est-à-dire de hautes payes, pour cinquante hommes que pour cent. La prudence exigeoit, qu'en ramenant ces compagnies à leur premiere institution, on distribuât ces deux mille quatre cens lances en vingt-quatre compagnies; & si leur entretien paroïssoit trop dispendieux, qu'on en supprimât totalement un certain nombre: mais le ministère & les favoris, jaloux de se faire des créatures, étoient bien éloignés d'adopter un plan qui au-



AN. 1547

roit diminué le nombre des graces dont ils étoient les distributeurs. On conserva donc les cinquante compagnies , & lorsqu'on se fut bien assuré que les finances ne pouvoient porter plus longtemps un si lourd fardeau , on les réduisit de quatre-vingt hommes d'armes à soixante , & de quarante à trente , & l'on ne toucha point aux officiers , ce qui sans remédier efficacement à l'épuisement des finances , diminueoit considérablement les forces de l'Etat.

Ce premier surcroit de dépense entraîna un autre. Nos guerres d'Italie nous avoient fait connoître un autre genre de cavaliers , qui moins propres que les gendarmes à enfoncer des escadrons , ou à percer des bataillons , l'étoient infiniment davantage par leur mobilité à ruiner en détail une armée ennemie en troublant ses marches & en lui déroband ses subsistances. On les nommoit *Albanois* , *Argoulets* , ou *Chevaux légers*. Méprisés d'abord , parce qu'ils ne formoient point une milice permanente , & que de même que les avanturiers , ils étoient dans le cas d'être congédiés tous les ans à l'approche de l'hiver , ils avoient insensiblement acquis de la consistance , tant parce qu'ils

avoient plus d'occasions que le reste des troupes de se signaler, que parce que la noblesse la plus distinguée, ne dédaigna pas d'embrasser cette carrière, lorsqu'on se fut apperçu qu'elle conduisoit plus promptement aux premiers grades. Leur solde avoit toujours été pareille à celle des archers des compagnies d'ordonnance : on ne crut donc pas pouvoir se dispenser de la porter de quatre-vingt-dix livres à deux cens dix-huit.

AN. 1547.

Quoique ces augmentations formassent un vuide effrayant dans le trésor public, on jugea qu'il n'étoit pas convenable que le nouveau règne s'annonçât par une augmentation d'impôts. On chercha des moyens indirects de se procurer les sommes dont on avoit besoin, & l'on s'arrêta aux suivans : le marc d'or fut augmenté de six livres douze sols six deniers, & valut 172 livres; le marc d'argent fut porté de quatorze livres dix sols à quinze livres : on mit en vente au dernier 12, pour 150,000 livres de domaines : on doubla les décimes sur le clergé ; on demanda un don gratuit aux bonnes villes du royaume, & l'on étendit sourdement les droits de ga-

Impôts indirects.

*Le Blanc, Histoire des Monn.**Regist. du parlement.**Recueil d'Ordonn.*

**\_\_\_\_\_** belle sur les provinces au-delà de la  
 AN. 1547. Loire.

Affaires  
 étrangères

Manusc. de  
 Béchune.

De Thou.  
 La Popeli-  
 nière.

Piguere.  
 Belcarius.  
 Sléidan.  
 Ribier.

La France étoit en paix, mais en se livrant aux douceurs d'un calme perfide elle n'auroit pas tardé à se voir submergée. L'empereur, son plus terrible ennemi, touchoit au moment de réaliser son projet favori de la monarchie universelle : vainqueur sans combat des forces réunies de la ligue de Smalkalde, il voyoit à ses pieds l'électeur palatin & le duc de Wirtemberg, rançonnoit impitoyablement les villes de Suabe & de Franconie, démolissoit leurs fortifications, & faisoit traîner en Italie ou dans les Pays-Bas, l'artillerie dont il dépouilloit l'Allemagne. L'électeur de Saxe & le landgrave de Hesse, luttoient encore : le premier même, quoiqu'il ne passât pas pour un grand général, avoit recouvré ses Etats envahis par Maurice, & avoit fait prisonnier le marquis Albert de Brandebourg. François I, témoin de leur courage, s'étoit hâté de leur faire passer deux cens mille écus, pour les mettre en état de résister aussi long-tems qu'il seroit possible ; mais à quoi pouvoient aboutir de si foibles secours ? Ils ne se dissimuloient pas & ne lui laisserent point ignorer qu'ils

succomberoient infailliblement si la France ne faisoit une diversion qui leur donnât le tems de se reconnoître. N'osant recommencer seul une guerre qui lui avoit mal réussi , & ayant tenté sans succès d'y entraîner l'Angleterre , François I s'étoit tourné du côté de Paul III , qu'il avoit trouvé mieux disposé à le seconder. Effrayé du péril qui menaçoit l'Italie , ce pontife , comme nous l'avons dit précédemment , avoit reconnu la faute qu'il avoit faite en prêtant des troupes à l'empereur , & les avoit promptement rappellées ; mais la France exigeoit de lui une chose d'une plus grande importance.

Le concile général , si long-tems attendu , s'étoit enfin assemblé à Trente le 13 Décembre 1545 , & depuis quinze mois il travailloit sans interruption à condamner les erreurs de Luther , & à consolider la doctrine de l'église sur les points contestés , sans qu'on pût encore prévoir quel avantage il en résulteroit pour le monde chrétien , puisque les protestans refusoient constamment de se soumettre à ses décisions : mais ce qu'on voyoit clairement , & ce qui affligoit la France , c'est que l'empereur , qui avoit été le promoteur

AN. 1547.

**AN. 1547.** de cette auguste assemblée , prétendoit la faire servir à ses vues politiques , & que déjà il y parloit en maître. François I auroit donc souhaité , ou que le pape suspendît le concile jusqu'à des tems moins orageux , ou ce qui revenoit presque à la même chose , qu'il le transférât dans quelque ville de l'état de l'église. Le pape n'étoit pas moins alarmé que le roi des projets de l'empereur ; mais outre qu'il étoit infiniment dangereux de compromettre son autorité vis-à-vis du concile , il sentoît une extrême répugnance à provoquer en quelque sorte le ressentiment d'un prince , qui maître de la plus grande partie de l'Italie , pouvoit , sans se déplacer & en se contentant d'envoyer des ordres au vice-roi de Naples & au gouverneur de Milan , l'investir dans son palais , avant que personne pût arriver à son secours.

Pour vaincre cette répugnance , il falloit lui donner des assurances qu'il ne seroit point abandonné , & lui offrir un dédommagement capable de compenser à ses yeux les risques auxquels on vouloit qu'il s'exposât. On connoissoit sa passion pour l'établissement de sa famille. François I l'attaqua par cer-

endroit , en lui proposant pour Horace Farnèse , le troisieme de ses petits-fils , AN. 1547.  
la main de la jeune Diane , fille naturelle du dauphin Henri , avec un riche établissement en France ; & quant au traité de ligue pour la défense des États du saint-siége , on le laissa le maître d'en régler les conditions. Paul ne résista point à des offres si flatteuses , il manda à ses légats de transférer le concile à Bologne , sans qu'il parût qu'il eût aucune part à cette résolution , ni même qu'elle lui eût été communiquée. Les légats prétextant le danger d'une contagion , qui selon le rapport des médecins venoit de se manifester dans la ville de Trente , firent résoudre à la pluralité des voix la translation , & partirent brusquement , malgré les protestations & la réclamation de tous les évêques impérialistes , qui resterent à Trente. Dans ces entrefaites François I mourut , & laissa le pontife dans le plus grand embarras , car à quoi ne devoit-il pas s'attendre , si Henri qui chassoit du conseil tous les ministres du dernier règne , adoptoit un système de politique opposé à celui de son pere ? Heureusement Montmorenci avoit appris à connoître l'empereur. Le cardinal Capde-

AN. 1547.

fer, que le pape envoya pour complimenter le roi sur son avènement au trône & renouer la négociation, n'éprouva aucune difficulté. On arrêta les articles du mariage de Diane, légitimée de France, avec Horace Farnèse, & ce jeune seigneur se mit aussi-tôt en route, non pour venir le célébrer, la princesse n'avoit que neuf ans, mais pour cultiver la bienveillance du roi son beau-pere, & se faire des amis dans une patrie qui devoit l'adopter. Comme la scission des évêques impérialistes formoit un vuide considérable dans le concile, la France, qui n'avoit pris presque aucune part à ce qui s'étoit passé à Trente, s'obligea d'envoyer incessamment un ambassadeur, des théologiens, & un grand nombre de prélats, à Bologne. Enfin on convint du nombre de troupes & des sommes que les deux puissances fourniroient conjointement pour mettre Bologne & les autres Etats de l'église à l'abri d'une invasion, jusqu'à ce que les négociations qu'on alloit entamer dans toutes les cours de l'Europe, & les intelligences secrètes qu'on pratiquoit déjà dans le Milanès, dans le royaume de Naples, & jusque dans la Sicile, per-

missent de changer ces dispositions préliminaires en un traité de ligue offensive contre l'empereur.

AN. 1547.

Les deux puissances qu'on désiroit le plus de faire entrer dans cette ligue, étoient les Vénitiens & le grand-seigneur. Les premiers étoient aussi allarmés que le pape & le roi du danger qui menaçoit la liberté de l'Europe ; mais ils comptoient peu sur les engagements que pouvoit prendre un pape octogénaire , & ne savoient ce qu'ils devoient augurer de Henri. Considérant que si la guerre venoit à se déclarer , ils seroient , par la position de leurs Etats , les premiers sur qui tomberoit l'orage , ils demanderent du tems pour délibérer , & finirent par se refuser à toute espèce d'engagement.

Soliman , qu'ils avoient le plus grand intérêt de ménager , auroit pu les tirer de cette neutralité ; mais ce précieux allié manqua lui-même à la France dans cette occasion. L'empereur qui avoit prévu qu'on ne manqueroit pas de le solliciter , avoit pris habilement les devans , & comptant pour rien une humiliation passagère pourvu qu'il vînt à bout de ses projets , il avoit consenti à acheter une trêve de cinq ans



**AN. 1547.** par un tribut infamant , que Ferdinand son frere s'obligeoit de payer annuellement à la Porte pour la portion du royaume de Hongrie dont on vouloit bien lui laisser la jouissance. On doit rendre justice à Soliman , quelque glorieux que fût pour lui un pareil traité , il ne s'y prêta qu'avec répugnance ; mais déjà mécontent des fréquens manquemens de parole de François I , il fut sur-tout offensé de n'apprendre sa mort que par le bruit public , & de voir que l'ambassadeur de France à la Porte , qu'on paroïssoit avoir absolument oublié , affectât pendant long-tems de révoquer en doute une nouvelle qui n'étoit plus ignorée de personne. Au juste ressentiment qu'inspiroit à Soliman un oubli si peu mérité , se joignoit le désir de porter ses armes dans le royaume de Perse , où il se promettoit des avantages d'autant plus faciles que le frere du monarque qui régnoit sur cette vaste contrée , étoit venu se jeter entre ses bras , & promettoit de soulever une partie considérable de la nation. Soliman consentit donc à la trêve qu'on lui demandoit ; mais par un reste d'égards , il voulut que les préliminaires fussent communiqués à l'ambassadeur

de France. Aramon ne manqua pas d'en 

---

envoyer une copie au roi. Montmorenci AN. 1547.  
sentir vivement la faute qu'il avoit faite,  
& s'efforça de la réparer. Il se flattoit  
encore que l'empereur ne ratifieroit point  
un traité où l'on affectoit de ne le désigner  
que sous le titre de roi d'Espagne. Le  
Connétable dépêcha deux ou trois  
courriers par des routes différentes, pour  
recommander à d'Aramon d'empêcher,  
à quelque prix que ce fût, la con-  
clusion d'une trêve aussi préjudiciable à  
la puissance Ottomane qu'à la France,  
puisque l'empereur ne la recherchoit  
que comme un moyen infaillible de  
subjuguier l'Allemagne; & si les choses  
étoient trop avancées, de faire en sorte  
du moins que le roi de France y fût  
nommément compris avec ses alliés.  
Aramon ne put obtenir que cette der-  
niere faveur. On y donna même à Henri  
le titre d'*Empereur* qu'on refusoit à  
Charles. On se flatta encore une fois  
que ce nouvel affront empêcheroit l'em-  
pereur de ratifier le traité; mais trop  
sage pour croire que son honneur dé-  
pendit des titres que lui donneroit ou  
que lui refuseroit une cour barbare, il ne  
parut pas même s'en appercevoir. So-  
liman tourna toutes ses forces du côté

**de la Perse, & en prit lui-même le**  
**AN. 1547. commandement.**

L'empereur de son côté n'ignoroit aucune des pratiques du roi & du pape; mais considérant en même-tems que l'un étoit trop foible & l'autre trop embarrassé pour rien tenter de bien considérable, il se contenta d'envoyer demander au roi, par le comte de Megues, s'il étoit dans la disposition d'observer le traité de Crespi, & quoiqu'il ne reçut pas pour lors une réponse bien satisfaisante, il se livra tout entier à l'exécution de ses projets sur l'Allemagne.

*Guerre d'E-*  
*cosse.*

*Ibid.*  
*Buchanan.*

En effet l'Angleterre préparoit depuis un an des occupations à la France, qui ne souffroient aucun délai, & qui selon toutes les apparences devoient emporter plus de tems qu'il n'en falloit à l'empereur pour achever de soumettre l'Allemagne. Le duc de Somerset, oncle du jeune Edouard, gouvernoit ce royaume sous le nom de protecteur. Non content de couvrir de nouveaux forts le territoire de Boulogne, il avoit repris avec la plus grande chaleur le projet d'unir l'Ecosse à l'Angleterre, par le mariage d'Edouard, son pupile, avec la jeune Marie Stuart.

Employant tour-à-tour la séduction , les menaces & les prieres , il conjuroit les Ecossois de mettre un terme aux maux de leur patrie , en suivant l'indication de la nature , ou plutôt de la providence , qui n'avoit placé dans le même-tems deux enfans de sexe différent sur deux trônes si voisins , que pour confondre deux nations qui avoient une même origine , une même langue & les mêmes mœurs : il ajoutoit , que bien que l'Angleterre eût acquis dès les tems les plus reculés un droit de suprématie sur l'Ecosse , elle y renonceroit en considération de cette alliance , & que les Anglois , persuadés que l'égalité doit être la base de toute association durable , ne prétendoient à aucun avantage qui ne fût commun aux Ecossois. Un arrangement si convenable à tous égards , avoit un grand nombre de partisans parmi la haute noblesse : les protestans , dont le nombre augmentoit tous les jours , l'appuyoient avec chaleur , parce qu'il leur offroit un moyen infailible de secouer le joug de l'église Romaine & de faire triompher les nouvelles opinions. Mais par la même raison , il étoit abhorré de tous ceux qui conservoient de l'attachement pour l'église catholique , qui

**AN. 1547.** n'avoient pu se dépouiller de l'antipathie nationale, nourrie par une longue suite de guerres entre les deux nations, ou qui attendoient leur fortune de la France. Le Comte d'Arran, régent du royaume, sans se déclarer ouvertement, penchoit du côté de l'Angleterre : la reine douairière, Marie de Lorraine, Françoise de naissance, & secrettement dirigée par les conseils de ses deux freres, le duc d'Aumale & le cardinal de Guise, soutenoit la faction contraire, & étoit puissamment secondée par le cardinal de Betton, archevêque de saint-André, & grand chancelier du royaume. Elle perdit bientôt cet appui : la rigueur avec laquelle Betton poursuivoit les missionnaires de Luther & de Calvin, l'avoit fait regarder par tout le parti comme un tyran. On conspira contre lui, & comme il se tenoit ordinairement renfermé dans la forteresse de saint-André, les conjurés trouverent le moyen de s'y introduire, & le poignarderent dans son appartement. Convaincus qu'ils ne pouvoient éviter les supplices les plus rigoureux s'ils tomboient entre les mains de la justice, ils se renfermerent dans ce château, d'où ils appelloient à leur secours

secours les Anglois , auxquels ils offroient de le livrer. La régente , qui n'avoit point de troupes sur pied , implora de son côté le secours de la France. Henri fit partir sur-le-champ les galeres qui se trouvoient sur la côte de Normandie , avec quelques troupes de débarquement. Léon Strozzi , chargé de cette expédition , investit le château de saint-André , s'en rendit maître sans beaucoup de résistance , & après avoir mis aux fers les conjurés , il y laissa une garnison Françoisé qui devoit prendre les ordres de la régente.

---

AN. 1547.

Honteux d'avoir perdu par sa négligence une pareille occasion , & n'espérant plus de réussir par la voie de la persuasion , Sommerfet leva des troupes auxquelles il joignit quelques régimens Allemands , & pénétra à leur tête jusqu'au cœur du royaume d'Ecosse , ayant pour lieutenant le comte de Warwick , le plus habile général qu'eut alors l'Angleterre. Les Ecossois rassemblerent leurs milices , & comptant sur la supériorité du nombre , ils ne balancerent pas à engager une action générale : mais ces milices , mal armées & sans discipline , ne soutinrent pas le

AN. 1547.

choc des troupes régulières dont l'armée Angloise étoit composée. Dix mille Ecoffois périrent sur le champ de bataille, & tout le reste fut tellement dispersé, qu'il ne resta pas une compagnie sur pied. Les Anglois pillèrent sans résistance la ville d'Edimbourg & étendirent au loin leurs contributions, tandis que le régent & la reine douairière cherchoient une retraite dans le nord de l'Ecosse. Rien n'auroit empêché Sommerfet d'achever la conquête du royaume, s'il n'eût reçu dans ce moment des avis certains que ses ennemis, à la tête desquels étoit son propre frère, profitoient de son absence pour le perdre dans l'esprit du roi, & le dépouiller du titre de protecteur. Préférant dans cette occasion ses propres intérêts à ceux de sa patrie, il remit à l'année suivante ce qui restoit encore à faire pour réduire entièrement l'Ecosse, & se contentant de jeter des garnisons dans les places fortes qu'il avoit soumises, il accourut à la cour pour dissiper par sa présence les complots de ses ennemis. L'Ecosse sembla ne respirer un moment que pour mieux sentir toutes ses pertes. Ses forteresses au pouvoir de l'ennemi, le chemin ou-

vert jusqu'à sa capitale, aucuns magasins, point de troupes disciplinées ni aucun moyen d'en soudoyer; ils recoururent à la France, qui avoit intérêt qu'ils ne devinssent pas la proie des Anglois. Il ne s'agissoit plus, comme auparavant, d'obtenir des munitions de guerre ou quelques subsides, mais une armée, nourrie, entretenue & stipendiée aux dépens de celui qui la fourniroit: car l'Ecosse, sans commerce & sans industrie, n'auroit jamais pu rembourser de pareilles avances. Le roi consentit à se charger gratuitement de leur défense, à condition que les Etats s'assemblassent & réglassent par un acte national & authentique, que leur jeune souveraine seroit mariée dès qu'elle auroit atteint l'âge nubile, à François, dauphin de France, qui par ce mariage gouverneroit les deux royaumes; & que dès ce moment elle passât en France, pour être élevée selon son rang à la cour du roi son beau-pere. A quelque extrémité que fussent réduits les Ecoissois, cette proposition ne pouvoit manquer d'exciter dans l'assemblée des Etats une forte réclamation. Tant qu'ils pouvoient disposer de la main de leur souveraine, ils avoient un moyen sûr de désarmer les Anglois.



**AN. 1547.** qui ne leur demandoient point d'autre gage pour devenir leurs freres & leurs concitoyens. Au contraire, qui pouvoit les assurer que les François, après avoir obtenu ce qu'ils désiroient, ne les traiteroient pas en étrangers ou en esclaves ? il étoit au moins certain que cette démarche alloit devenir le signal d'une guerre sanglante & interminable, dont ils auroient toujours le plus à souffrir, puisque leur patrie en seroit le principal théâtre. La France avoit prévu ces objections, & non contente de laisser aux états d'Ecosse la liberté de dicter eux-mêmes les conditions auxquelles les deux couronnes seroient unies, elle avoit chargé ses négociateurs de gagner par des dons & sur-tout par des promesses, les principaux seigneurs & tous ceux qui avoient une certaine prépondérance dans cette assemblée. On donna au comte d'Arran le duché de Châtelleraut en Poitou, à son fils une compagnie de cent lances, à quelques autres des brevets ou des pensions. Pour rassurer les plus timides, on ne manqua pas de leur faire envisager que les Anglois n'ayant entrepris cette guerre injuste que pour les forcer à leur livrer leur souveraine, la finiroient dès qu'ils

n'auroient plus rien à espérer, & qu'en cas que, contre toute apparence, ils s'obstinassent à la poursuivre, ils ne pourroient long-tems résister aux forces réunies des deux couronnes. Dès qu'on fut assuré du consentement des Etats, le roi fit embarquer trois mille hommes des vieilles bandes Françoises, trois mille Lansquenets, sous les ordres du Rhingrave, & six compagnies de chevaux-légers; il donna le commandement général de cette armée, avec le titre de son lieutenant-général, à André de Montalembert, seigneur d'Essé, qui s'étoit signalé sous le dernier règne par la défense de Landrecies. Parmi les officiers qui servoient sous lui ou qui s'étoient embarqués comme volontaires, on comptoit Pierre Strozzi, parent de la reine, Dandelot, neveu du connétable, la Rochefoucaud, d'Estauges, Rochechouard, Piennes; Crussol, Montpezat, Joyeuse, Bourdeille & Négrepelisse. *Messieurs*, leur dit d'Essé au moment du débarquement, *je fais fort bien qu'il n'y a guères personne parmi vous qui ne se regarde comme un plus grand seigneur que moi, & qui à la cour ne se voulût dire plus que mon compagnon. Mais puisqu'il a plu au roi de me*

nommer son lieutenant-général, il faut  
 AN. 1547. *que je m'acquitte de ma charge, & que tous se préparent à m'obéir, grands comme petits : examinez si ce parti vous convient. Quand nous serons de retour en France, chacun de nous reprendra son rang. C'est en maintenant une discipline sévère, en tenant toujours les troupes en mouvement & en donnant à tout le monde l'exemple de la frugalité, de la patience & du courage que d'Essé, avec cette poignée de monde & sans être assisté des Ecoissois, parvint à contenir toutes les armées que les Anglois lui opposèrent, à les battre en détail & à recouvrer la plupart des places dont ils étoient en possession à son arrivée.*

La flotte qui avoit apporté ces troupes, devoit rapporter en France Marie Stuart, qui n'avoit encore que six ans. Léon Strozzi, craignant que les Anglois, qui l'attendoient au passage, ne parvinssent à lui enlever ce précieux dépôt, détacha secrètement de sa flotte le chevalier de Villegagnon, qui doublant la pointe de l'Ecosse & les Orca-des, alla la prendre dans un port de la côte occidentale, & longeant l'Irlande la débarqua l'année suivante, sans aucun accident, dans le port de Brest.

En prenant des mesures si sages , pour rompre les desseins des Anglois sur l'Ecosse , Henri ne perdoit point de vue un objet qui , bien que moins important en lui-même , méritoit cependant qu'il s'en occupât. Les Anglois , par le dernier traité , s'étoient obligés de rendre Boulogne & son territoire au bout de huit ans , en recevant le dernier terme du payement des deux millions , dont François I , tourmenté par d'autres soins , avoit bien voulu s'avouer redevable envers eux. Les dépenses énormes qu'ils faisoient depuis plus d'un an pour couvrir tout le territoire de forts & rendre la ville inattaquable , montroient assez qu'ils ne se propo-  
soient point de la rendre. Henri s'étoit plaint , & n'avoit reçu aucune satisfaction. Cependant il étoit également dangereux , & de dissimuler ces entreprises , & de vouloir en tirer raison ; car il étoit facile de prévoir que les Anglois , s'ils se sentoient foibles , renou-  
eroient leur ancienne ligue avec l'empereur , qui n'étoit déjà que trop formidable par lui-même. On prit un parti mitoyen. Dans le tems qu'on ne sem-  
bloit occupé que des préparatifs du sacre du roi , on fit filer des troupes sur

AN. 1547.

Affaires de  
Boulogne.*Belleforêt.**De Thou.**Rapin**Thoyras.**Regist. du**Parlement.*

AN. 1547.

les frontieres de la Champagne & de la Picardie; on leva en Alsace un régiment de lansquenets, qui s'avança du même côté par des routes différentes; enfin le roi mena avec lui à Rheims toute sa maison, & la plus grande partie de sa noblesse. Après avoir reçu, le 28 de Juillet, l'onction sacrée des mains de Charles de Lorraine, il alla se joindre à ces divers corps de troupes, & se mit à visiter les frontieres de la Picardie. Comme la ville d'Ardres se trouvoit la plus avancée du côté des Anglois, & la plus exposée à un coup de main, il en fit réparer les fortifications, & la couvrit de nouveaux ouvrages: s'avancant ensuite le long de la côte jusqu'aux portes de Boulogne, il chargea Gaspard de Coligni, Châtillon, neveu du connétable & colonel-général de l'infanterie Française, de construire un nouveau fort, mieux entendu & plus avantageusement situé que celui d'Outreau, que les travaux des Anglois avoient rendu presque inutile. Effrayés du nombre & de la qualité des troupes que le roi avoit amenées avec lui, ils n'osèrent ni s'opposer aux travailleurs, ni se plaindre trop hautement d'une infraction du dernier

traité , dont ils avoient donné l'exemple.

AN. 1547.

Succès de  
l'empereur  
en Allema-  
gne.

*Mém. de  
Ribier.  
Négociat.  
de Marillac.  
Sléidan.  
De Thou.  
Natalis  
Comes.*

Ces avantages ne consoloient que foiblement des nouvelles qu'on recevoit d'Allemagne. L'empereur s'étoit mis en marche dès le mois d'Avril pour se rendre en Saxe , où la guerre n'avoit point discontinué pendant toute la durée de l'hiver. Il ne menoit avec lui que seize mille hommes de vieilles troupes , mais il devoit être joint par l'armée du duc Maurice , & par les nouvelles recrues que lui amenoit le roi Ferdinand. L'électeur Jean Frédéric , ne pouvant en aucune manière empêcher ces jonctions auroit dû dévaster lui-même une partie de ses états & se retrancher avec ses troupes sous le canon d'une place forte , où il auroit attendu & les renforts que lui promettoient les villes anséatiques , & la jonction du landgrave. Mais il ne put consentir à faire ce tort à des sujets qui le servoient fidèlement : ne voulant pas même les abandonner au pillage de l'ennemi , il s'avança jusqu'à l'extrémité méridionale de ses états , où il entreprit de disputer à l'empereur le passage de l'Elbe. Il choisit si bien son camp , & plaça si avantageusement ses batteries , qu'à la vue de

AN. 1547.

ces dispositions , aucun des généraux de l'empereur n'osa lui conseiller de renter le passage ; Charles persista seul dans son premier sentiment , & la fortune , dans cette occasion , sembla prendre plaisir à seconder son audace. Un malheureux payfan , à qui des soldats de l'armée saxonne avoient enlevé deux chevaux , se rendit au camp impérial , & promit , moyennant une légère récompense , de découvrir un gué peu éloigné , & que lui seul connoissoit. On le suivit , & une partie de l'armée traversa le fleuve sans trouver d'obstacle. L'électeur , assidu aux exercices de sa religion , assistoit au prêche , lorsqu'on vint lui apprendre cette nouvelle accablante : il rassembla aussitôt les différens quartiers de ses troupes , & songea , quoiqu'un peu tard , à se retirer sous le canon de Wittemberg , faisant marcher son infanterie la première , ensuite l'artillerie & les bagages , & se plaçant lui-même à la queue , avec tout ce qu'il avoit de cavalerie , pour soutenir aussi long-tems qu'il seroit possible les différentes attaques de l'ennemi. Il s'étoit retiré en cet ordre jusqu'aux environs de Muhlberg , & s'approchoit d'une forêt qui l'auroit

mis en sûreté ; lorsque s'apercevant qu'il étoit au moment d'être coupé, il arrêta la marche de son armée, & ne songea plus qu'à la ranger en bataille. Ses troupes épuisées de fatigue & trop inférieures en nombre, n'opposèrent qu'une foible résistance à l'ennemi. Pour lui, après avoir rempli les devoirs de capitaine & de soldat, blessé à la tête & le visage couvert de sang, il demeura prisonnier du duc d'Albe, qui alla le présenter à l'empereur. *Puisque la fortune l'a voulu ainsi*, lui dit-il en l'abordant, *très-clément empereur, je me rends votre prisonnier, & j'espère.....* Ah, lui dit Charles en l'interrompant avec un ris insultant, *vous reconnoissez-donc aujourd'hui pour votre empereur, celui que n'aguère vous n'appelliez que Charles de Gand ; vous recevrez le traitement auquel vous avez dû vous attendre.* Toutes les villes de Saxe, à la réserve de deux ou trois, prévinrent par leurs soumissions l'approche des troupes impériales. Wittemberg, le lieu de la résidence ordinaire de l'électeur, passoit pour une des plus fortes places de toute l'Allemagne, & ce prince, qui en marchant au-devant de l'ennemi, y avoit laissé sa femme

AN. 1547.



~~\_\_\_\_\_~~ & ses enfans , l'avoit abondamment  
 AN. 1547. pourvue de tout ce qui pouvoit la met-  
 tre en état d'opposer une longue résis-  
 tance. L'empereur l'investit , mais crai-  
 gnant qu'elle ne lui emportât un tems  
 précieux , il eut recours à un stratagème  
 indigné de son rang. Dans la dernière  
 diète il avoit , de son autorité privée &  
 sans garder aucune des formalités re-  
 quises , mis l'électeur & le landgrave au  
 ban de l'Empire ; le tenant en son pou-  
 voir , il lui donna des juges , choisis  
 parmi les officiers qui lui étoient dé-  
 voués , & fit rendre un arrêt qui le con-  
 damnoit à mort. Jean Frédéric jouoit  
 tranquillement aux échecs avec le prince  
 de Brunswik , lorsqu'on vint lui signi-  
 fier cette sentence. *Ce n'est pas ma tête ,*  
*répondit-il froidement , que l'empereur*  
*demande , mais la prompte soumission de*  
*Wittemberg : à mon âge la vie n'est plus*  
*un bien dont on doive faire beaucoup de*  
*cas , & la mienne n'a été que trop longue.*  
*Plût à dieu que ma femme & mes enfans*  
*en jugeassent de même ; vous direz à*  
*l'empereur qu'en perdant la liberté , j'ai*  
*perdu le droit de leur rien ordonner ; & il*  
*reprit sa partie avec la même tranquillité.*  
 Aussi-tôt que cette nouvelle se répandit  
 dans le camp , l'électeur de Brande-

bourg , le duc de Clèves & sur-tout Maurice , sur qui seroient retombés en partie l'odieux & la honte de cette barbare exécution , employèrent les plus vives instances auprès de l'empereur , pour lui faire commuer la peine de mort en un châtiment moins révoltant à l'égard d'un souverain , & plus conforme aux loix établies entre les nations. Après avoir résisté quelque tems , il consentit à user de clémence , à condition que Jean Frédéric lui résignât purement & simplement la dignité électorale & toutes ses possessions en Allemagne , pour en disposer à sa volonté : en échange l'empereur promettoit de lui laisser la ville de Gotha avec son territoire , & une pension de cinquante mille florins assise sur les terres qu'on lui ôtoit. Cet acte fut apporté à l'électeur , qui vaincu par les larmes de tous ceux qui l'approchoient , & considérant qu'une plus longue résistance ne serviroit qu'à rendre plus déplorable encore le sort de sa femme & de ses enfans , & à conduire à une mort certaine ceux de ses sujets qui s'obstineroient à lui garder leur serment de fidélité , puisqu'aucune puissance ne s'ébranloit pour les secourir , signa sa propre dégradation , &

**AN. 1547.** alla , tout prisonnier qu'il étoit , donner des ordres à la garnison de Wittemberg , d'évacuer cette place , & aux bourgeois , d'ouvrir leurs portes à l'empereur. Celui-ci la remit sur-le-champ au duc Maurice , & promit de lui conférer la dignité électoral , à la première diète de l'Empire.

Dans le trouble que cauçoit en France cette subite révolution , Henri désirant d'être éclairci par des personnes sûres quelles étoient les dispositions actuelles des Allemands par rapport à l'empereur , & s'il n'y auroit pas moyen de former , à quelque prix que ce fût , une nouvelle ligue ou confédération , qui lui donnât de l'occupation sur la mer baltique , prit occasion de la députation que l'empereur lui avoit faite quelques mois auparavant , pour lui adresser à son tour une ambassade solennelle , qui traînoit avec elle , suivant l'usage du tems , une foule de gentilshommes , parmi lesquels on avoit eu l'attention de mêler un grand nombre d'émissaires & d'agens obscurs. Le chef de cette ambassade avoit ordre de dire à l'empereur que le roi , dès sa plus tendre enfance , prévenu pour lui d'une estime sans bornes & d'une amitié

toute particuliere , ne désiroit rien si ardemment que de cimenter la con- AN. 1547.  
corde & l'union entre leurs états : que  
fermement résolu de maintenir la paix  
même à son préjudice , s'il hazardoit  
quelques observations sur les derniers  
traités, c'étoit moins par forme de plainte  
que par l'envie qu'il avoit d'extirper  
tout germe de division : que personne  
ne niéroit que dans les derniers traités  
il se trouvoit des clauses que la néces-  
sité avoit arrachées à la France contre  
toute justice , d'autres si embrouillées  
& si confuses , qu'on ne savoit quelle  
explication leur donner ; d'autres enfin  
que des évènements fortuits avoient  
rendu impraticables : qu'il pensoit donc  
qu'il seroit de l'intérêt bien entendu  
des deux souverains , de regarder  
comme non venus ces prétendus trai-  
tés , & d'en rédiger à l'amiable un nou-  
veau , fondé sur les règles immuables  
de la justice & de l'équité naturelle.  
Charles , qui vouloit éviter de rompre  
avec la France jusqu'à ce qu'il eût ter-  
miné sa guerre d'Allemagne , répondit  
que de son côté il s'étoit toujours senti  
pour le roi un penchant & une prédilec-  
tion dont il n'avoit pas même cherché  
à se rendre compte, qu'il avoit am-

AN. 1547.

bitionné son amitié, & qu'il prendroit  
 soin de l'entretenir par tous les bons  
 offices qu'on pouvoit attendre d'un allié  
 & d'un frere : qu'il étoit mortellement  
 affligé de voir le roi dans les sentimens  
 qu'il venoit de lui découvrir par rapport  
 aux derniers traités, puisqu'enfin ces  
 traités étoient l'unique fondement de  
 la concorde & de l'union entre les na-  
 tions, & qu'en les mettant de côté,  
 on retomberoit dans une confusion &  
 un conflit d'intérêts & de prétentions  
 où l'esprit se perdoit, & dont il seroit  
 impossible de se tirer; car de quelle  
 époque partiroit-on pour établir les  
 droits respectifs des deux puissances,  
 & en rejetant les derniers traités, quel  
 autre serviroit de base à celui qu'on  
 proposoit? qu'il pensoit donc qu'il étoit  
 de leur commun intérêt, de s'en tenir à  
 ce qui avoit été réglé : que cependant il  
 ne se refuseroit à aucun moyen praticable  
 de donner une pleine satisfaction au roi  
 son frere, & de maintenir la paix : qu'il  
 ne pouvoit deviner ce qui le choquoit  
 dans le dernier traité, & que s'ils avoient  
 quelque chose de particulier à proposer  
 à cet égard, ils en conféraient avec  
 ses ministres. S'étant apperçu que les  
 ambassadeurs ne cherchoient qu'à ga-

gner du tems , & que leurs émissaires intriguoient auprès des villes anféatiques , & souffloient de tous côtés l'esprit d'indépendance & de révolte , il se hâta de les congédier.

AN. 1547.

On donnoit anciennement le nom d'anféatiques à une multitude de villes libres , répandues dans toutes les contrées de l'Allemagne , qui s'étant unies d'abord pour des intérêts de commerce , ensuite pour leur défense commune contre des voisins puissans & ambitieux , avoient infiniment contribué à policer cette vaste région. Par succession de tems , cette dénomination s'étoit restreinte à quelques villes de la basse Germanie , qui avoisinoient la mer baltique , telles que Hambourg , Lubeck , Brême & Magdebourg. Ces villes , zélées pour la doctrine de Luther , avoient fourni des secours à l'infortuné Jean Frédéric , & lui en préparoient de plus considérables encore , s'il s'étoit mis à portée de les recevoir. La prison de l'électeur , principal chef de la ligue de Smalkalde , la situation des états du lantgrave , avec lequel elles ne pouvoient entretenir de communication réglée , la défection des autres chefs , les avoient jettées dans un

**AN. 1547.** ~~\_\_\_\_\_~~ abbatement absolu : la plupart se hâterent de désarmer l'empereur , en protestant de leur soumission à ses volontés , & en payant des amendes. Magdebourg fut presque la seule qui refusa constamment de donner aucune marque de repentir. L'empereur délibéra s'il n'iroit pas sur-le-champ l'assiéger ; puis considérant que cette entreprise laisseroit peut-être au lantgrave le tems de relever le parti & de recevoir des secours étrangers , il préféra de marcher contre lui.

Le lantgrave n'avoit pas attendu ce moment pour recourir à la France ; dans plusieurs lettres qu'il écrivit au roi , il marquoit qu'il n'avoit rien touché des deux cens mille écus que François I avoit envoyés au secours de la ligue de Smalkalde , quoique la moitié de cette somme lui fût destinée , parce qu'il avoit craint d'en priver l'électeur de Saxe , qui avoit alors l'ennemi sur les bras : que réduit à un petit nombre de troupes , & forcé même de refuser celles qui venoient lui offrir leurs services , d'autant qu'il n'avoit aucun moyen de les faire subsister , il lui seroit impossible de résister aux forces qui venoient l'assaillir , s'il n'étoit promptement secouru : qu'il prioit le

roi de ne point l'abandonner , & de vouloir bien lui prescrire la conduite qu'il devoit tenir , parce qu'il étoit résolu de déferer aveuglément à ses conseils. Le seul parti qui pût le soustraire à l'orage prêt à fondre sur sa tête , auroit été de venir avec toute sa famille , chercher un asyle en France , & sans doute il l'auroit pris , s'il n'eût trop compté sur le crédit de ses amis à la cour de l'empereur. Maurice son beau-fils & Joachim , électeur de Brandebourg , son proche parent , lui avoient offert leur médiation , & s'employèrent pour lui avec chaleur. Mais Charles qui haïssoit personnellement le lantgrave , & qui , dans le dessein où il étoit de plier au joug les princes de la Germanie , jugeoit qu'il étoit de sa politique d'humilier & d'atérer celui d'entr'eux qui s'étoit jusqu'alors montré le plus fier & le plus indomptable , exigea qu'il vînt lui-même se remettre à sa discrétion ; qu'il demandât pardon à genoux ; qu'il payât une amende de cent cinquante mille écus d'or ; qu'il livrât son artillerie ; rasât toutes ses places fortes , à la réserve d'une seule qu'on voulut bien lui laisser , à condition que la garnison prêteroit le serment de fidélité à l'empereur.



AN. 1547.

reur : qu'il s'obligeât à obéir aux ordres  
 de l'empereur son souverain , & aux  
 arrêts de la chambre impériale : qu'il  
 servît l'empereur dans ses guerres , &  
 ne permît à aucun de ses sujets de porter  
 les armes , soit contre l'empereur , soit  
 contre ses alliés. Ces conditions affreu-  
 ses , sans doute , pour un souverain ,  
 paroissent supportables en comparai-  
 son du traitement dont on avoit usé  
 envers Jean Frédéric. Le lantgrave , après  
 bien des irrésolutions , se déterminâ à  
 les accepter , pourvu qu'on lui donnât  
 des sûretés qu'on n'y changeroit rien.  
 Les deux médiateurs s'en rendirent ga-  
 rans , par un acte signé de leur main &  
 scellé de leurs sceaux. Laisant cet écrit  
 entre les mains de son fils , avec dé-  
 fense de jamais s'en dessaisir , il se mit  
 en route , disposé à dévorer en silence  
 tous les affronts qu'on lui préparoit. A  
 genoux au pied du trône , où étoit  
 assis l'empereur , au milieu d'une nom-  
 breuse assemblée , il dit , par l'organe de  
 son chancelier : *Très-puissant empereur ,  
 le lantgrave ici présent , extrêmement  
 affligé d'avoir provoqué votre indigna-  
 tion , se remet à votre discrétion , & sup-  
 plie votre clémence de révoquer l'arrêt  
 de proscription porté contre lui , & de le*

*recevoir avec ses états sous votre protec-*  
*tion.* L'empereur fit répondre par son AN. 1547.  
chancelier, que, bien que le lantgrave  
eût mérité une sévère punition, il ré-  
voquoit, par un effet de sa clémence &  
par égard pour les princes qui l'en  
avoient prié, l'arrêt de proscription;  
qu'il lui faisoit grace du dernier sup-  
plice, d'une prison perpétuelle, & qu'il  
ne le puniroit point en ses biens, au-  
delà de ce qui étoit porté par le traité.  
Après cette honteuse cérémonie, le lant-  
grave, invité à souper chez le duc  
d'Albe avec les deux médiateurs,  
croyoit n'avoir plus rien à redouter,  
lorsqu'à la fin du repas on vint lui an-  
noncer qu'il étoit prisonnier de l'em-  
pereur. Frappé comme d'un coup de  
foudre, il ne revint de son abatte-  
ment, que pour se livrer au plus vio-  
lent désespoir & exhaler sa colère en re-  
proches & en imprécations, contre Mau-  
rice & l'électeur de Brandebourg, qui  
presque aussi consternés que lui, mais  
ayant plus de ménagemens à garder,  
ne pouvoient articuler une seule pa-  
role. Craignant de l'abandonner à lui-  
même dans ces affreux momens, ils  
passèrent la nuit dans sa chambre, & le  
lendemain matin ils allèrent demander

AN. 1547.

une explication à l'empereur & à ses ministres, qui ne leur en donnerent point d'autre, sinon, que l'on n'avoit fait grace au coupable que d'une prison perpétuelle. N'osant lui apprendre une si funeste nouvelle, ils lui firent entendre qu'on craignoit apparemment que rendu à lui-même, il ne se repentît des engagemens onéreux qu'il avoit pris, & ne refusât de les remplir; ils lui conseillèrent de lever au plutôt le seul obstacle qui s'opposoit à sa délivrance. Il les crut, & agit en conséquence. Mais cette prompte obéissance, loin de désarmer l'empereur, le rendit plus intraitable. Lorsque les médiateurs revinrent à la charge, il déclara que si on l'importunoit davantage, il feroit transporter le lantgrave dans les prisons d'Espagne. Les médiateurs, confus & désespérés, allèrent trouver le prisonnier, & lui confessant, les larmes aux yeux, qu'on les avoit abusés, pour les faire servir d'instrument à une trahison, ils déclarèrent qu'ils se regardoient liés par leur parole, & qu'ils en poursuivroient l'exécution ou la réparation au péril de leur vie; ils l'exhorterent de s'armer de patience, jusqu'à ce que des circonstances plus favora-

bles leur permissent d'agir efficacement.

AN. 1547.

Charles traversoit en conquérant les provinces d'Allemagne , traînant à sa suite ses deux illustres prisonniers , & rançonnant tout-à-la-fois catholiques & protestans ; les premiers à titre de contributions , pour fournir à l'entretien de ses nombreux bataillons ; les seconds à titre d'amende , pour se racheter de la proscription qu'ils avoient méritée. On compte qu'il tira des Allemands , sous ces deux titres , plus de seize cens mille écus d'or , & environ cinq cens pièces d'artillerie. La France , presque aussi éfrayée que les vaincus , loin d'opposer aucun obstacle à ce torrent de prospérités , parut , dans cet instant , borner sa politique à conjurer & à suspendre aussi long-tems qu'il seroit possible le danger qui la menaçoit. Elle fit partir de nouveaux ambassadeurs , non plus pour discuter sur les clauses du traité de Crespi , mais pour protester d'une cordialité & d'un dévouement auxquels , sans doute , on ne crut pas. Paroissant ensuite s'exécuter de bonne grace sur le seul article du traité qui pût la compromettre avec l'empereur , elle mit en avant le mariage de madame Marguerite , sœur

**AN. 1547.** du roi , avec le prince Emmanuel Philibert de Savoie , lieutenant-général des armées de l'empereur , offrant en faveur de ce mariage la restitution pleine & entiere du duché de Savoie , & un équivalent en France pour la principauté de Piémont qu'elle vouloit garder. L'empereur écoutant ces propositions avec l'indifférence & le dédain que donne une grande supériorité , répondit qu'il ne s'opposeroit point à cet arrangement , si ceux qu'il regardoit en étoient contens. Au reste il seroit difficile de bien apprécier une démarche si extraordinaire. Se flattoit-on d'endormir l'empereur & ses ministres par une offre qu'on n'avoit certainement aucun dessein d'accomplir , & qui étoit en contradiction avec la conduite qu'on tenoit en Italie ? ne devoit-on pas appréhender que s'apercevant de l'effroi qu'il inspiroit , Charles n'en devînt encore plus orgueilleux & plus intraitable ? Il est au moins certain qu'il affecta de donner à ces démarches la plus grande publicité , sans doute pour jeter dans le découragement ceux qui auroient été tentés de s'appuyer de notre alliance.

Diète  
d'Ausbourg.

Désirant de terminer promptement ce qu'il avoit si heureusement commencé ,

mencé, il convoqua une diète à Aufbourg, & contre l'usage ordinaire il s'y fit accompagner de son armée. Jusqu'alors il avoit évité de s'expliquer sur l'article de la religion. Sa première démarche, en entrant dans cette ville, fut d'ôter la principale église aux protestans, pour la rendre aux catholiques. Il exposa ensuite à la diète assemblée, les maux sans nombre qu'avoient causé les querelles théologiques, les soins qu'il s'étoit donnés, tant pour procurer un concile général que pour réprimer l'insatiable ambition de deux princes qui en attisant le feu de la discorde, bouleversoient l'Empire, & avoient entrepris d'en changer la constitution. Puis ajoutant que tandis qu'il étoit occupé tout entier de ce dernier soin, des gens intéressés sans doute à perpétuer les troubles, avoient engagé une partie des évêques à se transporter de Trente à Bologne, il pria les princes & Etats de lui indiquer les meilleurs moyens de terminer les différends en matière de religion & de ramener par-tout l'ordre & la paix. Les catholiques n'en proposèrent point d'autre que le rétablissement du concile de Trente, & une soumission absolue à ses décrets. Les pro-

---

---

AN. 1547.*Dépêches  
de Marillac.  
Sleidan.**Ribier.  
Fra-Paolo.*

**AN. 1547.** testans ne rejettoient point la voie du concile, mais ils le demandoient libre & impartial, c'est-à-dire, mi-parti de catholiques & de protestans; ils récu-  
soient par conséquent le concile de Trente que le pape, leur partie adverse, dirigeoit par ses légats, & où les apparences même n'étoient pas gardées, puisqu'on y condamnoit les gens sans les entendre. Les plus modérés de ce parti, sentant bien qu'on ne pou-  
voit leur accorder cette dernière de-  
mande, ne refusoient pas absolument le concile de Trente, même tel qu'il étoit; ils demandoient seulement que tous les anathêmes qu'il avoit prononcés jusqu'alors, sans avoir préalable-  
ment entendu les parties intéressées, fussent regardés comme abusifs & non  
avenus; en second lieu, qu'on accor-  
dât à leurs théologiens une pleine li-  
berté de parler dans le concile & d'y  
défendre leurs opinions, & qu'on ne  
décidât rien que sur des textes formels  
des livres saints: tous s'accordoient  
donc encore sur le mot, quoiqu'ils dif-  
féraient étrangement sur la chose. L'em-  
pereur se prévalant toujours de cette  
prétendue unanimité, fit dresser une  
requête au nom de tout le corps Ger-

manique, par laquelle le pape étoit très-inſtamment ſupplié de renvoyer à Trente ceux des peres qui s'étoient retirés à Bologne, & de prévenir par cette condeſcendance paternelle, les autres meſures que les États, en cas de refus, ſeroient forcés de prendre pour parvenir, de quelque manière que ce fût, à une pacification généralement déſirée.

Avant qu'on lui préſentât cette requête, Paul III reçut une nouvelle qui lui perça le cœur, & remplit d'amertume les dernières années d'une vie agitée, mais remplie juſqu'alors de proſpérités. Deux ans auparavant il avoit investi Pierre-Louis, ſon fils naturel, des duchés de Parme & de Plaifance, que Jules II, lorsqu'il parvint, avec le ſecours des Suiffes, à chaffer les François d'Italie, avoit détachés du Milanès & réunies au domaine du Saint-Siège. L'empereur ne s'étoit point oppoſé à cette diſpoſition; mais bien que ces duchés dûſſent paſſer après la mort de Pierre-Louis à Octavio ſon fils, qui avoit épouſé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur, jamais ce prince n'avoit voulu rien accorder qui pût préjudicier aux droits d'empereur ni à ceux de duc de Milan qui ſe trou-

AN. 1547.

Assassinat  
de Pierre-  
Louis Far-  
nèse, Duc de  
Parme.

Matthieu.  
Natalis

Comes.

De Thou.  
Ribier.

Manusc. du  
cabinet de  
Fontanieu.



AN. 1547. voient réunis sur sa tête. Pierre-Louis ;  
concluant de ce refus que l'empereur  
n'attendoit qu'une occasion favorable  
pour faire valoir ses droits , & ne dou-  
rant point que cette occasion ne suivît  
de bien près la mort du pape , âgé de  
quatre-vingt ans , songea presque aussitôt  
à s'assurer la protection de la France ,  
& à la mériter par quelque service  
signalé. Dans cette vue , il s'étoit rendu  
l'instigateur , ou du moins le fauteur de  
la conjuration des Fiesques sur la ville de  
Gênes , qui auroit rendu cette ville à la  
France , & fermé à l'empereur toute  
communication entre ses différens états ,  
si l'accident qui ôta la vie au principal  
chef des conjurés , dans le moment où  
tout étoit en quelque sorte terminé ,  
n'eût déconcerté l'entreprise. Exposé au  
ressentiment de l'empereur , Pierre-  
Louis veilloit à sa sûreté , & bâtissoit à  
grands frais , dans Plaisance , une cita-  
delle qu'il vouloit rendre l'une des plus  
fortes de l'Italie. Mais tandis qu'il son-  
geoit à se précautionner contre les en-  
nemis du dehors , il ne se donna pas  
assez de soins pour se concilier l'amour  
de ses sujets : devenu odieux par ses exac-  
tions , & méprisable par le dérèglement  
de ses mœurs , il prêta le flanc à ceux

qui avoient intérêt de le perdre. Cinq ou six de ses courtifans les plus assidus conspirerent contre lui, le poignardèrent dans son palais, & suspendirent le cadavre à une fenêtre pour voir quelle impression ce spectacle produiroit sur le peuple : ils le jetterent ensuite dans les fossés, d'où on le traîna ignominieusement dans toutes les rues de la ville. Pendant qu'on crioit *liberté*, six cens soldats Espagnols se présentèrent à une des portes de Plaisance, entrèrent sans obstacle, & s'emparèrent de la place au nom de l'empereur. Un autre détachement se porta du côté de Parme, & s'en seroit mis en possession, si Camille Urfin, officier du pape, ramassant à la hâte quelques compagnies, n'eût fermé les portes & contenu les bourgeois dans le devoir.

Paul assembla les cardinaux, & après les avoir priés d'excuser les larmes d'un malheureux pere, il dit que comme homme il pardonnoit à ses ennemis, mais que comme souverain magistrat & constitué par dieu même pour vengeur du crime & défenseur des biens de l'église, il ne pouvoit dissimuler le scandale & le sacrilège dont ils s'étoient rendus coupables, en s'emparant par un assas-

AN. 1547.

sinat & contre la foi publique , d'un domaine du Saint-Siège ; il déclara qu'il étoit prêt , pour recouvrer Plaisance , à braver tous les dangers , & à mériter , si c'étoit la volonté du ciel , la couronne du martyre , & les conjura de lui tracer la route qu'il devoit suivre. Tous approuverent sa généreuse résolution , & furent d'avis , puisqu'on étoit bien assuré que l'empereur tenoit Plaisance , de commencer par lui en demander la restitution , & d'attendre sa réponse , pour former une dernière résolution. L'attentat dont le pape se plaignoit étoit trop odieux pour que l'empereur pût jamais consentir qu'on le soupçonnât d'y avoir eu la moindre part : Ferdinand de Gonzague , son lieutenant-Général dans le Milanès , se défendoit avec la même assurance d'avoir eu aucune espèce de relation avec les conjurés ; l'unique motif , disoit-il , qui l'avoit engagé à s'assurer de Plaisance , avoit été d'empêcher que les ennemis ne s'en emparassent. On devoit donc , ajoutoit l'empereur , attribuer tout ce qui venoit de se passer , à la tyrannie de Pierre-Louis , qui avoit lassé la patience de ses sujets. Au reste , il plaignoit le saint-pere , & n'avoit garde de vouloir

préjudicier en rien aux droits du Saint-Siège ; il étoit bien éloigné sur-tout , de vouloir deshériter Octavio , son gendre , & Marguerite sa propre fille , puisqu'ils le touchoient de si près , & que dans tous les cas il ne pouvoit se dispenser de leur faire du bien. Si donc il ne les mettoit pas sur-le-champ en possession de Parme & de Plaisance , c'est qu'il se croyoit obligé d'examiner auparavant de qui relevoient ces deux fiefs , & auquel du pape ou de l'empereur il appartenoit d'en conférer l'investiture.

Quoiqu'il n'y eût aucune apparence que six cens espagnols , tirés des garnisons de trois ou quatre places fort éloignées les unes des autres , se fussent présentés à point nommé aux portes de Plaisance , si Ferdinand de Gonzague n'eût été d'intelligence avec les conjurés , & qu'il fût également incroyable qu'un gouverneur de province eût osé se porter à une pareille entreprise , sans s'être bien assuré de l'aveu de son maître ; cependant comme les menaces ne sont que ridicules lorsqu'elles ne sont pas appuyées de la force , le sacré collège fut d'avis de tourner l'affaire en négociation. Paul

AN. 1547.

connoissoit trop bien l'empereur pour se flatter que jamais ce prince consentît à une pareille restitution , à moins qu'un plus grand intérêt ou le besoin ne l'y déterminât. Il parut décidé à se jeter entre les bras de la France , à venir même y chercher un asyle , à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs ; c'est du moins ce qu'il fit entendre à François de Rohan , seigneur du Gié , ambassadeur de cette couronne , & au cardinal du Bellai.

Ces dispositions du saint-père parurent si précieuses dans la position où l'on se trouvoit , que le roi envoya sur-le-champ à Rome Charles de Lorraine , qu'on nommoit alors le Cardinal de Guise , le ministre qui avoit le plus de part à sa confiance après Montmorenci. Pour dérober à la curiosité publique le vrai motif de ce voyage , on le chargea de l'ambassade *d'obedience*. Car c'étoit l'usage qu'à chaque mutation de règne , le nouveau monarque députât un personnage considérable , pour rendre une sorte d'hommage au pere commun des fidèles , & l'assurer d'une obéissance filiale. Le cardinal de Guise s'attacha , dans l'audience publique qui lui fut accordée , à relever

la puissance & la piété des monarques françois , qui avoient enrichi le Saint-Siége , & soutenu dans toutes les occasions l'autorité pontificale ; il cita l'exemple des papes Jean XIII , Grégoire VII , Paschal II , Alexandre III , qui , persécutés en Italie , avoient trouvé en France des protecteurs & des vengeurs. Au reste , il évita soigneusement de rien dire qui eût un rapport direct au véritable objet de sa mission , ou qui pût prêter à l'empereur un juste motif de se plaindre.

Dans les audiences particulières , le cardinal étala , en quelque sorte , aux yeux du pape , les troupes de cavalerie & d'infanterie , tant nationales qu'étrangères , que le roi avoit alors sur pied , les galeres toutes équipées qu'il entretenoit & sur l'océan & sur la méditerranée , celles même auxquelles on travailloit encore , & qui seroient en état de tenir la mer au printemps suivant ; les sommes auxquelles montoient les revenus ordinaires du roi , & les secours extraordinaires qu'il avoit droit d'attendre de l'affection de ses sujets dès que la guerre seroit déclarée , » tout cela , ajouta-t-il , très-saint pere , est à vous , & j'ai ordre de vous l'offrir ,

AN. 1547. » pourvu que , ressentant , comme vous  
 » le devez , l'injure qu'on vous a faite ,  
 » vous soyez dans la ferme résolution  
 » d'en tirer raison , & que vous don-  
 » niez au roi des sûretés , qu'après s'être  
 » embarqué dans une guerre qui ne peut  
 » être que très-dispendieuse , il ne se  
 » trouvera point exposé à en porter seul  
 » tout le poids «. Le pape ne savoit  
 de quelles expressions se servir pour  
 témoigner au roi sa reconnoissance ; il  
 le regardoit comme son généreux bien-  
 faiteur , comme son unique protecteur ,  
 il se devoit à lui avec toute sa mai-  
 son ; pouvoit-on appréhender qu'il se  
 réconciliât jamais avec les meurtriers  
 de son fils ! son âge pouvoit donner une  
 inquiétude mieux fondée ; mais il se  
 portoit bien , & selon toutes les appa-  
 rences il enterrerait l'empereur , qui ,  
 quoique beaucoup plus jeune que lui ,  
 étoit accablé d'infirmités , & ne traî-  
 noit plus qu'une vie languissante. D'ail-  
 leurs , si l'on redoutoit si fort qu'il ne  
 vît pas la fin de cette guerre , le roi &  
 lui avoient une prépondérance bien  
 décidée dans le sacré collège ; qui pou-  
 voit les empêcher de prendre dès ce  
 moment telles mesures , que la thiare  
 ne pût tomber qu'entre les mains de

celui qu'ils auroient désigné ? Si deux de ses petits-fils paroissent tenir à l'empereur , l'un en qualité de gendre , l'autre en qualité de cardinal protecteur d'Espagne , on ne devoit en prendre aucun ombrage , car ils étoient trop bien nés pour ne pas rompre des liens incompatibles avec ce qu'ils devoient à la mémoire d'un pere ; & ils s'étoient toujours montrés si obéissans , qu'il répondoit d'eux comme de lui-même. Que s'il plaisoit au roi de donner , comme il le pouvoit aisément , quelque bon bénéfice en France au cardinal Farnèze , on pouvoit être sûr qu'il renonceroit le lendemain à tout ce qu'il tenoit de l'empereur : qu'Octavio seroit mis en possession du duché de Castro & de tous les autres biens de sa maison , & cèderoit à ce prix à son frère Horace , gendre du roi , tous ses droits sur Parme & Plaisance : que le duc d'Urbain , leur beau-frère , accèderoit à cette ligue , & que , pour peu que le roi y fît entrer le duc de Ferrare & le comte de la Mirandole , qui lui étoient entièrement dévoués , la puissance des François en Italie s'étendroît depuis les Alpes jusqu'aux portes de Rome , & balanceroit aisément celle de l'empereur.



AN. 1547.

reur. En terminant la dépêche où il rendoit compte au roi de ce premier entretien , le cardinal n'oublia pas de lui recommander , en cas qu'il fût question de désigner un successeur à Paul III , le vieux cardinal de Lorraine , son oncle , dont sa majesté connoissoit l'attachement , la droiture & les lumieres.

Le roi répondit *que le saint-pere ne hasardoit rien en se donnant à lui avec toute sa famille , parce que quiconque se fieroit en lui , ne se trouveroit point déçu , & qu'il garderoit comme la prunelle de son œil , le droit & l'honneur de son ami.* Par rapport au cardinal de Lorraine , que c'étoit un des personnages de son royaume qu'il confidéroit le plus , & qu'il verroit avec le plus de satisfaction désigné pour succéder au souverain pontificat. Qu'on pouvoit dès ce moment offrir au cardinal Farnèze l'archevêché de Narbonne , qui lui seroit résigné par le cardinal de Lorraine. Qu'il louoit & approuvoit sans aucune restriction les arrangemens domestiques , dont le saint-pere lui faisoit part à l'égard d'Octavio & d'Horace Farnèze , & que puisqu'on étoit parfaitement d'accord sur tous les points , il falloit , sans perdre de tems , entamer le traité.

Les conférences recommencerent, & l'on examina d'abord s'il convenoit de faire une ligue offensive, ou simplement défensive. Le cardinal de Guise la vouloit offensive, parce qu'il y découvroit un moyen sûr, ou de relever les Allemands, si l'empereur faisoit passer ses forces en Italie; ou de ruiner sa puissance en Italie, s'il retenoit ses troupes en Allemagne. Le pape observoit avec beaucoup de sagesse qu'il falloit songer à se mettre en défense avant de former aucun projet d'attaque, & qu'après qu'on seroit convenu de tout ce qui concernoit la sûreté commune, on examineroit à loisir & sans confusion, ce qu'il y auroit à faire pour nuire à l'ennemi. La ligue défensive ne souffroit point de difficulté. On jugea qu'une armée de vingt mille hommes de pied & de mille chevaux, suffisoit pour la sûreté de l'Italie; que le roi paieroit les deux tiers de la dépense & le pape l'autre tiers; que pour accélérer la levée de ces troupes & assurer leur solde pendant quelques mois, le roi consignerait à Rome six cens quarante mille écus pour l'infanterie, cinquante-fix mille pour la cavalerie, & vingt-sept mille écus pour la garde de Parme: que le pape dépose-

---

---

AN. 1547.

~~Il étoit~~ roit à Lyon trois cens vingt mille écus  
 AN. 1547. pour l'infanterie , dix mille quatre cens  
 pour la cavalerie , & se chargeroit du  
 surplus de la dépense nécessaire pour la  
 garde de Parme , jusqu'à ce qu'il en eût  
 investi Horace Farnèze , gendre du roi :  
 par un article séparé , le pape s'enga-  
 geoit à conférer incessamment cette in-  
 vestiture , & le roi s'obligeoit alors à y  
 entretenir à ses frais une garnison de  
 dix mille hommes , & si Horace venoit  
 à perdre cette place autrement que par  
 sa faute , à lui assigner en France un  
 dédommagement équivalent.

Après la conclusion de ce premier  
 traité , on s'occupa , comme le désiroit  
 le cardinal , du projet d'une ligue of-  
 fensive : tout sembloit y inviter. Les  
 Vénitiens , à la première nouvelle de  
 l'invasion de Plaisance , avoient tenu  
 des conseils , nommé des provéditeurs  
 de terre ferme , ce qui ne se pratiquoit  
 parmi eux que lorsqu'on se préparoit à  
 la guerre. Pierre de Tolède , vice-roi  
 de Naples , en voulant établir dans ce  
 royaume le tribunal de l'inquisition ,  
 avoit excité un soulèvement si général  
 que plus de cinquante mille hommes  
 avoient pris les armes , & auroient  
 massacré tous les Espagnols , si ceux-ci

dès les commencemens de l'émeute, n'eussent eu la précaution de se renfermer dans la citadelle ; & quoique le tumulte eût été promptement apaisé par le parti qu'avoit pris le vice-roi de révoquer tout ce qu'il avoit fait à cet égard , il restoit encore une grande fermentation dans les esprits ; les chefs de la révolte , parmi lesquels on trouvoit les noms les plus distingués , s'étoient presque tous retirés à Rome , où ils sollicitoient vivement la protection du pape & du cardinal : ils se croyoient assez forts par eux-mêmes pour se rendre maîtres de six des meilleures places du royaume , & consentoient à n'être avoués par aucune puissance , jusqu'à ce qu'ils eussent rempli cette offre. Ils ne demandoient dans ce moment que quelques secours pécuniaires , & un chef digne de les commander. Leur choix étoit tombé sur le duc d'Aumale , frere aîné du cardinal , lequel descendoit par meres des derniers ducs d'Anjou , & ne pouvoit qu'être infiniment agréable à la principale noblesse , toujours passionnée pour le sang de ses légitimes souverains. On ne doutoit point , qu'en leur accordant une partie de ces demandes , ils n'exécutassent ce qu'ils

**AN. 1547.** promettoient ; mais on observoit en même-tems qu'on ne pouvoit former aucun établissement solide & durable , à une si grande distance de la France , si l'on ne se rendoit le plus fort sur mer : or il s'en falloit beaucoup que les forces maritimes du roi & du pape n'égalassent celles de l'empereur & d'André Doria. Les Vénitiens , en accédant à la ligue , auroient pu lever cet obstacle : le pape se chargea de solliciter cette adhésion , & de leur offrir celle des provinces du royaume qu'il s'agissoit de conquérir qui seroit le plus à leur bienséance. Au défaut des Vénitiens , le roi devoit recourir au pirate Dragut , qui avoit succédé aux emplois & à la réputation de Barberouffe , & tirer de lui le plus grand nombre de galeres qu'il seroit possible. A cette occasion , le cardinal déplorait la faute qu'on avoit commise sous le dernier règne , en mécontentant André Doria , & en le forçant , en quelque sorte , de se jeter entre les bras de l'empereur ; reproche bien fondé sans doute , mais souverainement indiscret , puisqu'il retomboit sur le connétable qui devoit lire cette dépêche.

On examina dans ce conseil les dif-

férens objets qu'elle renfermoit , & particulièrement ce qui concernoit le royaume de Naples. On ne fut ni étonné ni ébloui des offres des bannis : les partis les plus hazardeux convenoient à des gens qui n'avoient plus rien à perdre. On soupçonna que les plus échauffés pourroient bien être des gens apostés par le vice-roi ou l'empereur lui-même , pour découvrir par cette ruse ce qui se traitoit entre le roi & le pape , & l'on avertit le cardinal d'user d'une grande réserve à leur égard. Mais quand même on auroit pû compter sur leur fidélité , quand ils auroient été en état de remplir leurs magnifiques promesses , la prudence ne permettoit pas d'envoyer si loin les forces du royaume , tandis que l'empereur & les Anglois pouvoient, au premier moment , envahir la Champagne ou la Picardie. Se contenter d'envoyer un général , soit le duc d'Aumale , soit tout autre , sans lui fournir les sommes nécessaires pour lever & soudoyer un corps d'armée , ç'eût été vouloir se déshonorer , & perdre toute espèce de considération en Italie. Il étoit clair que si l'on attendoit quelque chose de lui , moins on lui donneroit d'hommes , plus il faudroit lui donner d'argent ; or

---

---

AN. 1547.

**AN. 1547.** on manquoit beaucoup plus d'argent que d'hommes. On remit donc à délibérer de nouveau sur cet objet après le retour du cardinal, & l'on s'en tint, pour ce moment, au traité de ligue défensive, qui procuroit aux deux souverains tout ce qu'ils avoient désiré. Car le pape, comme il parut clairement par sa conduite, n'avoit voulu qu'intimider l'empereur, & négocier avec plus d'avantage, soit la restitution de Plaisance, soit un dédommagement. Le roi de son côté n'avoit cherché qu'à soutenir le courage vacillant du pape, & empêcher qu'il ne rétablît le concile de Trente, dont l'empereur ne pouvoit se passer pour l'entière exécution de ses projets sur l'Allemagne.

Cette grande affaire se poursuivoit avec la dernière chaleur, & comme par sa nature elle étoit entièrement indépendante de celle de Parme & de Plaisance, l'empereur & le pape, quoique par des motifs différens, mettoient toute leur attention à ne point les confondre. La requête, dressée au nom de la nation Germanique, fut apportée à Rome par le cardinal de Trente, & Dom Diegue de Mendoza. Le pape, après en avoir pris lecture, déclara qu'elle ne

le regardoit point , puisque c'étoit le concile lui-même qui s'étoit transféré de sa propre autorité : il promit cependant ses bons offices auprès des peres assemblés à Bologne , auxquels il ne pouvoit se dispenser de la communiquer. Le concile répondit , qu'ayant procédé par un décret légitime à la translation , tous les évêques qui le composoient avoient dû se conformer à ce décret : que cependant au grand scandale de tout le monde chrétien , quelques évêques étoient restés à Trente , & avoient rejeté avec mépris les lettres affectueuses , par lesquelles le concile les invitoit à se rendre à Bologne. Que le concile ne voyoit pas comment , sans porter une atteinte mortelle à l'autorité de l'église , ils pouvoient procéder à une nouvelle translation , si ceux qui étoient restés à Trente , ne venoient auparavant se réunir aux autres , & effacer , par cette démarche l'irrégularité de leur conduite précédente : qu'ensuite le concile pourroit se décider à retourner à Trente , mais à condition 1°. Que tous les Etats de l'Empire se soumissent à ses décrets , tant à ceux qui étoient déjà portés , qu'à ceux qu'on porteroit encore. 2°. Qu'on n'entrepris



**AN. 1547.** pas, comme le bruit s'en étoit répandu ; de donner à d'autres qu'à des évêques le droit d'opiner dans les matières de foi. 3°. Qu'on laissât au concile la liberté de se dissoudre ou de se transférer. Le pape, à qui cette réponse fut premièrement adressée, l'accompagna d'une longue lettre, où répondant aux menaces insérées dans la requête, il disoit *que si l'on prenoit en Allemagne des résolutions violentes contre le saint-siège, il mettroit sa confiance en Dieu, parce que le divin architecte qui avoit construit l'édifice de l'église, avoit prédit qu'il seroit battu des vents, assailli par les torrens, mais qu'il ne seroit point renversé, parce qu'il étoit fondé sur la pierre.*

**AN. 1548.** L'empereur étoit trop instruit des relations journalières & intimes entre le pape & le concile, pour être la dupe de tous ces déguisemens, & ne pas regarder Paul comme le véritable auteur & de la translation, & de la réponse qu'on venoit de lui adresser. Il fit partir de nouveaux ambassadeurs pour protester, tant à Rome qu'à Bologne, contre une translation frauduleuse, proposée, conclue & exécutée dans l'espace de trois jours, à l'insçu

de tous ceux qui auroient dû en être instruits , & malgré les réclamations d'une partie très-considérable de l'assemblée ; & pour déclarer que , n'ayant reçu qu'une réponse illusoïre à sa juste requête , il alloit prendre les mesures que sa prudence lui dicteroit pour terminer sans concile toutes les querelles théologiques , & rétablir le calme dans ses états.

En effet , prévoyant dès le commencement de la diète le peu de succès qu'auroient à Rome toutes ses demandes , il avoit choisi trois théologiens , deux catholiques , & un protestant , dont il connoissoit la modération & l'esprit conciliateur , & les avoit secrètement chargés de dresser en commun un code religieux , qui pût être avoué par les deux partis. La besogne n'étoit pas aussi difficile qu'elle le paroïsoit ; car depuis quelques années , les meilleurs esprits de l'Allemagne avoient dirigé leurs efforts de ce côté , & dès qu'on avoit consenti à vouloir bien s'entre-écouter , on s'étoit apperçu qu'on différoit beaucoup moins qu'on n'avoit cru. Luther avoit conservé la plupart des cérémonies de l'église romaine , & s'il en avoit supprimé d'autres , ce n'est pas qu'il les

**AN. 1548.** regardât comme absolument mauvaises, mais uniquement parce qu'elles pouvoient donner lieu à la superstition : les trois théologiens les rétablirent toutes, mais en prémunissant l'esprit des fidèles contre les abus. Par rapport aux dogmes, on évita adroitement de donner des définitions rigoureuses, on se contenta de les établir par des textes mêmes de l'écriture, & lorsqu'on se trouva forcé de donner des explications, on se conforma pour le fonds de la doctrine à la croyance catholique, mais on l'enveloppa d'expressions adoptées par les protestans. Il n'y eut que deux articles, le mariage des prêtres, & la communion sous les deux espèces, sur lesquels on parut s'écarter de ce qui se pratiquoit dans l'église romaine. Mais comme ce n'étoient après tout que des matières de discipline, on crut que cette condescendance seroit aisément excusée par ceux qui sentoient le prix de l'union, & qui désiroient la paix. On donna le nom d'*intérim* à cet ouvrage, qui ne devoit avoir force de loi dans l'empire, que jusqu'à la tenue d'un concile général & légitime. L'empereur sachant à quel point les évêques & tous les catholiques d'Allemagne respec-

tolent les décisions émanées du saint-siège , commença par adresser l'ouvrage au pape , en le priant très instamment de l'examiner avec indulgence , & de vouloir bien lui en dire son avis. Tandis que tout le monde se récrioit dans le sacré collège contre l'audace sacrilège d'un séculier qui usurpoit les fonctions du sacerdoce , & donnoit en matière de foi des décisions différentes de celles qu'avoit déjà portées le concile de Trente , le vieux pontife s'étonnoit qu'un prince qu'il avoit cru jusqu'alors si sage & si habile , se fût imaginé que deux ou trois batailles gagnées pussent changer les opinions des hommes , & lui établir une domination sur les consciences. Prévoyant que Charles , par cette entreprise , alloit se rendre suspect aux catholiques , & odieux aux protestans , il se contenta de proposer des modifications sur les deux articles concernant le mariage des prêtres , & la communion sous les deux espèces , & opina qu'on pouvoit absolument tolérer cet édit comme un remède à un plus grand mal , & comme on admet dans la médecine l'usage des poisons. Il exigeoit seulement que l'empereur déclarât qu'on n'obligerait aucun catho-

AN. 1548.

lique à s'y soumettre , & qu'il n'auroit force de loi que pour les protestans , qu'on se proposoit de ramener par degrés à l'unité de la doctrine & du culte ; & , en second lieu , qu'on y fit une mention expresse de l'obligation de rendre au clergé catholique les biens qu'on lui avoit injustement enlevés. L'empereur inséra ces deux articles avec quelques adoucissemens par rapport au second , & ne balança plus à communiquer cet écrit à la diète. Dès que la lecture en fut achevée , l'archevêque de Mayence , sans aller aux voix , fit au nom de l'assemblée un discours de remerciement à l'empereur , qui prit ce discours pour une approbation générale , & un consentement. Cependant les protestans murmuroient hautement , comme on l'avoit bien prévu , mais on avoit des moyens de gagner les principaux , & d'intimider les autres. Maurice & son frère Auguste , sollicitoient l'investiture légale de l'électorat de Saxe , dont on les avoit déjà mis en possession. L'empereur voulut bien la leur accorder , & ils s'obligèrent à ce prix de faire recevoir l'*interim* dans toute l'étendue de leurs états : les princes de la maison de Brandebourg assez indifférens

rens sur ces sortes de matières , contractèrent le même engagement à beaucoup meilleur marché. Le Landgrave croyant abrégér par cette complaisance la durée de sa captivité , donna des ordres pour le faire observer dans sa principauté. Le voisinage de l'armée impériale rendit extrêmement dociles l'électeur Palatin & le duc de Wirtemberg. Les villes impériales montrèrent plus de fermeté , mais cette résistance ne déplaisoit point à l'empereur , qui , n'ayant presque rien à redouter de ces foibles bourgeois qu'il avoit désarmés quelques mois auparavant , trouvoit dans cette opposition un prétexte de changer leur administration municipale , d'achever de les ruiner par de nouvelles amendes , & de les plier au joug. C'est le sort qu'éprouverent bientôt les villes d'Ulm & d'Ausbourg. La ville de Constance assiégée par un détachement de l'armée de l'empereur , se racheta du pillage & de la destruction dont elle étoit menacée , en se donnant , sans aucune réserve , au roi Ferdinand , qui lui ôtant le titre de ville impériale , l'unit au domaine de l'Autriche.

Toutes ces nouvelles qui étoient journellement envoyées au roi par Marillac ,

AN. 1548

son ambassadeur, lui caufoient une juste inquiétude , parce que la puissance de l'empereur ne pouvoit s'élever sans que la considération & le crédit de la France ne déclinaissent dans la même proportion. A ce premier motif se joignirent bientôt de mauvais offices, des attaques indirectes , un affront public , & tout ce qui annonce l'envie de nuire , sans mériter encore le nom d'hostilité. L'empereur considérant que la France , par le peu de soin qu'elle prenoit à se former une infanterie nationale , se mettoit dans le cas de ne pouvoir se passer de troupes étrangères , travailloit sourdement à lui débaucher les Suisses , & employoit la terreur & la violence pour la priver du secours des Allemands. Le colonel Wolgelsberg avoit levé pour le service de la France , & amené sur les frontières de la Picardie , un régiment de lansquenets , dans le tems que le roi alloit recevoir l'onction sacrée à Reims , & il ne se doutoit point d'avoir démerité , puisqu'il n'avoit fait que suivre l'ancien usage , & que sa troupe, dans le peu de tems qu'elle avoit servi , n'avoit été employée ni contre l'empereur , ni contre aucun membre de l'empire. Charles le fit arrêter , & lui donna

des juges qui le déclarèrent coupable de haute trahison : il fut exécuté, avec le AN. 1548.  
plus grand appareil , en présence de toute la diète ; le bourreau après lui avoir tranché la tête , la montrant à l'assemblée , proclama que le même traitement étoit désormais réservé à tous ceux qui serviroient la France. Henri demanda une réparation publique : Charles se contentant de nier qu'il eût ordonné une pareille proclamation , refusa toute espèce de satisfaction : peu de jours après , il proscrivit le Rhingrave , Sébastien Schertel & le Recrod , trois colonels au service de France , & mit leur tête à prix. L'entreprise suivante étoit d'une tout autre importance.

Charles n'ignorant pas que , malgré les renonciations qu'il avoit arrachées de François I à tout droit de souveraineté & de ressort sur quelques provinces des Pays-Bas, de très-habiles jurifconsultes regardoient ces droits comme inaliénables , & qu'on n'attendoit en France que la nouvelle de sa mort pour les faire revivre , crut devoir profiter d'une conjoncture où personne n'osoit rien lui disputer pour rendre cette réclamation ou entièrement superflue ,



ou du moins extrêmement difficile.  
 AN. 1548. Comprenant sous la dénomination de *cercle de Bourgogne*, les dix-sept provinces des Pays-Bas, il les unit à l'Empire, mais à condition seulement que pour les besoins communs elles fourniroient autant que deux électeurs, & pour la guerre contre les Turcs autant que trois, & que réciproquement l'Empire entier contribueroit à leur défense toutes les fois qu'elles seroient attaquées; mais que dans tout le reste, elles continueroient à se régir par leurs propres loix, sans aucune dépendance de la chambre impériale. Les Flamands qui n'avoient point été consultés sur cet arrangement, ne se montrèrent pas fort jaloux d'une association qui leur occasionneroit souvent de la dépense, sans leur procurer aucun avantage réel: les Allemands, de leur côté, ne cherchèrent jamais à se prévaloir de cette disposition. Car bien qu'une nation aime naturellement à s'étendre, ils jugèrent sagement que la maison d'Autriche étoit déjà plus puissante qu'il ne convenoit à leur constitution, & que les nouveaux associés qu'elle sembloit leur donner, pourroient bien n'être que des instrumens dont elle avoit envie

de se servir pour les réduire en servitude. Au reste , comme cet arrangement , autant qu'on peut le conjecturer , faisoit partie d'un plan plus vaste auquel il fallut bientôt renoncer , l'empereur parut , dans la suite , l'avoir entierement perdu de vue.

La France seule en fut vivement affectée , & n'auroit pas tardé davantage à faire éclater son ressentiment , si le pape , le seul allié qu'elle eût alors , eût persisté dans les dispositions qu'il montrait quelques mois auparavant. Mais depuis le retour du cardinal de Guise , ce ressentiment si profond , cette ardeur de courir à la vengeance , avoient fait place à des sentimens plus doux. Aucune des conditions de la ligue défensive n'avoit été exécutée : Horace Farnèse qu'on s'étoit hâté de renvoyer en Italie , n'avoit point reçu l'investiture de Parme ; il n'étoit plus même question de la lui accorder , car Octavio , son frère , que le pape , son ayeul , avoit toujours trouvé si docile & si attentif à lui plaire , refusoit absolument l'échange de ses droits contre un aussi mince héritage que celui de la maison Farnèse. En effet , quand bien même il auroit perdu tout espoir de

AN. 1548.

Le Roi visite  
ses provinces  
& passe en  
Italie.

La Vieu-  
ville.  
Belcarius.  
Belleforêt.  
De Thou.  
Sléidan.

**AN. 1548.** recouvrer Plaifance , & auroit été réduit à fe contenter de Parme, cet établiffement qui lui donnoit rang parmi les fouverains d'Italie , étoit infiniment au-deffus de tout ce qu'on avoit à lui offrir : gendre de l'empereur , il ne défefpéroit point d'obtenir , foit par lui-même , foit par le crédit de fa femme , la reftitution de Plaifance , ou un dédommagement ; l'empereur l'avoit toujours offert , & Mendoze , fon ambaffadeur à Rome , laiffoit entrevoir , fans cependant s'expliquer clairement , que ce pourroit être la république de Sienne qui confinoit avec les terres de l'églife , & qui venoit d'être affervie par l'empereur. Le cardinal Farnèze foutenoit Octavio dans cette réfolution ; car , de fon côté , il avoit rejetté l'offre de l'archevêché de Narbonne , & gardoit la qualité de cardinal proteéteur d'Ef-pagne. Le pape , fans peut-être s'en douter , dépendoit entierement de fes petits-fils ; & comment à fon âge eût-il pu rifquer de laiffer entr'eux un germe de diffention ? En vain la France fe plaignoit qu'il n'eût point encore configné à Lyon les fommès qu'il s'étoit obligé d'y dépofer : outre qu'elle-même n'avoit pas été plus foigneufe d'envoyer

à Rome son contingent , Paul avoit une excuse plausible dans les énormes dépenses que lui occasionnoit le concile de Bologne , dépenses , ajoutoit-il , qu'il portoit à regret , puisque ce concile n'étoit plus qu'un fantôme , & se trouvoit dans l'impossibilité absolue de porter aucun décret , sans occasionner un nouveau schisme , laissant entrevoir par ce peu de paroles le dessein où il étoit de le dissoudre , pour complaire à l'empereur , & faciliter la restitution de Plaisance , qu'on lui faisoit envisager comme certaine. On se persuada à la cour de France que , conservant au fond du cœur tout son ressentiment , & ne ménageant l'empereur que par timidité , à la vue d'une armée françoise au-delà des monts , & commandée par le roi en personne, il reprendroit bientôt ses premiers engagements , & que peut-être même il iroit plus loin. On fit donc marcher secrètement plusieurs détachemens de troupes vers le Dauphiné : le roi voulant, disoit-il , se montrer à ses sujets , & faire la visite de ses provinces , prit la route de Champagne , accompagné de la reine , des dames , & de tout ce qui formoit la cour. On lui fit de

AN. 1548.

**AN. 1548.** magnifiques entrées à Troyes , à Dijon ; à Beaune , à Chambery , à Saint-Jean de Morienne , & dans toutes les villes un peu considérables qui se trouverent sur son passage. Arrivé en Italie , il s'aperçut bientôt à quel point il s'étoit abusé sur le compte du pape. Un nonce qui vint le complimenter , lui apprit que le concile de Bologne s'étoit dissous ; ce qui fut regardé comme un acheminement au rétablissement du concile de Trente ; il lui fit part en même-tems que le saint-pere venoit d'envoyer deux légats à la cour de l'empereur , avec tous les titres qui constatoient les droits du St-Siége sur Parme & Plaisance , ajoutant qu'il n'avoit pu faire autrement , puisqu'il auroit eu l'air de se défier de la validité de son droit , & qu'ainsi il se trouvoit les mains liées jusqu'à ce qu'il vît clairement , quel seroit le succès de cette démarche. A ce premier contre-tems en succéda un autre. Horace Farnèze , croyant apparemment qu'il lui étoit permis d'employer, pour venger un pere, les mêmes moyens dont on s'étoit servi pour le perdre , avoit aposté deux corses pour poignarder Gonzague. Ces assassins avoient été arrêtés avant que de pou-

voir exécuter leur entreprise , & quoi-  
que dans les tourmens de la question  
ils ne déclarassent rien qui eût aucune  
espèce de rapport au roi , son arrivée  
au-delà des monts dans une pareille  
conjoncture , répandoit sur tout ce  
voyage un certain air de complicité  
infiniment désagréable. Tandis qu'on  
délibéroit sur ce qui restoit à faire en  
Italie , un évènement plus triste & plus  
alarmant , qu'il n'étoit dangereux , obli-  
gea le roi de renvoyer promptement  
en France les troupes dont il s'étoit  
fait accompagner.

François I , ainsi que nous l'avons  
raconté , avoit sur la fin de son règne  
soumis à la gabelle quelques provinces  
d'au-delà de la Loire , qui ne payoient  
qu'un foible droit sur le sel. Cette nou-  
veauté avoit excité une sédition dans  
la Saintonge & à la Rochelle , mais  
quoique dans le pardon généreux que  
le roi accorda aux coupables , il eût  
semblé annoncer la révocation de son  
édit , il s'étoit contenté d'y apporter des  
tempéramens , & l'impôt avoit subsisté.  
Outre qu'il étoit odieux à des peuples  
à qui la nature avoit prodigué cette  
denrée de premier besoin , il devenoit  
chaque jour plus insupportable par les

AN. 1548.

Soulève-  
ment de la  
Guyenne &  
sédition à  
Bordeaux.

*Bellefort.  
Piguerre.  
Du Bou-  
chet , Ann.  
d'Aquitaine.  
Manusc. de  
Fontaineau.*

AN. 1548.

vexations , les rapines , les gains illicites , & le luxe insolent des traitans & des commis à qui l'on en avoit abandonné la perception. On voyoit successivement arriver des nuées d'hommes maigres qui , fondant comme des fauterelles sur ces malheureuses provinces , dévoroient la substance du peuple , & ne se retiroient qu'après avoir fait des fortunes qui égaloient celles des meilleures maisons. Une bande de ces gabeleurs , car c'est le nom qu'on leur donnoit , s'étant transportée au bourg de Lorignac en Angoumois , pour y exercer ses vexations accoutumées , fit éclorre la première étincelle qui produisit un embrasement général. Les habitans de ce bourg , poussés à bout , s'armèrent de tout ce que le hasard leur fit tomber sous la main , & ne consultant plus que leur désespoir , ils les mirent en fuite , & les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville de Cognac. Fiers de ce premier avantage , ils invitèrent les paroisses voisines à suivre leur exemple , & bientôt ils se trouverent au nombre de six mille hommes armés , parmi lesquels il ne s'étoit mêlé qu'un seul gentilhomme , nommé Puimoreau ; ils le créèrent un de leurs colonels.

Puimoreau adressa des lettres circulaires à tous les curés circonvoisins ; AN. 1548.  
où il leur étoit enjoint *de par le colonel de Saintonge* , dès qu'ils seroient avertis de l'approche des gabeleurs , d'assembler leurs paroissiens au son de la cloche , & de leur courir sus , sous peine d'être traités eux-mêmes comme des ennemis publics. Appuyant ces menaces de quelques exécutions militaires , il fut obéi , & le nombre des séditieux s'accrut prodigieusement. Le roi de Navarre , gouverneur de ces provinces , envoya sa compagnie de quatre-vingt lances pour dissiper ces mutins , & faire rentrer tout le monde dans le devoir. Il étoit déjà trop tard , ils trouvèrent les communes armées & résolues à vendre cherement leurs vies. Soit pitié , soit honte de se mesurer contre une vile populace , les gentilshommes qui formoient cette compagnie se retirèrent assez précipitamment , craignant d'être forcés d'en venir aux mains , car , de quelque côté qu'ils tournassent leurs pas , ils entendoient à droite & à gauche sonner le tocsin. La commotion devint générale dans l'Angoumois , la Saintonge , le Périgord & l'Agénois ; & les colonels ayant ordonné une revue générale , comptèrent jus-

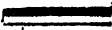


AN. 1548.

qu'à cinquante mille payfans armés , parmi lesquels s'étoient mêlés une foule de contrebandiers , de mendiants valides , de voleurs de grands chemins , & de moines apostats , qui , plus déterminés que les autres , encourageoient , par leur exemple & par leurs discours , cette multitude aveugle à se porter aux derniers excès. On n'en vouloit d'abord qu'aux gabeleurs , bientôt on saccagea les châteaux des seigneurs qu'on accusoit d'être ou leurs fauteurs , ou leurs receleurs. Les villes même cessèrent d'être un asyle assuré ; menacés par les séditieux , & ne comptant que médiocrement sur la fidélité du bas peuple , qui forme toujours la partie la plus nombreuse , les magistrats & la bonne bourgeoisie n'osoient former aucune résolution vigoureuse. La ville de Bordeaux étoit celle qui convenoit le mieux aux projets des rebelles , tant à cause de sa situation , que parce qu'elle renfermoit un magasin d'armes & de munitions de guerre. Les colonels après y avoir fait glisser des émissaires secrets , pour sonder les dispositions du peuple , adresserent des lettres aux jurats , où s'annonçant pour les libérateurs de la patrie , ils les exhortoient à se joindre à eux pour

achever d'exterminer les sang-sues du peuple & les oppresseurs de la liberté. AN. 1548.  
Ces lettres qu'on auroit dû supprimer , furent lues dans une assemblée de l'hôtel-de-ville , imprudence qui donna lieu à un grand nombre de conventicules secrets où les têtes s'échauffèrent. Le parlement avertit Tristan de Monneins , seigneur basque , & lieutenant du roi de Navarre , de ce qui se tramoit dans le silence , & le pria d'y mettre ordre tandis qu'il en étoit encore tems. Monneins , brave officier , mais hautain & jaloux de son autorité , répondit aux députés qu'il savoit mieux que personne ce qui étoit du devoir de sa charge , & n'avoit aucun besoin qu'on lui donnât des leçons. Comme la fermentation croissoit toujours , il rassembla enfin les bourgeois à l'hôtel-de-ville , & leur représentant la fidélité qu'ils devoient au roi , il les exhorta à se préserver de toute communication avec des misérables & des rebelles qui alloient bientôt expier leur forfait par de honteux supplices. Un avocat qui se trouvoit mêlé dans la foule , osa lui faire un crime de traiter de rebelles des citoyens respectables , qui avoient le courage de

**AN. 1548.** se dévouer pour le salut de leurs concitoyens , & lui reprochant en face qu'il étoit étranger à la province , il proposa à l'assemblée de le destituer à l'instant , & de lui nommer pour successeur , le comte de Foix-Candale , qui ignoroit ce qui se passoit à Bordeaux. Après une pareille scène , Monneins comprenant qu'il n'étoit pas en sûreté à l'hôtel-de-ville , où il avoit pris son logement , alla la nuit suivante se renfermer dans le château Trompette. Le lendemain il en fit sortir une vingtaine de soldats pour se promener dans les rues de la ville , & empêcher les attroupemens. Ce prétendu remède gâta tout ; car ces soldats , étant en trop petit nombre pour inspirer de la terreur , se retirèrent promptement ; & les bourgeois indignés qu'on entreprît de les traiter militairement , se portèrent aux derniers excès. La Vergne alla sonner le tocsin à l'hôtel-de-ville. Lestonnac , à la tête d'un groupe de séditieux , enfonça les portes de l'arsenal , où il trouva des casques , des cuirasses , des arquebuses , des piques , en si grande quantité , qu'il y avoit de quoi armer trente mille hommes : il en tira encore deux canons , qu'on alla pointer contre

le château Trompette , tandis que   
d'autres chefs de la sédition introdui- AN. 1548.  
fant dans la ville les communes de  
Médoc , les conduisoient dans tous les  
quartiers , massacrant impitoyablement  
tout ce qui tenoit de près ou de loin à  
la gabelle , & mettant au pillage les  
maisons des receveurs des deniers du  
roi. Dans cet affreux tumulte le parle-  
ment s'assembla , & députa vers les  
séditieux le président la Chassagne , &  
deux autres magistrats qu'on savoit être  
agréables au peuple. Ils eurent la pré-  
caution de se faire accompagner par  
ceux des jurats ou officiers municipaux  
qui ne trempoient point dans la  
sédition. La Chassagne , fendant les  
flots de cette multitude orageuse , &  
étant parvenu à pouvoir se faire écou-  
ter , appella par leurs noms ceux des  
bourgeois qu'il connoissoit , & leur  
demanda s'ils reconnoissoient l'autorité  
du roi , & s'ils avoient formé le projet  
insensé de se révolter ? Tous déteste-  
rent une action si criminelle , & nie-  
rent qu'ils en eussent jamais eu la pen-  
sée. Quel est donc votre dessein , leur  
dit-il , & que prétendez-vous ? Ils ré-  
pondirent qu'ils n'avoient voulu que se  
précautionner contre la colere & les

**AN. 1548.** mauvaises intentions du lieutenant-général; que peut-être le désordre ne procédoit que de ce qu'on ne s'étoit pas bien entendu; que s'il vouloit retourner à l'hôtel-de-ville & leur promettre qu'il n'attenteroit rien contre leurs personnes & leurs privilèges, tout rentreroit dans l'ordre accoutumé. La Chassagne alla de ce pas avec ses compagnons porter cette parole à Monneins & le conjura d'user de condescendance à l'égard d'une multitude facile à s'enflammer & également prompt à se calmer, s'offrant avec ceux qui l'accompagnoient, de ne point l'abandonner & de partager tout ce qui pourroit lui arriver. Monneins, après un moment de réflexion, accepta le parti qu'on lui offroit; car que risquoit-il? Enfermé avec une compagnie de mortes-paies dans une place de peu de résistance, n'alloit-il pas en peu de jours, & peut-être en peu d'heures, se trouver à la merci des mutins. Il sortit donc accompagné de Montlieu, un gentilhomme de ses parens, & se plaçant au milieu des magistrats, il se rendit à l'hôtel-de-ville, où tout le peuple le suivit. Pendant qu'il haranguoit l'assemblée & que la Chassagne étoit sorti pour empêcher le tumulte

qui s'élevoit sur la place publique, un gros de mutins se faisant jour jusqu'aux premiers rangs, la fureur peinte sur le visage, le sommerent de leur remettre à l'instant les clefs du château Trompette. Il jugea que sa mort étoit résolue : sans répondre à leur demande, il détacha la chaîne d'or qu'il portoit au col, & la jeta au milieu d'eux, comptant que les efforts que chacun feroit pour se saisir de ce riche butin, lui procureroit peut-être le moyen de se perdre dans la foule & de se tirer de leurs mains ; l'un d'eux, qui devina son intention, lui appuya le bout de sa pique sur la joue, en lui criant de ne pas branler. Portant involontairement la main sur la garde de son épée, il fut percé de vingt coups de poignard. Montlieu, qui faisoit des efforts superflus pour le garantir, expira sur le corps de son ami. Alors l'Estonnac ne trouva plus aucune difficulté à s'emparer du château Trompette. Maître de cette forteresse, il écrivit au roi d'Angleterre pour demander des secours, offrant de le mettre en possession, sans coup férir, non-seulement de la ville de Bordeaux, mais de toute la province qui regrettoit la domination Angloise. Un gen

**AN. 1548.** **tilhomme** des environs , nommé **la Davefe** , rassemblant une cinquantaine de soldats déterminés , trouva bientôt le moyen de s'introduire avec eux dans le château Trompette , en chassa la garnison bourgeoise , & rompit par-là tous les projets des conjurés. Les corps de Monneins & de Montlieu exposés depuis deux jours aux outrages de la populace , restoient sans sépulture : les Carmes touchés de compassion les enleverent nuitamment & les inhumèrent dans leur église. Cet acte d'humanité faillit à les perdre : les séditieux coururent en foule assaillir le couvent , & auroient assommé ces infortunés , si la Chassagne ne fût accouru à leur secours. La Chassagne , comme nous l'avons dit , s'étoit éloigné un moment de Monneins pour empêcher le tumulte ; il haranguoit de son côté , lorsque des cris aigus , une commotion générale & les flots du peuple qui se dispersoit , lui apprirent que le crime étoit consommé. Honteux d'avoir servi d'instrument à une si infâme trahison , levant les yeux au ciel , éperdu & ne sachant plus où porter ses pas , il se jeta précipitamment dans l'église des Jacobins , & alla se prosterner sur les marches de l'autel.

Les séditieux vinrent l'en arracher , & le poignard à la main , ils menacerent de l'égorger s'il ne consentoit sur-le-champ à être élu leur général. La crainte de la mort contribua moins sans doute que le desir de sauver sa patrie à lui faire accepter un pareil emploi. Cachant ses vues , & paroissant , au contraire , vouloir envelopper dans la même cause toutes les classes de citoyens , afin qu'aucune ne se pût dire plus innocente que les autres , il obligea les magistrats ses collègues , les chanoines , les prêtres des paroisses , les moines mêmes , à s'enrôler & à jurer de remplir toutes les fonctions militaires dont il les chargeroit. Son premier soin fut de purger adroitement la ville des communes de Médoc & d'établir aux portes des corps-de-garde qui les empêchassent de rentrer. Dégradant ensuite , sous différens prétextes , les principaux chefs de la sédition , faisant traîner les uns en prison , châtiant militairement les autres , il se rendit en peu de jours si redoutable , que les plus mutins n'eurent d'autre parti à prendre que de s'évader. Alors il rendit au parlement son activité. Le premier arrêt condamna la Vergne qui avoit sonné le tocsin , à



AN. 1548.

être tiré à quatre chevaux devant l'hôtel-de-ville, & ce qui paroît presque incroyable, le coupable fut exécuté en présence & sous les yeux de ses complices, sans qu'aucun fit un geste de pitié, osât élever la voix pour demander sa grace. Dès que le calme fut rétabli, le parlement rendit compte au roi de tout ce qui venoit de se passer, & joignit à sa lettre des extraits de ses registres, qui constatoient & les soins que la compagnie s'étoit donnés pour prévenir, s'il eût été en son pouvoir, les commencemens de la sédition, & les sages mesures qu'elle avoit prises pour l'étouffer. En déplorant le meurtre de Monneins, elle conjuroit le monarque d'user de miséricorde envers une multitude aveugle & forcenée qui même dans les plus violens excès de sa fureur & de sa démence, avoit détesté comme un forfait abominable toute idée de révolte contre son légitime souverain.

Punition  
des habitans  
de Bordeaux.

*Ibid.*

Le roi étoit en Piémont, lorsqu'un grand nombre de couriers qui lui étoient adressés de différentes provinces lui apportèrent la nouvelle de cet embrasement général. Son premier soin fut de faire expédier des lettres-pa-

tentes, par lesquelles il promettoit d'avoir égard aux justes plaintes de ses fidèles sujets, & ordonnoit à tous ceux qui s'étoient attroupés, de poser les armes & de se retirer dans leurs maisons, sous peine d'être traités comme rebelles. Ne sachant encore quel effet produiroient ces lettres, il chargea le connétable & le duc d'Aumale de prendre l'armée qu'il conduisoit avec lui, & de se porter le plus promptement qu'il seroit possible dans tous les lieux où leur présence seroit nécessaire. Ils partagerent l'armée en deux, & prenant des routes différentes, l'un par le Poitou, l'autre par le Languedoc, ils assignerent pour point de réunion le bourg de Langon, à quelques milles de la ville de Bordeaux, qui étoit devenue le foyer de la sédition. Peu de jours après leur départ, le roi fut informé que les paysans étoient retournés à leur travaux champêtres, & il apprit par la lettre du parlement de Bordeaux, que cette ville étoit rentrée dans le devoir. Il auroit donc pu rappeler son armée & laisser agir la justice ordinaire; mais craignant apparemment que ce feu mal éteint ne se rallumât, il se reposa de toute cette affaire sur ces deux gé-

**AN. 1548.** ~~\_\_\_\_\_~~ néraux , & ne révoqua point les pouvoirs illimités dont il les avoit revêtus. Ils traversèrent , chacun de son côté , les provinces qu'ils s'étoient partagées , sans appercevoir aucune trace des défordres qu'on leur avoit annoncés , & se joignirent à Langon , où ils ne tarderent pas à recevoir une députation solennelle de la ville de Bordeaux. Les bourgeois avoient préparé une entrée la plus magnifique qu'il leur avoit été possible , au connétable ; ils lui apportoit les clefs de la ville ; mais ils le supplioient de n'y point faire entrer les lansquenets , dont ils craignoient la rapacité & la violence. *Il vous appartient bien ,* répondit le connétable , *de venir m'apprendre avec quelles troupes je dois entrer dans Bordeaux ; je ne veux point de vos clefs , en voici d'autres ,* en montrant ses canons , *qui m'ouvriront vos portes : je vous apprendrai à massacrer les lieutenans du roi.* Dédaignant la pompeuse réception qu'ils lui avoient préparée , il entra , précédé de ses canons , à la tête de ses bataillons , l'épée nue , la lance en arrêt , tambours battans & enseignes déployées. Posant des corps-de-garde à toutes les portes , & rangeant le reste de son armée dans

les rues ou sur les places publiques , il ~~fit~~ fit proclamer un ordre à tous les habitants sans distinction , de porter sans délai toutes les armes défensives & offensives , & jusqu'aux couteaux de cuisine , à l'hôtel-de-ville. S'étant assuré par des perquisitions exactes qu'il avoit été ponctuellement obéi , il ordonna aux maîtres des requêtes qu'il avoit amenés avec lui , & à quelques conseillers qu'il avoit tirés des parlemens d'Aix & de Toulouse , d'instruire le procès des rebelles. On dressa sur la place de l'hôtel-de-ville un grand nombre de potences & d'échafauds , où cent bourgeois des plus apparens furent successivement exécutés. La ville entière fut déclarée atteinte & convaincue du crime de félonnie , condamnée en conséquence à perdre tous ses privilèges , ses cloches , son hôtel-de-ville qui seroit démoli & remplacé par une chapelle où l'on célébreroit tous les jours l'office des morts pour le repos de l'ame de Tristan de Monneins ; à payer deux cens mille livres d'amende , à renouveler tous les ans à ses frais les munitions des châteaux Trompette & de Haa , & à entretenir sur la Garonne deux barques armées pour le service de ces deux for-

AN. 1548.

teresses. En exécution d'un autre article de l'arrêt, les jurats & cent vingt notables allèrent en habits de deuil dériver avec leurs ongles le corps de Monneins dans l'église des Carmes, l'apportèrent sur leurs épaules, d'abord devant l'hôtel du connétable, où ils se mirent à genoux, crièrent miséricorde & demandèrent pardon à Dieu, au roi & à la justice; ensuite dans l'église cathédrale où il fut inhumé dans l'endroit le plus apparent du chœur, avec cette épitaphe : *Ci gist messire Tristan de Monneins, lieutenant-général du roi de Navarre, meurtri & occis inhumainement, cruellement & proditoirement, par les manans & habitans de la ville de Bordeaux, le 25 d'Août 1548.* Toutes les chartes de dons, d'octrois & de privilèges accordés à la ville de Bordeaux, furent apportées sur la place publique, & après qu'on en eut détaché les sceaux, lacérées & jetées au feu. Le parlement en entier fut cassé, & pour le remplacer on appella des détachemens des divers parlemens du royaume. La Chassagne enfin, qui méritoit qu'on lui dressât des statues, fut mis aux fers & renvoyé devant le parlement de Toulouse, qui, après bien des informations & une procédure

cédure très-dispendieuse, se contenta de le décharger d'accusation. En quittant Bordeaux, le connétable, précédé du prévôt des maréchaux & d'une foule d'archers, traversa les villes & les villages de la Guyenne, de l'Angoumois, de la Marche & de la Saintonge, marquant presque tous les lieux de son passage par des fourches patibulaires, où l'on attachoit prévôtalement tous ceux qui avoient joué quelque rôle dans la sédition, imposant par-tout des amendes plus ou moins fortes, faisant abattre & briser les cloches qu'on voituroit, ainsi que celles de Bordeaux, dans les ports de mer, pour y être converties en canons à l'usage des nouvelles galeres que l'on construisoit sur la Méditerranée & sur l'Océan. Tandis que ces malheureuses provinces s'abreuvoient de larmes, d'autres provinces peu éloignées n'étoient occupées que de fêtes & de divertissemens.

Après avoir visité les places du Piémont & avoir reçu le serment de fidélité des corps & communautés du marquisat de Saluces, qui venoit d'être réuni à la couronne par la mort de Gabriel, son dernier souverain, Henri revint en France, & ne s'arrêta qu'à

Entrée de  
lennelle du  
roi dans la  
ville de Lyon.

Brantome.  
Paradin,  
hist. de Lyon.

**AN. 1548.** l'abbaye d'Aisnai , où s'étoient déjà rendues la reine & toutes les dames qui desiroient d'assister à la magnifique entrée qu'on lui préparoit à Lyon. Cette ville , le centre de presque tout le commerce qui se faisoit dans le royaume , avoit appelé à son secours les arts étrangers , & n'avoit point regretté la dépense dans une occasion où il s'agissoit de plaire au roi & de mériter la protection du maréchal de Saint-André , qui en qualité de gouverneur , faisoit les honneurs de la fête. Les principales rues , toutes les places publiques , étoient remplies d'arcs de triomphe , d'obélisques & de temples antiques dans le vrai goût de l'architecture. Les Florentins , les Génois , les Milanois & les Allemands , qui tous avoient des maisons de commerce dans cette ville , marcherent par bandes séparées au-devant du monarque , vêtus à la mode de leur pays , couverts de drap d'or ou de soie , disputant entr'eux & avec les bourgeois de Lyon , de goût & de magnificence. Dans cette marche , on donna au roi le spectacle de plusieurs couples de gladiateurs qui combattirent à la manière des anciens Romains , mais

fans effusion de sang. A cette scène  
 martiale succéda bientôt la chasse de AN. 1548.  
 Diane. La déesse, accompagnée de ses  
 nymphes, poursuivoit dans une en-  
 ceinte de peu d'étendue, des chevreuils  
 & des daims qu'elle perçoit de ses flè-  
 ches : un lion vint se présenter à elle ,  
 se laissa enchaîner & conduire au roi ,  
 qui admira beaucoup plus les charmes  
 & les graces de la prétendue déesse &  
 des nymphes qui formoient son cor-  
 tège, que les mauvais vers qu'elles lui  
 débitèrent. Un repas splendide & le  
 bal terminerent la journée. L'entrée  
 de la reine, qui se fit le lendemain ,  
 fut célébrée par une naumachie, ou  
 combat de galères, un peu au-dessous  
 de la ville, dans l'endroit où le Rhin ,  
 en s'élargissant, forme une espèce de  
 lac. Le roi, la reine, les dames & les  
 principaux seigneurs, monterent pour  
 s'y rendre sur un gros bâtiment richement  
 décoré, appelé *le Bucentaure* : ceux qui  
 n'y purent trouver place, se mirent à la  
 suite sur des barques. Après s'être long-  
 tems canonnés, quelques vaisseaux des  
 deux flottes ennemies venoient à l'abor-  
 dage : attentifs aux besoins de leurs  
 combattans, les commandans des deux  
 flottes détachotent successivement d'au-



**AN. 1548.** tres vaisseaux au secours des premiers ; soit pour emmener , soit pour recouvrer les vaisseaux déjà pris , & prolonger ces combats particuliers jusqu'à la chute du jour. A l'entrée de la nuit , & lorsqu'on ne pouvoit presque plus distinguer les objets , les deux flottes se mêlèrent entièrement , & le spectacle devint plus imposant. Elles étoient remplies de feux d'artifice. Au moment où l'on s'y attendoit le moins , elles vomirent avec un bruit affreux des torrens de flammes , qui répercutées par le crystal des eaux , les casques & les cuirasses & les épées des combattans causerent un tel effroi , que les dames & quelques courtisans se jetterent ventre à terre sur le *Bucentaure* , & poussèrent des cris qui apprêterent beaucoup à rire , lorsque l'illusion fut dissipée. Mais de tous ces spectacles , le plus intéressant , sans contredit , fut une pièce Italienne , que Brantome appelle une *tragi-comédie* , & qui devoit ressembler à nos opéras , puisqu'elle réunissoit aux paroles la musique , les danses & les décorations théâtrales ; chose , dit ce naïf écrivain que l'on n'avoit encore vue en France ; car auparavant on ne parloit que des farceurs , des conards de Rouen , des joueurs

*de la basoche, & autres sortes de badins & joueurs de badinages, farces, momeries, sotteries; même il n'y avoit pas long-tems que ces belles tragédies & gentilles comédies avoient été inventées, jouées & représentées en Italie.*

AN. 1548.

De Lyon la cour vint à Moulins, où l'on préparoit de nouvelles fêtes à l'occasion du mariage d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme & premier prince du sang, avec Jeanne d'Albret, héritière du royaume de Navarre. Ce mariage avoit été arrêté dans les dernières années du règne de François I, aussi-tôt que la princesse se trouva dégagée des liens forcés qu'on lui avoit fait contracter avec le duc de Clèves. Mais quoique toutes les paroles fussent données, & que les deux amans en désirassent ardemment l'accomplissement, il souffroit encore de grandes difficultés de la part du pere & de la mere de la princesse. L'empereur les sollicitoit de l'accorder à Philippe son fils, dès-lors veuf d'une princesse de Portugal, & s'obligeoit, à ce prix, de leur restituer la Navarre: il est vrai qu'ils auroient risqué de se voir dépouillés du Béarn, du duché d'Albret, des comtés de Foix & d'Armagnac, & des autres biens

Mariage du duc de Vendôme avec Jeanne d'Albret, héritière du royaume de Navarre.

Favin, hist. de Nav.

Brantome.

Manusc. du cabinet de Fontaine.

AN. 1548.

qu'ils tenoient dans ce royaume ; car la France n'auroit jamais souffert qu'une vassale de la couronne portât toutes ces possessions à un voisin déjà trop redoutable , & lui donnât une libre entrée jusqu'au cœur du royaume. Cependant le ressentiment pouvoit les entraîner de ce côté ; car ils avoient à se plaindre du gouvernement. Jean d'Albret , on le savoit , n'avoit perdu la Navarre que par son extrême attachement pour la France : Louis XII & ensuite François I s'étoient obligés par des actes authentiques , à le remettre à leurs frais en possession de ce royaume ; après un ou deux essais , qui n'avoient été malheureux que parce qu'on n'avoit pas voulu faire la dépense nécessaire , on avoit transporté le théâtre de la guerre en Italie , où chaque campagne coûtoit plus d'argent qu'il n'en auroit fallu pour le recouvrement de la Navarre , & l'on avoit fait plusieurs traités avec l'Espagne , sans y faire intervenir le roi détrôné , sans y réserver ses droits. S'ils avoient éprouvé cette injustice sous le règne de François I , qui aimoit si tendrement sa sœur , qu'avoient-ils à se promettre d'un neveu entièrement livré à Montmorenci qui les haïssoit ,

parce qu'ils avoient contribué à sa disgrâce. Aussi vivoient-ils au fond de la Gascogne sans se montrer à la cour. Un affront tout récent venoit de mettre le comble au mécontentement & à l'aigreur. On avoit malignement insinué au roi, que Henri d'Albret, d'intelligence avec l'empereur, avoit, selon toutes les apparences, excité ou fomenté la sédition de Guyenne; qu'il n'avoit pris du moins aucune des mesures convenables pour l'étrouffer dans son origine, comme il y étoit obligé en qualité de gouverneur. En conséquence, le roi, après la réduction de Bordeaux, nomma de son chef, sur la présentation du connétable, le comte de Lude pour remplacer Monneins dans la lieutenance générale de la Guyenne, quoique ce fût incontestablement au roi de Navarre à nommer son lieutenant. Albret ne douta point qu'on ne l'eût rendu suspect au roi; mais dédaignant, à son âge, de s'en éclaircir, il menaça devant des gens qui le mandèrent à la cour, de se démettre de son gouvernement. Le roi, comme on le voit par ses lettres à Montmorenci, auroit bien désiré que son oncle eût tenu parole. C'est cependant ce mo-

ment qu'on choisit pour l'appeller à  
 AN. 1548. Moulins avec la célèbre Marguerite de  
 Valois sa femme, & pour les forcer de  
 terminer un mariage qui n'étoit pas de  
 leur goût. Henri d'Albret se montra  
 beaucoup plus traitable que son hu-  
 meur Gasconne ne sembloit le pro-  
 mettre : feignant d'ignorer ce qui s'é-  
 toit passé à Bordeaux, il pria le roi  
 de choisir lui-même un successeur à  
 Monneins, & lui remit à cet effet des  
 provisions où l'on avoit laissé le nom  
 en blanc. Le roi ne put s'empêcher de  
 lui savoir gré de ce tour d'adresse qui  
 fauvoit à tous deux une explication  
 désagréable, & n'en fut que mieux  
 disposé à lui rendre justice sur un au-  
 tre objet. On ne disconvenoit point  
 que la France ne fût tenue de le remet-  
 tre en possession de la Navarre, on  
 exigeoit seulement qu'il attendît des  
 conjonctures favorables qui, selon tou-  
 tes les apparences, ne se présenteroient  
 pas de son vivant; & pour lui faire  
 supporter plus patiemment ce délai,  
 on lui avoit offert une pension de vingt-  
 quatre mille livres sur le trésor royal :  
 se défiant d'en être payé, & ne pou-  
 vant se plier au rôle de sollicitateur, il  
 ne demanda qu'une pension de quinze

mille livres , mais assise sur les recettes de la Gascogne , & dont il se payeroit par ses mains : on le prit au mot , & il en fut si content , qu'il promit de signer , après cela , tout ce qu'on voudroit. Mais comme il falloit qu'il grondât , il fit venir son gendre , le reprit aigrement sur son train , sur sa dépense , lui annonça qu'il devoit s'apprêter à lui obéir , à vivre autrement qu'il n'avoit fait par le passé , & à réformer ce tas de valets & de bouches inutiles qui le rongeoient. Dès le lendemain des noces , il alla chez son gendre , chassa de la maison la plupart de ces officiers & réduisit à moitié les gages de ceux qu'il conservoit. Content d'obtenir ce qu'il désiroit le plus , Antoine se garda bien , dans ce moment , de le contredire ; il risquoit d'autant moins que ne devant pas vivre sous les yeux du vieillard , mais à la cour ou dans son gouvernement de Picardie , il auroit toutes les facilités qu'il pouvoit désirer pour rappeler ces malheureux qu'on chassoit , & reprendre un état de maison conforme à son rang. L'infortunée Marguerite de Valois présentoit un spectacle bien différent. Soit qu'elle eût conçu une aversion insurmontable

---

AN. 1548.

AN. 1548

pour le gendre qu'on lui offroit, soit par quelque autre motif que l'histoire nous laisse ignorer, elle refusa son consentement. Abandonnée & par son mari & par sa fille, elle chercha des intercesseurs auprès du roi, & n'en trouva point; elle voulut parler, & ne fut point écoutée. Isolée, méprisée dans une cour dont elle avoit si long-tems fait les délices, elle signa, mais en fondant en larmes & ne se donnant aucun soin de cacher sa douleur. Elle ne survécut qu'une année à ce mariage; sa mort fut pleurée par tous les gens de lettres qu'elle avoit toujours accueillis & comblés de bienfaits.

De François de Lorraine avec Anne d'Est.

*Regist. du Parlement.*

On s'étoit proposé de célébrer dans le même lieu le mariage du duc d'Aumale avec Anne d'Est, fille du duc de Ferrare, que le cardinal Hippolyte, son oncle, avoit, dans ce dessein, amenée d'Italie. La tristesse dont on n'avoit pu se défendre à ces premières noces, & plus encore le désir de prolonger les fêtes, fit renvoyer cette cérémonie au tems où toute la cour seroit réunie à Saint-Germain-en-Laye. La dot de la princesse consistoit principalement en une dette de cent ou de cent cinquante mille livres que le duc de Ferrare étoit

censé avoir avancées à la France dans des besoins pressans, & qu'il déléguoit à son gendre : le roi la changea en une rente de dix mille livres. Le parlement, qui sans doute avoit des raisons de suspecter la légitimité de cette dette, refusa long-tems l'enregistrement, & n'y procéda qu'après plusieurs lettres de jussion & avec la clause *du très-express commandement du roi plusieurs fois réitéré.*

AN. 1548.

Les fêtes brillantes que ce mariage occasionna, étoient à peine finies, qu'on en annonça d'autres beaucoup plus dispendieuses que toutes les précédentes, pour solenniser l'entrée du roi dans la capitale de son royaume, où il ne s'étoit point encore montré. Ces dernières, il est vrai, avoient un but politique ; car de même que les cérémonies du sacre avoient servi à masquer les préparatifs que l'on faisoit pour resserrer & incommoder les Anglois dans le comté de Boulogne, de même on se proposoit de couvrir d'une spécieuse apparence de plus grands préparatifs destinés à leur enlever entièrement cette conquête. On vouloit, sans qu'ils pussent en prendre d'ombrage, rassembler auprès du roi la principale

AN. 1549.



**AN. 1549.** noblesse qu'on inviteroit par des lettres particulieres à se trouver en équipage de gens de guerre à ces fêtes, parce qu'on devoit pendant quinze jours y célébrer des tournois. Pour assurer le succès de cette expédition, il falloit non-seulement endormir les Anglois, mais se précautionner contre les dispositions plus qu'équivoques de l'empereur. Ce dernier soin entraîna, comme nous allons voir, des délais beaucoup plus considérables qu'on ne l'avoit présumé.

*Affaires d'Angleterre.*  
*Annales de Belleforest.*  
*De Thou.*  
*Belcar.*  
*Dépêches de Marillac.*

Au moment où Henri s'étoit transféré avec une armée dans le Piémont, Charles avoit congédié la diète d'Ausbourg, & quittant brusquement la Suabe, il étoit accouru avec son armée dans les Pays-Bas, prêt, si le roi formoit quelque entreprise sur le Milanès, à prendre sa revanche sur la Pologne. Ayant appris la révolte de la Guyenne, qui rompit tous les projets que le roi pouvoit avoir formés, il avoit dépêché Maximilien d'Égmond, comte de Bures, en Angleterre, pour exciter le gouvernement à profiter d'une si belle occasion de recouvrer des provinces dont on les avoit injustement dépouillés, & qui les recevroient à

bras ouverts. Comme l'état d'épuisement où se trouvoit l'Angleterre & la prompte soumission de la Guyenne ne laissoient plus aucun lieu à une pareille tentative, l'empereur, qui trouvoit son avantage à tenir ces deux voisins armés l'un contre l'autre, borna sa politique à fournir au plus foible des secours indirects qui prolongeassent la guerre, & qu'il pût délavouer au besoin. C'étoit principalement de troupes disciplinées que l'Angleterre manquoit dans la guerre malheureuse qu'elle soutenoit alors tant en Ecosse que dans le Boulois. A l'arrivée des commissaires Anglois, l'empereur avoit l'attention de casser quelques bandes Allemandes ou Italiennes, qui se trouvant sans emploi & fort éloignées de leur patrie, acceptoient avec bien de la reconnoissance les offres des Anglois. Henri étoit exactement informé de tout ce manège; mais il affectoit de l'ignorer, de peur qu'une explication trop vive ne poussât l'empereur à lever entièrement le masque; le seul usage qu'il fit de ces avis, consistoit à ne pas se laisser surprendre. Les troupes que d'Essé commandoit en Ecosse, épuisées de fati-

---

 AN, 1549.

~~Les~~ AN. 1549. ~~elles~~ guerres & considérablement affoiblies par une multitude de combats dont elles étoient sorties avec avantage, avoient besoin de repos; le général lui-même attaqué d'une maladie de langueur, succomboit sous le poids du travail. Le roi lui donna pour successeur Paul la Barthe, seigneur de Thermes, qui conduisit en Ecosse des troupes plus nombreuses que celles que d'Essé ramenoit. Accueilli comme le méritoient les services qu'il venoit de rendre, d'Essé eut pour récompense le collier de Saint-Michel & une compagnie de quarante lances.

Négocia-  
tions auprès  
des villes an-  
statiqes.

Manusc. de  
Béthune.  
Sléidan.

Un seul de ses officiers ne le suivit pas. Le Rhingrave se dérochant à sa troupe, monta sur un vaisseau marchand, & voulant essayer s'il seroit plus heureux que les autres négociateurs que la France avoit successivement envoyés vers les villes anstatiqes, il se fit descendre dans la basse-Saxe, parcourut sous divers déguisemens toutes les villes qui refusoient de se soumettre à l'interim, & en les assurant de la protection du roi de France, qui tout éloigné qu'il paroïssoit, pouvoit les assister efficacement, soit par des subsides, soit par une puissante diversion en Italie, il

mit tout en œuvre pour réveiller leur courage & les porter à former entr'elles une nouvelle confédération. Les villes sentirent la nécessité du parti qu'il leur proposoit ; car foibles , chacune en particulier , & cependant résolues de s'exposer à tout pour ce qu'elles nommoient *la cause de Dieu* , elles convenoient sans peine qu'il n'y avoit que leur union & la généreuse protection d'un prince aussi puissant que l'étoit le roi de France , qui pussent les préserver d'une entière destruction. Elles commencerent donc à s'agiter , à calculer ce que chacune étoit en état de fournir pour la cause commune , & à s'entre-envoyer de fréquentes députations. La principale difficulté consistoit à trouver sur les lieux un chef bien intentionné & assez puissant pour garantir l'exécution des obligations qu'elles étoient disposées à contracter les unes à l'égard des autres , & les faire toujours mouvoir de concert. On mit d'abord sur les rangs Auguste de Saxe , frere de Maurice & gendre du roi de Danemarck. La juste horreur qu'on avoit alors pour son frere , qui avoit sacrifié à son ambition la religion , le sang , la reconnoissance , & tout ce qu'il y a de

---

---

AN. 1549.

**AN. 1549.** plus sacré parmi les hommes , lui fit promptement donner l'exclusion. Les princes de la maison de Brandebourg & le duc de Meklembourg , qui furent successivement proposés , n'inspirèrent pas plus de confiance ; & dans la crainte assez bien fondée de remettre toutes leurs forces entre les mains d'un traître , elles se contenterent d'arrêter que chacune d'elles travailleroit sans perdre un moment , à se mettre en état de défense , & que par rapport aux secours que toutes seroient tenues de fournir à celle qui seroit la première attaquée , elles prendroient conseil du tems & des circonstances. La ville de Magdebourg , que Charles avoit déjà mise au ban de l'empire , donnoit à toutes les autres l'exemple de l'activité : les magistrats prirent soin d'en réparer les fortifications , la pourvurent abondamment de toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour soutenir un siège au moins d'une année ; puis mettant leurs milices aux champs , ils s'emparèrent de tous les châteaux circonvoisins , rasèrent ceux qui n'auroient servi qu'à les incommoder , mirent en état de défense ceux qui pouvoient faciliter des

convois & des issues, & y laisserent garnison. Répondant ensuite à l'arrêt de proscription lancé contr'eux, ils taxerent d'impiété le décret fait à Ausbourg sur les matieres de religion, de tyrannie, les moyens déjà employés dans quelques contrées de la Germanie pour violenter les consciences & éteindre le flambeau de l'évangile; & déclarerent que puisqu'on les réduisoit à la dure nécessité de manquer d'obéissance à Dieu ou à l'empereur, leur choix n'étoit point douteux; qu'ils verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la religion & la patrie.

Charles n'ignoroit pas combien il étoit dangereux de laisser fermenter ces idées républicaines & religieuses, & que le seul moyen d'empêcher qu'elles n'échauffassent les têtes & ne produisissent un nouvel embrâsement, auroit été de se porter rapidement avec son armée sous les murs de ces villes rebelles, d'en chasser les théologiens & les ministres les plus accrédités, & de changer la forme du gouvernement municipal, comme il avoit déjà fait à Ulm & à Ausbourg. C'étoit son dessein, & il avoit plusieurs fois annoncé son départ; mais son corps répondoit mal à

---

AN. 1549.

*Dessins de  
l'empereur  
par rapport à  
la succession  
à l'empire.*

*Dépêches  
de Marillac.  
Recueil de  
Ribier.  
Stéidan.*

AN. 1549.

l'activité de son ame. Des attaques de goutte se succédoient presque sans interruption ; il ne s'en délivroit que par une diète austere & une inaction absolue : foible , décharné , perclus de presque tous ses membres , à peine dans un mois pouvoit-il sortir trois ou quatre fois de son appartement. Ses médecins lui annonçoient depuis quelques années , que le ciel rude de la Germanie , l'air humide & nébuleux des Pays-Bas , étoient également contraires à sa santé , & qu'il ne pouvoit prolonger ses jours qu'en allant , sans perdre de tems , fixer sa résidence , soit en Italie , soit dans une province tempérée d'Espagne. Il céda à leur avis ; & quoiqu'il parût bien dur à un esprit aussi ambitieux & aussi avide de gloire , de laisser achever par un autre ce qu'il avoit si heureusement commencé ; considérant cependant combien il étoit dangereux de vouloir lutter contre la nature , il appella auprès de lui Philippe son fils , fermement résolu , s'il pouvoit obtenir le consentement de ses sujets , de le substituer dès-lors à ses fonctions , à ses titres & à toute sa puissance ; & pour gouverner l'Espagne pendant l'absence de son fils , il

fit passer la mer à Maximilien, fils de Ferdinand son frere, & auquel il avoit fait épouser l'infante Ifabelle. Ce double trajet consuma un tems d'autant plus considérable, qu'André Doria ne crut pas devoir exposer aux périls de la traversée deux têtes si précieuses, sans s'être mis en état de n'avoir rien à redouter des corsaires Turcs, Algériens & François, qui infestoient la Méditerranée, agissoient de concert & trouvoient un asyle assuré dans les ports de Provence. Philippe aborda sans accident dans le port de Gênes; Henri l'envoya complimenter sur la frontiere du Piémont. Vassé, qu'on avoit chargé de cette honorable commission, n'augura pas favorablement de l'esprit de ce prince sur l'air gauche, le ton froid & traînant, avec lequel il répondit à son compliment. Au reste, il n'est pas bien surprenant qu'un courtisan François se soit trompé sur le compte de ce prince, puisque les Italiens, les Allemands & les Flamands, moins sensibles que nous aux belles manieres, n'en porteroient pas un jugement plus avantageux. Maurice, qui ne paroissoit plus à la cour de l'empereur depuis qu'il avoit reçu l'investi-



AN. 1549.

ture de la Saxe, alla trouver Philippe à Trente & le supplia d'employer ses bons offices pour l'élargissement du landgrave de Hesse, dont il n'osoit plus, disoit-il, importuner l'empereur, quoique son honneur ne lui permît pas de garder le silence. Philippe, à son arrivée dans les Pays-Bas, ne put se dispenser d'en parler à l'empereur, mais sans y attacher aucune espèce d'intérêt. Charles s'empressa, autant que sa santé le permettoit, de promener son fils dans les principales villes des dix-sept provinces, & de lui faire prêter partout serment de fidélité comme à son héritier.

L'été s'avançoit, & le roi, qui attendoit de mois en mois que l'empereur quittât la Flandre pour retourner en Allemagne, voyoit avec douleur que le terme de ce départ se prolongeoit toujours & devenoit plus incertain de jour en jour. Cependant les affaires d'Angleterre lui présentoient l'occasion la plus favorable qu'il pût désirer. Le duc de Somerset, qui regardoit comme une affaire capitale l'établissement de la réformation, venoit de soulever les communes par les changemens trop subits qu'il prescrivait

dans le culte public , & par des concessions indiscrettes qu'il faisoit aux grands , dont il vouloit gagner les suffrages. Forcé d'employer les forces & les finances de l'état à réprimer les soulèvemens , il se mettoit hors d'état de tenir tête aux François en Ecosse & dans le comté de Boulogne. Henri ne pouvant consentir à laisser échapper une occasion qui peut-être ne se présenteroit plus , & s'étant bien assuré que l'empereur , jusqu'à ce moment , n'avoit fait ni recrues , ni magasins , ni aucunes des dispositions qui précèdent nécessairement l'ouverture de la guerre , prit enfin la résolution de ne pas différer davantage : persistant cependant à voiler son projet , il envoya à la cour de Bruxelles quatre hérauts d'armes qui , suivant le rit antique , & après en avoir obtenu la permission de l'empereur , proclamèrent dans la grande cour du château les tournois qu'on alloit célébrer dans la rue Saint-Antoine , & inviterent de la part des *tenans* tous les chevaliers désireux d'acquérir de l'honneur de s'y rendre au jour indiqué.

L'entrée du roi se fit le 16 de Juin & fut suivie , deux jours après , de

Entrée du  
roi à Paris.

celle de la reine , qui venoit d'être  
 AN. 1549. couronnée à Saint-Denis. Les tournois  
 Lit de justice. commencerent le lendemain , & rem-  
 Belleforêt, plirent sous différentes formes tout le  
 Annales. resté du mois. Le 2 de Juillet, le roi  
 Matthieu. alla tenir son lit de justice au parle-  
 Regist. du ment , accompagné des princes , ducs ,  
 Parlement. cardinaux , grands officiers de la cou-  
 ronne , chevaliers de l'ordre du roi ,  
 conseillers d'état & maîtres des re-  
 quêtes. La reine & les dames y assiste-  
 rent dans des tribunes qui les déro-  
 boient à la vue des spectateurs. Après  
 qu'un héraut eut imposé silence , le roi  
 dit qu'étant venu , suivant l'usage , se  
 montrer au peuple de sa capitale , il  
 avoit voulu visiter sa cour de parlement  
 & recommander à tous ceux qui la com-  
 posoient , une prompte expédition de la  
 justice , ainsi que leur droit son chan-  
 celier. Alors Olivier prenant la parole ,  
 dit : » Le roi , en montant sur le trône ,  
 » a cru devoir ses premiers soins à la  
 » sûreté des places frontieres qui bor-  
 » dent le royaume & le garantissent  
 » d'une invasion subite de la part des  
 » étrangers. Dès qu'il eut reçu l'onction  
 » sacrée , il alla visiter celles de Pi-  
 » cardie , ordonna des réparations à la  
 » ville d'Ardres , & resserra par la conf-

» truction de nouveaux forts, les An-  
 » glois dans les limites étroites du  
 » comté de Boulogne. L'année sui-  
 » vante, il visita les places de Bour-  
 » gogne, de Bresse, de Savoye, de  
 » Piémont & du marquisat de Saluces,  
 » ordonnant par-tout les réparations  
 » nécessaires, & veillant à ce qu'elles  
 » fussent convenablement approvision-  
 » nées. Cependant au lieu de remer-  
 » cier le ciel de leur avoir donné un  
 » souverain si attentif à leur conser-  
 » vation, les peuples de quelques pro-  
 » vinces méridionales se porterent à  
 » cet excès de fureur & de démence  
 » qu'ils meconnurent son autorité,  
 » massacrèrent ses officiers, & arbore-  
 » rent sur leurs murailles l'étendard de  
 » la révoke. Il fallut envoyer contre  
 » eux une armée : par la prudence &  
 » par les soins de deux grands per-  
 » sonnages, la sédition a été prompte-  
 » ment étouffée; les chefs de la ré-  
 » volte ont été punis, & les peuples  
 » rentrés dans le devoir, ont donné  
 » des marques d'une parfaite soumission  
 » & d'un sincere repentir. Depuis que  
 » nos places frontieres réparées, le  
 » calme & la tranquillité solidement  
 » rétablis, ont permis au roi de se

» livrer à d'autres soins , il n'en a jugé  
 AN. 1549. » aucun plus digne de l'occuper que  
 » celui de veiller à l'exécution des loix  
 » & d'observer de quelle maniere la  
 » justice est administrée à ses sujers.  
 » C'est le motif qui l'engage à venir  
 » prendre séance dans cette compa-  
 » gnie , laquelle , en qualité de cour des  
 » pairs , est la justice souveraine du  
 » royaume , & doit être regardée non-  
 » seulement comme le plus ancien tri-  
 » bunal qui soit connu , mais encore  
 » comme celui qui dans tous les tems  
 » a joui de la plus haute réputation ,  
 » tant dans ce royaume que parmi les  
 » étrangers.

» Car bien qu'on ne puisse fixer par  
 » aucun monument historique l'épo-  
 » que de son origine , ni deviner de  
 » quelle maniere auparavant s'adminis-  
 » troit la justice en France , toutefois on  
 » tombe généralement d'accord que de  
 » toute ancienneté , elle se rendoit dans  
 » une assemblée de grands personnages  
 » élus & convoqués à cet effet , & que  
 » cette assemblée se nommoit parle-  
 » ment. Sous les règnes de S. Louis  
 » & de Philippe son fils , on tenoit en  
 » tems de paix trois ou quatre parle-  
 » mens par an ; Philippe le Bel les  
 » réduisit

» réduisit à deux , l'un d'été , l'autre  
» d'hiver ; & si l'on étoit en guerre ou-  
» verte , on ne tenoit que celui d'hi-  
» ver. Il est encore certain que sous le  
» règne de Philippe , fils de S. Louis ,  
» il n'y avoit rien de déterminé par  
» rapport au nombre de magistrats qui  
» devoient former cette assemblée ;  
» Philippe de Valois fut le premier qui  
» le réduisit à soixante-cinq , vingt  
» pour la grand'chambre , & le reste pour  
» les enquêtes ; en 1342 , la grand-cham-  
» bre se trouva composée de trente  
» conseillers , de quatre présidens & de  
» quatre maîtres des requêtes.

---

AN. 1549.

» L'autorité du parlement étoit si  
» bien établie dans ces anciens tems ,  
» que toutes les affaires , de quelque  
» nature qu'elles pussent être , y ressor-  
» tissoient : c'est dans ces assemblées  
» que les peuples s'adressoient au roi  
» pour obtenir la liberté d'élire leurs  
» évêques ; on y vuidoit les matieres des  
» défis ou des guerres privées , ainsi qu'il  
» paroît par l'arrêt rendu en 1309 entre  
» les comtes de Foix & d'Armagnac. Des  
» princes étrangers , & quelquefois  
» même de puissans souverains , le pre-  
» noient pour arbitre de leurs diffé-  
» rends ; témoin l'empereur Frédéric II

**AN. 1549.** » dans ses longs démêlés avec Inno-  
» cent IV. En 1312, le comte de Na-

» mur ne craignit point de soumettre  
» ses droits à la décision de ce tri-  
» bunal, quoiqu'il eût pour partie ad-  
» verse Charles de Valois, frere du  
» roi. Le prince de Tarente témoigna  
» la même confiance dans une contesta-  
» qu'il eut contre Charles de Bourgo-  
» gne, prince du sang, duc & pair de  
» France. Enfin le comte de Savoye &  
» le dauphin de Viennois, après une  
» sanglante guerre, soumirent leurs  
» droits respectifs sur la mouvance du  
» marquisat de Saluces à la décision de  
» ce même tribunal, qui jugea en fa-  
» veur du dauphin, & condamna le  
» comte à une amende de deux cens  
» mille écus d'or.

» Ces exemples montrent suffisam-  
» ment quelle idée on s'étoit formée  
» dans l'Europe entiere, des lumieres  
» & de l'intégrité de cette cour des  
» pairs, & jusqu'où s'étendoit sa com-  
» pétence. Le roi Jean, considérant que  
» les matieres d'état n'y étoient pas trai-  
» tées avec tout le secret requis, & que  
» d'ailleurs cette cour ne pouvoit plus  
» suffire à vuider la multitude d'affaires  
» dont elle étoit surchargée, ordonna

» que dorénavant elle ne connoîtroit en  
 » premiere instance que des causes des  
 » pairs de France, des prélats, des chapitres,  
 » des communautés, & des personnes  
 » qui par privilège ou ancien usage,  
 » avoient leurs causes commises à la  
 » cour du domaine, & par appel seulement  
 » des jugemens du prévôt de Paris,  
 » des baillis, sénéchaux, & autres juges  
 » qui ressortissoient directement à la cour.  
 » Toute matiere d'état lui fut interdite,  
 » à moins qu'il ne plût au roi de lui en  
 » envoyer la connoissance par une commission  
 » spéciale.

AN. 1549.

» Réduit à la simple administration  
 » de la justice contentieuse entre les  
 » particuliers, le parlement ne perdit  
 » rien de sa haute considération. Il la  
 » dut en partie aux lumières & à l'intégrité  
 » de ses membres, en partie à la protection  
 » de nos rois, qui respectant eux-mêmes  
 » les arrêts émanés de ce tribunal, tinrent  
 » la main à leur exécution & forcèrent tous  
 » leurs sujets, de quelque rang qu'ils  
 » fussent, à s'y soumettre. C'est cette  
 » attention persévérante de nos rois à  
 » maintenir l'empire des loix, qui en les  
 » élevant au-dessus de tous les autres mo-



AN. 1549. » marques anciens & modernes , a paru  
 » les approcher de la Divinité ; car Dieu  
 » ne veut & n'ordonne que des choses  
 » justes & équitables , & il cesseroit  
 » d'être Dieu , s'il cessoit un moment  
 » d'être juste. Un roi ne peut donc  
 » exercer un acte plus royal , plus au-  
 » guste & plus divin , que de plier la fierté  
 » du sceptre à la rigide observation des  
 » loix. *La république est heureuse , dit*  
 » *Platon , quand le souverain magistrat*  
 » *obéi de tous les citoyens , obéit lui-*  
 » *même à la loi.* Alexandre de Macé-  
 » doine ayant perdu un procès contre  
 » un de ses sujets , remercia ses juges  
 » d'avoir préféré la loi au roi. Le trop  
 » infortuné Charles VI donna un exem-  
 » ple de justice digne d'être transmis à  
 » la postérité la plus reculée. Ayant  
 » destitué dix officiers dont il ne tarda  
 » pas à reconnoître l'innocence , il pro-  
 » nonça contre lui-même cet arrêt : *Nous ,*  
 » *saïs en avoir été requis , mais de*  
 » *notre pur & noble office royal , au-*  
 » *quel appartient de rappeler & cor-*  
 » *riger tant notre fait comme l'autrui ,*  
 » *toutes les fois que nous connoissons*  
 » *qu'en icelui justice a été blessée ou pe-*  
 » *verrie , spécialement en grevant ou*  
 » *opprimant l'innocence ; avons déclaré*

» la privation & ce qui s'en est ensuivi ;  
 » avoir procédé de fait tant seulement & AN. 1549.  
 » non de droit ni de raison ; mais avoir  
 » été obtenue par fausse suggestion &  
 » très-grande importunité , & comme par  
 » impression , & non de notre franche vo-  
 » lonté , &c.

» Des loix équitables sont les liens  
 » de toute société bien ordonnée ; mais  
 » des loix écrites sont sourdes & muet-  
 » tes , & dès-lors incapables par elles-  
 » mêmes d'assurer le bonheur d'une so-  
 » ciété , si un premier magistrat ne les  
 » vivifie , ne leur imprime le mouve-  
 » ment & l'action. Ce premier ma-  
 » gistrat , quelque vigilant qu'il soit ,  
 » ne pouvant , dans une grande mo-  
 » narchie , s'acquitter par lui-même de la  
 » distribution de la justice , ou de l'ap-  
 » plication de la loi à tous les cas par-  
 » ticuliers , est forcé de s'en décharger  
 » sur un grand nombre d'officiers qui  
 » le remplacent dans cette fonction au-  
 » guste , & doivent être regardés comme  
 » ses représentans. Puisqu'il les choisit ,  
 » il se rend responsable de leur con-  
 » duite , & s'il choisit mal , toutes les  
 » fautes qu'ils peuvent commettre par  
 » prévarication ou par ignorance , lui  
 » seront imputées. La science , les

AN. 1549. » mœurs, la probité, sont les seules  
 » qualités qu'il doit considérer; il  
 » faut aussi avoir égard à l'âge, puisque  
 » les ans donnent de la maturité &  
 » que les cheveux blancs impriment  
 » du respect. Les dissipateurs, les ava-  
 » res, doivent être soigneusement écar-  
 » tés : Scipion interrogé sur le choix  
 » de deux hommes qui briguoient le  
 » gouvernement d'une province & qui  
 » partageoient le sénat, les exclut l'un  
 » & l'autre, *l'un, dit-il, parce qu'il ne*  
 » *possède plus rien, & l'autre, parce*  
 » *que rien ne lui suffit.*

» Pour venir maintenant à l'appli-  
 » cation de ces principes & à l'objet  
 » particulier qui nous rassemble, le  
 » roi, notre souverain seigneur, vous  
 » déclare par ma bouche, qu'il appor-  
 » tera encore plus d'attention que n'en  
 » apporta aucun de ses prédécesseurs,  
 » à ce que la justice soit écoutée & res-  
 » pectée dans son royaume; qu'il main-  
 » tiendra vos arrêts, & ne conférera  
 » aucun office de magistrature qu'à des  
 » hommes d'une vertu éprouvée. C'est  
 » à vous, messieurs, à correspondre aux  
 » intentions de votre souverain, en ren-  
 » dant une justice impartiale, sans ac-  
 » ception de personne; de sorte que

» vos arrêts portent l'empreinte de la  
 » sainteté de vos mœurs , & que vous  
 » foyez prêts , s'il arrive que le roi dé-  
 » fire d'en savoir les motifs , à lui en  
 » rendre un compte fidèle. Dans les  
 » matieres criminelles , n'oubliez ja-  
 » mais , d'une part , que l'on ne doit  
 » point se porter à couper un membre ,  
 » à moins que le corps entier ne péri-  
 » clitât sans cette cruelle opération , &  
 » de l'autre , qu'en usant de trop d'in-  
 » dulgence contre les méchans , on  
 » conspire contre les bons. Les pau-  
 » vres sont spécialement sous votre  
 » sauve-garde , & tous ceux qui man-  
 » quent d'appui , en doivent trouver un  
 » dans votre humanité. Empêchez que  
 » les loix & les ordonnances ne ressem-  
 » blent parmi nous aux toiles d'arai-  
 » gnée qui n'arrêtent que les mou-  
 » cheron ; un état touche à sa rui-  
 » ne , quand pour un même fait des  
 » citoyens sont punis de peines capi-  
 » tales , & que d'autres ne sont pas même  
 » inquiétés. C'est principalement con-  
 » tre les juges prévaricateurs que vous  
 » devez déployer toute la sévérité des  
 » loix , soit qu'ils soient vos compa-  
 » gnons , ou simplement vos justicia-  
 » bles. Les fraudes , les rapines , les

AN. 1549. » tergiversations des procureurs, mé-  
 » ritent de votre part une attention par-  
 » ticulière; les laisser impunies, c'est  
 » en quelque sorte vous en déclarer  
 » complices. Une prompte expédition  
 » est requise pour les affaires courantes;  
 » faites en sorte du moins que les frais  
 » n'excèdent jamais la valeur de la  
 » chose contestée : mais sur-tout pre-  
 » nez garde que d'un arrêt équivoque  
 » ou mal rédigé, il ne naisse un nou-  
 » veau procès plus long & quelquefois  
 » plus dispendieux que le premier : c'est  
 » de tous les abus le plus propre à  
 » deshonorer la justice & ses ministres.  
 » Caton le censeur assistant à une déli-  
 » bération du sénat Romain, où l'on  
 » proposoit de construire des vestibules  
 » & un portique qui garantissent les ju-  
 » ges & les plaideurs des injures de  
 » l'air, dit qu'il feroit bien plus utile  
 » de paver de pointes de fer toutes les  
 » avenues du barreau.

» Enfin, messieurs, rappelez-vous  
 » de quels hommes vous tenez la place;  
 » rendez à l'état ces magistrats que leur  
 » intégrité, leur austère probité & leur  
 » application au travail, firent chérir &  
 » vénérer de nos ayeux. Acquittez-en-  
 » vers Dieu la conscience du roi & la

» vôtre , & alors comptez hardiment  
 » sur sa bienveillance ; autrement il y  
 » pourvoira , de maniere cependant que  
 » la peine & la honte ne retombent  
 » que sur les vrais coupables «.

AN. 1549.

Lizer, premier président, remercia le roi de l'honneur qu'il faisoit à la cour ; tâchant ensuite de découvrir les raisons du nom de *lit de justice* que l'on est dans l'usage de donner aux séances que les rois tiennent au parlement, il dit qu'il n'en falloit point chercher d'autres que le doux repos & la parfaite sécurité que goûtoit la nation toutes les fois qu'elle voyoit son souverain s'occuper de la justice. & siéger dans le temple où elle rend ses oracles. Entassant, suivant le mauvais goût du siècle, une foule de passages des livres saints, des historiens, des poètes, des orateurs & des philosophes, où la justice est exaltée, il prouva longuement que le premier devoir & la plus auguste fonction d'un roi étoit de rendre la justice ou de veiller du moins à ce qu'elle fût rendue en son nom. Venant enfin aux reproches que le chancelier leur avoit adressés d'une maniere indirecte & par forme d'avis, il supplia le roi de ne pas croire légèrement aux

AN. 1549.

rapports qu'on ne manquoit pas de lui faire contre ses officiers, & de vouloir bien songer qu'il étoit moralement impossible qu'ils rendissent un arrêt sans mécontenter au moins une des parties, en un mot, d'imiter la conduite d'Alexandre, qui lorsqu'on médisoit de quelqu'un en sa présence, se bouchoit une oreille pour laisser une porte toujours ouverte à la justification : il ajouta qu'il y avoit des abus dans l'administration de la justice, que le parlement en gémissoit, mais qu'il n'osoit entreprendre de les réformer, parce que ceux qui en profitoient, obtenoient trop facilement des lettres d'évocation : qu'il y avoit sans doute des cas où de pareilles lettres pouvoient avoir leur utilité, mais que ces cas étoient rares, & qu'en général, on n'en devoit jamais accorder en matiere criminelle, puisqu'on ne les sollicitoit que dans la vue de soustraire un criminel au glaive de la justice : que c'étoit un autre abus plus intolérable encore que le précédent, de disposer de la confiscation d'un accusé avant que sa sentence eût été prononcée, & d'assigner au dénonciateur le tiers de l'amende : que l'excessive longueur des procès dont on se

plaignoit avec raison , provenoit encore moins des chicanes des procureurs que de l'ignorance des juges subalternes , qui ne savoient ni instruire une affaire , ni rédiger un jugement : qu'il feroit à propos de composer à leur usage un livre de formules dans lesquelles on les obligeroit de se renfermer ; qu'en attendant que ce travail fût exécuté , on feroit peut-être bien d'interdire ceux qui étoient absolument incapables de remplir leurs fonctions : que par rapport aux magistrats qui composoient son parlement , ils travailloient sans relâche à faire respecter son autorité , & n'avoient d'autre ambition que de mériter de plus en plus sa confiance.

Deux jours après , on fit la recherche des procureurs , & on en destitua trois ou quatre qu'on surprit en contravention directe avec les ordonnances : d'autres un peu moins coupables furent suspendus de leurs fonctions pour quelques mois ; tous furent assujettis à un nouveau règlement.

Au sortir du palais , le roi ordonna pour le lendemain une procession générale , où l'on porta toutes les reliques des principales églises de Paris , & à laquelle il assista avec la reine , les

Procession  
générale.

Felibien ,  
Histoire de  
Paris.



AN. 1549.

princes, les dames, & tout ce qui formoit la cour. Après le dîner, il tint dans une des salles du palais épiscopal une assemblée de notables, qui avoit pour objet de chercher les moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie. Le cardinal de Guise parla pour le clergé, Lizet pour les magistrats, & le prévôt des marchands, pour le peuple; tous trois s'accorderent à supplier le roi de remettre en vigueur les anciens édits, & de prendre plus de précautions que l'on n'avoit fait sur la fin du dernier règne, pour en assurer l'exécution. Les prisons de la conciergerie étoient remplies de ces malheureux sectateurs de Calvin; ils étoient depuis long-tems condamnés aux flammes; mais par une bizarrerie presque inconcevable & qui prouve combien les mœurs étoient encore féroces, on les avoit précieusement réservés pour servir de spectacle dans des jours consacrés au plaisir & à la joie. On les sépara par bandes, & l'on alluma dans la même soirée des bûchers sur le parvis de l'église Notre-Dame, à la place Maubert, à la Grève & dans la rue Saint-Antoine. Le roi, en s'en retournant au palais des Tournelles, fut témoin de ces scènes d'horreur, en

tendit les hurlemens de ces malheureux , & reconnut , dit-on , avec un saisissement de cœur , la voix d'un des bas officiers de sa chambre , qu'il avoit autrefois affectionné.

Pour couronner par un grand spectacle des fêtes si disparates , les officiers municipaux avoient fait élever dans l'isle de Louviers un fort sur le modèle de la ville de Boulogne , & jetter sur un des bras de la Seine un pont pour donner passage aux troupes qui devoient aller l'assaillir. Sur les deux rives opposées de l'autre bras de cette rivière , on avoit rangé un nombre égal de barques & de batelets , afin de donner à la cour une double représentation d'un combat naval & d'un assaut. Quoiqu'on eût eu la précaution d'ôter aux combattans les armes meurtrières , plusieurs furent assommés , d'autres noyés ou estropiés. Après bien des assauts , le fort fut emporté.

Henri acceptant l'augure , se mit le lendemain en marche , escorté d'un corps nombreux de gentilshommes qui étoient accourus de toutes les provinces du royaume , & qui après avoir pris part aux divertissemens , auroient rougi de l'abandonner lorsqu'il mar-

AN. 1549.

Guerre contre les Anglois dans le comté de Boulogne.

Dépêches de Marillac. Godwin , Ann. d'Angleterre.

**AN. 1549.** *Rapin, Thoyras. De Thou. Belcarius. Belleforêt.* choit à l'ennemi. Il joignit, vers le milieu du mois d'Août, les troupes qui l'attendoient sur la frontiere. Malgré toutes les précautions qu'on avoit prises, le projet avoit transpiré. Le duc de Sommerfet en avoit été instruit d'assez bonne-heure, mais forcé d'opposer aux mutins les troupes qu'il avoit sur pied, tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de s'adresser à l'empereur, en lui remontrant que les possessions de l'Angleterre sur le Continent, couvrant une partie de la frontiere des Pays-Bas, & servant d'entrepôt à un commerce très-lucratif pour ses sujets, ne pouvoient sous ce double aspect lui paroître un objet étranger ou indifférent. Que cependant les François, sans aucune déclaration de guerre, se préparoient sourdement à les envahir, & que dans l'embarras où des troubles intestins jettoient l'Angleterre, il étoit à craindre qu'ils ne consommassent leur injuste entreprise, si l'empereur ne prenoit en main la cause de ses alliés, comme il y étoit obligé, tant par les anciens traités entre l'Angleterre & les ducs de Bourgogne, que par le dernier qu'il avoit lui-même conclu avec Henri VIII, & par lequel

ils s'étoient réciproquement obligés à s'entre-garantir toutes leurs possessions. La peinture que fit l'ambassadeur du triste état de l'Angleterre, n'étoit point propre à gagner l'empereur : d'ailleurs les affaires qui lui restoient à terminer en Allemagne & qui lui tenoient beaucoup plus au cœur que l'intérêt qu'il pouvoit prendre à une puissance voisine, ne lui permettoient pas d'en venir dans ce moment à une rupture ouverte avec la France. Il répondit donc que les traités qu'on lui alléguoit, étoient tous antérieurs à la conquête de Boulogne, & que par conséquent il n'avoit pû garantir aux Anglois une possession qu'ils n'avoient pas. Qu'il avoit depuis conclu un traité à Crespi avec la France, lequel lui lioit les mains, tant que cette couronne en observeroit les conditions : qu'il n'avoit donc aucun droit de se mêler de ce qui regardoit Boulogne, mais que s'il arrivoit qu'à l'occasion de cette guerre les François attaquaissent Calais, ou même entraissent sur les terres de l'ancienne conquête, il ne manqueroit pas de se déclarer & de fournir tous les secours dont on auroit besoin. Il fit la même réponse, mais d'un ton aigre & qui

**—** sentoit la menace, au ministre de France, chargé de l'informer des raisons & de l'objet de cette prise d'armes.

AN. 1549.

Le roi, à la tête d'une armée infiniment plus nombreuse qu'elle n'auroit été s'il eût pu compter sur la neutralité de l'empereur, investit le fort de Sel-lacques, le foudroya pendant quatre ou cinq heures, & livra un assaut général. La place fut emportée, & le peu d'Anglois qui échapperent, coururent se réfugier dans Ambleteuse, où les François ne tarderent pas à les suivre : après quinze ou vingt volées de canon, la garnison demanda à capituler, & n'obtint que la permission de se retirer où bon lui sembleroit sans armes & bagages. Le fort de Blaquenai n'attendit pas le siège ; le commandant députa vers le connétable, pour demander le même traitement qu'on venoit d'accorder à la garnison d'Ambleteuse, ce qui appréta beaucoup à rire aux François, qui ne concevoient pas comment il envoyoit si loin chercher une permission qu'il pouvoit bien prendre de lui-même ; & d'une manière plus honorable. C'est en effet le parti que prit la garnison de Mont-Lambert. Chargée de ses effets les plus précieux,

& brûlant tout ce qu'elle ne pouvoit emporter, elle se retira dans la ville de Boulogne. Il ne restoit plus aux Anglois que cette place & la tour d'ordre, qui en étoit si proche qu'il falloit les attaquer toutes les deux à la fois. L'armée s'en approcha, & comme on ne pouvoit se flatter de les réduire que par un siège, on tira des tranchées, où l'on employa jusqu'à six mille pionniers. Les pluies d'automne, qui commencent de meilleure heure & sont plus abondantes dans cette contrée que partout ailleurs, firent bientôt abandonner les travaux. Le roi se contentant d'élever à la hâte des bastions sur la côte, pour en défendre l'approche aux bâtimens Anglois, & de distribuer une partie de son armée dans les forts dont il venoit de s'emparer, remercia le corps de Noblesse volontaire qui l'avoit accompagné, & remit au retour de la belle saison, à terminer ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Ce premier succès fut suivi d'un autre qui le flatta d'autant plus agréablement que c'étoit une sorte de triomphe personnel sur son rival. Les députés des Suisses vinrent jurer le renouvelle-

Renouvellement de l'alliance avec les Suisses.

Manusc. de Fantanieu.

ment de leurs alliances avec la France ;  
 AN. 1549. pour toute la durée de la vie du roi  
*Recueil de* & cinq ans après sa mort. Depuis son  
*traités.* avènement au trône, Henri sollicitoit  
 avec la plus grande chaleur ce renou-  
 vellement, & n'avoit pû jusqu'à ce  
 moment tirer aucune réponse satisfai-  
 sante., parce qu'il avoit à combattre la  
 brigue de l'empereur, qui mettoit tout  
 en œuvre pour le supplanter auprès des  
 Cantons. Le roi s'en étant plaint,  
 comme d'un procédé qu'il n'auroit ja-  
 mais attendu d'un prince qui se disoit  
 son ami, l'empereur s'étoit contenté de  
 répondre qu'il étoit par la position de ses  
 états, tout aussi voisin des Suisses que le  
 roi son frere, & que si l'alliance de ce  
 peuple étoit un avantage, il ne voyoit  
 pas pourquoi il lui seroit défendu d'y  
 prétendre. Les Cantons, flattés de se  
 voir recherchés par deux souverains si  
 puissans, & ne risquant qu'à gagner en  
 ne se pressant pas, écoutoient tran-  
 quillement ce qu'on avoit à leur pro-  
 poser, demandoient du tems pour en  
 communiquer avec leurs alliés, & ne  
 manquoient jamais de trouver un pré-  
 texte pour éloigner la conclusion. Les  
 protestans, qui montroient plus de  
 bonne volonté que les catholiques,

paroissoient craindre que s'ils s'allioient sans eux avec la France, ceux-ci, par dépit, ne se liguassent sur-le-champ avec l'empereur, & ne leur missent sur les bras toutes les forces de la redoutable maison d'Autriche. Les catholiques, qui n'avoient rien de pareil à alléguer, se retranchoient sur l'inobservation de quelques articles des traités précédens, & vouloient qu'avant tout, on tombât d'accord sur quelques points qui avoient occasionné des débats sous le dernier règne; les plénipotentiaires François ayant averti le roi qu'on ne termineroit cette négociation qu'avec de l'argent, furent autorisés à offrir d'augmenter d'un tiers la solde des troupes & les pensions qu'on payoit, même en tems de paix, à chaque Canton. Alors plus de difficultés, catholiques & protestans, tous brûlerent de renouveler les traités, & de passer condamnation sur ce qui avoit occasionné de longs débats. Outre le choix du colonel-général, qui avoit toujours appartenu au roi, on lui laissa celui des capitaines particuliers, pourvu qu'il ne les prît que du corps de la nation. Il acquit le droit de séparer les Suisses dans des quartiers différens, de les distri-

AN. 1549.



AN. 1549

buer dans des garnisons , & de les faire servir par tout où bon lui sembleroit , excepté sur mer. On trouva bon qu'il prît dans le traité les titres *de duc de Milan , de comte d'Ast , & de seigneur de Gennes* , & on lui garantit toutes ses possessions , tant en-deça qu'au-delà des monts. Deux Cantons , Zurich & Berne , se refuserent encore à cette alliance , mais par principe de conscience & pour se conformer à la doctrine de Zuingle leur réformateur.

Abolition  
de la gabelle  
dans les pro-  
vinces au-  
delà de la  
Loire.

*Du Bou-  
chet , Ann.  
d'Aquit.*

*Recueil  
d'Ordonn.*

Cet accroissement de dépense , & le besoin de faire de nouveaux fonds pour achever au printems la réduction de Boulogne , disposerent à étouter favorablement la requête que présenterent au conseil les députés de Poitou tant en leur propre nom que comme chargés de procuration de plusieurs autres provinces. Les poitevins , quoique aussi affligés & aussi mécontents que leurs voisins de l'impôt de la gabelle , étoient restés dans le devoir , & cette considération seule méritoit qu'on les écoutât. Ils représenterent que la gabelle & les vexations qui en étoient inséparables , dévastoient en peu d'années des provinces , dont toutes les ressources & presque toute l'industrie se réduisoient

à la pêche & à la nourriture du bétail. Qu'il étoit juste sans doute que tous les sujets partageassent également, s'il étoit possible, les charges de l'Etat, mais qu'il n'étoit pas moins incontestable que l'impôt devoit être analogue à la nature des productions de chaque contrée, & ne jamais ôter au peuple les moyens d'exercer son industrie, & de se procurer des subsistances. Qu'on se tromperoit, si l'on croyoit le calme rétabli dans la Guyenne & dans les provinces voisines; qu'à la vérité le peuple ne songeoit plus à s'attrouper & à se faire justice des gabelleurs, mais qu'il s'évadoit sans rien dire, & alloit chercher chez l'étranger une subsistance qu'il ne trouvoit plus dans sa patrie; que plus de dix mille familles avoient déjà pris ce funeste parti, que d'autres étoient sur le point de les suivre, & que ces belles provinces se changeroient en un désert, si le gouvernement ne coupoit promptement la racine du mal, en les délivrant de la gabelle, & en se contentant de l'ancien droit du *quart & demi*: que pour montrer le zèle dont ils étoient animés & suppléer au vuide momentané que la grace qu'ils sollicitoient pouvoit

AN. 1549.

**AN. 1549.** causer dans la destination des revenus de l'état ; ils offroient à titre d'indemnité & de rachat perpétuel , au nom & comme fondés de procuration des provinces de Poitou , d'Aunis , de Saintonge , de Guyenne , d'Angoumois & Périgord , la somme de deux cens mille écus d'or. Cette offre fut acceptée , on y ajouta seulement une somme de vingt-cinq mille livres , destinée à rembourser ceux qui avoient acheté des offices de receveurs des greniers à sel. A ce prix le roi fit grace à la ville de Bordeaux , de l'amende particuliere à laquelle le connétable l'avoit condamnée , conserva l'hôtel de ville qui avoit dû être démoli , rétablit l'ancien parlement , rendit aux bourgeois une partie de leurs privilèges , & une forme d'administration municipale , conforme à celle de la ville de Paris. La confiance se rétablit dans ces provinces désolées & ne tarda pas à y ramener l'abondance & la paix.

Négociation avec l'Angleterre sur le recouvrement de Boulogne.

Manusc. du cab. de Fontenay.

L'Angleterre , au contraire , étoit dans une fermentation générale : à la première nouvelle des pertes essuyées dans le territoire de Boulogne & du danger qui menaçoit cette place , le peuple de Londres se souleva contre

le duc de Sommerfet, & les seigneurs que Henri VIII avoit nommés avec le duc pour former le conseil de la régence pendant la minorité de son fils ; indignés qu'un homme qui n'avoit dû être que leur égal se fût établi leur supérieur, en se conférant de sa propre autorité le titre de protecteur, tinrent une assemblée, & bien sûrs d'être avoués par la nation ils le dégradèrent, & défendirent sous les peines les plus sévères à tous les magistrats de lui obéir. Sommerfet s'enfuit à Windsor, où il vouloit assembler une armée : abandonné par ceux qu'il regardoit comme ses meilleurs amis, il ne lui resta d'autre parti à prendre que de venir se remettre entre les mains de ses ennemis, qui l'enfermerent dans une étroite prison. Le comte de Warwick, qui succéda à son autorité, ne se trouva pas dans un médiocre embarras. N'apercevant aucun moyen possible de sauver Boulogne avec les seules forces d'Angleterre, il eut recours une seconde fois à l'empereur, & pour l'intéresser à la conservation de cette conquête, il offroit au nom du roi son maître d'en faire hommage à l'empereur, & de la tenir de lui comme souverain des

AN. 1549.

*Rapin*
*Thoyras.*
*Rymer.*
*De Thou.*

AN. 1549.

Pays-Bas. Charles , qui auroit eu lui-même bien de la peine à sauver Boulogne en l'état où elle étoit réduite , & qui considéroit que les Anglois ne lui offroient que ce qui ne leur appartenoit déjà plus , persista dans sa première réponse , & résista aux prières & aux instances de la reine de Hongrie sa sœur , qui se passionnoit bien moins pour les Anglois qu'elle ne haïssoit les François. Repoussé par l'empereur , Warwick en étoit réduit à traiter directement avec les François , mais voudroient-ils seulement l'écouter , & n'exposeroit-il pas le ministre qu'il chargeroit d'une négociation si désespérée , à recevoir un affront qui retomberoit sur son maître & sur lui ? dans cet embarras , il jeta les yeux sur un Italien adroit , nommé Guidotti , marchand établi à Londres , mais à qui des relations de commerce donnoient entrée dans beaucoup de grandes maisons de France. Il lui expliqua ses vues , & ne lui mit entre les mains qu'une simple lettre de créance , qu'il lui ordonna même de tenir secrète. Guidotti vint à Paris , s'introduisit dans la maison du connétable , & trouva moyen d'obtenir une audience secrète. Là , dépouillant toute feinte , il dit que  
les

les François prendroient infailliblement Boulogne, que le comte de Warwick, AN. 1549. qui l'envoyoit, en étoit lui-même bien convaincu ; qu'il étoit également certain que cette place , abondamment pourvue de tout ce qu'il falloit pour se défendre pendant une année entière , ne se rendroit qu'à la dernière extrémité : que ce siège feroit couler beaucoup de sang , & peut-être le sang le plus précieux de la France , puisqu'un boulet de canon , une balle , pouvoit atteindre le roi , le connétable , ses enfans ou ses neveux , comme le dernier goujat de l'armée : que très-certainement encore la dépense monteroit à des sommes énormes , puisqu'il faudroit une armée d'observation du côté des Pays-Bas , une flotte pour bloquer le port , indépendamment des troupes employées aux opérations du siège : que cette première dépense en entraîneroit nécessairement une autre , puisque les Anglois , fermement résolus de ne capituler que lorsqu'il ne leur resteroit plus aucun moyen de se défendre , ne livreroient aux François qu'un monceau de ruines , & qu'il faudroit réédifier une nouvelle ville : que cette conquête

AN. 1549.

si dispendieuse ne termineroit point encore la guerre ; qu'à la vérité les Anglois se tiendroient sur la défensive tant qu'ils auroient seuls à lutter contre les François , mais qu'ils étoient bien assurés que l'empereur ne tarderoit pas à se mettre de la partie , & qu'alors ils ne manqueroient pas de moyens de réparer leurs pertes. Que le comte de Warwick prioit le connétable de pèsér avec sa prudence ordinaire toutes ces considérations , & d'examiner sans partialité s'il ne seroit pas plus utile aux deux nations de transiger amicalement sur une guerre qui les épuisoit en pure perte , & de réunir leurs forces pour tirer l'Allemagne de l'oppression. Qu'il n'en coûteroit à la France qu'une somme modique , & moindre peut-être que la dépense du siège de Boulogne , pendant six mois seulement ; mais que cette somme étoit absolument nécessaire pour faire illusion au peuple Anglois , & sauver la réputation du nouveau ministère. Le connétable , après y avoir rêvé pendant quelques minutes , goûta ces raisons , se chargea de les faire valoir au conseil du roi , & fit dire à Warwick que s'il persistoit dans les mêmes sentimens , il pouvoit en

toute sûreté envoyer des plénipotentiaires à Boulogne.

AN. 1549.

La proposition du connétable éprouva une forte résistance dans le conseil : les raisons dont il l'appuyoit parurent à plusieurs ou frivoles ou tirées de bien loin. Le danger que ce siège ne coûtât à la France un sang précieux, étoit commun à tous les combats : il étoit même moins grand dans un siège que dans une simple rencontre, puisque dans le premier cas, ceux qui avoient cet excès de prudence, étoient les maîtres de se tenir à l'écart : on calculoit la dépense que coûteroit par mois l'entretien de deux ou trois armées ; mais comptoit-on pour rien l'honneur de la nation qu'on sacrifioit à un si petit intérêt ? seroit-il dit que jamais la France ne sortiroit d'une guerre avec l'Angleterre, sans acheter la paix à beaux deniers comptans ? quelles conjonctures plus favorables attendoit-on pour effacer cette flétrissure ? Léon Strozzi avec ses galères venoit de rencontrer la flotte Angloise, avoit coulé à fond plusieurs vaisseaux, & forcé les autres de se réfugier dans leurs ports. En Ecosse, Paul de Thernes avoit pris d'assaut le fort de Brochtaï, réduit la garnison Angloise



AN. 1549

à mettre le feu à la ville d'Hadington pour s'enfuir à Barwick & assiégeoit les derniers châteaux qui restassent aux Anglois en Ecosse ; avant la fin de la campagne il seroit dans le cas de transporter chez eux le théâtre de la guerre. Quant à la ville de Boulogne , personne n'ignoroit à quelles fâcheuses extrémités elle alloit incessamment se trouver réduite ; forcée de nourrir les garnisons & les familles qui s'y étoient réfugiées de tous les forts qu'on avoit pris , sans communication avec Calais ni avec l'Angleterre , & conséquemment sans espérance de recevoir ni rafraîchissemens ni secours ; étoit-ce donc dans une pareille position qu'on pouvoit se résoudre à l'acheter ? Si du moins elle appartenoit à ceux qui vouloient la vendre , s'ils avoient sur cette place des droits bien établis ou d'anciennes prétentions , le marché seroit moins honteux & pourroit être excusé par un motif d'équité naturelle ; mais l'Europe entière savoit que tous leurs titres se réduisoient à une surprise & à la force : on ne pouvoit donc excuser un si honteux trafic , que par l'espérance de se concilier à ce prix la nation Angloise. Mais ne risquoit-on pas de s'abâter ? &

n'étoit-ce pas , au contraire , l'inviter à tout ofer contre nous , que de lui présenter la perspective séduisante , ou de garder ses conquêtes , ou de nous les vendre ?

---

 AN. 1549.

Le connétable , qui ne se désistoit pas aisément , & qui dans cette occasion jugeoit sainement qu'il étoit de la dernière importance d'ôter aux Anglois tout motif de se liguier avec l'empereur , laissa dire tout ce qu'on voulut , & fit expédier de pleins-pouvoirs à François de Montmorenci son frere , seigneur de Rochepot , à Gaspard de Coligni son neveu , seigneur de Châtillon , à André Guillard , seigneur du Mortier , & à Guillaume Bochetel , seigneur de Sassi , l'un conseiller , l'autre secrétaire d'Etat. Ils se transporterent au fort d'Outreau , & ne tarderent pas à s'aboucher avec les commissaires Anglois qui étoient déjà arrivés à Boulogne. Leurs instructions , qui ne paroissoient avoir été faites que pour jeter de la poudre aux yeux de la nation , porroient que si les François propoisoient le mariage d'Edouard avec une fille de leur roi , ils ne prissent là-dessus aucun engagement positif , moyen adroit d'insinuer un arrangement qu'ils dési-

---

 AN. 1550.

**AN. 1550.** roient, & qu'ils craignoient apparemment que la France ne rejetât, à cause de la différence des religions, car Edouard avoit embrassé la doctrine de Luther. Ils avoient ordre de demander que Henri renvoyât la jeune reine d'Écosse dans son royaume; qu'il payât les deux millions d'écus d'or stipulés pour la reddition de Boulogne, & s'obligeât d'acquitter la pension de cinquante mille écus, qui par le compromis passé entre François I & Henri VIII, devoit tenir lieu aux rois d'Angleterre de leurs droits sur plusieurs provinces de France; à ces conditions, il leur étoit permis de stipuler la reddition de Boulogne. Comme le ministère Anglois avoit prévu qu'ils n'avanceroient pas beaucoup avec de pareilles instructions, il ne tarda pas à leur en envoyer d'autres, par lesquelles on les autorisoit à se désister de toutes ces demandes ridicules, & à s'obliger non-seulement à rendre sur-le-champ la ville de Boulogne avec l'artillerie & toutes les munitions qui s'y trouvoient, mais en outre tous les châteaux que les Anglois tenoient encore en Écosse moyennant une indemnité en argent

telle qu'ils pourroient l'obtenir , tant pour l'artillerie & les munitions qu'ils abandonnoient , que pour les réparations. & nouvelles fortifications qui avoient été faites à Boulogne. Les plénipotentiaires François réduisirent cette indemnité à une somme de quatre cens mille écus qui ne répondoit pas au tiers de la dépense que les Anglois avoient faite. On ne stipula rien sur le mariage d'Edouard , il paroît cependant que les premiers propos en furent jettés dans ces conférences : car presque aussi-tôt après , les deux rois ayant pris le parti de s'envoyer respectivement le collier de leur ordre en signe de fraternité , les ambassadeurs Anglois , qui apportèrent l'ordre de la jarretiere , rédigerent le contrat de mariage de leur jeune monarque avec Madame Elisabeth , fille aînée du roi. On en remit la célébration au tems où la princesse auroit douze ans accomplis ; mais dès ce moment Edouard conçut pour son beau-pere une estime & une tendresse qu'il conserva jusqu'au tombeau. Le maréchal de Saint-André , que le roi avoit choisi pour porter en Angleterre le collier de saint-Michel , forma son cortège de cent gentilshommes des

AN. 1550

meilleures maisons du royaume. Vou-  
lant donner à Londres un échantillon  
du faste & du luxe de la cour de  
France , il avoit établi différens relais,  
chacun de douze chevaux , qui mar-  
choient jour & nuit , & n'avoient point  
d'autre destination que de fournir sa  
table de tout ce qu'il y avoit de plus  
exquis dans nos provinces en gibier  
& en fruits ; *de sorte , ajoute un témoin  
oculaire , que les milords maudissoient  
l'intempérie de leur climat qui les privoit  
de tant de raretés.*

Conduite  
de la France  
à l'égard de  
l'empereur.

Dépêches  
de Marillac.

Peu s'en fallut que ce voyage ne don-  
nât occasion à une rupture ouverte en-  
tre la France & l'Empire. La gouver-  
nante des Pays-Bas , jalouse des liai-  
sons étroites que la France prenoit  
avec l'Angleterre , avoit mis en mer  
une escadre de douze vaisseaux armés  
en guerre qui croisoient dans la Man-  
che , à la hauteur du port de Douvres.  
Saint-André s'imagina trop légèrement  
peut-être , qu'ils étoient destinés à l'en-  
lever. Quittant la route de Boulogne ,  
il prit celle de Dieppe , & fit arrêter  
dans ce port , pour lui tenir lieu d'ôta-  
ges , trois navires Flamands richement  
chargés , avec ordre de ne les relâcher  
que lorsqu'on recevroit la nouvelle de

son arrivée en Angleterre. La gouvernante, par droit de représailles, mit sous sa main tous les navires François qui étoient dans les différens ports des Pays-Bas, & quoique les vaisseaux qu'elle reclamoit ne tardassent pas à rentrer sans aucun dommage dans leur patrie, & que le ministre François qui résidoit à Bruxelles déclarât au nom du roi son maître qu'on n'avoit à la cour aucune connoissance qu'ils eussent été arrêtés, elle refusa assez long-tems de se payer de cette excuse, & ne consentit enfin à rendre la liberté aux marchands François, qu'avec des formalités très-dispendieuses, & une suite de délais infiniment préjudiciables. Le roi prit encore le parti de dissimuler; il rendit même à l'empereur un office qui témoignoit extérieurement le désir qu'il avoit de vivre avec lui en bon voisin.

Il y avoit dans les Ardennes un vieux château avantageusement situé, nommé Linchant. Le seigneur de Roignac, qui l'habitoit, en avoit fait un repaire de brigands. Avec eux il désoloit la frontiere, & pouffoit quelquefois ses courses bien avant dans les Pays-Bas. L'empereur s'en étoit plaint, car bien que Roignac

**AN. 1550.** tranchât du souverain & n'épargnât pas plus les François que les sujets de l'empereur, cependant on pouvoit à la rigueur s'en prendre au roi, puisque le château de Linchant, quoique sur les limites des deux Etats, étoit censé appartenir à la France. Le roi y fit marcher des troupes, qui en délogerent les brigands, & le rasèrent jusqu'aux fondemens.

Tandis que Marillac, son ambassadeur auprès de l'empereur, faisoit valoir ce service, & offroit, en termes généraux, une pareille satisfaction sur tous les objets qui pouvoient engendrer du refroidissement ou de l'aigreur entre leur majestés; des agens secrets répandus dans presque toutes les cours d'Allemagne, fendoient les dispositions secrètes des princes, sur la proposition qui devoit leur être faite à la première diète, d'associer le prince d'Espagne à la dignité impériale, en assignant au roi Ferdinand un dédommagement formé de la dépouille du duc de Wirtemberg: ils montroient dans l'exécution de ce projet, le renversement de la constitution germanique, & le dernier coup porté à la liberté publique. Les princes n'en dis-

convenoient pas , & promettoient de résister , autant qu'ils le pourroient , à une si dangereuse innovation ; mais foibles , défarmés pour la plupart , & remplis de défiance les uns à l'égard des autres , ils laissoient entrevoir qu'ils céderoient à la nécessité , si personne ne venoit à leur secours. Henri débarassé des inquiétudes que lui avoient données jusqu'alors les Anglois , & pouvant diriger toutes ses forces vers un seul objet , songeoit plus sérieusement que jamais à opérer une diversion ; mais il ne vouloit pas que ses provinces devinssent le théâtre de la guerre , & les circonstances n'étoient plus aussi favorables qu'elles l'avoient été l'année précédente , du côté de l'Italie.

Lorsque le roi étoit passé avec une armée dans le Piémont , le pape , séduit par de vaines promesses , venoit d'adresser à l'empereur deux légats , avec tous les titres qui établissoient les droits du Saint-Siége sur Parme & Plaisance , & d'amples pouvoirs , au cas que la première négociation réussît , pour réconcilier à l'église , avec de certaines restrictions , les prêtres qui s'étoient mariés publiquement , & pour permettre l'usage de la communion sous les deux

AN. 1550.

Affaires d'Italie : mort du pape Paul III.

*Fra-Paolo. Pallavicin. Recueil de Ribier.*

*Dépêches de Marillac.*



AN. 1550.

espèces, deux articles qui devoient contribuer à faire goûter l'*interim*, & à consolider la puissance de l'empereur en Allemagne. Cette excessive complaisance n'avoit pas été payée de retour. Charles, après avoir mis beaucoup de temps à examiner les titres, avoit prononcé qu'ils ne prouvoient, en aucune manière, que les fiefs contestés appartenissent au Saint-Siège; qu'on y voyoit au contraire qu'ils étoient une dépendance du Duché de Milan, & qu'en qualité de chef de l'empire, il ne pouvoit se dispenser de les y réunir : mais que pour acquitter ses promesses, il consentiroit en recevant Parme des mains du Pontife, à donner gratuitement à Octavio, son gendre, quarante mille ducats de revenu en terres titrées, & toutes situées dans le royaume de Naples. Les Farnèses ne balancerent point à rejeter cette offre insidieuse; car, en supposant même que l'empereur remplît scrupuleusement ce dernier engagement, c'étoit les faire tomber de l'état de souverain à celui de sujet; & comme ce n'étoit ni à titre d'échange, ni à titre d'indemnité, mais gratuitement & par pure libéralité, qu'il entendoit

faire cette cession , elle seroit toujours précaire, puisque la même main qui AN. 1550. l'auroit donnée , pourroit dans tous les tems la retirer ou la réduire. Les légats indignés d'avoir , par leur crédulité , servi d'instrumens pour abuser le Pontife , appellerent de cette sentence au tribunal de Dieu , & l'un d'eux , qui avoit été Dominicain , osa signifier en face à l'empereur , dont la santé étoit fort chancelante , un ajournement pour y comparoître dans le terme de six mois. Charles ne témoigna que du mépris pour ce fanatique ; mais après une pareille scène il sentit bien qu'il ne devoit pas se promettre qu'ils fissent usage de leurs pouvoirs , par rapport aux deux articles de l'*interim*. Toutes ses espérances à cet égard se fondèrent sur la mort du Pontife , qui , selon toutes les apparences , n'étoit pas éloignée. Paul entièrement désabusé par cette dernière épreuve , & considérant que l'héritage qu'il avoit eu dessein de laisser à ses petits-fils , alloit les envelopper après sa mort dans une guerre qui détruiroit la maison , songea , tandis qu'il en étoit tems encore , à investir Octavio , son petit-fils , des fiefs de Camérin & de Nepi , en lui retirant Parme & Plaifance , qu'il réuniroit au

AN. 1550.

domaine direct du Saint-Siège , persuadé que ses successeurs auroient toujours infiniment plus de moyens que ses petits-fils , de soutenir cette querelle , & que l'empereur seroit moins âpre à dépouiller l'église que de foibles particuliers. Quoique la nécessité & l'amour paternel eussent dicté cet arrangement , Octavio qui n'ignoroit pas que le seul duché de Parme valoit mieux que les deux principautés qu'on lui offroit en échange , refusa son consentement ; craignant qu'on ne s'en passât , il se déroba de Rome , & courut à Parme pour s'en mettre en possession : n'ayant pu parvenir ni à séduire , ni à surprendre Camille Ursin , qui gardoit cette place au nom du Saint-Siège , & qui ne vouloit s'en défaire que sur un ordre du pape , il se porta à cet excès de rage & de désespoir , qu'il leva des troupes pour faire la guerre à son ayeul , se ligu avec des officiers de l'empereur , & rechercha même Ferdinand de Gonzague , qu'on regardoit généralement comme le meurtrier de son pere. Il poussa même l'effronterie jusqu'à mander au pape lui-même , toutes ces horreurs. A cette lecture le vieillard jeta des cris aigus , & perdit pendant quelques heures

l'usage de ses sens. Rappelé à la vie , AN. 1550.  
il tenta , mais toujours inutilement ,  
pendant les vingt jours qu'il vécut  
encore , tous les moyens de ramener  
à son devoir ce fils dénaturé. Il expira  
enfin le 10 Novembre 1549 , dé-  
plorant son excessive indulgence pour  
ses proches , la seule tache en effet qui  
ait terni la gloire de son pontificat.

La France ne sentit pas , autant  
qu'elle l'auroit dû , la perte qu'elle  
venoit de faire , parce qu'elle se flatta  
de pouvoir disposer de la tiare en  
faveur d'un homme qui lui seroit en-  
tierement dévoué. Jamais , en effet ,  
un roi de France n'avoit compté un  
aussi grand nombre de ses sujets dans  
le sacré collège , ni des hommes d'un  
mérite aussi distingué. Cependant elle  
fut à la veille de perdre tout le fruit  
qu'elle s'étoit promis , en sollicitant  
un si grand nombre de promotions ;  
car, au moment où Paul décéda , il ne  
se trouva que trois ou quatre cardinaux  
François en Italie ; les autres avoient at-  
tendu , pour se mettre en route , que la  
nouvelle de sa mort fût arrivée. C'est  
un usage à Rome de donner huit jours  
aux apprêts & à la pompe des funé-  
railles du pontife ; le neuvième jour

Conclave  
pour l'élec-  
tion de Ju-  
les III.

Recueil de  
R. bier.  
Manusc. de  
Béthune.

**AN. 1556.** les cardinaux entrent au conclave , & peuvent , quelques heures après , lui nommer un successeur. Horace Farnèse , qui fut nommé gouverneur de Rome pendant la vacance du Saint-Siège , & le cardinal Trani , doyen du sacré collège , prolongèrent pendant dix-neuf jours les obsèques , afin de donner aux cardinaux François le tems d'arriver : mais ce délai étoit encore trop court , & il y avoit quatorze jours que le conclave étoit fermé , lorsqu'enfin ils arrivèrent. Ils auroient trouvé l'élection faite , si le cardinal la Poole ou Polus , prince du sang d'Angleterre , avoit voulu se prêter à un moment d'enthousiasme , ou plutôt à une intrigue concertée par la faction des cardinaux impérialistes , pour exclure leurs adversaires. La plupart des cardinaux qui se trouvoient alors renfermés dans le conclave , entrèrent au milieu de la nuit dans sa cellule , le proclamèrent , & voulurent , sans perdre de tems , l'entraîner dans la chapelle , pour procéder à l'élection par la voie *d'adoration*. Polus résista fortement , en disant qu'un pareil choix ne devoit point être un œuvre de ténèbres ; qu'on s'assembleroit le lendemain matin , & que s'ils

persistoient à vouloir l'élire , il exigeoit qu'ils y procédassent par la voie ordinaire du scrutin. Le lendemain , tout changea de face par les mauvais offices que rendirent à Polus ceux qui aspiroient eux-mêmes à cette éminente dignité. Le cardinal de Ferrare avoit dirigé la faction François jusqu'à l'arrivée du cardinal de Guise , qui avoit le secret du roi. Le vieux cardinal de Lorraine étoit celui sur qui le monarque désiroit le plus de faire tomber le choix , & par une précaution qui doit paroître extraordinaire , il lui avoit fait expédier des lettres de crédit sur les principaux banquiers de Rome , pour toutes les sommes dont il pourroit avoir besoin. Si l'on perdoit toute espérance de réussir pour lui , le roi vouloit qu'on mît d'abord sur les rangs Ferrare , qui , bien qu'Italien , pouvoit être regardé comme François , puisqu'il étoit conseiller d'état , ami des Guises , & archevêque de Lyon. On devoit proposer ensuite Tournon & du Bellai , qui avoient été l'un & l'autre ministres de François I , & qui , bien qu'ils eussent été rayés après sa mort de la liste des conseillers d'état , n'avoient pas tardé à se rétablir dans la confiance

---

AN. 1550.

AN. 1550.

du roi. Au défaut de ceux-ci , Henri désignoit , parmi les Italiens , Ridolfi , Salviati , Trani , & Delmonté : mais comme il se fioit moins aux Italiens qu'à ses sujets , il recommançoit au cardinal de Guise d'exiger de chacun d'eux , avant que de le mettre sur les rangs , qu'il donnât des sûretés ; 1°. de ne point céder Parme à Octavio Farnèse , gendre de l'empereur ; 2°. de favoriser le roi dans la conquête du duché de Milan ; 3°. de ne rétablir le concile de Trente , que de l'agrément , & avec la participation du roi. On comptoit jusqu'à cinquante cardinaux enfermés dans le conclave ; ils s'étoient partagés en trois factions ; l'impériale , dirigée par le cardinal de Burgos ; la romaine , par Farnèse , & la françoise par le cardinal de Guise. Cette dernière étoit elle seule plus nombreuse que les deux autres réunies ensemble ; mais comme il faut pour être pape , obtenir au moins les deux tiers des suffrages , elle s'agita long-tems sans pouvoir parvenir à son but. Le vieux cardinal de Lorraine eut jusqu'à vingt-neuf voix , mais il lui fut toujours impossible de gagner les quatre qui lui

manquoient. Ferrare occupa plus longtemps la scène , mais avec moins de succès encore. Tournon & du Bellai ne furent pas servis avec chaleur par le cardinal de Guise , qui , tout jeune qu'il étoit , tenta lui-même la fortune , & ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avoient précédé. Ridolfi , homme d'un mérite distingué , & celui de tous les Italiens que le roi avoit nommé le premier , avoit des amis dans toutes les factions , & malgré la résistance des chefs , il auroit eu beaucoup plus de voix qu'il ne lui en falloit , si ses ennemis qui n'avoient plus que ce moyen de s'en délivrer , ne fussent parvenus à l'empoisonner. Des douleurs aigües le forcèrent de sortir du conclave , où l'on s'attendoit à le voir reparoître le lendemain , mais , dès le même soir , il expira assis dans sa chaise , & conversant avec ses amis. Cette perte affoiblit considérablement la faction Françoisé ; la mésintelligence qui se mit parmi les cardinaux de cette nation , acheva de tout gâter : la plupart étoient révoltés des procédés du cardinal de Guise , qui , sans paroître même s'appercevoir qu'il y avoit parmi eux deux princes du sang Bourbon &



AN. 1550.

Vendôme, ne communiquoit qu'avec le cardinal de Ferrare, & traitoit les autres avec une réserve offensante, & une hauteur déplacée. Le cardinal de Chatillon s'en plaignit amèrement au connétable de Montmorenci, son oncle : ses confrères & lui, écrivoit-il, ne demandoient point à pénétrer plus avant qu'il ne convenoit dans le secret du roi, mais ils ne pouvoient non plus se persuader qu'on les regardât à la cour comme des hommes suspects, & qu'en affectant de les rendre méprisables ou ridicules aux yeux des cardinaux étrangers, on leur ôtât tout moyen de servir l'état. Il prioit donc le connétable de lui faire savoir de quelle manière il devoit se conduire vis-à-vis de ce cardinal, l'homme, ajoutoit-il, *le plus étrange que j'aie connu de ma vie*. Salviati, parent de la reine, fut la victime de ces dissensions. Il avoit, ainsi que Ridolfi, des partisans secrets dans les factions contraires, & personne dans le conclave ne doutoit que dès que la France le proposeroit il ne fût élu : le contraire arriva, parce que plusieurs cardinaux François ne lui donnèrent point leur suffrage. Cependant le roi s'impatientoit, & voyant qu'au

bout de trois mois rien ne se déci-  
doit; que parmi les cardinaux de fa-  
faction , deux étoient morts , & un AN. 1550.  
troisième dangereusement malade , il  
envoya ordre au cardinal de Guise de  
mettre fin à toutes ces brigues , &  
puisque'on ne pouvoit avoir un pape tel  
qu'on le vouloit , de le vouloir tel  
qu'on pouvoit l'avoir. C'est alors seu-  
lement qu'on mit en avant le car-  
dinal Delmonté. Il étoit d'une famille  
Italienne attachée à la France ; deux de  
ses frères étoient morts au service de  
cette couronne. Sans pouvoir être re-  
gardé comme un esprit du premier  
ordre , il jouissoit de la réputation d'un  
habile jurisconsulte , avoit rempli ,  
avec distinction , plusieurs ambassades ;  
& ce qui sembloit le tirer de la classe  
des hommes ordinaires , Paul III, qu'on  
regardoit comme le plus grand politi-  
que de son siècle , l'avoit choisi pour  
présider le concile de Trente , & s'étoit  
reposé sur lui de tous les détails  
qui demandoient de la célérité. Dans  
cette commission délicate ; Delmonté  
avoit soutenu avec tant de vigueur les  
droits de l'église , que l'empereur  
n'ayant pu le surprendre , ni l'intimi-  
der , avoit fini par faire saisir les reve-

**AN. 1550.** nus de l'archevêché de Pavie , & de tous les autres bénéfices qu'il tenoit sous sa domination. Malgré tant de titres à la protection du roi , le cardinal de Guise croyoit avoir découvert dans cet homme une légèreté d'esprit & des vices qui le rendoient indigne du souverain pontificat : peu curieux de l'avancer , il en avoit expliqué naïvement les raisons à tous ceux qui le lui recommandoient. Delmonté n'ignoroit donc point les fâcheuses dispositions du cardinal de Guise , mais comme il savoit en même-tems qu'il étoit sur la liste du roi , & que par conséquent il seroit enfin proposé par la faction Françoisise , il s'y tenoit fermement attaché , ménageant cependant les deux chefs des factions contraires , & se montrant disposé à recevoir toutes les conditions qu'ils lui proposeroient. Il s'engagea en effet vis-à-vis du cardinal de Burgos , à rétablir , sans aucun délai , le concile de Trente , & vis-à-vis l'arnèse , à le conserver , lui & toute sa maison , dans les emplois qu'ils tenoient sous le dernier pontificat , & à mettre Octavio en possession de Parme. Ces conditions étoient directement contraires à l'engagement

qu'il falloit prendre , & qu'il prit en effet avec le cardinal de Guise , & il ne put se sauver du reproche de mauvaise foi , qu'à l'aide de quelques restrictions mentales. Il promit de plus à ce cardinal , la légation perpétuelle du royaume d'Ecosse , un chapeau de cardinal pour Louis , son quatrième frère , évêque de Troies , & des bulles d'érection d'une université dans la ville de Rheims. Alors toutes les factions se réunirent ; Delmonté fut salué dans sa cellule , le vendredi 6 de février , à quatre heures de nuit , conduit le lendemain au point du jour , dans la chapelle , & élu , sans scrutin , par forme d'adoration.

Jules III affecta dans les commencemens de son pontificat , de publier les obligations qu'il avoit à la France : Dans l'audience particulière qu'il accorda à d'Urfé , ambassadeur de cette couronne , il déclara qu'après Dieu , il devoit au roi son exaltation , & qu'il ne l'oublieroit jamais : loin de former aucune difficulté , comme avoient fait ses prédécesseurs , sur le renouvellement des indults en vertu desquels le roi nommoit aux bénéfices consistoriaux , tant de son royaume que

Mécontentement du roi contre le cardinal de Guise.

Ibid.

**AN. 1550.** de la Bretagne , de la Provence , de la Savoie , & du Piémont , il les confirma de la manière la plus solennelle , & dans la forme que les ministres du roi eux-mêmes voulurent lui prescrire ; mais en s'étudiant à entretenir & à cultiver la bienveillance du roi , il cherchoit aussi à plaire à l'empereur , dont il redoutoit souverainement la puissance , & il vouloit tenir la parole qu'il avoit donnée aux Farnèses , sans prendre garde qu'il tentoit une chose impossible , puisqu'il ne pouvoit rien faire pour l'un qui ne le brouillât avec l'autre. Sur le premier avis qu'on reçut à la cour de France , qu'il songeoit sérieusement à rétablir le concile de Trente , on l'accabla de reproches , & on se contraignit si peu , qu'en présence de son nonce , le roi , & son ministre de confiance , lui prodiguèrent les noms odieux de traître & d'ingrat. Ce fut bien pis encore lorsqu'on apprit qu'il avoit mis Octavio en possession de Parme. Alors la colere du roi ne s'arrêta plus sur le pape , elle s'étendit jusqu'au cardinal de Guise , qu'on vouloit mal-à-propos rendre responsable de la conduite d'un homme qui , loin de dépendre de lui , étoit devenu

devenu son supérieur. Le roi lui fit demander durement quel usage il avoit fait des instructions qu'on lui avoit remises à son départ, & quelles sûretés il avoit prises de Delmonté? Le cardinal rendit un compte très-détaillé de la conduite qu'il avoit tenue dans le conclave, des obstacles qu'il y avoit rencontrés, même de la part de quelques cardinaux François, à qui il avoit eu, sans le savoir, le malheur de déplaire, ou qui servoient la haine d'un ennemi caché: il dit que, bien que Delmonté fût sur la liste que le roi lui avoit remise, il ne s'étoit porté à le proposer qu'avec une extrême répugnance, & qu'après que le roi lui eut ordonné de mettre fin aux brigues qui agitoient depuis très-long-temps le conclave, & de se contenter d'un pape tel qu'on pourroit l'avoir: que les sûretés qu'on pouvoit exiger en pareil cas, se réduisoient ou à un dépôt d'argent, ou à un écrit en bonne forme; qu'on n'avoit pu raisonnablement exiger un dépôt d'un homme qui n'avoit rien; qu'on l'avoit inutilement pressé de donner un écrit, parce qu'il avoit tout à craindre de l'empereur, qui, tenant toujours un simulacre de concile

à Trente, n'auroit pas manqué au premier sujet de mécontentement, de l'y déferer comme simoniaque, & de le deshonorer à la face de l'Europe entière : que cependant on avoit pris de si bonnes précautions, qu'il n'y avoit point à craindre que Jules niât ouvertement ses engagements. Quoique cette apologie ne laissât plus aucune prise sur la conduite du cardinal, le connétable persuada au roi de faire partir pour Rome, le maréchal de la Marck, & le duc de Nemours : en les chargeant de remplir l'ambassade d'obéissance, on leur recommanda de visiter la plupart des cardinaux en particulier, & de s'informer d'eux comment les choses s'étoient passées dans le conclave, & quelle conduite y avoit tenue le cardinal de Guise : c'étoit mettre son innocence à une rude épreuve ; car il étoit clair qu'il s'étoit fait autant d'ennemis secrets, qu'il y avoit de cardinaux dont il avoit contrarié les vues, ou qu'il n'avoit pas servi suivant leurs desirs, & ce nombre comprenoit presque tout le sacré collège, sans en excepter le pape, qui gardoit toujours un profond ressentiment des propos indiscrets que le cardinal avoit tenus sur son

compte. Jamais, sans doute, la maison de Guise ne sentit mieux que dans cette occasion, le prix de l'alliance qu'elle avoit contractée avec la duchesse de Valentinois. Le cardinal s'apercevant qu'on travailloit à le perdre, quitta Rome, laissant au cardinal de Ferrare le soin de terminer quelques affaires qui pouvoient encore l'arrêter, parut à la cour au moment qu'on s'y attendoit le moins, & se rétablit entièrement dans la confiance du roi, long-tems avant que les dépositions arrivassent. Dans ces momens si décisifs, moururent à peu de distance l'un de l'autre, Claude, duc de Guise, son pere, & Jean, cardinal de Lorraine, son oncle, qu'on avoit voulu élever au souverain pontificat. Le cardinal succéda à tous ses bénéfices, à la réserve de deux évêchés, & quitta le titre de cardinal de Guise à Louis, son puîné, pour prendre celui de cardinal de Lorraine : d'un autre côté, François, devenu chef de la maison, prit le titre de duc de Guise, & transmit le duché d'Aumale à Claude, gendre de la duchesse de Valentinois. Ce dernier obtint encore la charge de colonel-général de la cavalerie légère, à l'occasion suivante.



**AN. 1556.** Jean de Caraccioli , prince de Mel-  
 phe , & maréchal de France , gouver-  
 noit , depuis bien des années , la pro-  
 vince de Piémont , avec une intégrité  
 & une sagesse qui le rendoient égale-  
 ment cher aux peuples & aux soldats :  
 mais , courbé sous le poids des années ,  
 accablé d'infirmités , il ne se dissimu-  
 loit pas que lorsque la guerre vien-  
 droit à se déclarer , il n'auroit plus  
 l'activité nécessaire pour se transporter  
 rapidement par-tout où le besoin l'exi-  
 geroit , & il ne montrait point de ré-  
 pugnance à donner sa démission , si  
 on lui accordoit une retraite con-  
 venable. Le connétable destinoit ce  
 gouvernement , qui entraînoit à sa suite  
 le bâton de maréchal , à Gaspard de  
 Coligny , son neveu , déjà colonel de  
 l'infanterie Françoisse , & qui venoit  
 d'acquérir des droits aux graces du roi ,  
 par la part qu'il avoit eue à la réduction  
 de Bologne. La duchesse de Valenti-  
 nois , de son côté , vouloit le faire  
 tomber à Charles de Cossé , qu'on  
 nommoit *le beau Brissac* , colonel de la  
 cavalerie légère , & qui avoit réussi , di-  
 soit-on , à se mettre si bien dans son es-  
 prit , qu'il donnoit de la jalousie au roi.  
 Prévoyant l'avantage que donneroit sur

Intrigues  
de cour.

Mémoires  
de Villars.

Mémoires  
du maréchal  
Viellville.

Brantome.

elle au connétable, la qualité de chef de la guerre, si elle attendoit que ce gouvernement vînt à vaquer; elle prit habilement les devans, & ayant fait assurer au prince une retraite paisible & honorable, elle obtint la démission qu'elle desiroit. Le connétable, averti de ce qui se pratiquoit, voulut négocier de son côté, mais tout étoit déjà conclu, & Brissac, indépendamment de la qualité de favori, ayant, sous le dernier règne, montré par des actions d'éclat, que personne n'étoit plus digne que lui de parvenir aux premiers grades, ses envieux furent réduits à garder le silence. Lorsqu'il étoit en route pour se rendre en Piémont, il apprit que le prince de Melphe qui s'y étoit mis de son côté pour revenir en France, avoit été arrêté à Suze par une maladie que les médecins jugeoient mortelle. Il employa de nouveau, & avec le même succès, le crédit de la duchesse pour obtenir le bâton de maréchal qui alloit être vacant; & pour s'acquitter, autant qu'il étoit en lui, envers sa bienfaitrice, il lui envoya sa démission de la charge de colonel-général de la cava-

**AN. 1550.** **Disgrace de Lizet, premier président.** **De Thou.** lerie légère , dont elle fit pourvoir le nouveau duc d'Aumale.

La fin de cette année & le commencement de la suivante , vont nous offrir des exemples plus éclatans encore , des intrigues de la cour , & du pouvoir des favoris. Le parlement avoit envoyé en députation au roi , on ne dit point à quel sujet , trois de ses présidens , & le conseiller Charron. C'étoit l'usage qu'après avoir entendu ce que les députés avoient à lui proposer , le monarque les renvoyât au conseil d'état. Ce conseil composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le royaume , exigea que les députés parlassent debout & tête nue , cérémonie d'autant plus déplacée dans cette occasion , que Bertrand , le dernier des quatre présidens , mais membre du conseil , y assistoit assis & couvert. Lizet , premier président , prétendit que , chef d'une cour souveraine , & paroissant en cette qualité , il ne devoit qu'à la personne du roi le cérémonial humiliant auquel on vouloit l'assujettir. Le cardinal de Lorraine alla prendre les ordres du roi , qui se tenoit avec ses secrétaires dans une autre pièce : de

retour dans la salle du conseil , il en-  
joignit aux députés de la part du roi , AN. 1550.  
de se conformer à ce qu'on leur de-  
mandoit. Ils s'y refusèrent jusqu'à ce  
qu'ils eussent fait entendre leurs rai-  
sons au roi , & consulté leur compa-  
gnie. Le conseil délibéra , & rendit  
un arrêt qui les déclaroit rebelles aux  
volontés du roi , & les suspendoit  
de toutes fonctions. Les présidens Mi-  
nart & Saint-André qui avoient de  
puissans protecteurs à la cour , obtin-  
rent leur rétablissement , & laissèrent  
dans l'embarras Lizet & Charron. Le  
parlement arrêta des remontrances , &  
adressa au roi une nouvelle députa-  
tion , composée de Ligneris , président  
des enquêtes , des conseillers Charles  
de Dormans , Michel de l'Hôpital , &  
Adrien Dudrac. Le roi , sans vouloir  
les entendre , les renvoya au conseil  
d'état , où , s'étant apparemment sou-  
mis au nouveau cérémonial , ils repré-  
senterent que si le premier président  
avoit commis quelque faute qui mé-  
ritât punition , la connoissance en ap-  
partenoit au parlement , qui en feroit  
justice. Que destituer un magistrat , ou  
ce qui revenoit au même , lui inter-  
dire l'usage de ses fonctions par un

AN. 1550.

simple arrêt du conseil, sans lui laisser le droit qui appartient à tout citoyen d'être entendu dans sa défense, sans le convaincre juridiquement d'une forfaiture, c'étoit enfreindre manifestement les ordonnances, & porter atteinte à la sûreté publique. Que cet arrêt du conseil n'avoit pas même été rendu public ; & qu'enfin il annonçoit une partialité si manifeste, qu'ayant été porté contre quatre magistrats, ou également coupables, ou également innocens, il n'avoit eu d'action que sur deux, sans qu'on pût deviner la cause de cette différence. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, le connétable & le chancelier allèrent prendre les ordres du roi ; & après être rentrés dans la salle du conseil, le chancelier dit : « le roi veut bien vous pardonner la démarche indiscrete que vous venez de faire, d'autant que vous n'avez pu vous dispenser d'obéir aux ordres de votre compagnie ; mais il trouveroit merveilleusement étrange que sa cour de parlement, qui est si jalouse de maintenir l'exécution de ses arrêts, entreprît d'infirmer ceux du conseil. Peut-elle douter de l'équité du roi, ou des lumières des per-

sonnages qui forment le conseil ? Mal-  
à-propos vous mettez en avant les  
ordonnances, qui défendent de desti-  
tuer un officier, sans lui faire juridi-  
quement son procès, puisqu'il n'a point  
été question jusqu'à présent de des-  
tituer personne, mais uniquement de  
suspendre de leurs fonctions quatre  
officiers dont on avoit à se plaindre ;  
ce qui s'est pratiqué de tout tems, &  
pour de moindres fautes que celle dont  
on vouloit les punir. Il n'a pas été  
non plus besoin d'informations, ni  
de confrontations de témoins pour  
avérer un fait qui se passoit sous nos  
yeux, & que le roi pouvoit enten-  
dre de ses propres oreilles. Si l'arrêt  
du conseil n'a pas été rendu public,  
c'est par égards pour vous, & loin de  
vous en plaindre, vous devez sentir le  
prix de ce ménagement. Le roi a pu, à  
la prière de quelques grands, pardon-  
ner à deux des coupables, sans que  
cette faveur particulière rende meil-  
leure la cause du premier président,  
qui a d'autres fautes à se reprocher.  
Plus enclin à récompenser qu'à punir, le  
roi qui ne le juge pas propre à la place  
qu'il occupe, lui a fait des offres avan-  
tageuses s'il vouloit donner sa démis-

AN. 1550.

sion ; la manière dont elles ont été reçues , n'engagera pas à les renouveler ; & par rapport au conseiller Charron , ce n'est pas non plus sans de bonnes raisons que le roi persiste à lui interdire l'entrée de la cour «.

Lizet étoit un homme solidement vertueux , & aussi éclairé que le comportoit son siècle ; mais à mille bonnes qualités , il joignoit deux défauts essentiels dans la place qu'il remplissoit ; un zèle fanatique contre tous ceux qu'il supposoit imbus des nouvelles opinions , & une loquacité qui le rendoit incommode & souvent ridicule dans le commerce de la vie. Tant qu'il put se persuader que sa compagnie le soutiendrait , il résista courageusement aux menaces & aux prières qu'on employa successivement pour lui arracher sa démission. Dès qu'il s'aperçut qu'on l'oublioit , & qu'il se formoit dans le parlement des brigues pour lui donner un successeur , il alla trouver le cardinal de Lorraine , auteur de sa disgrâce , & , tombant à ses genoux , il le conjura d'avoir compassion d'un vieillard infortuné , qui avoit usé sa vie au service de l'état. Occupé tout entier des fonctions des divers emplois qui

lui avoient été confiés , il avoit totalement perdu de vue le soin de sa fortune : parvenu aux premiers grades , pouvoit-il prévoir qu'un jour il manqueroit de pain : ce jour , hélas ! étoit arrivé : logé dans une maison de louage , il ne possédoit sous le ciel que la charge dont on le dépouilloit. On lui donna par pitié l'abbaye de Saint-Victor : rendu à lui-même , il partagea son tems entre les exercices de dévotion & la composition de quelques ouvrages de controverse , où l'on trouvoit plus d'érudition que de discernement , & auxquels les protestans ne daignèrent pas répondre sérieusement. En mourant , il institua pour ses légataires les pauvres de Paris. La charge de premier président , vacante par sa démission , fut conférée à Bertrand , que le connétable avoit tiré du parlement de Toulouse pour lui conférer un office de président dans celui de Paris , & une place dans le conseil d'état : la charge de président vacante par la promotion de Bertrand , fut donnée à Gilles le Maître , premier avocat-général , & celle de premier avocat-général fut remplie par pierre Séguier , dont il



sera souvent mention dans la suite de cette histoire.

AN. 1551.

Disgrace  
du chancelier  
Olivier :  
charge de  
garde des  
sceaux en ti-  
tre d'office.

*Ibid.*

Le chancelier Olivier , qui n'avoit pas eu le courage de refuser son ministère à la violence qu'on venoit d'exercer contre le premier président , étoit lui-même à la veille d'éprouver une disgrâce pareille. L'austérité de ses mœurs & les entraves qu'il mettoit aux libéralités indiscrettes du roi , lui avoient attiré une foule d'ennemis ; mais ce qui lui nuisoit plus que tout le reste , c'étoit son opiniâtreté à rejeter tous les projets de finance trop onéreux au peuple , & le peu de soin qu'il se donnoit pour en imaginer de meilleurs ; cependant , en haussant successivement sa dépense , on s'étoit mis dans la nécessité d'accroître , dans la même proportion , la recette extraordinaire. Au lieu d'un homme perpétuellement occupé à simplifier toutes les branches de l'administration , à retirer les domaines engagés , à supprimer , à mesure qu'ils venoient à vacquer , tous les offices dont on pouvoit se passer , moyens sûrs mais lents d'enrichir l'état , on vouloit un génie souple , second , hardi , qui se prêtât à tout , & qui , sans se mettre

en peine de ce qui arriveroit après lui, ne songeât qu'à satisfaire aux besoins du moment. Cet homme merveilleux, il ne falloit pas l'aller chercher bien loin. Bertrand qu'on venoit de créer premier président, réunissoit éminemment toutes ces qualités. Il ne fut pas difficile de faire agréer au roi cet échange; car bien qu'il aimât Olivier, il désiroit, avec plus de passion encore, de commencer la guerre contre Charles-Quint, & on lui fit entendre qu'il n'y falloit pas songer tant que ce rigide observateur des formes tiendrait les rênes de l'administration, & arrêteroit l'activité des autres ministres. Dès qu'on se fut assuré du consentement du roi, on prit occasion d'une fluxion qui étoit tombée sur les yeux du chancelier, & qui l'avoit forcé de suspendre pendant quelques jours les expéditions, pour lui demander la démission de son office, moyennant une récompense telle qu'il voudroit l'exiger. Olivier répondit qu'il étoit parvenu au grade de chancelier de France par de longs travaux, & des services importans rendus à l'état dans plus d'un genre; que depuis qu'il en étoit revêtu il s'en étoit acquitté de

**AN. 1551.** manière qu'on n'avoit rien à lui reprocher : qu'il sommoit ceux qui songeoient à le dépouiller , de déclarer publiquement en quoi il avoit démerité : que le possédant à juste titre , & sous la sauve-garde des loix , il ne consentiroit jamais que personne de son vivant en prît le titre ni en touchât les gages ; mais que n'ayant jamais eu en vue que de servir l'état , & de contenter le roi , il verroit sans peine qu'un autre plus heureux peut-être , mais non plus zélé que lui , en exerçât les fonctions , & qu'il donneroit à cet égard toutes les facilités qu'on pourroit désirer. Le roi lui fut gré de cette complaisance & le chargea de rédiger lui-même les lettres-patentes qui devoient être envoyées au parlement. On éprouva plus de difficultés à l'égard de son successeur. Bertrand ne vouloit pas quitter la première présidence du parlement de Paris , pour une commission , à la vérité plus honorable , mais révocable à volonté. Le cardinal de Lorraine vint à Paris , & assembla dans son hôtel un certain nombre de magistrats , pour chercher avec eux quelque expédient qui tirât le conseil d'em-

barras. D'après leur avis , on se décida à ériger en titre d'office la commission de garde des sceaux ; mais à condition qu'à la mort d'Olivier , le nouveau titre seroit éteint & se confondroit comme auparavant dans celui de chancelier. Le parlement à qui l'on envoya ces deux édits séparés , arrêta , sur ce qui concernoit Olivier , que , bien qu'il méritât à tous égards un traitement distingué , c'étoit toutefois une chose bien étrange , qu'un officier gardât le titre & les émolumens de sa charge , & ne laissât à un autre que la peine & le travail ; que jusqu'à ce moment on avoit regardé le titre comme inséparable de l'exercice. Qu'à la vérité on conservoit à de vieux officiers la qualité d'honoraires ; mais que cette dénomination purement honorifique , ne leur laissoit plus aucun droit sur l'office dont ils s'étoient démis , & dont le titre & les profits passaient en entier à leur successeur. Qu'on avoit peine à se persuader que si la retraite d'Olivier n'étoit point une disgrâce , il consentît , lorsqu'il auroit reconvré sa santé , à laisser à un autre des fonctions qui ne cesseroient point de le regarder. Que les fonctions dont il s'agissoit ,

**AN. 1551.** étoient & les plus augustes & les plus importantes de l'état, & que si celui à qui on les commettoit les remplissoit sans en avoir le titre, il seroit moins respecté & moins obéi que le bien du service ne l'exigeoit. Que dans une monarchie qui se gouvernoit autant par ses usages que par des loix écrites, toute innovation étoit infiniment dangereuse, parce que l'on ne savoit pas jusqu'où un premier pas pouvoit entraîner. Que si la grace accordée au chancelier avoit lieu, beaucoup d'Officiers solliciteroient la même faveur; que quelques-uns l'obtiendroient, qu'ensuite elle deviendrait commune, & qu'insensiblement le nombre des officiers se trouveroit doublé au grand préjudice de l'état, qui n'en avoit que trop à stipendier. Le roi répondit aux députés que ce n'étoit point à eux à s'informer si la retraite du chancelier étoit une faveur ou une disgrâce, que le traitement qu'il lui avoit fait, soit à titre de justice, soit à titre de grace, dépendoit de sa seule volonté, & qu'il ne se croyoit pas obligé de leur en rendre compte. Sur cette réponse, les premières lettres furent enregistrées.

Les provisions de Bertrand causerent

plus de rumeur , & manquèrent de produire une scission dans le parlement. Les gens du roi à qui on les avoit communiquées déclarèrent qu'ils y avoient trouvé de grandes difficultés , & requirèrent l'assemblée des chambres. La grand'chambre répondit par l'organe du plus ancien président , qu'il ne leur appartenoit pas de juger si c'étoit le cas de convoquer les chambres : que la compagnie , après les avoir entendus , verroit ce qu'elle auroit à faire. Séguier insista , & ayant essuyé un nouveau refus , il dit qu'avant de s'expliquer , il requéroit au nom du procureur-général , que s'il y avoit parmi ceux qui l'entendoient des gens qui eussent déjà donné leur avis sur cette matière , ils eussent à s'absenter , parce que les loix ne permettoient à personne d'être conseil & juge dans une même affaire. Le président le Maître , les conseillers Mégrer , l'Hôpital & Cirier , déclarèrent qu'au dernier voyage que le cardinal de Lorraine avoit fait à Paris , il les avoit appelés dans son hôtel pour délibérer si l'on donneroit à celui qui remplaceroit le chancelier Olivier , le titre de *vice-chancelier* ou celui de *garde*

AN. 1551.

des sceaux érigé en office, ou enfin  
 AN. 1551. celui de vice - chancelier - garde des  
*sceaux*. Que les avis avoient été par-  
 tagés sur ces différentes dénominations,  
 mais qu'ils lui avoient conseillé de se  
 conformer, par rapport à ce nouvel  
 office, à ce qui s'étoit pratiqué dans  
 le parlement lors de la création de  
 quelques charges fumnéraires de  
 présidens, c'est-à-dire, de déclarer  
 qu'au moment où l'ancienne vien-  
 droit à vaquer, la nouvelle demeu-  
 reroit éteinte. Après cette déclaration,  
 Séguier sommé de répondre s'il vouloit  
 les récuser, & se constituer partie  
 contr'eux, dit que la chose ne regar-  
 doit pas plus les gens-du roi que tous  
 les membres de la cour; qu'il persis-  
 toit à croire que s'il y avoit dans la  
 compagnie des gens qui eussent con-  
 tribué à persuader au roi qu'il pou-  
 voit légitimement donner *une réserva-  
 tion individuelle ou expectative sur l'of-  
 fice d'un homme vivant*, ils étoient dans  
 le cas de ne plus opiner sur cette ma-  
 tière, & devoient eux-mêmes se récu-  
 ser. Qu'au reste, il n'avoit insisté sur  
 une assemblée de chambres que pour  
 leur épargner cette mortification, parce  
 que dans une assemblée nombreuse,

trois ou quatre voix ne faisoient pas un poids bien considérable dans la balance , & méritoient à peine qu'on y fît attention ; qu'enfin , il s'en rapportoit à la sagesse de la cour. La cour ne trouvant rien dans la conduite des quatre magistrats qui dût les empêcher de prendre part à la délibération , ordonna de nouveau à Séguier de donner ses conclusions sur les lettres-patentes. Séguier déclara donc qu'elles étoient préjudiciables au roi , puisqu'elles lui ôtoient la liberté de choisir , à la mort d'Olivier , un autre chancelier que Bertrand , quand même il ne seroit pas content de la conduite de cet officier : qu'elles l'étoient bien plus encore à tous les ordres de la société , en donnant le funeste exemple de disposer de l'état d'un homme vivant. Que les loix romaines , les décrétales , & plusieurs arrêts de la cour s'accordoient à proscrire un tel arrangement , comme également contraire au droit naturel & aux bonnes mœurs , & qu'il ne pensoit pas que la cour pût en aucune manière procéder à l'enregistrement. On délibéra , & les lettres-patentes furent enregistrées sans aucune modification. Bertrand , obligé de se

---

AN. 1552.



**AN. 1551.** démettre de sa charge de premier président, la fit passer sur la tête de Gilles le Maître son ami ; celle de quatrième président fut conférée à Jean Mégret , par la protection du cardinal de Lorraine.

Division  
dans le parle-  
ment. Ré-  
glement sur  
les assemblées  
de chambres.

*Ibid.*

La conduite que venoit de tenir la grand'chambre révolta les autres chambres du parlement. Si sur la réquisition des gens du roi , & dans une affaire qui intéressoit essentiellement l'ordre public , on n'avoit pas daigné les appeller , ou plutôt si l'on s'étoit cru en droit de les exclure , on cessoit donc de les regarder comme membres du parlement. Leurs droits , leur état, leurs privilèges, tout alloit leur être enlevé ou dépendre du caprice de la grand'chambre : qu'elle daignât du moins leur apprendre à quoi elle vouloit les réduire , & de quelle manière ils auroient à se gouverner avec elle. Le conseil d'état , qui examina leurs plaintes, les jugea bien fondées : cependant comme le garde des sceaux , dans la multitude d'édits burseaux & de créations de nouveaux offices qu'il se proposoit d'envoyer au parlement , avoit le plus grand intérêt à ne rencontrer que la moindre résistance qu'il

seroit possible , on prit un parti qui , AN. 1551.  
 sans donner l'exclusion aux enquêtes ,  
 assuroit une force & une supériorité  
 bien décidées à la grand'chambre. Sous  
 prétexte que les assemblées de chambres  
 étoient préjudiciables à l'ordre public  
 en interrompant fréquemment le cours  
 de la justice ordinaire , le roi régla  
 que , dans tous les cas où l'on étoit  
 auparavant dans l'usage d'assembler les  
 chambres , on se contenteroit d'ap-  
 peller de chaque chambre des enquê-  
 tes & de celle du domaine , deux  
 députés seulement , un président & un  
 conseiller , à moins qu'il ne se présen-  
 tât une affaire si importante , qu'il fût  
 indispensable d'avoir l'avis de la totalité  
 des membres du parlement ; mais que  
 dans ces cas même il n'appartiendrait  
 qu'à la grand'chambre de prononcer  
 sur cette nécessité. On devine aisé-  
 ment que ces cas vont devenir ex-  
 trêmement rares ; excepté dans trois  
 ou quatre rencontres , la nouvelle mé-  
 thode beaucoup plus expéditive que  
 l'ancienne , fut constamment suivie.

Une contestation d'un autre genre <sup>Règlement</sup>  
 donna occasion à deux nouveaux règle- <sup>sur le droit</sup>  
 mens. Le comte d'Enghien , frère puîné <sup>d'entrer l'é-</sup>  
<sup>pée au côté</sup>

**du duc de Vendôme, avoit obtenu**  
**AN. 1551.** du roi la concession des landes & de  
 toutes les terres vaines & vagues des  
 provinces du Maine & d'Anjou. Pressé,  
 ainsi que la plupart de gens de son âge,  
 de tirer parti de cette libéralité, il  
 n'avoit pas eu la patience d'atten-  
 dre que les lettres fussent enregistrées  
 dans les cours souveraines, pour en-  
 gager toutes ces terres à une compa-  
 gnie, moyennant une somme considé-  
 rable une fois payée & quelques de-  
 niers de cens. Cependant le parlement  
 refusoit l'enregistrement, parce qu'il  
 regardoit cette concession comme une  
 véritable aliénation du domaine. Com-  
 tant apparemment que sa présence hâte-  
 roit l'expédition, le prince se présenta  
 à la porte de la salle où se tenoit le parle-  
 ment; & trouva mauvais que les huissiers  
 lui en refusassent l'entrée s'il ne leur re-  
 mettoit son épée: il se soumit cependant  
 à cette formalité & alla s'asseoir parmi  
 les juges. Après l'audience, il voulut  
 entrer avec eux dans la chambre du  
 conseil & eut la nouvelle mortification  
 de s'en voir exclus. Il se retira, mais  
 en laissant échapper des signes de mé-  
 contentement. Le premier président,

au parle-  
ment.

*Ibid.*

accompagné du président Mégre<sup>t</sup> & du conseiller de Harlai, se transporta à Saint-Germain & représenta au roi que sa majesté seule avoit le droit d'entrer l'épée au côté dans le sanctuaire de la justice, & que cette liberté devoit être interdite à tous ses sujets sans distinction. Il ajouta qu'il devoit suffire aux princes du sang, lorsqu'ils se rendoient au parlement, que celui qui présidoit la cour les fît asseoir à côté de lui & prît leur voix dans les matieres de plaidoirie, sans prétendre assister aux délibérations secrètes qui se tenoient dans la chambre du conseil. Le roi régla, 1°. que les princes du sang qui ne possédoient aucune pairie, auroient le droit de séance & de suffrage au parlement dans les matieres de plaidoirie, mais n'entreroient point dans la chambre du conseil & n'assisteroient à aucune délibération secrète, attendu qu'ils n'avoient point prêté serment à la cour. 2°. Que toutes les fois qu'en son absence les pairs de France, le connétable & les maréchaux, iroient siéger au parlement, ils auroient le droit d'y entrer avec l'épée exclusivement à tous autres, de quelque rang & dignité qu'ils fussent.

AN. 1551.

**AN. 1551.** Ce dernier règlement ne fut pas observé à la rigueur ; car on lit dans les registres même du parlement, que le comte d'Elbeuf, frere du duc de Guise & du cardinal de Lorraine, les deux neveux du connétable Coligni, & d'Andelot & le marquis d'Humieres, y entrèrent l'épée au côté, sans que personne parût y faire attention, apparemment parce qu'ils appartenoient à des maisons qu'il étoit trop dangereux d'offenser.

Il est certain que la disgrâce de Lizer avoit en quelque sorte anéanti le parlement ; on en trouve une preuve dans cette même députation dont nous parlons. On leur reprocha dans le conseil d'avoir fait perdre au seigneur de Boisi, grand écuyer de France, un procès où il s'agissoit d'une partie de sa fortune, quoique le roi leur eût écrit de surseoir à la prononciation de l'arrêt. Le Maître voulant excuser sa compagnie, dit qu'elle n'avoit pu agir autrement sans enfreindre un édit de Louis XII, qui leur défendoit expressement que pour lettres patentes, missives ou de créance, leur fussent-elles apportées par un héraut d'armes, ils n'eussent à surseoir la prononciation ni l'exécution d'un arrêt,

rêt, ains leur enjoignoit que sans y avoir  
 égard, ils eussent non-seulement à ju-  
 ger, prononcer & faire justice aux par-  
 ties, mais encore à punir l'impétrant de  
 telles lettres, & les procureurs ou avo-  
 cats qui les auroient conseillées. Les  
 ministres n'ayant rien à opposer à un  
 texte si formel, dirent qu'il falloit se  
 prêter aux tems; que les magistrats ne  
 risquoient rien de montrer de la sou-  
 mission aux volontés du roi & de  
 la déférence à sa recommandation,  
 parce qu'il se garderoit bien d'abuser  
 de leur complaisance. Le monarque  
 leur répéta à-peu-près les mêmes pa-  
 roles, lorsqu'ils allerent prendre congé.  
 Le premier président, en rendant  
 compte à sa compagnie de cette con-  
 versation, ne rougit pas d'ajouter que  
 c'étoit une nécessité de se conformer  
 à ce nouvel ordre de choses, puisque  
 le roi le vouloit ainsi. Tout le monde  
 baissa les yeux & garda le silence; car  
 quel homme eût osé prendre la défense  
 des loix, lorsque leur premier in-  
 terprète les trahissoit si lâchement?  
 Avant que de montrer les effets de cet  
 asservissement, reprenons le fil des  
 affaires politiques, & efforçons-nous  
 de découvrir quelles causes donnerent

**AN. 1551.** naissance à une nouvelle guerre plus sanglante & plus opiniâtre que les précédentes entre la France & la maison d'Autriche.

Nouvelle  
diète d'Aus-  
bourg.

*Sléidan.  
Dépêches  
de Marillac.  
Ribier.*

Pendant deux années entières, Charles avoit séjourné dans les Pays-Bas, retenu d'abord par la goutte, ensuite par l'arrivée de Philippe son fils, auquel il vouloit assurer d'avance cette portion de son héritage, enfin par la mort du pape & les brigues qui agiterent le conclave pour le choix d'un successeur. Cette longue inaction avoit été fatale à l'*interim* : les catholiques & les protestans, quoique poussés par des motifs différens, l'avoient attaqué comme de concert, & il étoit tombé dans un si grand discrédit, qu'il ne falloit plus songer à le relever. Charles ne savoit quel parti prendre, lorsque le nouveau pape vint fort à-propos l'arracher de ce borbier, en s'obligeant de rétablir le concile de Trente. Sur cette assurance, l'empereur indiqua une nouvelle diète à Ausbourg & s'y rendit sur la fin de Juillet, toujours escorté d'un corps de troupes; ce qui fit donner à cette diète, ainsi qu'à la précédente, le nom de *diète armée*. Il amenoit avec lui non-seulement Philippe

son fils , mais encore la reine de Hongrie sa sœur , dont il connoissoit l'ascendant sur l'esprit de Ferdinand son frere ; car quelques instances qu'on eût faites à ce prince pour l'attirer dans les Pays-Bas , comme il savoît d'avance ce qu'on exigeroit de lui , il avoit toujours différé de s'y rendre , travaillant sourdement à mettre dans ses intérêts tous les princes de l'empire & sur-tout Maurice qui étoit devenu le plus puissant , afin que si l'empereur son frere , avec lequel il faudroit bien qu'il s'abouchât , avoit formé le projet d'user de violence , il s'en désistât à la vue des obstacles qu'il auroit à surmonter. Tant qu'on n'avoit proposé à Ferdinand que d'échanger le titre de roi des Romains contre une principauté particulière , telle que le duché de Wirtemberg , il avoit opposé son honneur qui lui faisoit une loi de préférer la mort à sa propre dégradation : on lui tendit un piège plus adroit ; l'empereur , par l'organe de la reine de Hongrie , offrit de l'associer dès ce moment à la plénitude de la puissance impériale , en transmettant à Philippe le titre de roi des Romains ; ce qui auroit donné trois chefs à l'empire. Ferdinand se défendit alors sur le

AN. 1551.



AN. 1551.

préjudice que cet arrangement porteroit à Maximilien son fils, déjà désigné roi de Bohême, gendre de l'empereur, & qui gouvernoit l'Espagne pendant l'absence de Philippe; il ne vouloit, disoit-il, prendre aucun engagement jusqu'à ce que ce fils rendu à ses sujets déclarât de vive voix que cet arrangement ne lui laisseroit aucuns regrets. On prit donc le parti de le rappeler; mais sur ces entrefaites, mourut Granvelle, l'ame de toute cette intrigue; & quoiqu'il laissât pour le remplacer l'évêque d'Arras, son fils, qu'il avoit pris soin de former de bonne-heure au manège de la cour impériale, il s'en falloit beaucoup que le fils n'égâlât la souplesse, la vigilance & la sagacité du pere. A ce premier inconvénient s'en joignoit un autre auquel il étoit presque impossible de remédier. La plupart des électeurs & des princes de l'empire, informés d'avance de ce qui devoit leur être proposé dans la diète, avoient prétexté des maladies ou d'autres empêchemens légitimes pour ne point s'y rendre en personne, & s'y étoient fait représenter par des députés qui ne pouvoient opiner que conformément à leurs instructions secrètes, & sur lesquels il auroit

été également superflu d'employer la séduction ou la violence. Ceux des électeurs & des princes qui s'étoient rendus personnellement à la diète, & dont l'empereur voulut sonder les dispositions, montrèrent les uns tant de froidur, les autres une telle répugnance, qu'il comprit qu'il y auroit trop de danger à brusquer une pareille entreprise, & qu'elle devoit être réservée à d'autres tems. Paroissant donc condamner lui-même son premier projet & voulant promptement ôter des yeux de l'assemblée les objets qui en rappelloient l'idée, il fit partir son fils Philippe pour l'Espagne, la reine de Hongrie sa sœur, pour les Pays-Bas, & parut ne vouloir plus s'occuper que de ce qui intéressoit directement la tranquillité publique.

Au mépris de deux ou trois profcriptions déjà portées contre elle, la ville de Magdebourg persévéroit à se montrer rebelle aux ordres de l'empereur, & refusoit constamment de donner aucune marque de repentir. Charles la dénonça de nouveau aux Etats de l'Empire : les états ne pouvant se dispenser d'accorder les subsides nécessaires pour la faire rentrer dans le devoir,

Guerre de  
Magdebourg.  
Rétablissement  
du concile de Trente.

*Ibid.*

AN. 1551.

& craignant que leur argent ne fût mal employé, supplierent l'empereur, s'il ne pouvoit lui-même prendre la conduite de cette guerre, d'en charger l'électeur Maurice, que le voisinage de ses états & ses talens militaires, rendoient plus propre que tout autre à la terminer promptement. L'empereur ne fit aucune difficulté de l'accepter pour général; car bien qu'à certains égards il parût dangereux d'armer les protestans tandis que les catholiques restoient en repos, d'un autre côté il trouvoit un grand avantage à employer leurs forces à leur propre destruction, & à les rendre ennemis irréconciliables les uns des autres. D'ailleurs il tenoit entre ses mains, dans la personne de l'infortuné Jean Frédéric, un gage qui lui répondoit de la fidélité de Maurice, puisqu'au moindre mécontentement que celui-ci lui donneroit, il pouvoit rétablir l'autre avec encore plus de facilité qu'il ne l'avoit détrôné. Maurice lui-même ne se le dissimuloit pas; quoique son honneur ne lui permît pas de garder le silence sur la prison du landgrave de Hesse son beau-pere, il intercédait pour lui en suppliant, il recouroit à la médiation de

tous ceux qui avoient quelque crédit auprès de l'empereur , & paroiffoit fe contenter des efpérances éloignées qu'on lui donnoit. Cependant cette foumiffion , comme nous le verrons bientôt , avoit des bornes.

L'empereur annonça le rétabliffement prochain du concile de Trente , & demanda , en des termes qui marquoient affez qu'il vouloit être obéi , que les princes & États de l'Empire y affiffaffent en perfonne ou par députés , & que tous s'obligeaffent dès ce moment à fe conformer aux décisions de ce tribunal fuprême en matière de foi. Il s'obligeoit de fon côté de procurer aux théologiens protestans une entière liberté d'exposer & de difcuter , tant que bon leur fembleroit , en préfence des peres , les articles fondamentaux de leur croyance. Les princes catholiques applaudirent à cette propofition , les protestans même n'ofaient y contredire , lorsque les députés de l'électeur Maurice déclarèrent que leur maître n'y confentiroit , qu'à condition que tout ce qui avoit été déjà décidé à Trente , feroit foumis à un nouvel examen ; que les théologiens protestans feroient non-feulement entendus

**AN. 1551.** dans ce concile, mais auroient voix **dé-**  
libérative : que le pape n'y présideroit  
point, & qu'il remettroit aux évêques  
leur serment de fidélité, afin que tout  
se traitât en liberté. Quoique cette dé-  
claration équivalût à un refus formel,  
l'empereur ne s'en mit pas en peine,  
persuadé que Maurice, lorsqu'il en  
seroit tems, se relâcheroit sur des con-  
ditions qu'il ne hazardoit, selon toutes  
les apparences, que pour conserver  
quelque crédit dans un parti qu'il tra-  
hissoit. Charles fit donc assurer le pape  
que tous les ordres de l'Empire étoient  
dans la disposition d'envoyer des dé-  
putés au concile, & aussi-tôt la bulle  
de convocation fut publiée.

Si la France avoit ressenti de la joie,  
en voyant de quelle maniere avoit tour-  
né l'affaire de la succession à l'Empire,  
cette joie fit place à d'autres sentimens,  
lorsqu'on apprit que la ville de Magde-  
bourg, le dernier rempart de la liberté  
germanique, étoit étroitement assiégée;  
que les secours que les autres villes an-  
séatiques avoient tenté d'y introduire,  
venoient d'être battus & dispersés, &  
qu'elle succomberoit infailliblement,  
s'il ne s'opéroit sur les lieux mêmes une  
révolution qu'il étoit encore impossible  
de prévoir.

Le concile donnoit lieu à une foule de réflexions non moins affligeantes, puisqu'indépendamment des facilités qu'il devoit procurer à l'empereur pour achever d'asservir l'Allemagne, il sembloit à quelques égards, avoir été dirigé contre le roi : on lisoit dans la bulle de convocation, que ce concile avoit pour objet, outre ce qui concernoit le dogme & la discipline de l'église, la conciliation de tous les différens entre les princes chrétiens, & la réunion de toutes leurs forces contre les infidèles. La France soumettroit-elle ses droits & ses intérêts les plus chers à la décision d'un tribunal composé d'évêques, presque tous dévoués au pape & à l'empereur, assemblés à la requête de ce prince, dans une ville de sa dépendance ? Cependant comment, & sous quel prétexte refuseroit-on de prendre part à ce concile ? La guerre seule pouvoit tirer de cet embarras ; on la vouloit, mais comme le personnage d'agresseur, odieux en lui-même, le devenoit encore bien davantage dans de pareilles circonstances aux yeux des zélés catholiques, on cherchoit un moyen si détourné d'engager la querelle, qu'il

AN. 1551.

AN. 1551.

restât douteux à qui on devoit imputer la rupture. La fortune ne tarda pas à le présenter.

Affaires de  
Parme.

*Manusc. de  
Béthune.*

*Ribier.*

*De Thou.*

*Pallavicin,*

*hist. du con-*

*cile de Tr.*

*Fra-Paolo.*

La ville de Parme , que le pape avoit rendue à Octavio , toujours menacée par les troupes de l'empereur , ne pouvoit se passer d'une forte garnison , & la fortune des Farnèses étoit trop bornée pour supporter une pareille dépense. Il falloit donc , ou qu'ils transigeassent avec l'empereur , ou qu'ils tirassent du pape les sommes nécessaires pour la défendre : les ministres de l'empereur dédaignant de traiter avec eux , s'attachèrent à leur enlever cette unique ressource. Jules III avoit deux neveux , Jean-Baptiste Delmonté & Ascagne de la Corne , tous deux distingués dans la profession des armes , & impatiens de tirer parti de l'élévation de leur oncle. Diegue de Mendoza leur persuada que le pape , en refusant aux Farnèses des subsides qu'il ne leur devoit pas , les obligerait bientôt à lui remettre Parme en échange de quelqu'autre fief de l'Eglise d'une bien moindre valeur , & mieux assorti à leur fortune présente ; que maître de Parme , Jules transigerait avec l'empereur à des conditions honorables pour le Saint-Siège , & infini-

ment avantageuses pour ses neveux ; au lieu qu'en continuant de nourrir la folle vanité des Farnèses , il épuiserait ses finances , s'attirerait sur les bras les armes de l'empereur , & finirait par subir toutes les conditions qu'il plairait au vainqueur de lui prescrire. Le pape désiroit l'avancement de ses neveux , & d'ailleurs il s'étoit fait une idée si terrible de l'empereur , qu'à quelque prix que ce fût , il ne vouloit rien avoir à démêler avec lui. Ainsi , lorsqu'Octavio vint lui demander la solde de la garnison de Rome , il consentit quoiqu'avec beaucoup d'humeur , à payer ce qui étoit dû , mais il l'avertit de se pourvoir ailleurs pour l'avenir , parce que , dans l'état d'épuisement où étoient les finances du Saint - Siège , & à la veille d'avoir à substantier à Trente une multitude d'évêques & de théologiens , il lui seroit impossible , malgré toute sa bonne volonté , de lui donner aucune espèce de secours. Les Farnèses insisterent , en lui représentant le péril où il les exposoit , & ne tirèrent d'autre réponse , sinon qu'ils fissent à cet égard ce qui leur conviendrait. Ils tinrent conseil entr'eux , & jugerent qu'il ne leur restoit point d'autre parti à



AN. 1551.

prendre, que de se donner à la France si le roi daignoit les recevoir sous sa protection; car après la maniere dont le cardinal Farnèse en avoit usé à l'égard de cette couronne, ils devoient naturellement craindre de se voir rejettés : Henri les reçut à bras ouverts, & dans le traité qu'il conclut avec eux, il s'obligea de donner à Octavio le collier de son ordre, & huit mille ducats de pension; à lui entretenir à ses frais, pour la garde de Parme, quinze cens hommes d'infanterie, & deux cens chevaux-légers; à lui assigner un dédommagement en France s'il perdoit Parme autrement que par sa faute; à indemniser de la même maniere les deux cardinaux Alexandre & Ranuce Farnèse, si l'empereur les privoit du revenu des bénéfices qu'ils possédoient dans ses Etats : & en contractant des obligations si onéreuses, le roi n'exigea rien d'Octavio, sinon qu'il le serviroit envers & contre tous, excepté contre le pape son suzerain, & qu'il ne se reconcilieroit avec l'empereur qu'après que ce prince lui auroit rendu volontairement la ville de Plaifance.

A cette nouvelle, Jules, naturellement emporté, se livra aux plus vio-

lens transports de la colere. Il fit appeller les Farnèses, les traita de rebelles, menaca de les exterminer, en appellant à son secours toutes les forces de l'empereur, s'ils ne rompoient sur-le-champ un traité qu'on ne pouvoit envisager que comme une conjuration contre le Saint-Siège : envain ils lui représenterent qu'ils n'avoient agi que par ses ordres, ou du moins par ses conseils, puisqu'en leur annonçant qu'ils n'avoient plus aucun secours pécuniaire à se promettre du Saint-Siège, il leur avoit dit qu'ils cherchassent à se pourvoir d'un autre côté, & leur avoit laissé la liberté de prendre le parti qui leur conviendrait; cette réponse ne faisant que l'aigrir davantage, il les somma de déclarer sur-le-champ s'ils étoient dans la disposition de rentrer comme auparavant dans la dépendance immédiate du Saint-Siège, en renonçant à toute protection étrangere ? Ils répondirent qu'ils n'avoient jamais eu intention de s'y foustraire, & que cette dépendance se trouvoit clairement énoncée dans le traité, mais qu'ayant contracté sur la foi des sermens un lien qu'il n'étoit plus en leur pouvoir de rompre, ils se conforme-

---

AN. 1551.

**AN. 1551.** gnance à prendre part au concile , & s'il jugeoit que son royaume pût fans inconvenient s'en passer , il étoit le maître de n'y envoyer personne : que quelques raisons qu'il lui plût d'alléguer , le pape les trouveroit bonnes & le tiendrait pour suffisamment excusé : qu'enfin , si dans la bulle de convocation on avoit marqué que les peres du concile s'occuperoient à terminer tous les différens entre les princes chrétiens , & à diriger leurs efforts contre les infidèles , c'étoit uniquement pour se conformer à l'ancien style , & sans aucun dessein de permettre qu'on entamât ces sortes de matieres , qui seroient toujours mieux & plus convenablement discutées dans un congrès que dans un concile : qu'il ne permettroit pas non plus qu'à l'occasion de ce qui venoit de se passer sur les côtes d'Afrique , on proposât rien dans cette assemblée qui préjudiciât à l'honneur du roi.

Pour bien comprendre le sens de cette dernière promesse , il faut expliquer en peu de mots ce qui s'étoit passé depuis trois ans entre le roi & l'empereur des Turcs.

Henri s'y étant pris trop tard pour

empêcher la trêve entre Charles-Quint & Soliman , & n'ayant pû détourner ce dernier de porter ses armes dans la Perse , donna ordre à d'Aramon , son ambassadeur , d'accompagner le grand-seigneur dans cette expédition. Pendant les trois ans qu'elle dura , la France ne fut point entièrement privée des secours qu'elle tiroit de la Porte. Dragut , qui bien qu'officier du grand-seigneur , possédoit en propre un grand nombre de galères & faisoit la guerre pour son compte , concerta ses opérations avec les capitaines des galères Françoises , & leur eut obligation d'avoir échappé aux embûches que lui tendoit André Doria. Dans une de ses courses il s'empara des villes d'Africa & de Monastier , dépendances du royaume de Tunis , & y mit une garnison de Turcs. L'empereur , qui prévint combien cet établissement donneroit de facilités au corsaire pour piller les côtes d'Italie , envoya ordre à dom Pedre de Tolède , vice-roi de Naples , & à André Doria , de donner la chasse au pirate & de reprendre ces deux places , ne considérant pas que peut-être cette expédition seroit regardée à la Porte comme une infraction de la trêve. Dragut eut l'adresse d'échapper à

AN. 1551.

AN. 1551.

la poursuite des Espagnols : les Turcs qu'il avoit laissés dans ces deux places , furent passés au fil de l'épée ou enchaînés sur les galères. D'un autre côté le roi Ferdinand n'avoit pas observé scrupuleusement les conditions de la trêve : sur un bruit populaire qui annonçoit que Soliman avoit été entièrement défait par le roi de Perse , il avoit forifié Zolnoc , malgré les représentations du Bacha de Bude , & avoit pénétré à main armée dans la Transilvanie , qui étoit sous la protection du grand-seigneur. Aramon , qu'on avoit pris soin d'informer de ces particularités , ne manqua pas , après le retour de Soliman à Constantinople , d'envenimer ce qu'elles pouvoient avoir de répréhensible , & en les faisant regarder comme des insultes que l'honneur ne permettoit pas de dissimuler , il porta d'autant plus facilement Soliman à recourir à la vengeance , qu'il l'assuroit très-positivement que la France attaqueroit de son côté l'ennemi commun. Après avoir été témoin des immenses préparatifs qu'on faisoit à Constantinople pour pousser vivement la guerre par terre & par mer , il revint en France rendre compte du succès de sa négoc-

ciation , & prendre de nouveaux ordres. 

---

La flotte Ottomane , commandée par Sinan , bacha de la mer , & par Dragut , ne tarda pas à se montrer sur les côtes de la Sicile ; les trouvant bien défendues , elle dirigea sa course sur l'isle de Goze qui appartenoit aux chevaliers de Malthe , la pilla sans résistance & en tira six mille esclaves , ensuite elle tenta une descente dans l'isle de Malthe ; repoussée avec perte , elle continua sa route , & vint assiéger Tripoli , l'une des places les plus considérables de la côte d'Afrique , & que Charles-Quint , pour s'épargner les frais d'une garnison , avoit cédée aux chevaliers. Les Turcs avoient ouvert la tranchée , & pressoient vivement le siège , lorsque d'Aramon , ayant terminé les affaires qui l'avoient amené en France , aborda avec deux galères dans le port de Malthe , d'où il se proposoit de partir le lendemain , pour se rendre en droite ligne à Constantinople. Le grand-maître & les principaux chevaliers , qui n'ignoroient pas le crédit dont il jouissoit à la cour du grand-seigneur , le prièrent très-instamment de vouloir bien se rendre auparavant au camp des Turcs sous les murs de Tripoli , & de

**AN. 1551.** ~~perfuader~~ persuader , s'il étoit possible , à Sinam bacha d'épargner une place qui avoit pour gouverneur & pour défenseurs des chevaliers François. Aramon accepta la commission , mais soit que son crédit fût moins grand qu'on ne se l'étoit imaginé , soit qu'il ne mît pas beaucoup de chaleur dans sa poursuite , il ne put rien obtenir , & dès-lors son séjour dans la rade de Tripoli devint très-préjudiciable aux intérêts de l'ordre. Les chevaliers , qui auroient peut-être lassé la patience des assiégés , puisqu'ils ne manquoient pas de munitions , & qui très-certainement se feroient fait hacher en pièces plutôt que de se soumettre à un vainqueur barbare , voyant du haut de leurs murailles un médiateur & des vaisseaux tous prêts à les mettre en sûreté avec leurs bagages , se défendirent plus mollement , & dès que les murailles furent entamées , ils acceptèrent une capitulation deshonorante , & n'attendirent pas même qu'elle fût jurée pour se remettre entre les mains des infidèles , qui les auroient tous réduits à l'esclavage , si d'Aramon ne les eût rachetés. Il prit soin de les ramener à Malthe , où le grand-maître refusa

quelques-tems de les recevoir, menaça ensuite de les dégrader ; & loin de témoigner aucune reconnoissance à l'ambassadeur de France, il ne lui dissimula pas les soupçons injurieux qu'il formoit sur son compte. L'empereur ne laissa pas échapper une si belle occasion de décrier les François. Dans des libelles, composés par ses ordres & distribués en son nom à tous les ambassadeurs de l'Europe, il attribuoit à la trahison & à la perfidie de l'ambassadeur de France, qui sans doute n'avoit fait que se conformer à ses instructions secrètes, ce nouveau malheur arrivé aux chrétiens. Henri voulant se justifier d'une si odieuse imputation, s'adressa directement au grand-mâitre & au conseil de l'ordre, pour être éclairci de la vérité des faits, & se décider sur leur réponse, ou à punir exemplairement son ministre s'il avoit prévariqué, ou à confondre les calomniateurs s'il étoit innocent. Le grand-mâitre, quoiqu'Espagnol de naissance, sentant bien qu'il y auroit de l'imprudence à offenser un monarque si puissant, donna le défaveu le plus formel aux soupçons injurieux auxquels sa propre conduite avoit donné lieu, & rendit un témoi-



**AN. 1551.** gnage éclatant à la fidélité, au zèle & à la générosité de l'ambassadeur. Le roi fit traduire & imprimer cette lettre dans toutes les langues, & chargea ses ministres d'en répandre avec profusion des exemplaires. L'empereur persistant avec opiniâtreté dans sa première inculpation, annonça qu'il avoit intercepté, & qu'il mettroit sous les yeux du concile des dépêches de ce même ambassadeur, qui apprendroient à ceux qui pouvoient encore en douter, que cette expédition avoit été résolue dans le divan, à la requête du roi très-chrétien, & *que si le pere attiroit les infidèles par les mains, le fils les attiroit par les pieds & par les cheveux.* C'est contre cette dernière menace que le pape vouloit rassurer le roi.

Après s'être justifié sur le rétablissement du concile, Jules venant à ce qui concernoit proprement l'objet de la négociation, disoit qu'ayant toujours fait profession d'honorer le roi comme son bienfaiteur, & de le chérir comme son fils, il n'avoit pas dû s'attendre que les ministres de France travaillassent à soulever ses sujets, & à lui enlever ses vassaux : qu'un pareil procédé seroit à peine pardonnable entre des souverains

acharnés à s'entre-détruire , & tellement aveuglés par la colere , qu'ils oubliassent le mal qu'ils se préparoient à eux-mêmes en voulant perdre leur ennemi. Que Paul III , son prédécesseur , ayant eu à se plaindre des Colonnes , qui étoient au service de l'empereur , les avoit déclarés rebelles , avoit confisqué leurs terres , & s'étoit mis , à main armée , en possession des places fortes qu'ils tenoient dans le territoire de Rome , sans que ce prince , qui pouvoit se croire outragé dans la personne de ses serviteurs , mais qui respectoit encore davantage les droits des souverains , se fût mis en devoir de les soutenir dans la révolte , leur eût fourni aucun secours : qu'il étoit impossible qu'un souverain , de quelque maniere qu'il se conduisît , contentât tous ses sujets , & que si les mécontents étoient assurés de trouver un appui chez les puissances voisines , il s'éleveroit de toutes parts une guerre interminable , qui replongeroit l'Europe dans son antique barbarie : qu'il désiroit ardemment & sur toutes choses l'amitié du roi , mais qu'il lui étoit absolument impossible de tolérer ce qui s'étoit fait par rapport à Parme ; puisque ce qui

---

---

AN. 1551.

**AN. 1551.** auroit été permis aux Farnèses, le seroit à plus forte raison aux ducs de Ferrare & d'Urbin, aux Colonnes & aux Urins, & alors que deviendrait la puissance du Saint-Siège ?

L'austère Montmorenci, que le roi avoit chargé de sa réponse, dit au nonce que la conduite que le saint-pere avoit tenue par rapport au concile, ne pouvoit se concilier, ni avec ses engagements, ni avec les obligations personnelles qu'il avoit au roi, encore moins avec le rang que ce monarque tenoit dans la chrétienté. Que fils aîné de l'église, maître d'un grand Etat & disposant à son gré du royaume d'Ecosse, il croyoit mériter à tous égards qu'on ne décidât rien sans son aveu sur le tems & le lieu où devoit s'assembler le concile. Que personne n'ignoroit, & que le saint-pere lui-même pouvoit témoigner quelle sûreté trouveroient à Trente des évêques qui oseroient résister aux volontés de l'empereur, puisqu'un légat du Saint-Siège, malgré sa qualité de président de l'assemblée, avoit été menacé, & même à la veille de se voir outragé. Qu'au reste le roi prendroit, par rapport à ce concile, les mesures que sa sagesse lui dicteroit. Que  
par

par rapport à Parme , on ne concevoit pas de quoi le pape se plaignoit. N'avoit-il pas annoncé à Octavio qu'il ne lui donneroit plus de secours ? qu'il en cherchât où bon lui sembleroit ? N'étoit-il pas également certain que faute de secours étrangers , Parme alloit tomber entre les mains de l'empereur & être irrévocablement enlevée à l'église ? La France , au contraire , en se chargeant par pure générosité de la défense de cette place , n'avoit-elle pas eu l'attention de réserver tous les droits du Saint-Siège & de lui conserver par-là une possession presque abandonnée ? On ne pouvoit donc expliquer le chagrin & les procédés du saint pere , qu'en supposant qu'il ressembloit à de certaines gens pour qui la reconnoissance est un sentiment douloureux , que la vue d'un bienfaiteur humilie , & qui commencent par se brouiller avec tous ceux qui leur ont rendu service , afin d'être dispensés de leur témoigner de la reconnoissance. Le roi ajouta de sa propre bouche que *le saint pere se repentiroit bientôt de ce qu'il avoit fait.*

Accablé d'une réponse si dure & craignant , s'il demeureroit tranquille , que l'empereur ne le soupçonnât de collu-

AN. 1551

sion avec la France, Jules ne manqua pas, comme on l'avoit bien prévu, de se jeter absolument dans les bras de ce prince; il le pria de lui prescrire, comme à un homme peu versé dans le maniement des affaires politiques, la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion. L'empereur & ses ministres, regardant comme ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, une rupture ouverte entre la France & le Saint-Siège, s'étudierent à rehausser le courage de Jules & ne furent point avarés de promesses. Quant à la forme de procéder, ils furent d'avis que le pape, après avoir cité Octavio qui ne comparoit pas, le déclarât rebelle, confiscât ses biens, & commît l'exécution de la sentence à l'empereur, qui étoit l'avoué & le défenseur du Saint-Siège. Si la France ne remuoit point, la guerre seroit bientôt terminée; si elle prenoit parti, elle perdrait infailliblement la Mirandole dont elle s'étoit impatrimonisée, on ne savoit à quel titre, & dont l'empereur, en qualité de suzerain, ne manqueroit pas de disposer en faveur d'un des neveux du saint pere.

En effet, il étoit bien difficile à la

France de faire parvenir aucuns secours directs non-seulement dans cette ville située au centre de l'Italie, mais même dans le duché de Parme, séparé du Piémont par toute la longueur du Milanès. La première tentative que l'on fit à cet égard, eut le succès le plus malheureux. Il y avoit dans le Piémont cinq compagnies Italiennes levées depuis bien des années par Pierre Strozzi, & qui, à l'exemple de leur colonel, paroissoient s'être dévouées au service de France : le connétable imagina qu'à la faveur de la paix qui subsistoit toujours entre le roi & l'empereur, il ne seroit pas impossible de leur faire traverser par pelotons le duché de Milan, & en donna l'ordre au maréchal de Brissac. Celui-ci crut devoir représenter que c'étoit envoyer ces braves gens à la boucherie, puisqu'il n'y avoit aucune apparence qu'un gouverneur aussi vigilant & aussi mal-intentionné que l'étoit Ferdinand de Gonzague, n'apprît rien du passage de ces troupes, ou se méprît sur leur destination. Le connétable ne changea point de sentiment ; il fallut obéir. Brissac cassa publiquement ces compagnies ; mais il fit dire à l'oreille à tous ceux qui les composoient,

~~de se retirer le plus secrètement qu'il leur~~  
 AN. 1551. seroit possible , dans le Parmésan , où ils trouveroient leur colonel & recevraient des récompenses proportionnées aux risques qu'on leur faisoit courir. La crainte du maréchal ne tarda pas à se réaliser. Ferdinand de Gonzague avoit posé sur toutes les routes des sentinelles & des corps-de-gardes , qui tombant sur ces malheureux sans défense , les hâchèrent en pièces , ou les mirent à la chaîne pour servir en qualité de forçats sur les galères d'André Doria. Brissac , par droit de représailles , arrêta l'évêque d'Astorga , qui traversoit le Piémont sur la foi des traités pour se rendre au concile de Trente , & envoya un trompette à Ferdinand de Gonzague avec une lettre de cet évêque Espagnol , & une sorte de cartel de la part du maréchal , par lequel il lui reprochoit la cruauté exercée de sang-froid contre des malheureux soldats , qui sur la foi publique , traversoient tranquillement le Milanès , pour rentrer dans le sein de leurs familles ; & en lui annonçant la disposition où il étoit d'user de représailles sur les sujets de l'empereur , il le rendoit responsable , aux yeux de l'Europe , de l'infraction de la paix &

de tous les malheurs qu'occasionneroit une nouvelle guerre entre leurs deux souverains. Gonzague feignant de n'avoir aucune connoissance de ce qui venoit de se passer , répondre qu'ayant été informé qu'il s'étoit formé dans quelques contrées de son gouvernement des bandes de bandits & de déserteurs qui voloient les passans & pilloient les campagnes , il avoit donné ordre au prévôt de son armée de prendre avec lui un corps de troupes & de faire main-basse sur tous les vagabonds qu'il trouveroit attroupés & en équipage de gens de guerre sans l'attache de leur capitaine ; qu'il étoit sensiblement affligé que la punition fût tombée en partie sur des innocens , mais qu'on avoit eu tort de ne pas le prévenir sur le passage de ces compagnies. Il se mit peu en peine de l'évêque , se doutant bien qu'il ne lui arriveroit aucun mal & que sa prison ne seroit pas de longue durée. En effet , le roi , ne regardant pas la détention de cet ecclésiastique comme une satisfaction équivalente à l'offense qu'il avoit reçue , & réservant son ressentiment pour une meilleure occasion , envoya ordre de le relâcher avant que le concile le réclamât.

AN. 1551.



**AN. 1551.** Le pape, entraîné par ses neveux & obsédé par les ministres de l'empereur, faisoit de son côté des préparatifs de guerre ; mais comme il ne se portoit à un métier si nouveau pour lui qu'avec une extrême répugnance, il dépêcha en France Ascagne de la Corne son neveu, avec des instructions écrites de sa propre main, par lesquelles il offroit de céder à Octavio le duché de Camerin en échange de Parme ; d'unir ce grand fief au domaine direct du Saint-Siège, & de donner au roi les assurances les plus positives qu'il n'en feroit point séparé. C'étoit tout ce que la France, si elle désiroit la paix, pouvoit raisonnablement exiger ; mais comme il étoit à craindre qu'elle ne voulût la guerre & qu'elle ne traînât en longueur la négociation, afin de donner à Octavio le tems d'approvisionner la ville de Parme, il recommandoit à son neveu de demander une réponse positive & de prendre tout délai pour un refus. Cette précaution n'étoit pas inutile ; c'étoit en effet la route qu'on voulut suivre. Quand on cessa de pouvoir amuser le neveu du pontife, le roi dit qu'il feroit porter sa réponse par l'évêque de Bordeaux, que d'autres affaires appel-

loient à Rome ; mais apprenant , en arrivant , que les troupes du pape & de l'empereur venoient d'occuper la place de Berselles qui apparténoit au cardinal de Ferrare , & qui servoit d'entrepôt pour faire passer des bleds du Ferrarois dans le Parmésan , l'évêque déclara qu'après un acte d'hostilité qui changeoit la nature des choses , il ne pouvoit plus traiter qu'il n'eût reçu de nouvelles instructions. Jules , toujours indécis & désespéré de ce contre-tems , s'adressa directement à Octavio , ne sachant si l'approche du danger ne l'auroit pas rendu plus traitable qu'auparavant. Octavio parut rentrer en lui-même & ne pas s'éloigner du parti qu'on lui proposoit ; on établit des conférences , on rédigea même les conditions du traité d'échange ; mais comme il n'avoit voulu que gagner du tems , il se rendit difficile sur l'article des sûretés & trouva dans la conduite de Gonzague un prétexte de révoquer tout ce qu'il avoit accordé.

Quelques mois auparavant , le roi avoit ordonné à tous les évêques de son royaume d'aller résider chacun dans son diocèse , de le visiter & de se mettre au fait des abus & des re-

---

AN. 1551.

Rupture  
avec le pape.  
Protestation  
du roi contre  
le concile de  
Trente.

Manusc. de

médés qu'on pourroit y apporter, afin  
 d'en faire leur rapport au premier jour  
 dans un concile national. Cette ordon-  
 nance parvint à Rome & y causa bien  
 de la rumeur. Le pape, qui n'auroit  
 point trouvé mauvais que le roi ne prît  
 aucune part au concile de Trente,  
 pourvu qu'il gardât un silence respec-  
 tueux, crut ne devoir pas souffrir qu'il  
 érigeât en quelque sorte autel contre  
 autel. Il commit l'examen de cette  
 affaire à une congrégation de cardinaux  
 presque aussi effrayés que lui, & sur  
 leur rapport, il assembla tout le sacré  
 collège, pour délibérer sur le parti qu'on  
 prendroit. Les cardinaux impérialistes  
 représenterent ce projet d'un concile  
 national comme un attentat sur l'au-  
 torité pontificale, comme un renver-  
 sement de l'ancienne discipline & le  
 signal d'un schisme médité dans le  
 silence & tout prêt à éclater, si la sain-  
 teté, qui savoit qu'aux grands maux il  
 faut appliquer les grands remèdes, ne  
 s'armoit promptement d'une rigueur  
 salutaire pour déconcerter un complot  
 encore mal assuré, & intimider ceux  
 qui oseroient s'en déclarer les auteurs  
 & les adhérens. D'autres cardinaux,  
 en plus grand nombre, dirent qu'on

AN. 1551.

Fontanieu.

Fra-Paolo.

Pallavicin.

Ribier.

Matthieu.

s'allarmoît peut-être mal-à-propos, puisqu'on n'avoit encore à délibérer que sur un ordre qui n'enjoignoit rien aux évêques que ce qui leur étoit prescrit par les canons : que l'annonce d'un concile national n'étoit point non plus une chose qui dût paroître si effrayante, puisqu'enfin il restoit encore douteux s'il auroit lieu, & qu'en cas qu'il s'assemblât réellement, il ne seroit composé que d'évêques catholiques, attachés par intérêt & par devoir au Saint-Siège, la base de leur grandeur & le rempart de leurs libertés : que la précipitation dans une matière si grave ne pouvoit qu'être infiniment dangereuse, & qu'avant de rien statuer, il falloit prendre de nouveaux éclaircissemens.

Paul de Thermes, qui s'étoit signalé dans la guerre d'Ecosse & qui remplissoit dans ce moment la fonction d'Ambassadeur à Rome, ayant informé le roi de ce qui venoit de se passer, reçut ordre de demander une nouvelle assemblée du sacré collège & d'y prononcer le discours suivant, rédigé par le cardinal de Lorraine : » Vous vous rappelez ,  
» très-saint pere, & vous, révérendissimes  
» cardinaux, les propos qui furent tenus  
» nus ici à l'occasion d'un prétendu

---

AN. 1551.

AN. 1551.

» concile qui devoit, disoit-on, se re-  
 » nir en France, contre l'autorité pon-  
 » tificale & au mépris du concile gé-  
 » néral, indiqué à Trente. Le roi,  
 » mon maître, à qui j'ai dû en rendre  
 » compte, a trouvé bien étrange que  
 » sans s'informer de la vérité des faits,  
 » des personnes mal-intentionnées se  
 » soient permis sur son compte d'o-  
 » dieux soupçons & des inculpations  
 » atroces. S'il ne vouloit que confondre  
 » ses accusateurs, il se contenteroit de  
 » les sommer de déclarer devant cette  
 » assemblée en quel tems, en quel lieu  
 » ce concile doit s'assembler, & quelles  
 » matieres doivent y être agitées? Dans  
 » l'impossibilité où ils se trouveroient de  
 » répondre à aucune de ces questions,  
 » comment se laveroient-ils du reproche  
 » d'une aveugle prévention & d'une hor-  
 » rible méchanceté? mais une pareille  
 » justification ne répondroit ni au pro-  
 » fond respect qu'il conservera toujours  
 » pour le Saint-Siège, ni à l'amitié toute  
 » particulière qui le lie avec la plupart  
 » de ceux qui composent le sacré col-  
 » lège. Pour ne laisser aucun doute sur  
 » ses véritables intentions, il m'a chargé  
 » de vous expliquer & les motifs de  
 » sa conduite passée & sa dernière ré-

» solution par rapport aux affaires pré-  
» sentes.

---

---

AN. 1551.

» Sa majesté très-chrétienne , confi-  
» dérant que malgré la rigueur des édits  
» & la vigilance des magistrats à les faire  
» observer , le nombre des hérétiques  
» se multiplioit dans son royaume , a  
» cru que la sollicitude pastorale des  
» évêques , leurs prédications & leurs  
» bons exemples , étoient la digue la  
» plus forte qu'il pût opposer à ce dé-  
» bordement. En conséquence , il leur  
» ordonna de résider dans leurs dio-  
» cèses & de prendre soin du troupeau  
» qui leur est confié ; & parce qu'il  
» avoit de fortes raisons d'appréhender  
» que plusieurs d'entr'eux , sous différens  
» prétextes , ne se dispensassent de cette  
» résidence qui leur déplairoit , il en-  
» joignit aux métropolitains de tenir  
» registre de ceux qui se montreroient  
» ou désobéissans ou trop négligens , &  
» de les dénoncer au premier concile  
» national , où il seroit procédé contre  
» eux en toute rigueur. Ce que vos dé-  
» crets appellent *synode* ou *concile pro-*  
» *vincial* , le roi , dans ses lettres , l'a  
» nommé *concile national* ; & si cette  
» dénomination a pu donner lieu à une  
» méprise & allarmer votre sainteté ,

AN. 1551. » c'est la faute de votre nonce, qui  
 » aura sans doute oublié de vous  
 » faire parvenir les explications qui lui  
 » furent données à cet égard par le ré-  
 » vérendissime cardinal de Lorraine :  
 » mais devoit-on s'attendre, & le roi,  
 » mon maître, pouvoit-il prévoir qu'une  
 » démarche dictée par le zèle le plus pur  
 » pour les intérêts de la religion catho-  
 » lique, deviendrait à Rome & dans  
 » une assemblée du sacré collège la ma-  
 » tière d'une diffamation ? Il faut, en  
 » effet, que la protection que sa ma-  
 » jesté a cru devoir accorder au duc de  
 » Parme, ait étrangement altéré l'esprit  
 » de votre sainteté, pour qu'elle prête  
 » des couleurs si noires à une action  
 » si louable & si salutaire ! Mais qu'a  
 » donc en soi cette protection qui ait  
 » dû vous offenser ? C'est ce que l'on  
 » ne conçoit pas davantage en France,  
 » & ce que beaucoup de ceux qui com-  
 » posent cette assemblée, auront sans  
 » doute bien de la peine à comprendre  
 » sur la simple exposition des faits.

» Personne n'ignore qu'après l'assas-  
 » sinat de Pierre-Louis son fils, & la  
 » perte de Plaisance, Paul III, qui se  
 » trouvoit à la veille de se voir encore  
 » enlever le duché de Parme, recourut

» à la protection du roi très-chrétien ,  
» & que ce religieux monarque , à AN. 1551.  
» l'exemple de ses prédécesseurs , qui  
» ont tous regardé la protection du  
» Saint-Siège comme la portion la plus  
» sacrée de leur héritage , prit en main  
» la cause du pontife & le couvrit de  
» son bouclier contre la violence de ses  
» ennemis. Tant qu'a vécu Paul III ,  
» les frais de la défense de Parme ont  
» roulé en partie sur le roi , & après sa  
» mort , pendant la longue durée du  
» conclave , le monarque avança de ses  
» deniers toutes les sommes nécessaires  
» pour entretenir la garnison. Et si l'é-  
» glise conserve encore cette portion  
» considérable de son patrimoine , c'est  
» à cette attention bienfaisante du mo-  
» narque qu'elle en est redevable. Assis  
» sur la chaire de S. Pierre , comment  
» reconnûtes-vous ces obligations ?  
» Vous disposâtes de ce grand fief en  
» faveur d'Octave Farnèse contre le vœu  
» du roi ; prîtes-vous soin du-moins  
» de rembourser le monarque de ses  
» créances , ou en chargeâtes-vous le  
» nouveau possesseur ? c'est ce dont on  
» n'a point encore entendu parler en  
» France. Bientôt dégouté des frais  
» qu'entraînoit la conservation de Par-



AN. 1551. „ me, vous refusâtes d'y contribuer da-  
 „ vantage & vous avertîtes Octave de  
 „ se pourvoir ailleurs. C'est sur ce re-  
 „ fus, & d'après ce conseil, qu'il s'a-  
 „ dressa en effet au roi très-chrétien.  
 „ Sa majesté mettant en considération  
 „ & cette permission du suzerain &  
 „ l'état déplorable où alloit se trouver  
 „ l'Italie, si cette place tomboit, comme  
 „ on n'en pouvoit plus douter, au pou-  
 „ voir de l'empereur, & lui servoit de  
 „ poste avancé pour tenir dans des al-  
 „ larmes perpétuelles tous ses foibles  
 „ voisins, écouta favorablement la re-  
 „ quête d'Octave & prit Parme sous sa  
 „ protection, mais en réservant de la  
 „ maniere la plus formelle les droits  
 „ du Saint-Siège, auxquels on se  
 „ garda bien de porter la plus légère  
 „ atteinte. Il s'attendoit & sans doute  
 „ il avoit droit de se promettre que ce  
 „ nouveau bienfait, cette attention  
 „ constante à conserver à l'église ses  
 „ possessions, à l'Italie sa liberté, lui  
 „ attireroient des louanges, des actions  
 „ de grace, au moins un témoignage  
 „ de satisfaction de votre part; mais  
 „ puisqu'au lieu de lui en savoir aucun  
 „ gré, on affecte ici de publier qu'il ne  
 „ se couvrè du manteau de protecteur

» que pour s'introduire dans Parme &             
» s'approprier ensuite cette portion du AN. 1551.  
» domaine de l'église, il déclare devant  
» cette auguste assemblée qu'il consent  
» à évacuer cette place, à renoncer à  
» tous les droits que peut lui donner  
» le titre de protecteur, pourvu que  
» l'empereur, de son côté, commence  
» par restituer Plaifance, qu'ensuite ces  
» deux places soient réunies au domaine  
» direct du Saint-Siège & pourvues de  
» fortes garnisons, & qu'enfin on assi-  
» gne un dédommagement convenable  
» à la maison Farnèse qui en avoit  
» été investie. Si après une patelle of-  
» fre, on continue de lever des trou-  
» pes, de former des magasins, le roi  
» déclare que ne priant rien à l'égal  
» de son honneur, il n'épargnera ni  
» argent, ni troupes, ni sa propre vie,  
» s'il est nécessaire, pour garantir de  
» toute oppression un homme qu'il a  
» pris sous sa protection : & d'autant  
» que la guerre une fois commencée  
» fermera à ses sujets la seule route  
» qu'ils pussent prendre pour se rendre  
» en sûreté à Trente, il proteste qu'il  
» ne pourra plus y envoyer ni ambassa-  
» deurs, ni prélats, & que la rupture  
» du concile ne devra être imputée qu'à

AN. 1551. » ceux qui feignant d'y appeller tous  
 » les princes chrétiens, leur en fer-  
 » ment l'entrée. Il proteste de plus, que  
 » de quelque manière que puisse tour-  
 » ner cette guerre, il n'entend point  
 » se départir de l'obéissance qu'il a  
 » vouée au Saint-Siège comme roi très-  
 » chrétien & fils aîné de l'église, & de-  
 » mande un acte authentique de ces  
 » protestations pour servir en tems &  
 » lieu, & être communiqué d'avance  
 » à tous les princes chrétiens, ainsi que  
 » la réponse qu'il vous plaira, très-saint  
 » pere, & vous, révérendissimes cardinaux,  
 » de faire à tous les objets que  
 » je viens de proposer «.

Jules, qui avoit fait effort sur lui-même pour se contenir jusqu'au bout, demanda à l'ambassadeur d'une voix rauque & le feu dans les yeux, s'il avoit un pouvoir spécial de son maître, qui l'autorisât à lui tenir un pareil discours : l'ayant reçu sur-le-champ de la main de l'ambassadeur, il promit une réponse. Thermes l'attendit long-tems, & après avoir perdu toute espérance de l'obtenir, il fixa le jour de son départ & commanda à tous les François qui étoient à Rome, sans même en excepter les cardinaux, d'en sortir avec lui. Il les

conduisit à la Mirandole , où déposant 

---

le personnage d'ambassadeur dont il n'avoit été revêtu que pour connoître avec plus de facilité les préparatifs de l'ennemi & se transporter commodément dans les lieux qui auroient besoin de sa présence, il reprit celui de général qui lui avoit été déferé par le roi dès avant son départ , & qui lui convenoit beaucoup mieux.

AN. 1551.

Après la protestation solennelle qu'on venoit de faire à Rome , il semble qu'on eût pu se tenir en repos sur ce qui regardoit le concile : cependant on jugea qu'il étoit bon de la renouveler à Trente , & l'on chargea de cette commission Jacques Amiot , abbé de Bellozane , le célèbre traducteur de Plutarque , que le désir de visiter les bibliothèques d'Italie , avoit attiré dans cette contrée à la suite d'Odet de Selve , évêque de Lavaur & ambassadeur à Venise. La suscription de ses lettres de créance qui portoit *aux très-saints peres de l'assemblée de Trente* , manqua d'empêcher qu'il ne fût entendu ; car la plupart des évêques , & sur-tout les Espagnols , étoient offensés qu'on parût leur contester la qualité de *concile* : ayant enfin obtenu audience , il rappella l'ori-

AN. 1551.

gine & les progrès de la querelle de Parme, qui étoit enfin dégénérée en une guerre ouverte, & déclara de la part du roi très-chrétien, que » ne pouvant ni ne devant, attendu cette » guerre injuste, envoyer à Trênte les » évêques de son royaume, il voyoit » dans cette assemblée non un vrai » concile, mais une faction destinée » à servir les desseins de quelques ambitieux ; qu'en conséquence, ni lui » ni aucun de ses sujets ne se soumettroient aux décrets qu'on y pourroit former, & que sans se départir de son attachement à l'église catholique, il cesseroit de s'adresser à Rome & useroit, s'il en étoit besoin, des remèdes dont s'étoient servis ses prédécesseurs en pareil cas «.

Amiot vouloit parler du rétablissement de la pragmatique sanction toujours chère à la nation, toujours regrettée par les parlemens & les universités. On crut voir un achèvement à un bien si ardemment désiré dans un édit que le roi ne tarda pas à publier, par lequel il étoit défendu, sous peine de punition corporelle, d'envoyer ni or ni argent à Rome, à quelque titre & pour quelque cause que ce pût être.

Séguier, chargé de requérir l'enregistrement de cet édit, n'oublia pas de rappeler avec les plus grands éloges les constitutions de Charles VI, de Charles VII & de Louis XII; il ajouta qu'en effet il seroit absurde que les François fournissent de l'argent au pape pour leur faire la guerre; qu'il valoit beaucoup mieux qu'ils apprissent à se passer de ces dispenses vénales, qui n'étant que des dérogations à la loi, peuvent bien faire illusion aux hommes, mais n'en imposent point à Dieu & sont une foible ressource contre les remords de la conscience.

AN. 1551.

Mais d'autant que cet édit, en annonçant trop clairement une rupture ouverte entre la France & le pape, pouvoit allarmer les zélés catholiques & échauffer, au contraire, l'audace des protestans, le roi rendit dans le même tems le fameux édit de Châteaubriand, dont nous allons expliquer le plus brièvement qu'il sera possible, les principales dispositions.

La connoissance du crime d'hérésie avoit été tantôt commise aux parlemens, tantôt remise aux officialités; & ces deux juridictions, jalouses l'une de l'autre, s'étoient presque toujours

Edit de Châteaubriand contre les réformés.

Recueil d'Ordonn.

**AN. 1551.** gênées dans leurs opérations. Le roi les appella toutes les deux concurremment & cumulativement à la poursuite des hérétiques, la justice séculière, à raison de l'infraction des édits & du scandale public; l'ecclésiastique, à raison des erreurs contre la foi, afin que si l'une se montrait négligente ou trop indulgente, l'autre corrigeât en quelque sorte cette pernicieuse mollesse, & qu'un homme une fois arrêté ne pût échapper, s'il ne prouvoit clairement son innocence. Par la justice séculière, le roi entendoit non-seulement les parlemens, mais encore les présidiaux, dont nous rapporterons dans peu l'institution, & il leur attribua le pouvoir de juger à mort & sans appel les hérétiques, pourvu que le tribunal fût composé de dix juges; & pour ne laisser aux hérétiques aucun asyle dans le royaume, il fut enjoint à tout seigneur haut-justicier, sous peine de perdre sa justice, qui dès-lors seroit dévolue au roi, d'informer, dans l'étendue de sa seigneurie, contre tous ceux qui se rendroient suspects, & de faire parvenir ce commencement de procédure au présidial le plus voisin.

On avoit été informé que des magistrats tant des cours supérieures que

des justices subalternes , imbus eux-mêmes des principes de la réforme , quoiqu'ils n'osassent en faire profession publique , favorisoient sous main ceux qui travailloient à les répandre , empêchoient qu'on ne les arrêtât , ou leur donnoient les moyens d'échapper , s'ils avoient été pris. Pour obvier à un pareil désordre , il fut statué que tout homme qui solliciteroit un office de judicature , produiroit , outre les attestations ordinaires de vie & de mœurs , un certificat de catholicité ; & afin de purger le plutôt qu'il seroit possible , les tribunaux tant supérieurs qu'inférieurs des membres infects qui s'y étoient glissés , il fut enjoint très-expressement aux procureurs-généraux , à l'égard des tribunaux inférieurs , de prendre des informations secrètes sur les sénéchaux , baillis , prévôts ou leurs lieutenans , qui ne tiendroient pas la main à l'exécution de cet édit , & par rapport aux cours supérieures , de requérir tous les trois mois les mercuriales où chaque conseiller seroit tenu de répondre aux questions qui lui seroient proposées sur les matieres de foi. On usa des mêmes précautions à l'égard de tout ce qui avoit rapport à l'éducation. L'édit pres-



**AN. 1551.** crit à ceux qui ont droit de nomination aux places de principal de collège, de régens & de maîtres d'école, les mesures qu'ils doivent prendre pour ne les conférer qu'à des hommes dont la religion & la doctrine soient à l'abri de tout soupçon : même injonction aux villes pour le choix de leur maire & de leurs échevins, sous peine pour les électeurs, d'être poursuivis comme *fauteurs d'hérétiques*. On devoit encore poursuivre & punir, en cette dernière qualité, non-seulement ceux qui les retiennent dans leurs maisons, ou contribuoient, de quelque manière que ce fût, à les dérober aux recherches de la justice, mais quiconque oseroit intercéder pour eux après leur détention, & présenter la moindre requête en leur faveur.

Genève & la Suisse étoient un asyle où se réfugioient ceux, qui se croyant à la veille d'être dénoncés, n'osoient courir les risques d'un procès criminel. La plupart cédoient ou transportoient par des donations ou des ventes simulées, leurs terres & leurs meubles à des parens ou à des amis qui administroient leurs revenus, & leur en faisoient toucher le produit dans le lieu de leur

retraite. D'autres les vendoient réellement à vil prix, afin de sauver au moins une planche du naufrage. Le roi ordonne de saisir & de confisquer tous les biens des fugitifs; si l'on oppose à ses officiers des contrats de vente ou de donation, il recommande aux juges de faire les perquisitions les plus exactes & les plus rigoureuses, & lorsqu'ils découvriront de la collusion entre le vendeur & l'acheteur, de revendiquer, non-seulement ces biens contestés, mais de condamner le prétendu acquéreur à une forte amende. Quiconque donnera avis & fournira la preuve qu'un des sujets du roi fait passer de l'argent à Genève, aura le tiers de l'amende & de la confiscation. Pareille récompense pour quiconque dénoncera un ou plusieurs hérétiques & se portera pour accusateur : mais en revanche, s'il succombe dans l'action qu'il aura intentée, il subira la même peine à laquelle auroit été condamné celui qu'il a faussement accusé.

C'étoit prin ipalement, ainsi que nous l'avons observé, de ses talens littéraires & de la fécondité de sa plume, que Calvin attendoit le succès de la secte qu'il avoit fondée; & il avoit été assez heureux pour trouver des coopé-

---

AN. 1551.

AN. 1551.

rateurs aussi féconds & aussi infatigables que leur maître : Genève, depuis qu'il y donnoit des loix, inondoit la France d'un déluge de brochures dogmatiques, polémiques, satyriques, qui à la faveur du voisinage se glissoient dans la ville de Lyon, & de cette ville, regardée comme le centre du commerce, se répandoient sans beaucoup de difficulté dans toute l'étendue du royaume. Les imprimeurs & les libraires de Paris, de Poitiers, de Bordeaux, jaloux de partager les gains que faisoient les étrangers, & de mettre de leur côté à contribution l'insatiable avidité du public pour ces mets défendus, ou réimprimoient furtivement ces mêmes ouvrages, ou en publioient dans le même genre, dont les auteurs se cachotent sous des noms empruntés. Le roi, par son édit, défend indistinctement l'entrée de toutes sortes de livres imprimés à Genève, ou dans des villes séparées de la communion Romaine, sous peine de confiscation de biens & de punition corporelle : il prescrit aux officiers préposés à la police de Lyon, de fréquentes visites dans les ateliers des imprimeurs & les boutiques des libraires : défense à tous imprimeurs & libraires

libraires du royaume, de faire travailler ailleurs que dans leur propre domicile, d'exposer en vente aucun ouvrage, sans mettre sur le frontispice leur vrai nom & celui de l'auteur, sous peine d'être punis comme faussaires : de recevoir aucun manuscrit sur l'écriture sainte ou sur les matieres théologiques, qui ne soit muni de l'approbation de deux docteurs en théologie, de débiter aucun ouvrage qui ne soit inscrit sur le catalogue qu'ils sont tenus de présenter à la police ; d'ouvrir aucune caisse de livres venant des pays étrangers, qu'en présence de deux théologiens ; & de vendre à l'encan aucune bibliothèque qui n'ait été visitée auparavant.

Cet édit ne fut pas le seul préservatif qu'on opposa au zèle, toujours actif, des disciples de Calvin. Henri confirma dans l'office de grand-inquisiteur, avec le pouvoir de se substituer des vicaires dans toutes les provinces du royaume, le dominicain Mathieu Orri, qui avoit obtenu du pape cette commission, sous le règne de François I. ; mais comme on ne donnoit à ces inquisiteurs ni prisons ni appariteurs, & qu'on les astreignoit dans tous les cas à communiquer leurs

AN. 1551

procédures aux juges ordinaires, soit royaux, soit ecclésiastiques, leurs fonctions se réduisirent à se porter pour dénonciateurs : ils sentirent apparemment combien ce rôle les rendroit odieux, du moins rien ne nous indique qu'ils aient montré beaucoup d'empressement à le remplir.

Ouverture  
de la guerre  
de Parme :  
rupture entre  
le roi & l'em-  
pereur.

*Stéidan.  
De Thou.  
Matthieu.  
Mém. de  
Villars.  
Ribier.*

Après tant de négociations infructueuses, le pape s'étoit enfin déterminé à laisser agir Jean-Baptiste del Monré son neveu, qui commandoit les troupes de l'Eglise; celui-ci s'étoit joint à Ferdinand de Gonzague, lieutenant-général de l'empereur en Italie, à qui les deux souverains avoient confié la conduite de cette guerre. Le début en fut brillant; Gonzague s'empara sans beaucoup de résistance de Callistrano, de Tizano, de Torchiara, de Felino, de Colorno, & s'approcha des murs de Parme. Une troupe de volontaires François, que l'amour de la gloire avoit attirés dans cette ville, malgré les périls sans nombre que présentait ce voyage au travers d'un pays ennemi, ne pouvant consentir à se tenir cachés derrière des murailles, tentèrent une sortie & s'approchèrent du camp de Gonzague; mais marchant avec plus

de courage que de précaution, ils se laissèrent envelopper, plusieurs perdirent la vie sur le champ de bataille; d'Andelot & Sipierre furent faits prisonniers. Parme étoit déjà dans un péril imminent, puisqu'elle n'avoit pour défenseurs que des bourgeois peu affectionnés, & que Gonzague, par le moyen des garnisons qu'il avoit établies dans tous les forts dont nous venons de parler, par l'assiette avantageuse de son camp & par la supériorité de ses forces, croyoit pouvoir répondre qu'il n'y entreroit plus ni vivres ni renforts : Pierre Strozzi, qui venoit enfin de rassembler celles de ses vieilles bandes Italiennes qui avoient eu le bonheur d'échapper au massacre de Gonzague, lorsqu'elles se hazarderent si indiscretement de traverser le Milanès, & qui les avoit recrutées par de nouvelles milices, entreprit de forcer tous ces obstacles, & y réussit par la grande connoissance qu'il avoit du pays. Dérobant par de fausses marches son projet à l'ennemi, évitant les passages où on l'attendoit, il tomba au dépourvu sur un quartier de l'armée de Gonzague. lorsqu'on le croyoit encore éloigné de trois ou quatre journées de chemin, culbuta

AN. 1551.

sans peine des troupes qui n'étoient point préparées à le recevoir, & entra triomphant dans Parme au grand étonnement de toute l'Italie, qui vanta cette marche comme la mieux combinée & la plus hardie dont on eût entendu parler depuis plus d'un siècle. Parme cependant restoit toujours bloquée, & l'arrivée de ce renfort ne devoit servir qu'à hâter la reddition, en consumant plus promptement les provisions, si personne ne remuoit en sa faveur. La garnison de la Mirandole la tira de cet embarras: le jeune Horace Farnèse, gendre du roi, & Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, informés que la ville & le territoire de Bologne étoient sans défense, parce que del Monté en avoit retiré les garnisons pour grossir son armée, y amenèrent une partie de leurs troupes & le mirent à contribution, obligeant les habitans à racheter leurs meubles & leurs maisons, & à livrer leurs vivres & leurs troupeaux. Le pape, informé de ce dégât, envoya les ordres les plus précis à son neveu, de quitter sur-le-champ le territoire de Parme, pour voler avec toutes ses troupes à la défense du patrimoine de l'Eglise, & con-

tenir la garnison de la Mirandole : en-  
vain Gonzague voulut s'opposer à ce  
départ , l'ordre étoit précis , le besoin  
pressant ; il fallut se rendre : mais crai-  
gnant que cette séparation des deux ar-  
mées n'en produisît une entre les inté-  
rêts des deux souverains , il garda une  
partie des troupes de l'Eglise qu'il  
remplâça par un corps mieux discipliné  
de troupes impériales. Paul de Ter-  
mes , informé de cet arrangement , lui  
envoya signifier que la guerre n'avoit  
pour objet que le duché de Parme ;  
que leurs maîtres n'y étoient interve-  
nus qu'en qualité d'auxiliaires , l'un de  
Farnèse , l'autre du pape ; que rien  
n'empêchoit qu'ils ne remplissent leurs  
engagemens sans avoir rien à démêler  
l'un contre l'autre , & sans contrevenir  
au traité de Crespi : mais que du mo-  
ment que la guerre changeroit d'objet  
& que les troupes impériales agiroient  
hostilement sur les terres de la Miran-  
dole , qui appartenoient incontestable-  
ment au roi , ce traité seroit enfreint ,  
& la guerre ouverte entre les deux sou-  
verains ; qu'il croyoit devoir l'en pré-  
venir , afin qu'il réfléchît sur la nature  
de cette démarche , & ne s'exposât pas  
légerement à se rendre responsable des



**————** suites funestes qu'elle pourroit avoir.

AN. 1551. *Illustre seigneur, lui répondit Gonzague, j'ai ordonné à une partie de mon armée de marcher à la défense du territoire de Bologne qui appartient au pape, & qui a été ravagé par vos troupes. Je suis surpris que vous entrepreniez de vouloir me persuader que la Mirandole appartient au roi votre maître, & qu'elle lui a été réservée par le traité de Crespi, puisqu'ayant été un des plénipotentiaires employés à ce traité, je dois être beaucoup mieux informé que vous de ce qui s'y passa. Je dois donc vous apprendre qu'il ne fut question de la Mirandole, dans toutes les conférences, que comme d'un fief impérial, sur lequel le roi ne pouvoit former aucune prétention, & qu'on s'abstint d'en faire aucune mention dans le traité; ainsi toutes vos plaintes à l'égard de la conduite qu'y tiendront les troupes impériales n'auroient aucun fondement légitime. Ces troupes en effet s'y comporterent avec la dernière barbarie, massacrant indistinctement hommes, femmes & enfans, brûlant ou démollissant les maisons, enfin réduisant cette malheureuse contrée en un désert, afin d'ôter plus promptement à la garnison tout moyen de se procurer des subsistances.*

Le roi trouvant enfin l'occasion qu'il désiroit depuis long-tems de commencer la guerre avec l'empereur sans paroître l'agresseur , envoya ordre à ses généraux & à tous les gouverneurs de frontiere , d'attaquer par droit de représailles les sujets de ce prince partout où ils pourroient les rencontrer. Polin , baron de la Garde , sortant des ports de Normandie avec une escadre de vingt galères , surprit une flotte de vaisseaux Flamands qui revenoit d'Espagne , & fit un butin qu'on évaluoit à quatre cens mille écus. Léon Strozzi , sorti en même-tems des ports de la Méditerranée , alla prendre , presque dans le port de Barcelone , une galère nouvellement construite , & cinq ou six vaisseaux de transport : les ducs de Vendôme & de Nevers , l'un gouverneur de Picardie , l'autre de Champagne , pénétrèrent dans l'Artois , le Hainaut & le duché de Luxembourg , ravagerent une grande étendue de pays ; mais malgré l'avantage que donne la surprise , ils ne firent aucune conquête durable ; il n'en fut pas de même dans le Piémont.

Le maréchal de Brissac , prévoyant que la guerre ne tarderoit pas à se dé-

AN. 1551.

clarer, s'étoit préparé de longue main à tirer un parti avantageux des premières hostilités. Sous prétexte d'exercer les troupes, qu'une longue paix & la vie sédentaire d'une garnison avoient engourdies, mais en effet pour mettre en défaut les espions que Gonzague entretenoit dans le Piémont, il les tint dans un mouvement perpétuel, les forçant à faire une marche de deux lieues avant le déjeûné, les chargeant quelquefois de pain pour deux ou trois jours, quoiqu'elles dussent revenir avant la fin du jour au même endroit, & paroissant prendre plaisir à les tourmenter en pure perte. Lorsqu'il reçut les ordres du roi, il projeta de surprendre la même nuit & à la même heure, Quiers, Quéras & Saint-Damien, trois places fortes, qui situées au centre de sa province, la tenoient dans une perpétuelle sujétion. Vassé, l'un de ses lieutenans, escalada les murs de Saint-Damien, & força la garnison qui s'étoit retirée dans le château de capituler. Gordes fut moins heureux à Quéras, parce que quelques-uns des détachemens, qui marchaient par des chemins différens pour se réunir à la même heure sous les murs de

cette place , n'arriverent pas à tems : le maréchal , qui s'étoit réservé l'attaque de Quiers comme la plus importante , fut lui-même à la veille d'échouer dans son entreprise , car comme on avoit mal mesuré la profondeur des fossés , les échelles dont on comptoit se servir se trouverent beaucoup trop courtes , mais ayant eu la précaution de se faire suivre par quelques pièces d'artillerie , il dressa sans obstacle ses batteries pendant le reste de la nuit , & dès le lendemain matin il fit brèche à la muraille. La garnison , quoique affoiblie par un détachement qu'en avoit imprudemment tiré Gonzague avant son départ pour Parme , étoit encore en état de se défendre , si elle avoit été secondée par les bourgeois : mais s'étant toujours comportée à leur égard avec une extrême dureté , loin d'en recevoir aucun secours , elle eut tout lieu d'appréhender qu'ils ne se joignissent aux assiégeans ; elle capitula le troisieme jour , & obtint la permission de se retirer en laissant dans la place l'artillerie & les munitions. A cette nouvelle Gonzague s'éloigna de Parme pour accourir sur les frontières du Piémont , ramenant avec lui une partie de

AN. 1651.

l'armée, & laissant l'autre à Jean-Jacques Medequin, marquis de Marignan, pour continuer en son absence le blocus de Parme. Cette séparation eut des suites également fâcheuses des deux côtés : car arrivant sur la frontière lorsque la saison étoit déjà avancée, avec des troupes harassées, sans magasins, sans préparatifs, il n'osa pas même tenter de reprendre les deux places qu'on lui avoit enlevées; & Medequin, qu'il laissoit avec des forces en quelque sorte inférieures à celles des assiégés, perdit tous les jours du terrain, & se trouva obligé de leur abandonner la campagne, & successivement plusieurs forts du Parmesan, qui servirent à ramener l'abondance dans la capitale.

La garnison de la Mirandole n'avoit de son côté presque rien à redouter : avant que l'armée ennemie dévastât le territoire & entreprît de la contenir dans l'enclos de ses murailles par la construction du fort Saint-Antonin, elle avoit des vivres pour une année; les chefs & les soldats, pleins d'ardeur & de bonne volonté, faisoient des sorties presque toujours heureuses sur l'ennemi, battoient ses détachemens, & l'assiégeoient plutôt qu'ils n'en étoient

assiégés. Le cardinal Tournon, qui s'étoit retiré à Venise, levoit en son propre nom de nouvelles compagnies, qu'il faisoit passer aux deux places assiégées : car les Vénitiens, les ducs de Ferrate, de Mantoue & d'Urbain, sachant combien il leur importoit qu'elles ne tombassent pas au pouvoir de l'empereur, favorisoient les François en tout ce qui ne contrevenoit point formellement à la neutralité.

Jules comprit que cette guerre ne lui apporteroit plus que des malheurs, & qu'en s'obstinant mal-à-propos à vouloir la prolonger, il se précipiteroit dans un abyme, d'où il ne se tireroit jamais. Depuis trois ou quatre mois qu'elle duroit, il avoit épuisé son crédit, mis en gage les pierreries de sa couronne, & ne voyoit personne qui voulût lui avancer seulement dix mille écus. L'édit du roi, qui défendoit à ses sujets de porter aucun argent à Rome, avoit réduit à la mendicité une multitude d'officiers du sacré palais, auxquels il devenoit impossible d'accorder aucune indemnité. L'empereur ne remplissoit point ses engagements, & loin d'être en état de lui fournir des subsides, il ne payoit pas exactement la solde de ses

Le pape demande la paix.

*Manusc. de Béhune.*

*Matthieu, Rubier.*

propres troupes. Cependant le bruit  
 AN. 1551. étoit généralement répandu que le roi  
 de France d'un côté, & de l'autre l'em-  
 pereur des Turcs, devoient tomber le  
 printems suivant sur l'Italie ; quelles  
 forces leur opposeroit-il ? où iroit-il  
 chercher un asyle ? livré tour-à-tour à  
 la colere & à la crainte, au repentir &  
 à la honte, voulant la paix & rougis-  
 sant de la demander, il écrivit de sa  
 propre main au roi une longue lettre,  
 qui peint au naturel les divers mouve-  
 mens dont son ame étoit agitée. » Très-  
 » cher fils en J. C. , salut & bénédic-  
 » tion apostolique ; car malgré la dureté  
 » de vos procédés, je ne puis encore  
 » que vous souhaiter toutes sortes de  
 » prospérités. C'est pour votre profit ,  
 » autant que pour le mien, que je vais  
 » vous ouvrir mon cœur ; je m'y crois  
 » d'autant plus obligé, qu'il n'y a per-  
 » sonne autour de vous qui ose vous  
 » dire la vérité. Je vous dis donc que  
 » vous n'avez dû vous porter à soutenir  
 » contre moi, Octave, ni par des confi-  
 » dérations personnelles, puisque cet  
 » homme ne vous touchoit en rien, ni  
 » par des raisons d'état, puisque sans  
 » cette démarche l'Italie seroit en paix,  
 » & qu'à toutes sortes d'égards mon

» alliance étoit & plus honorable &  
» plus utile que la sienne «.

AN. 1551.

» Vous me traitez d'ingrat, parce que  
» je tâche de conserver le patrimoine de  
» l'Eglise, & que je ne veux pas souffrir  
» que mes vassaux me crevent les yeux  
» toutes les fois qu'il leur prendra fan-  
» taisie de se mettre sous la protection  
» d'une puissance étrangere ! si par les  
» dispositions de la divine providence  
» vous avez aidé à m'élever au souverain  
» pontificat, comme vous avez tort de  
» me le reprocher, puisque je n'ai  
» jamais cessé de le publier moi-même ;  
» ce bienfait vous a-t-il donné le droit  
» de me deshonorér ensuite, & de  
» m'exposer au mépris & à la dérision  
» de ceux à qui je dois commander ?  
» quel nom mérite un souverain qui  
» cherche à se prévaloir d'un service  
» qu'il a rendu à un ami pour l'oppri-  
» mer plus à son aise, l'avilir & le  
» dégrader ? comparez ma conduite à  
» la vôtre, & prononcez vous-même  
» qui de nous deux à tort : que n'ai-je  
» point tenté pour vous détourner de  
» prendre parti contre moi dans une  
» affaire où vous n'aviez nul intérêt ?  
» Raisons, prières, remontrances,  
» humbles supplications, tout fut mis



**AN. 1551.** **»** en œuvre , rien ne fut écouté. **Ne**  
**»** pouvant vous détourner d'une réso-  
**»** lution qui m'étoit si préjudiciable ,  
**»** je m'adressai à vos ministres , & je  
**»** les chargeai expressement de vous dé-  
**»** clarer que quelque chose que vous  
**»** fissiez en faveur de mon sujet re-  
**»** belle , je désirois ardemment que  
**»** notre union n'en fût point altérée.  
**»** Que m'avez vous répondu ? des du-  
**»** retés , pas une parole affectueuse .

**»** Je vous adreilai Ascanne , mon  
**»** neveu , dévoué depuis son enfance au  
**»** service de votre couronne , & je le  
**»** chargeai de propositions qui répon-  
**»** doient à toutes vos demandes. La  
**»** veille & le jour même de son arrivée  
**»** vous fîtes partir Horace Farnèse ,  
**»** Pierre Strozzi & d'autres capitaines  
**»** Italiens , pour lever l'étendard de la  
**»** guerre & rassembler des troupes à la  
**»** Mirandole. J'ordonnai par égard  
**»** pour vous à mes lieutenans de s'éloi-  
**»** gner du territoire de cette ville , &  
**»** d'empêcher qu'il ne s'y fît le moindre  
**»** dégât : les vôtres se jetterent sur ce-  
**»** lui de Bologne , pillerent & rançon-  
**»** nerent impitoyablement des mal-  
**»** heureux sans défense , parce qu'ils  
**»** croyoient n'avoir rien à craindre. Je

» publie à qui veut l'entendre , qu'à  
 » votre considération je suis prêt à trai-  
 » ter avec un rebelle , & à lui accorder  
 » tout ce que pouvoit exiger votre hon-  
 » neur : c'est l'instant que vous choi-  
 » sissez pour retirer de Rome votre am-  
 » bassadeur , en faire sortir les évêques  
 » & les cardinaux François que j'avois  
 » droit d'y retenir , & pour congédier  
 » mon nonce à votre cour , extrémité à  
 » laquelle ne se porta jamais votre au-  
 » guste pere , ni à l'égard de Léon X ,  
 » qui lui fermoit à main armée l'entrée  
 » du Milanès , ni à l'égard d'Adrien ,  
 » qui s'étoit déclaré chef d'une nou-  
 » velle ligue contre lui. Je conserve ,  
 » malgré leur défobéissance , les deux  
 » cardinaux Farnèse dans toutes leurs  
 » charges , je me contente de mettre  
 » sous ma main le duché de Castro , j'y  
 » entretiens à mes frais une garnison ,  
 » & j'en laisse tout le revenu à Horace  
 » Farnèse , qui s'est volontairement dé-  
 » claré mon ennemi ; je n'inquiète dans  
 » leurs jouissances ni les Strozzi , qui  
 » possèdent plus de cent mille écus aux  
 » portes de Rome , ni les Frégose , ni  
 » les Bentivoglio , qui ont toute leur  
 » fortune dans mes états , & qui por-  
 » tent les armes contre moi sous

AN. 1551. „ vos enseignes ; tout ce qui peut  
 „ vous déplaire , je l'évite à mon pré-  
 „ judice , & je demeure les bras ouverts  
 „ afin de hâter le moment qui doit  
 „ nous réunir ; & pour payer ces atten-  
 „ tions , vous arrêtez par un édit les  
 „ revenus de la chambre apostolique ,  
 „ vous menacez de soustraire vos états  
 „ à l'obéissance de l'église Romaine , &  
 „ vous vous regardez apparemment  
 „ comme bien excusé envers dieu &  
 „ envers les hommes , en protestant  
 „ d'une entière soumission au Saint-  
 „ Siège. Expliquez-donc ce que vous en-  
 „ tendez par ce mot , parlez-vous d'un  
 „ banc de bois , ou de l'homme qui est  
 „ assis dessus ? quel motif d'ailleurs au-  
 „ riez-vous d'innover ? m'a-t-on ja-  
 „ mais demandé quelque chose en votre  
 „ nom qui n'ait pas été sur-le-champ  
 „ accordée : vous conférez jusqu'aux bé-  
 „ néfices électifs , auxquels moi-même  
 „ je ne nomme pas dans mes états ; &  
 „ quoique par les concordats mes pré-  
 „ décesseurs se fussent réservé la colla-  
 „ tion des bénéfices consistoriaux qui  
 „ vacquent en cour de Rome , vous  
 „ avez obtenu par un bref particulier  
 „ la liberté d'en disposer comme de  
 „ tous les autres ; vous imposez de

„ votre autorité des décimes sur le cler-  
 „ gé telles qu'il vous plaît ; vous com- AN. 1551.  
 „ mandez souverainement aux évêques  
 „ & aux cardinaux , & ils vous obéif-  
 „ sent ; il n'y a plus aucune cause ma-  
 „ trimoniale ou bénéficiaire qui ne se  
 „ juge en dernier ressort dans vos tri-  
 „ bunaux ; enfin vous êtes plus que pape  
 „ en France : que gagneriez-vous donc  
 „ à devenir schismatique ? & à quoi tend  
 „ cet enchaînement de vexations , de  
 „ menaces & de persécutions qu'il faut  
 „ que j'effuie : en me poussant à bout ,  
 „ vous n'ignorez pas que le ciel a re-  
 „ mis à ma disposition des armes dont  
 „ je pourrois faire usage , si mon cœur  
 „ n'arrêtoit ma main “.

„ La lettre que je vous écrivis sur  
 „ le dégât de Bologne, vous a , m'a-t-  
 „ on dit , irrité contre moi ; je ne me  
 „ rappelle point d'y avoir rien inféré  
 „ qui méritât de vous offenser ; mais  
 „ quand même elle porteroit l'em-  
 „ preinte du ressentiment & de la dou-  
 „ leur , vous avez dû considérer que  
 „ c'étoit un pape qui vous parloit pour  
 „ la décharge de sa conscience & de la  
 „ vôtre. Parcourez les fastes de vos pré-  
 „ décesseurs , & vous verrez que pour  
 „ des sujets moins graves que celui-là

AN. 1551. » les papes qui m'ont précédé ne leur  
 » ont pas épargné des reproches plus  
 » amers , & que souvent même ils ne  
 » s'en sont pas tenus aux reproches «.

» Le bruit se répand que vous levez  
 » une armée formidable , & que vous  
 » vous proposez de l'amener vous-  
 » même en Italie. À quel dessein , je  
 » vous prie , & quel fruit espérez-vous  
 » d'un travail & d'une dépense si confi-  
 » dérable ? qu'est devenue la prudence  
 » si vantée du connétable ? car pour le  
 » cardinal de Lorraine , j'ai lieu de  
 » m'en plaindre , & s'il eût écouté son  
 » honneur , loin de contribuer à m'en-  
 » lever l'assistance des cardinaux de Fer-  
 » rare & de Tournon , dont la sagesse  
 » & les bonnes intentions sont assez  
 » connues , il auroit dû lui-même se  
 » rendre ici , & ne pas souffrir qu'une  
 » querelle qui ne procède peut-être que  
 » de ce que l'on ne s'entend pas bien de  
 » part & d'autre , se portât à de pareil-  
 » les extrémités. Un ancien Sénateur  
 » Romain disoit , que sa vieillesse & les  
 » honneurs auxquels il étoit parvenu ,  
 » en ne lui laissant plus rien à désirer ,  
 » ne lui laissoient rien à craindre. Ne  
 » puis-je pas en dire autant. Parvenu au  
 » terme ordinaire de la vie humaine &

» au faîte des grandeurs , il ne me reste  
» plus rien à désirer que la couronne  
» du martyr. Si vos menaces pouvoient  
» m'inspirer quelque crainte , ce seroit  
» plus pour vous que pour moi ; car  
» qui vous a dit que mon successeur ne  
» sera pas votre ennemi juré ? Roi ,  
» pere , époux fortuné , devant natu-  
» rellement jouir long-tems des plus  
» grands avantages que la fortune puisse  
» répandre sur un mortel & les trans-  
» mettre à vos enfans , pourquoi ris-  
» queriez-vous des biens si précieux , en  
» vous embarquant sans nécessité dans  
» une entreprise dont le succès même  
» rendroit votre nom éternellement  
» odieux ; qu'avez-vous à me reprocher  
» & qu'exigerez-vous de plus ? injurié ,  
» méprisé , & long-tems rebuté , je  
» demande humblement la paix : votre  
» honneur y doit être gardé , mais ne  
» peut-il l'être qu'aux dépens du mien  
» & au détriment de l'Eglise ? Rendez-  
» moi Parme , & arbitrez la compen-  
» sation qu'il conviendra de donner à  
» Octave ; & afin que toute l'Europe  
» sache que c'est par grandeur d'ame  
» & par pure générosité que vous in-  
» clinez à la paix , j'enverrai pour  
» vous la demander solennellement ,

---

---

AN. 1551.

» ou un cardinal-légar , ou un de mes  
 AN. 1551. » neveux «.

» On m'a rapporté que vous m'accu-  
 » siez d'inconstance, parce qu'en de-  
 » mandant perpétuellement la paix, je  
 » ne cessois pas de me préparer à la  
 » guerre. Je vais donc encore mériter  
 » ce reproche ; car au moment où j'é-  
 » cris cette lettre, je fais partir de l'ar-  
 » gent pour l'armée ; mais de bonne-  
 » foi, quelle autre conduite voulez-  
 » vous que tienne un homme qu'on  
 » attaque & qu'on ne veut pas écouter ?  
 » Vous m'accusez encore d'être l'au-  
 » teur de cette guerre : est-ce bien sé-  
 » rieusement que vous parlez ainsi ? &  
 » vos ministres vous l'auroient-ils fait  
 » accroire ? Il est aisé de vous désa-  
 » buser : me suis-je emparé de quel-  
 » qu'une de vos places ? ai-je encouragé  
 » vos sujets à mépriser votre autorité ?  
 » Je n'ai désiré & ne désire encore que  
 » de ramener à son devoir un sujet re-  
 » belle d'abord par la voie de la per-  
 » suasion, ensuite par celle de la jus-  
 » tice ; citations réitérées, délais, ton-  
 » tes les formes civiles & religieuses  
 » ont été gardées avant que l'arrêt ait  
 » été prononcé, & ce n'a été que pour  
 » le mettre à exécution, que je me suis

» vu réduit à recourir au bras séculier.  
 » J'ose dire , après cela , qu'un prince  
 » qui oppose la force aux loix & se dé-  
 » clare le fauteur d'un rebelle , pèche  
 » contre Dieu & contre les hommes ; &  
 » si votre confesseur vous tient un au-  
 » tre langage , il n'aime ni votre hon-  
 » neur , ni le salut de votre ame. Je  
 » finis , en priant Dieu qu'il vous inf-  
 » pire une résolution digne d'un roi  
 » très-chrétien , & conforme à ce que  
 » vous devez à un homme qui , quoi-  
 » qu'indigne , est vicaire de Jesus-Christ  
 » en terre , & lequel , de son côté , n'ou-  
 » bliera jamais ce qu'il vous doit «.

AN. 1551.

Cette lettre produisit un effet salu-  
 taire , ou plutôt elle arriva dans une  
 conjoncture favorable ; car depuis que  
 la guerre étoit ouverte directement avec  
 l'empereur , celle de Parme n'avoit plus  
 d'objet & consumoit un argent qui se-  
 roit mieux employé ailleurs. On manda  
 donc au pape qu'il pouvoit envoyer un  
 légat. Le cardinal Véralle , sur qui tomba  
 le choix du pontife , fut bien accueilli  
 à Fontainebleau & honoré d'une entrée  
 solennelle à Paris ; quoique ses pou-  
 voirs se réduisissent à proposer ce qu'on  
 avoit tant de fois rejeté , c'est-à-dire ,  
 l'échange du duché de Parme contre

Trêve pour  
 Parme & la  
 Mirandole.

Ribier.  
 Pallavicin.  
 De Thou.  
 Matthieu.



AN. 1551.

celui de Camerin , on ne parut pas s'éloigner infiniment de cette offre ; seulement on s'excusa de rien conclure sans la participation des parties intéressées qui étoient en Italie. On renvoya la négociation à Rome , & le roi nomma pour son ministre plénipotentiaire le cardinal de Tournon , dont le pape connoissoit la droiture & l'esprit conciliateur. Tournon , sans s'opposer directement à ce que souhaitoit si ardemment le pontife , montra tant de difficultés , de longueurs & même de périls dans l'échange ; il lui inspira tant de terreur des préparatifs de Soliman , dont il ne pouvoit garantir ses états qu'en les mettant sous la sauvegarde du roi ; enfin il tira si bien parti de l'impatience naturelle de Jules , qu'il lui fit signer une trêve de deux ans , à laquelle la maison Farnèse dut son salut & toute sa grandeur ; car ayant qu'elle expirât , Octave se trouva solidement affermi dans le duché de Parme & eut parole d'être bientôt rétabli dans celui de Plaisance. Le roi révoqua l'édit qui défendoit à ses sujets de porter de l'argent à Rome , & le pape montra tant de joie de cette réconciliation , qu'il dit en plein consistoire qu'il *aimerait*

mieux avoir perdu cent Parmes que l'amitié du roi très-chrétien , & que cette suspension d'armes étoit une paix perpétuelle , puisqu'il ne les reprendroit jamais contre un prince auquel il avoit de si grandes obligations. L'empereur , qui avoit droit de s'offenser d'un traité conclu sans sa participation , finit cependant par y accéder , parce que dans l'affreuse position où il se trouvoit déjà , il avoit un besoin urgent de ramasser autour de lui toutes ses troupes.

Après avoir terminé la diète d'Ausbourg , Charles s'étoit retiré à Inspruck , sur les confins de l'Allemagne & de l'Italie , d'où il veilloit tout-à-la-fois sur le concile de Trente , sur la guerre de Parme & sur les opérations du siège de Magdebourg. A sa requête , les trois électeurs ecclésiastiques s'étoient rendus personnellement à Trente ; les princes & les villes impériales , sans distinction de religion , devoient y envoyer des députés ; mais comme la plupart de celles qui avoient embrassé la confession d'Ausbourg , usoient de délais , il en prenoit occasion de proscrire sans forme judiciaire leurs ministres les plus accrédités , de changer les magistrats & d'élever aux premières charges des hom-

AN. 1551.

Fermentation en Allemagne : ligue de l'électeur Maurice avec la France.

Dépêches de Marillac. Ribier. Sléidan. Camerarius in annot. Manusc. de Béchune.

**AN. 1551.** mes, qui ne pouvant s'y maintenir qu'autant qu'il les soutiendrait, travailloient à rendre son autorité absolue & despotique. Dans ces momens de crise, la France ne s'oublioit pas : un grand nombre de pensionnaires, d'agens & de députés, tels que d'Auzai, près les villes anseatiques, de Fresse, évêque de Bayonne, auprès des fils du landgrave, un secrétaire Italien, créature de Marillac, auprès de l'électeur Maurice, Sturmius & l'historien Sleidan à Strasbourg, représentoient avec chaleur que l'empereur, après les avoir séduits par de feintes caresses & par une promesse authentique de ne point forcer les consciences, cessoit enfin de se contraindre & montrait à découvert ses véritables sentimens ; qu'ayant trouvé un pape à sa dévotion, il s'étoit hâté d'assembler ce qu'il lui plaisoit d'appeler au concile général ; & qu'étant venu à bout par ses ruses ordinaires, d'extorquer de la diète un acte d'adhésion, malgré la réclamation de la plus saine partie des députés, il s'étoit obligé d'avance à faire exécuter tous les décrets qu'il plairoit au pape, aux cardinaux & aux évêques catholiques, de porter ; qu'on ne pressoit si fort les princes & les villes d'y envoyer

voyer des députés que pour les forcer de souscrire à leur propre condamnation ; AN. 1551.  
car étoit-il douteux que jugés par leurs ennemis mortels , ils ne fussent proscrits & dévoués à l'anathème ? que le roi de France , qui n'avoit rien de pareil à redouter , mais qui ne pouvoit souffrir que la religion servît de masque à l'ambition , avoit non-seulement refusé de prendre part à cette assemblée , mais avoit empêché que la Suisse & l'Ecosse n'y envoyassent des députés : que ce prince leur fournissoit un nouveau motif de récuser une assemblée qu'on ne pouvoit plus en aucun sens regarder comme un concile général : que ce n'étoit-là que le moindre office qu'il avoit dessein de leur rendre ; qu'il étoit prêt à faire cause commune avec eux , s'il étoit vrai qu'ils songeassent à se soustraire au honteux esclavage dont on les menaçoit ; mais que dans ce dernier cas , il falloit se hâter ; qu'ils voyoient de leurs propres yeux que l'empereur , sans attendre la décision du concile & sans observer aucune forme légale , bannissoit de leurs villes tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire , déposoit les magistrats & leur substituoit des hommes qui lui étoient dévoués :

AN. 1551.

que n'osant se flatter de parvenir à subjuguier entièrement l'Allemagne, tant qu'elle seroit à portée de recevoir des secours de France, il se proposoit de couper toute communication entre ces deux états, en s'emparant par surprise des villes de Merz, Toul & Verdun, qu'il uniroit à ses états héréditaires; que c'étoit apparemment pour rendre cette usurpation moins révoltante, qu'il avoit imaginé une prétendue union des Pays-Bas à l'Empire: que ce projet étoit d'autant plus facile, que disposant à son gré de la Lorraine sous le nom de Christine de Danemarck sa nièce, il pouvoit, avant que personne s'en doutât, faire filer des troupes jusqu'aux portes de ces places, & qu'une fois occupées, elles fermeroient au roi toute correspondance avec les princes de la Germanie.

Ces représentations échauffoient les courages & faisoient soupirer après une révolution; mais il n'y avoit alors en Allemagne que Maurice de Saxe qui fût capable de l'opérer, & il y paroissoit si peu disposé, que dans ce tems même, il employoit toutes les forces des protestans à soumettre Magdebourg, le dernier asyle de la liberté. Les zélés pro-

restans , qui ne le jugeoient que par ses actions extérieures , ne prononçoient son nom qu'avec horreur ; cependant cet homme qui n'étoit qu'ambitieux , songeoit alors à les tirer de l'oppression , parce qu'il y trouvoit sa propre sûreté & l'affermissement de sa grandeur ; car à quelque degré de puissance qu'il se trouvât parvenu , il ne s'aveugloit point sur le danger de sa position. Ses nouveaux sujets lui obéissoient , mais en détournant de lui leurs regards & en laissant couler des larmes, lorsqu'on prononçoit devant eux le nom de leur légitime souverain : l'empereur, qui l'avoit élevé, sembloit depuis ce tems s'attacher à le miner , en l'isolant autant qu'il étoit possible ; car après le rôle qu'il venoit de lui faire jouer dans la détention du landgrave son beau-pere , Maurice devoit-il se promettre de trouver aucun appui dans sa famille ? Il étoit clair qu'en tendant à réduire l'Allemagne en servitude, Charles ne s'étoit servi de lui que comme d'un instrument passager qu'il se réservoir de briser , dès qu'il cesseroit d'en avoir besoin. Dans une position si critique , les secours que lui offroit la France , ne pouvoient que lui être infiniment précieux , s'il eût pu s'assurer qu'elle par-

**AN. 1551.** loit sérieusement, & qu'elle ne cher-  
choit point à le mettre en avant pour  
éloigner de ses frontieres pendant une  
année ou deux, un ennemi qu'elle re-  
doutoit. Tant qu'on ne lui présenta  
que des offres & des promesses, il ne  
se laissa point entamer; dès qu'il vit  
la guerre ouverte en Piémont & dans  
les Pays-Bas entre le roi & l'empereur,  
il s'expliqua plus clairement, & trouva  
bon que l'évêque de Bayonne, muni  
de pleins pouvoirs, se rendît auprès de  
lui & la suite de Guillaume, fils aîné  
du landgrave de Hesse, qui venoit en  
apparence le sommer de se constituer  
son prisonnier jusqu'à ce que la liberté  
eût été rendue au landgrave: tandis  
que pour donner le change aux espions  
de l'empereur, le prince Guillaume réité-  
roit en public ses sommations, &  
que Maurice ne demandoit pour tout  
délai que le tems nécessaire pour aller  
en personne faire un dernier effort au-  
près de sa majesté impériale, ils con-  
clurent le 5 d'Octobre un traité secret,  
par lequel Maurice de Saxe, George  
Frédéric, marquis de Brandebourg,  
Jean-Albert, marquis de Meklen-  
bourg, & Guillaume, prince de Hesse,  
d'une part; & de l'autre, le roi très-

chrétien , laissant à la disposition de la divine Providence les intérêts de la religion , unissoient leurs forces pour la délivrance des princes captifs & le rétablissement de l'empire Germanique dans ses anciennes franchises & libertés : on convint que les princes mettroient sur pied & conduiroient contre l'empereur, quelque part qu'il fût, avant le 11 de Mars , une armée de sept mille chevaux & de quarante mille fantassins : qu'ils sommeroient toutes les villes qui se trouveroient sur leur passage , de se joindre à eux , & détruiroient par le fer & par le feu celles qui s'opposeroient à leur marche : que le roi , dans le même terme , s'avanceroit avec une armée pour le moins égale sur les bords du Rhin , & pénétreroit plus avant , s'il en étoit besoin : que le monarque , par un effet de sa bonté paternelle & de l'affection héréditaire qu'il portoit aux princes de l'empire , leur feroit délivrer dans la ville de Basse , avant le 25 de Février, une somme de deux cens mille écus-tournois pour les trois premiers mois , & si la guerre duroit plus long-tems , soixante mille écus par mois : que les princes confédérés , pour reconnoître ce service & mettre ce mo-



AN. 1551.

marque à portée de protéger la liberté Germanique, l'autorisoient à s'emparer des villes impériales, de Cambrai, de Metz, de Toul & de Verdun, & à les gouverner comme vicaire du Saint-Empire : que s'il plaisoit à Dieu de bénir leur entreprise, ils le favoriseroient au recouvrement du Milanès, son vrai patrimoine ; ils n'éliroient pour empereur qu'un prince qui lui seroit agréable, & que s'il se mettoit lui-même sur les rangs, ils lui donneroient la préférence. Le roi & les princes s'obligeoient à ne traiter que de concert avec l'ennemi commun, & se donnerent réciproquement des otages : ceux des princes furent un des fils du duc de Meklenbourg, & le second fils du landgrave ; ceux du roi furent Jamers, frère puîné du prince de Sedan, & un des fils du comte Rhingrave. Maurice jura d'accomplir le traité entre les mains de l'évêque de Bayonne, & pour tirer le même serment du roi, on fit choix d'Albert, marquis de Brandebourg-Baireit, qui à la faveur d'un déguisement, se rendit au château de Chambor, où le roi lui donna audience. Le marquis n'avoit aucun intérêt direct dans le traité dont il sollicitoit la rati-

fication ; il n'y étoit pas même nommé : AN. 1551.  
 car soit qu'ayant été jusqu'alors l'égal de Maurice, il dédaignât une association où il ne se seroit plus trouvé que l'un de ses lieutenans, soit que comptant pour rien l'intérêt général, & ne songeant qu'à tirer parti pour sa fortune particulière, de la révolution qui se préparoit, il ne voulût être gêné par personne dans ses opérations, il avoit seulement donné sa parole de lever des troupes de son côté & de se joindre aux confédérés : il promit de même verbalement au roi que quand tous les autres manqueroient à leurs engagements, il persisteroit seul dans son alliance.

Après la conclusion du traité, Maurice, qui pendant une année entière avoit prolongé la durée du siège de Magdebourg, songea sérieusement à le terminer par une capitulation qui favorisât ses projets & ne donnât à l'empereur aucun soupçon sur sa fidélité. Il avoit fait prisonnier de guerre le comte de Hédec, général des villes anscatiques, lorsqu'il tentoit d'introduire du secours dans Magdebourg. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'empereur avoit pros crit cet habile général & avoit mis sa tête à prix, il l'avoit traité avec dis-

AN 1551.

rinction & l'avoit admis dans sa confi-  
 dence la plus intime : il le chargea de  
 faire accepter par le sénat de Magde-  
 bourg & par Albert de Mansfeld, qui  
 commandoit la garnison, des conditions  
 rigoureuses, mais qui ne seroient point  
 exécutées. On stipula que la garnison sor-  
 tiroit avec armes & bagages, que les  
 fortifications de Magdebourg seroient  
 démolies : que les habitans implore-  
 roient la clémence de l'empereur, paye-  
 roient une amende de cinquante mille  
 ducats, livreroient douze canons, se  
 soumettroient aux arrêts de la chambre  
 impériale & au décret de la dernière  
 diète sur le fait de la religion, & jure-  
 roient de n'entrer en aucune considé-  
 ration contre la maison d'Autriche.  
 Maurice entra dans Magdebourg; le  
 sénat, pour lui témoigner sa confiance  
 & l'intéresser à la conservation de la  
 place, lui défera la qualité de bur-  
 grave ou de premier magistrat. Aucune  
 des troupes qui avoient été employées  
 à ce siège, soit pour l'attaque, soit pour  
 la défense, ne furent congédiées : il leur  
 étoit dû plusieurs mois de solde; car  
 les États, en s'obligeant de fournir aux  
 frais de ce siège, n'avoient pu prévoir  
 qu'il dureroit aussi long-tems. Maurice

promit d'aller incessamment solliciter leur paiement auprès de l'empereur, & leur assigna des quartiers de rafraîchissement. Deux de ses lieutenans les prirent à leur solde, sans déclarer à quel usage ils les réservoient. Les trois électeurs ecclésiastiques apprenant à Trente que leurs sujets étoient impitoyablement rançonnés pour ces corps de troupes & qu'on faisoit sourdement de nouvelles levées, dont personne ne pouvoit deviner la destination, écrivirent à l'empereur pour lui représenter la nécessité où ils se trouvoient de s'absenter du concile & d'aller, sans perdre de tems, pourvoir à la défense de leurs états. Charles se hâta de les rassurer, en leur marquant que les désordres dont ils se plaignoient, provenoient uniquement du retardement de la solde qu'on n'avoit encore pu entièrement payer aux troupes qui avoient assiégé Magdebourg; qu'au défaut des États, il alloit l'acquitter de ses propres deniers, dont il se feroit rembourser à la première diète : que leur départ précipité troubleroit le concile & répandroit l'alarme dans tous les esprits; qu'il les prioit donc de se reposer sur lui du soin de maintenir la sûreté publique. Une

**AN. 1551.** si grande sécurité de la part du politique-le plus délié de l'Europe, & dans de pareilles circonstances, a de quoi étonner; cependant elle n'étoit pas déstituée de fondement. Maurice étoit le seul homme qui pût lui donner de l'ombrage, & il avoit eu la précaution de l'entourer d'espions: deux des conseillers intimes de ce prince mandoient exactement à Granvelle tout ce qui se passoit sous leurs yeux: Maurice, qui s'en doutoit, ou qui peut-être s'en étoit apperçu, ne proposoit dans son conseil, n'expédioit dans ses bureaux que les matieres dont il étoit bien-aîsé que l'empereur fût informé, & se servoit pour les affaires secrètes de Hédéc & du secrétaire Italien que Marillac lui avoit procuré. Egalemeut impénétrable dans tout le reste de sa conduite, il sollicitoit plus ardemment que jamais la délivrance du landgrave, & reçut comme une faveur la dernière réponse de l'empereur, qui promettoit d'avoir égard à sa demande, lorsqu'ils auroient conféré ensemble sur quelques difficultés qui s'opposoient encore à cet élargissement. Il fit partir quelques-uns de ses officiers pour aller lui meubler une maison à Inspruck, il annonça qu'il les

suivroit, dès qu'il auroit donné une pleine satisfaction à l'empereur sur la grande affaire du concile. Depuis plusieurs mois, il avoit eu l'attention d'envoyer à Trente deux ambassadeurs chargés de demander pour ses théologiens un sauf-conduit qu'il savoit bien que les présidens du concile lui refuseroient, tel du moins qu'il sembloit l'exiger; car il demandoit pour eux non-seulement une pleine liberté de disputer sur tous les points qui les séparoit de l'Eglise Romaine, mais droit de séance & de suffrage parmi les évêques auxquels il prétendoit les égaler. Quelque tems après, il fit partir ces théologiens avec ordre de marcher lentement & de s'arrêter dans une ville de Suabe jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de ses ambassadeurs le sauf-conduit qui ne devoit point arriver. Après avoir gagné beaucoup de tems par cette ruse, il fit partir ses équipages, fixa le jour de son départ pour Inspruk & se mit effectivement en route; mais au moment où l'on s'attendoit à le voir paroître à la cour de l'empereur, il revint sur ses pas & alla se mettre à la tête de son armée, mandant à ses théologiens de s'en retourner & laissant dans

AN. 1552.

AN. 1551.

l'embarras & les officiers de sa maison qu'il avoit envoyés à Inspruk, & ses deux ambassadeurs au concile de Trente, qu'il n'avoit pas cru devoir mettre dans sa confiance, afin qu'ils trompassent plus sûrement & plus long-tems en parlant & en agissant de bonne-foi.

AN. 1552.

Opérations  
de finance :  
création des  
sièges prési-  
diaux.

*De Thou.  
Recueil  
d'Ordonn.  
Regist. du  
parlement.*

Le roi, de son côté, travailla pendant tout l'hiver à se mettre en état de remplir ses engagements. Le plus grand embarras consistoit à se procurer promptement les sommes considérables dont on avoit besoin, puisqu'outre l'argent promis aux confédérés, il falloit trouver d'autres fonds capables de stipendier au moins pendant six mois, une armée deux fois plus nombreuse que celles dont on se servoit ordinairement : or, bien loin d'avoir aucunes avances, la guerre qu'on faisoit depuis quelques mois en Italie, avoit déjà forcé le gouvernement de recourir à des emprunts très-onéreux. Dès le 6 de Juillet, le roi avoit emprunté deux cens quarante mille livres sur l'hôtel-de-ville de Paris ; le 11 de Décembre, il avoit passé procuration à quelques conseillers d'état pour emprunter en son nom à la banque de Lyon, au denier douze, toutes les sommes que ses bons sujets ou alliés vou-

droient bien lui avancer, en engageant toutes les portions du domaine, des aides & gabelles, qui plairoient davantage aux prêteurs. Dans le même tems, il avoit demandé un don gratuit à la ville de Paris, & pour l'indemniser, il lui avoit accordé un octroi de deux sols six deniers sur l'entrée de chaque muid de vin. Ces petits expédiens ne répondoient plus à l'immensité des besoins; le nouveau garde des sceaux en imagina ou en adopta de plus vastes.

Le premier fut l'établissement d'environ soixante sièges présidiaux dans les différentes villes du royaume; ce qui donnoit tout-à-la-fois près de six cents offices à vendre. Quelques écrivains en attribuent l'invention au cardinal de Lorraine. Le roi, dans le préambule de son édit, déclare » qu'ayant » rendu, à l'exemple de ses prédécesseurs, plusieurs ordonnances pour » l'abréviation des procès, ses sujets » n'en ont retiré aucun fruit, tant » par la mauvaise foi des plaideurs » que par les subtilités & astuces des » suppôts de la justice, qui à l'appât des gains illégitimes qu'ils tirent » des procédures, ne s'étudient qu'à les » prolonger & à pervertir l'ordre de la



AN. 1552. » justice : qu'une grande partie de ses  
 » sujets abandonnant leurs professions  
 » & vertueux exercices , consomment  
 » leurs ans & leurs facultés à ramper  
 » servilement à la porte des juges : que  
 » considérant , en outre , que les cours  
 » souveraines ont été primitivement  
 » établies pour juger des grandes ma-  
 » tieres dont il y avoit appel , & que  
 » pour les matieres courantes , on ac-  
 » quiesçoit autrefois à la décision des  
 » juges des lieux ; ce qui montre que la  
 » fureur de plaider étoit moins com-  
 » mune , que les François usoient de  
 » meilleure foi & ne redoutoient pas  
 » moins d'encourir le nom de plai-  
 » deurs , que d'être convaincus de  
 » crime notoire ; au lieu que cette ma-  
 » ladie étoit devenue générale , que les  
 » appels se multiplioient sans fin , &  
 » que les hommes sembloient s'être  
 » acharnés à s'entre-détruire. Pour re-  
 » médier à ces abus , il veut & ordonne  
 » que dans tous les baillages mention-  
 » nés dans son édit , il y ait un siège  
 » présidial , composé au moins de neuf  
 » magistrats-conseillers , lesquels ju-  
 » geront définitivement & sans appel  
 » de toutes les matieres civiles qui  
 » n'excéderont pas la somme de deux

» cens cinquante livres, ou vingt livres  
 » de rente, & décideront provisoire-  
 » ment en laissant la voie de l'appel  
 » de celles qui n'excéderont pas cinq  
 » cens livres, ou quarante livres de  
 » rente. Outre les épices, droits &  
 » émolumens, le roi attribue à cha-  
 » cun de ces conseillers-magistrats cent  
 » livres de gages assignés sur les gre-  
 » niers à sel des villes où ils seront éta-  
 » blis ». On raisonna diversement sur  
 cet édit; car tandis que les uns don-  
 noient des louanges à la bonté pa-  
 ternelle du roi qui relevoit les foibles  
 de l'oppression, en leur procurant un  
 moyen prompt d'obtenir justice, d'au-  
 tres s'étonnoient qu'on voulût faire  
 regarder à la nation ce nouvel éta-  
 blissement comme propre à éteindre  
 l'esprit de chicane & la fureur de plai-  
 der, dont on se plaignoit déjà comme  
 d'une des plus grandes maladies de  
 l'Etat : n'étoit-ce pas, au contraire,  
 la fomentier & lui fournir de nouveaux  
 alimens, que de couvrir en quelque  
 sorte le royaume de gens de loi? car  
 avec les juges alloient se multiplier les  
 avocats, les procureurs, les sergens, &  
 une classe nombreuse de la société se-

~~Le second~~ roit perpétuellement occupée à dévorer  
AN. 1552. les autres.

Tentative  
sur le réta-  
blissement de  
l'ancienne  
jurisdiction  
ecclésiasti-  
que.

Loyseau,  
Traité des  
offices.

Regist. du  
Parlement.

Le second expédient employé par Bertrand procura sur-le-champ & sans aucune difficulté, une somme beaucoup plus considérable encore. Le clergé se plaignoit depuis quelques années des atteintes portées à sa juridiction : l'ordonnance de 1539, appelée *Guillelmine*, du nom de l'infortuné chancelier Guillaume Poyet, avoit porté le coup mortel aux tribunaux ecclésiastiques, en bornant leur compétence aux matières des sacrements & aux causes purement personnelles des clercs promus aux ordres sacrés. La révolution avoit été telle, au rapport d'un célèbre jurisconsulte, qu'au lieu qu'il y avoit auparavant jusqu'à trente procureurs bien employés dans l'officialité de Sens, pendant qu'on n'en comptoit que cinq ou six au baillage, quoique ce fût une des justices royales les plus étendues, il ne se trouva bientôt plus que cinq ou six procureurs morfondus en l'officialité, & l'on en vit plus de trente au baillage. Les évêques voyoient avec douleur tomber dans la même proportion, leur considération & leur autorité. Moins craints

qu'au paravant, ils étoient moins respectés dans leur diocèse, & ils attribuoient en partie à ce renversement de subordination l'audace des sectaires & l'affoiblissement de la vraie religion. Ils s'étoient assemblés à Paris pour régler les décimes; on leur fit entendre que si dans l'embarras où se trouvoit le gouvernement, ils offroient une somme qui dispensât de recourir à des opérations ruineuses, ils obtiendroient infailliblement le rétablissement de leur ancienne juridiction. On négocia, & quoique la somme qu'on leur demandoit fût énorme, relativement au peu d'argent monnoyé qui se trouvoit alors dans le royaume, ils s'obligerent de l'acquitter dans six mois.

Affuré de ne point manquer d'argent, le roi mit ordre à ses préparatifs & vint le 12 de Février tenir son lit de justice au parlement. A sa droite étoient les ducs de Montpensier, de Guise, d'Aumale & de Montmorenci, qui venoit d'être élevé à cette dignité, l'amiral d'Annebaut & Coligni-Châillon en qualité de gouverneur de Paris. A sa gauche, les cardinaux de Lorraine, archevêque de Rheims, de Bourbon & de Vendôme. Au pied du trône, cou-

AN. 1552.

Lit de justice.  
Regist. du  
Parlement.

**AN. 1552.** ché sur le premier gradin, le maréchal Saint-André, grand chambellan; plus bas, étendu par terre, le prévôt de Paris. Le roi portant lui-même la parole, dit : » Je viens vous faire part de » la résolution que j'ai formée d'attaquer à main armée un prince, qui » sous le masque de l'amitié, a tâché » de nous surprendre, & n'a laissé que » trop appercevoir la mauvaise volonté » qu'il nous porte. Mon dessein est de » m'avancer sur la frontière de Champagne & de pénétrer beaucoup plus » loin avec l'aide des plus puissans princes de la Germanie, nos anciens confédérés.

» Je laisse, pendant mon absence, » la reine, ma compagne, pour gouverner le royaume en qualité de régente, assistée du dauphin mon fils, » & de quelques personnages expérimentés, qui formeront son conseil » & l'aideront dans l'expédition des affaires. Au reste, j'ai pris soin de » pourvoir à la sûreté & à la tranquillité » des provinces par le choix des hommes à qui j'en ai confié le gouvernement; j'établis en qualité de mon lieutenant-général dans cette capitale » & dans l'isle de France; mon cousin

» le cardinal de Bourbon, qui vous fera  
» connoître mes volontés.

AN. 1552.

» Je vous recommande, pour la dé-  
» charge de ma conscience, le fait de  
» la justice, dont je suis redevable à  
» mes bons & loyaux sujets; je la  
» remets en vos mains pour m'en  
» acquitter envers Dieu & envers eux.

» Dans les affaires qui touchent  
» l'exercice de vos fonctions, telles  
» que les enregistremens de nos édits,  
» vous vous adresserez à la reine, notre  
» compagne, & à son conseil, & vous  
» accomplirez ce qui vous sera par eux  
» mandé & ordonné. S'il y avoit lieu  
» à des représentations, vous les ferez  
» sur-le-champ, soit par écrit, soit par  
» l'organe de deux de vos députés;  
» mais si après les avoir entendues,  
» ils vous mandent de passer outre,  
» comme il est à croire qu'ils auront  
» mieux que vous notre vouloir, &  
» qu'ils connoîtront mieux les motifs  
» qui nous auront porté à décerner de  
» tels édits & ordonnances, nous vous  
» enjoignons aujourd'hui comme pour  
» lors, autant que vous craignez de  
» nous désobéir & déplaire, que vous  
» ayez incontinent & sommairement à  
» vous conformer aux ordres qui vous

AN. 1552. » seront adressés par la reine & son  
 » conseil, sans attendre, comme cela  
 » vous arrive quelquefois, une se-  
 » conde, une troisième ou quatrième  
 » jussion; car il pourroit résulter de ces  
 » longueurs tel dommage & inconvé-  
 » nient que vos propres vies ne se-  
 » roient pas suffisantes pour en répon-  
 » dre. D'autant que nous vous tenons  
 » pour la première & la principale de  
 » nos cours souveraines, sur laquelle  
 » toutes les autres doivent se modérer,  
 » vous leur devez l'exemple de l'obéis-  
 » sance; sans quoi, elles voudroient  
 » vous imiter; ce qui nous forceroit de  
 » vous faire sentir à tous que nous  
 » voulons être obéis, attendu que nos  
 » vœux & intentions ne sont que  
 » bons, justes & raisonnables.

» Voulant empêcher que les ma-  
 » tieres qui touchent l'administra-  
 » tion, ne tombent en contestation &  
 » en dispute entre un aussi grand nom-  
 » bre de personnes qu'en renferme no-  
 » tre cour de parlement, lorsque tou-  
 » tes les chambres sont assemblées,  
 » nous commençons & établissons, du-  
 » rant notre absence, la grand'cham-  
 » bre de notre cour avec les présidens  
 » des enquêtes pour connoître & dé-

„ cider des enregistremens & publica-  
 „ tions d'édits , ordonnances & pro- AN. 1552.  
 „ visions , sans y appeller les autres  
 „ chambres , auxquelles nous en inter-  
 „ disons la connoissance.

„ Vous serez soigneux & diligens  
 „ sur ce qui concerne l'honneur de  
 „ Dieu & la conservation de notre  
 „ sainte religion , en mettant à exécution les édits déjà portés contre les  
 „ hérétiques & les novateurs : vous aurez sur-tout égard à ce que notre  
 „ peuple , que nous sommes forcés par  
 „ les circonstances & à notre très-grand  
 „ regret , d'affliger par une augmenta-  
 „ tion d'impôts , trouve quelque soulagement dans la maniere dont la justice lui sera administrée , & qu'il demeure exempt des pillages & des oppressions des vagabonds & voleurs de  
 „ grands chemins , en cessant de votre  
 „ part d'apporter des obstacles à l'exercice de la justice des prévôts de nos  
 „ maréchaux , auxquels nous avons attribué la connoissance & la punition  
 „ de ce genre de crimes. Car il n'est  
 „ pas tems maintenant de disputer s'ils  
 „ doivent ou s'ils ne doivent pas user  
 „ de toute l'étendue de l'autorité que  
 „ nous leur avons confiée , puisque



AN. 1552 » notre peuple est la victime de ces  
 » débats & demeure en proie à ces mi-  
 » sérables , sur lesquels les prévôts n'o-  
 » sent plus mettre la main , depuis  
 » que vous recevez les appels de ceux  
 » même qui se trouvent pris en flagrant  
 » délit.

» Quant aux motifs qui m'ont dé-  
 » cidé à porter la guerre chez mon en-  
 » nemi , & aux flatteuses espérances  
 » que j'ai lieu de concevoir de mes  
 » préparatifs , mon connétable va vous  
 » en rendre compte « .

Alors Montmorenci alla s'agenouiller  
 au pied du trône : le roi lui ayant fait  
 signe de la main , il se leva , s'assit ,  
 se couvrit & dit : » Puisque le roi  
 » m'ordonne de vous faire part de l'état  
 » présent de ses affaires , je crois ne  
 » pouvoir mieux m'en acquitter qu'en  
 » remontant jusqu'à l'époque de son  
 » avènement au trône. Cinq ans sont  
 » écoulés depuis qu'il prit en main les  
 » rênes du gouvernement ; & quoi-  
 » qu'on ne puisse sous aucun prétexte  
 » se dispenser de payer un juste tribut  
 » de louanges aux vertus civiles & guer-  
 » rieres du feu roi , il n'en est pas moins  
 » vrai que par un enchaînement de  
 » mauvais succès , l'état déperissoit &

» alloit se trouver sans ressource. La  
» gendarmerie, à qui l'on ne payoit  
» pas même la solde insuffisante qui  
» lui étoit assignée, vivoit aux dépens  
» du laboureur & portoit la désolation  
» dans les campagnes. Les principaux  
» officiers frustrés de leurs pensions &  
» de leurs gages se retiroient du ser-  
» vice ; tout tomboit dans la langueur  
» & le découragement. La justice & le  
» bien de l'état exigeoient donc que l'on  
» commençât par arrêter ces désordres  
» intérieurs, quelque somme qu'il en  
» dût coûter. Notre alliance avec la  
» Suisse alloit expirer ; outre le refroi-  
» dissement occasionné par plusieurs sur-  
» jets de plaintes auxquelles on s'étoit  
» dispensé de satisfaire, on avoit à lut-  
» ter contre la brigue de l'empereur,  
» qui n'épargnoit rien pour nous en-  
» lever cet utile allié : le roi, par sa  
» prudence & par la sage conduite de  
» ses ambassadeurs, a triomphé de tous  
» ces obstacles : les traités ont été re-  
» nouvelés & la liaison est devenue  
» plus intime qu'elle ne le fut jamais.  
» Notre marine étoit presque entière-  
» ment ruinée ; car plusieurs de nos  
» galères avoient été prises par les An-  
» glois ; les autres achevoient de se dé-

AN. 1552. » truire dans nos ports d'où elles n'o-  
 » soient presque plus sortir. Le roi,  
 » non content de réparer les anciennes,  
 » en a construit trente nouvelles. & a  
 » fait fondre huit à neuf cent pièces de  
 » grosse artillerie. Toutes les places de  
 » la frontiere ont été réparées & abon-  
 » damment pourvues de munitions. Le  
 » Piémont, dont la possession avoit  
 » toujours été si incertaine, est aujour-  
 » d'hui celle de nos provinces qui a le  
 » moins à redouter. Lors du décès de  
 » François I, on pouvoit dire qu'il y  
 » avoit deux rois en France; car Bou-  
 » logne & son territoire étoient au pou-  
 » voir de l'Anglois. Graces au ciel,  
 » cette clef du royaume a été remise en  
 » nos mains, & il n'en a pas coûté pour  
 » la recouvrer, la sixieme partie des  
 » frais qu'elle avoit occasionnés à l'en-  
 » nemi. Avec le Boulenois nous avons  
 » recouvré le royaume d'Ecosse, qui  
 » rendu à ses anciennes limites, jouit  
 » d'un calme assuré sous la protection  
 » & la sauve-garde de notre auguste  
 » monarque.

» Telles ont été les occupations qui  
 » ont rempli les premières années de  
 » son règne; & quoiqu'il montât sur  
 » le trône dans un âge qui faisoit  
 » présumer

» présamer à tout le monde qu'il ne tarde-  
» roit pas à se porter à quelque entreprise  
» hasardeuse qui annonçât son nom à  
» l'Europe & lui assurât une place distin-  
» guée dans la classe des grands capitai-  
» nes, il auroit préféré aux lauriers les  
» plus éclatans le soulagement de son  
» peuple, si l'ambition toujours active  
» d'un voisin déjà trop redoutable lui eût  
» permis de persister dans les principes  
» de bienfaisance qui lui faisoient ché-  
» rir la paix. Mais en vain il a succes-  
» sivement envoyé à ce prince trois ou  
» quatre ambassades solennelles pour  
» sonder ses dispositions ; il n'a tiré de  
» lui que des réponses équivoques, ou  
» de ces protestations vagues d'amitié  
» qui ne signifient rien & qui d'ailleurs  
» ont été sur-le-champ démenties par  
» les faits. Forcé de s'opposer à l'usur-  
» pation du duché de Parme qui auroit  
» entraîné l'affervissement de tout le  
» reste de l'Italie, le roi a pris des me-  
» sures si sages, que bien qu'il parût  
» presque impossible de porter des se-  
» cours directs à une place entièrement  
» séparée de nos frontieres, il a forcé  
» ses ennemis à se désister de leur  
» entreprise & à lui demander hon-  
» teusement la paix. C'est à ses propres

AN. 1552.

AN. 1552. » frais que le roi a soutenu jusqu'ici ces  
 » différentes guerres ; car depuis son  
 » avènement au trône , il n'a point  
 » haussé les tailles & a mieux aimé en-  
 » gager une partie de ses domaines. La  
 » noblesse y a contribué de son sang ,  
 » le clergé , de ses dons ; mais de nou-  
 » veaux dangers exigent de plus grands  
 » efforts.

» L'empereur , après avoir bouleversé  
 » l'Allemagne & chargé de fers l'élec-  
 » teur de Saxe & le landgrave de Hesse,  
 » parcourt les différentes contrées de  
 » cette vaste région , traînant à son char  
 » ces deux déplorables victimes de son  
 » ambition , dont il se sert comme d'un  
 » épouvantail pour rançonner tyranni-  
 » quement les villes , changer leur ad-  
 » ministration & les dépouiller de leur  
 » artillerie qu'il fait voiturer en Italie  
 » & dans les Pays-Bas. Marchant à  
 » grands pas vers son but favori de la  
 » monarchie universelle , il se propose  
 » de passer incessamment en Italie qu'il  
 » trouvera glacée d'effroi & hors d'état  
 » de lui opposer aucune résistance. Alors  
 » n'ayant plus à subjuguier que la France  
 » & la tenant , pour ainsi dire , blo-  
 » quée par ses immenses possessions ,  
 » il a dessein de l'attaquer par quatre

» endroits différens tout-à-la-fois ; du  
 » côté du Languedoc , avec toutes les AN. 1552.  
 » forces de la monarchie Espagnole ; par  
 » le Dauphiné & la Provence , avec ses  
 » armées d'Italie ; du côté de la Cham-  
 » pagne & de la Picardie , avec les trou-  
 » pes qu'il tirera d'Allemagne & des  
 » Pays-Bas. Si nous lui laissons le loisir  
 » & le tems de mettre ordre à ses pré-  
 » paratifs & de mouvoir de concert  
 » toutes les nations auxquelles il com-  
 » mande , nous nous trouverons assaillis  
 » par tant d'ennemis , qu'il sera bien  
 » difficile de leur résister : au lieu qu'en  
 » le prévenant & en portant la guerre sur  
 » ses propres foyers , nous le réduirons  
 » à ne pouvoir faire usage que de la  
 » moindre partie de ses forces , & nous  
 » sommes assurés de trouver sur les  
 » lieux mêmes des amis secrets qui se  
 » joindront à nous. De puissans princes  
 » de la Germanie se sont adressés au  
 » roi & l'ont supplié de les prendre  
 » sous sa protection. Voici l'ordre que  
 » le roi a donné à la défense de son  
 » royaume pendant son absence , &  
 » dont il m'ordonne de vous rendre  
 » compte. Sur la Méditerranée , il a  
 » trente à quarante galeres bien équi-  
 » pées , qui jointes aux forces navales

„ du grand-seigneur, domineront sur  
 AN. 1552. „ cette mer & tiendront dans des al-  
 „ larmes perpétuelles les côtes d'Espa-  
 „ gne & d'Italie. Sur l'Océan, il a fait  
 „ appareiller vingt-cinq gros vaisseaux  
 „ si forts & si bien exercés, qu'ils ne  
 „ craindroient point de se mesurer avec  
 „ cent navires ennemis. Dans le Pié-  
 „ mont, sous les ordres du maréchal  
 „ de Brissac, il soudoie onze à douze  
 „ mille soldats François, qui sont pour  
 „ la plupart des vieilles bandes, trois  
 „ mille Suisses, trois compagnies de  
 „ gendarmerie, cinq cens chevaux-lé-  
 „ gers & quelques compagnies destinées  
 „ au service de l'artillerie. En Guyenne  
 „ & en Gascogne, quatre compagnies  
 „ de gendarmerie aux ordres du roi de  
 „ Navarre, des comtes du Lude & de  
 „ Burie. En Bourgogne, en Champa-  
 „ gne & en Picardie, toutes les places  
 „ fortes ont été réparées, abondam-  
 „ ment pourvues de vivres & de mu-  
 „ nitions de guerre, & remplies de  
 „ nombreuses garnisons. Si le roi s'é-  
 „ loigne, il fera descendre dans la  
 „ Champagne six mille Suisses, qui au  
 „ besoin seront suivis par d'autres  
 „ essaims de cette nation. La reine,  
 „ M. l'amiral & d'autres conseillers

« d'état, pourvoient à l'expédition des  
 » affaires & aux besoins journaliers de  
 » l'administration : M. le cardinal de  
 » Bourbon veillera sur cette capitale.  
 » C'est maintenant à vous, Messieurs,  
 » à examiner ce que vous pouvez faire  
 » pour correspondre dignement aux in-  
 » tentions salutaires du roi ».

AN. 1552.

Le cardinal de Bourbon parlant pour l'église Gallicane, dit qu'ils s'étoient assemblés la veille au nombre de six cardinaux & de trente tant évêques que métropolitains, & avoient arrêté de faire à sa majesté un don qui prouveroit leur dévouement, & dont la députation lui rendroit compte. Il parut regretter qu'un caractère sacré, des fonctions augustes ne leur permissent de lui offrir que leurs biens & leurs prières.

Le Maître, premier président, déclara que tous les membres de la cour de parlement l'avoient chargé de répondre au roi d'un désir ardent de satisfaire promptement à tous les ordres qui leur seront adressés tant par sa majesté elle-même que par la reine, M. le dauphin & ceux de MM. du conseil auxquels il auroit confié l'administration pendant son absence, & vous nous trouverez, sire, ajouta-t-il, vos très-



**humbles , très-obéissans sujets , fermes  
AN. 1552. immuables & perpétuels.**

Dès le même jour , la députation du clergé offrit au roi trois millions payables dans six mois , & obtint à ce prix un édit qui rétablissoit sa juridiction dans toute l'étendue qu'elle avoit avant l'ordonnance de 1539. Cette somme fut répartie & imposée sur tous les clochers du royaume ; mais comme il auroit été impossible de l'acquitter , dans un espace aussi court , en argent monnoyé , on prit en compte les reliquaires , les chandeliers & autres vases précieux , qu'on porta sur-le champ à la monnoie.

Création  
d'offices.

Registres  
du Parle-  
ment.

Recueil  
d'Ordonn.

Les principaux seigneurs de la cour , tels que les Guises , le connétable , le maréchal Saint-André , la duchesse de Valentinois , y firent aussi porter leur argenterie ; mais on en fit l'évaluation , & ils dûrent être remboursés.

Enfin parurent successivement les édits burseaux. Le premier , dont nous avons déjà rendu compte , portoit création des sièges présidiaux dans les principales villes du royaume. Le second , création d'un président & de quelques conseillers dans la chambre des monnoies , & érection de cette chambre en

cour souveraine pour le civil & pour le criminel. Le troisieme, création d'une seconde chambre de la cour des aides, composée de deux présidens, de huit conseillers & d'un premier huissier, & partage du service de cette cour en deux semestres. Le quatrieme, création de huit offices de maîtres des comptes, de douze auditeurs, de six huissiers, & partage du service en deux semestres. Le cinquieme, de six offices d'audienciers & d'un pareil nombre de contrôleurs pour servir dans la grande chancellerie & les parlemens, avec attribution des privilèges des secrétaires du roi. Le sixieme, d'un trésorier général dans chacune des quatorze généralités de France. Le septieme enfin, création d'un juge-magistrat-criminel dans tous les bailliages, sénéchaussées, prévôtés & sièges présidiaux du royaume.

En promettant une prompte obéissance & une résignation absolue à tous les ordres qui émaneroient du conseil, le parlement sans doute n'avoit pas senti toute l'étendue d'un pareil engagement. Il frémit en voyant arriver successivement cette foule d'édits, dont les uns portoient une atteinte directe à la juridiction; les autres étoient pure-

AN. 1552.

ment onéreux au roi & au peuple ; en chargeant le trésor public pour subvenir au besoin du moment , d'une dépense perpétuelle & superflue. Il adressa au conseil qui se tenoit à Châlons, des remontrances qui ne furent point écoutées : il fit partir deux députés ; mais la reine leur défendit d'approcher , & adressa des ordres menaçans au parlement d'enregistrer sans plus de délai. Il fut résolu qu'on y procéderoit, mais dans la forme suivante. On ouvroit les deux battans de la porte de la salle d'audience : un huissier lisoit à haute voix l'édit, après la lecture, le premier président, sans sortir de son siège & sans prendre les voix, appelloit un greffier & disoit : *Maître Simon Cornu, écrivez sur le repli de ces lettres ; lues & publiées du très-exprès commandement du roi.*

Il n'y eut que l'édit du rétablissement de l'ancienne juridiction ecclésiastique, sur lequel le parlement ne se laissa point entamer. En vain le cardinal de Bourbon, qui s'étoit constitué partie, tant en son nom que comme fondé de procuration d'un grand nombre d'évêques, voulut effrayer les magistrats, en les menaçant de suspendre

le paiement des sommes accordées au roi & de les rendre responsables des malheurs qui en pourroient arriver ; Séguier fit observer que cet argent provenant non de la bourse des évêques , mais de celle du clergé inférieur qui n'avoit aucun intérêt à l'exension de la juridiction épiscopale , ne pouvoit en aucun sens être regardé comme le prix de l'édit ; que ce n'étoit vraisemblablement qu'un appât dont on s'étoit servi pour tirer du clergé des secours plus abondans. Qu'il ne s'agissoit donc que de gagner du tems jusqu'à ce que le dernier terme du paiement fût expiré : que sans rejeter ouvertement l'édit & provoquer par une opposition directe des ordres absolus , on avoit un moyen bien simple d'éluider les poursuites du cardinal. Qu'il étoit établi dans tous les tribunaux d'accorder des délais à un homme absent du royaume pour des fonctions publiques : qu'il requéroit donc pour le procureur-général , que la cour fûtsit à l'enregistrement & à toute délibération sur cet objet , jusqu'à ce que le roi & tous les seigneurs qui étoient absens pour le service de la chose publique , fussent de retour en France & pussent être en-

AN. 1552.

AN. 1552

tendus dans une affaire où ils étoient parties à raison de leurs justices. Ce que Séguier avoit prévu, ne manqua pas d'arriver ; lorsque le clergé n'eut plus d'argent à donner, on laissa faire le parlement, & l'édit fut oublié.

Déclaration  
de guerre : le  
roi s'empare  
de Metz, de  
Toul & de  
Verdun.

*De Thou.*  
*Tavannes.*  
*Matthieu.*  
*Rabutin.*  
*Paradin.*  
*Sleidan.*  
*Dom Cal-*  
*met, hist. de*  
*Lorraine.*

Au sortir du parlement, le roi accompagné de toute la cour, prit la route de Champagne, où s'assembloit l'armée. Elle consistoit en quinze mille hommes de bandes Françoises, neuf mille lansquenets, sept mille Suisses, quinze cent lances, la maison du roi, qui comprenoit ses deux cens gentils-hommes & les quatre cens archers de la garde, en deux mille chevaux-légers, douze cens arquebusiers à cheval, deux mille hommes des arriere-bans & cinq cens cavaliers Anglois qu'Edouard avoit envoyés au secours de son futur beau-pere. Quand tout fut prêt à marcher, le roi publia en françois & en allemand un manifeste, sur le frontispice duquel on avoit gravé un bonnet entre deux poignards avec la devise *liberté* ; & pour légende, *Henri protecteur de la Germanie & des princes captifs*. Après avoir dévoilé les moyens artificieux & violens que l'empereur mettoit en œuvre depuis bien des années, pour asser-

vir l'Allemagne & parvenir à la monarchie universelle, le roi exposoit dans le plus grand détail les injures & les torts qui le concernoient personnellement; la députation secrète du comte de Bures pour exciter le gouvernement Anglois à tirer parti du soulèvement de la Guyenne; l'exécution ignominieuse du colonel Volgelsberg; la proscription du comte Rhingrave, du Recrod, de Sébastien Schertel, tous trois au service de France, & dont, pour cette raison, on avoit mis la tête à prix; l'assassinat de quelques couriers des ambassadeurs de France dans les cours étrangères; le massacre des bandes Italiennes, qui sur la foi publique traversoient paisiblement le Milanès; enfin les dégâts commis par les troupes impériales sur le territoire de la Mirandole. Voulant donc tirer raison de ces insultes, procurer la délivrance des princes captifs & le rétablissement de la liberté Germanique, il déclaroit qu'il protégeroit & défendrait les princes & états qui se joindroient à lui, & traiteroit en ennemis publics ceux qui entreprendroient de s'opposer à son passage.

Dès le 15 de Mars, l'armée conduite par le connétable se présenta sous les

---

AN. 1552.

AN. 1552.

murs de Toul, qui se trouvant prise au dépourvu, ouvrit ses portes & se soumit sans réserve à tout ce qu'il plairoit au roi d'ordonner. La ville de Metz se montra moins docile. Au premier bruit de la marche des François, le sénat, qui s'étoit mis en possession de toute l'autorité, leva des troupes & fit prendre les armes aux bourgeois. Lorsque les députés du connétable vinrent leur demander la liberté du passage, ils se retrancherent sur leurs privilèges qui les autorisoient à fermer leurs portes à l'empereur lui-même, s'il se présentoit avec une armée, & à ne l'admettre qu'avec sa maison. Montmorenci assit son camp sur les côteaux voisins, & eut soin d'étaler dans la plaine soixante pièces de grosse artillerie montées sur leurs affûts & prêtes; au premier signal, à foudroyer la place: il savoit très-bien que Metz, avec des murailles antiques & quelques compagnies de milices mal disciplinées, seroit emportée du premier assaut; mais il vouloit s'épargner une violence qui rendroit plus difficiles les autres conquêtes qu'il méditoit; il députa donc de nouveau vers le sénat Gaspard de Saulx-Tavannes & Imbert de la Pla-

rière, connu sous le nom de Bourdillon, qui ne demanderent pour le roi que ce qu'on n'auroit pu refuser à l'empereur, c'est-à-dire, la liberté d'entrer dans la ville avec sa maison; mais comme il n'étoit point encore au camp & que l'armée obligée de l'attendre ne manqueroit pas, malgré toute la vigilance des chefs, de se porter à de fâcheuses extrémités, si elle manquoit de vivres, ils remontrèrent qu'il étoit absolument indispensable qu'ils donnassent entrée au connétable dès ce jour même, ou le lendemain au plus tard, afin qu'il prît, de concert avec eux, les mesures les plus sages pour maintenir la bonne intelligence, & que le roi, en arrivant, n'eût plus qu'à signer les articles dont on seroit convenu. Les sénateurs se trouvoient dans une position infiniment embarrassante; car ils ne pouvoient que médiocrement compter sur l'affection de la simple bourgeoisie. Le cardinal de Lenoncourt, qui les haïssoit, parce qu'il regardoit leur autorité comme une usurpation sur les droits de son siège, avoit si bien disposé les esprits de la multitude en faveur des François, que dans une assemblée générale, tenue peu de jours auparavant, un parti

AN. 1552.



**AN. 1552.** très-nombreux avoit opiné à *faire* l'exemple de la ville de Toul. N'osant offenser le connétable par un refus, les magistrats accorderent de *mauvaise* grace qu'il entreroit avec ses officiers domestiques & une seule enseigne de gens de pied pour lui former une garde, & que deux d'entr'eux iroient le lendemain en députation le chercher à sa tente & s'assurer du nombre d'hommes qui l'accompagneroient. Une enseigne de gens de pied étoit alors composée de trois cens hommes : le connétable en forma une de quinze cens soldats choisis parmi les vieilles bandes, & au lieu de domestiques, il couvrit de sa livrée quelques capitaines déterminés, qui portoient des cuirasses sous leurs habits. Lorsque les deux sénateurs se présenterent devant sa tente, il monta brusquement à cheval, comme un homme qui n'avoit pas de tems à perdre, & se contenta de leur dire que chemin faisant, il entendroit ce qu'ils avoient à lui déclarer. La troupe qui l'accompagnoir, marchoit en désordre, afin qu'on ne pût la compter. Arrivé à une des portes de la ville qu'il trouva entr'ouverte, il fit filer devant lui son enseigne d'infanterie que le corps-de-

garde composé de bourgeois trouva bien longue, mais qui se précipitant en foule, lorsqu'il n'y avoit déjà plus moyen de l'arrêter, les poussa rudement, s'empara de la porte & donna une libre entrée au connétable & à d'autres corps de troupes qui le suivoient de loin. Après les avoir disposés dans les rues & dans les places publiques, Montmorenci monta bien escorté à l'hôtel-de-ville & annonça aux magistrats qu'il falloit avant tout congédier les milices étrangères qu'ils avoient prises à leur solde & qui ne leur causoient qu'une dépense superflue; qu'ils pouvoient en toute sûreté se reposer sur lui du soin de garder la place jusqu'à l'arrivée du roi, qui leur notifieroit sa volonté.

Henri étoit resté à Joinville, où la reine, qui l'avoit accompagné jusques-là, étoit tombée dangereusement malade. Une fièvre ardente & inflammatoire, le gonflement de tous les viscères, lui ôtoient la respiration & alloient l'étouffer, si la duchesse de Valentinois, qui ne la quittoit point, n'eût indiqué aux médecins interdits & embarrassés un remède dont elle avoit vu le succès dans une occa-

AN. 1552.

Il s'assure  
de la Lorraine  
& tente inutilement de  
s'emparer de  
Strasbourg.

Ibid.

AN. 1552.

tion semblable : il consistoit à saigner la malade sous la langue : on le tenta , & ce fut aux soins d'une rivale que Catherine dut la vie. Les ennemis de la duchesse ne manquèrent pas de dire que cette femme habile ne prenoit un intérêt si vif à la conservation de la reine , que parce qu'elle prévoyoit que le roi jeune encore ne tarderoit pas à se remarier & choisiroit , selon toutes les apparences , une princesse qui sauroit mieux que Catherine captiver le cœur de son époux. Pendant le séjour forcé que le roi fit à Joinville , il reçut la visite de Christine de Danemarck , duchesse-douairiere de Lorraine , nièce de l'empereur , & aveuglement livrée à ses conseils. Elle avoit jusqu'alors si peu ménagé la France , qu'elle avoit opposé la force à l'exécution des arrêts du parlement de Paris , & avoit constamment refusé de rendre hommage , en qualité de régente , pour le duché de Bar & les autres terres qui relevoient de la couronne. Justement alarmée de l'approche des troupes Françoises , elle avoit eu recours , comme auparavant , à l'empereur , qui aussi embarrassé qu'elle , ne lui avoit point donné d'autre con-

seil que de plier sous le joug de la nécessité, & de mettre tout en œuvre AN. 1552.

pour adoucir le ressentiment du roi. Elle vint donc en suppliante implorer la protection du monarque pour elle & pour ses enfans, & offrir le passage, des vivres & toutes les commodités que pourroit procurer la Lorraine. Henri, sans s'abaisser à des reproches, remercia la duchesse, parla de son affection particuliere pour la maison de Lorraine, dont les princes tenoient le premier rang dans ses conseils & à la tête de ses armées, témoigna le plus tendre intérêt pour le jeune duc qu'il vouloit s'attacher par les nœuds les plus étroits, & remit à expliquer plus clairement ses intentions au tems où il iroit lui-même visiter la duchesse dans la ville de Nanci.

Aussi-tôt que la convalescence de la reine lui permit de s'éloigner, il se rendit à Toul, où il reçut le serment de fidélité de ses nouveaux sujets, & leur laissa pour gouverneur Desclavoles avec une garnison composée de trois enseignes d'infanterie. Le lendemain, il prit la route de Nanci, précédé par le duc de Guise & le cardinal de Lorraine, & escorté, outre sa maison, d'un

AN. 1552.

régiment de lansquenets. Le duc de Guise n'ayant pu obtenir de la duchesse qu'elle fît sortir de la ville deux ou trois enseignes d'infanterie Lorraine qu'elle y avoit introduites, conseilla au roi d'y faire entrer, de son côté, toutes les troupes qui formoient son cortège. Le monarque eut la précaution de les distribuer dans les cours & sur toutes les avenues du palais ducal, dont il parut prendre possession à main armée. Dans le conseil qui se tint le lendemain, il fut arrêté que le roi étant forcé pour sa propre sûreté de se mettre en repos du côté de la Lorraine, & que ne pouvant se fier à la duchesse, nièce de son ennemi, il proposeroit aux Etats de lui ôter la régence, qui seroit remise à Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont & oncle du jeune duc; que l'on ôteroit en même-tems au prince le gouverneur & les autres officiers qui lui avoient été donnés par l'empereur; que le roi, qui lui destinoit madame Claude, la plus jeune de ses filles, le feroit sur-le-champ passer en France pour y être élevé avec le dauphin; que le roi laisseroit une garnison à Nanci, dont les officiers prêteroient serment au jeune souverain.

La principale noblesse de Lorraine & les députés des autres ordres qu'on se hâta AN. 1552.  
 d'assembler, approuverent toutes ces dispositions : le contrat fut dressé & l'on remit le jeune duc entre les mains de Bourdillon, qui le conduisit à Rheims, où alors séjournoit le dauphin. Christine, après avoir donné un libre cours à sa douleur, se retira avec ses deux filles dans la ville de Marsal, qui lui avoit été assignée pour douaire; mais ne pouvant se plier à vivre en personne privée dans un pays où elle avoit régné, elle passa bientôt à Strasbourg & de-là dans les Pays-Bas auprès de la reine de Hongrie, où s'étoit aussi retirée, quelques années auparavant, la reine Éléonor, veuve de François I.

S'étant assuré de la Lorraine par les garnisons qu'il établit à Nanci & à Pont-à-Mousson, Henri vint à Metz, où il exigea le serment de fidélité des habitans. Le clergé, déjà gagné par son évêque, le prêta sans répugnance; mais il n'en fut pas de même des magistrats. Ils répondirent à la première proposition qu'on leur en fit, qu'ils n'avoient qu'une foi, que l'ayant engagée au Saint-Empire, ils ne pouvoient plus en disposer, jusqu'à ce que la chambre

**AN. 1552.** impériale les eût dégagés de leur premier serment. Les menaces du terrible Montmorenci & la certitude de se voir abandonnés par le corps de la bourgeoisie qui étoit las de leur domination, les rendirent plus souples ; ils prêtèrent donc aussi le serment de fidélité ; mais cette soumission tardive leur servit peu. Le roi cassa le sénat, & remit toute l'autorité entre les mains de l'évêque, qui ne manqua pas de confier les magistratures à ses parens & à ses protégés. Les bourgeois furent désarmés, & le gouvernement de cette place importante fut donné à Artus de Cossé, seigneur de Gonnor, frère du maréchal de Brisfac. On lui laissa cinq mille hommes de garnison & un pareil nombre de pionniers, afin de travailler sans relâche aux fortifications de la place, conformément au plan qui venoit d'être dressé par les plus habiles ingénieurs de l'armée. Après un séjour de trois jours, le roi s'avança du côté de l'Alsace & traversa les Vosges, où les troupes eurent beaucoup à souffrir par la disette des vivres & la difficulté des chemins. Des députés, qui précédoient l'armée, s'adressèrent de la part du roi, au sénat de Strasbourg, pour lui de-

mander la liberté du passage & des vivres en payant ; car on se proposoit de AN. 1552.  
surprendre cette place par les mêmes moyens dont on s'étoit servi pour s'emparer de Metz. Les Strasbourgeois, devenus sages par l'exemple de leurs voisins, commencerent par introduire dans leur ville cinq mille lansquenets, préparèrent leur artillerie, couperent les arbres & raserent les maisons qui pouvoient favoriser l'approche de la place, & n'oublierent aucunes des précautions propres à les garantir d'une surprise. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée du roi à Strasbourg, ils députerent pour le complimenter, quelques-uns de leurs principaux magistrats, qui faisoient voiturer devant eux une certaine quantité de bleds & d'autres munitions qu'ils venoient d'acheter dans les villages voisins. Montmorenci ne leur dissimula point son mécontentement, parce qu'en effet, ce qu'ils amenoient suffisoit à peine pour nourrir l'armée pendant deux jours. Ils promirent d'en rendre compte au sénat, qui feroit ses efforts pour en recouvrer une plus grande quantité. Montmorenci, sans attendre leur retour, envoya de nouveaux députés pour de-



**AN. 1552.** mander qu'il fût permis aux gentils-  
hommes François d'aller acheter dans  
la ville toutes les choses dont ils pou-  
voient avoir besoin , & aux marchands  
Strasbourgeois , d'apporter dans le camp  
tout ce qu'ils auroient à vendre : le sé-  
nat répondit qu'il communiqueroit  
cette proposition à l'assemblée du peu-  
ple, où elle fut rejetée à l'unanimité des  
voix. Pour adoucir l'amertume de ce  
refus , les magistrats firent partir un  
nouveau convoi un peu plus considé-  
rable que le précédent ; mais ils an-  
noncerent en le présentant , qu'on ne  
comptât plus sur eux , parce qu'ayant  
à nourrir une nombreuse garnison &  
un peuple immense , la prudence ne  
leur permettoit pas de rien prendre  
sur leurs magasins. Le connétable dé-  
concerté & ne pouvant réprimer sa co-  
lere , leur reprocha dans les termes les  
plus durs leur odieuse ingratitude &  
leur insolente défiance envers un sou-  
verain qui abandonnoit ses Etats & se  
constituoit en d'énormes dépenses uni-  
quement pour les arracher de l'oppres-  
sion ; & afin qu'ils ne doutassent pas à  
quel point leurs procédés l'avoient  
irrité , il les introduisit dans l'apparte-  
ment du roi , qui leur fit en effet , mais

dans des termes plus mesurés , les mêmes reproches. Comme il étoit impossible de subsister plus long-tems à Saverne , & qu'il y auroit eu de la témérité à entreprendre sans magasins & à une si grande distance des frontières , le siège d'une place telle que Strasbourg , l'armée se porta du côté de Haguenau , qui parut d'abord vouloir se défendre , mais qui bientôt après , ouvrit ses portes & se racheta du pillage par des contributions de vivres. Veissenbourg , qui n'attendit pas qu'on la sommât , fut traitée avec toute sorte de ménagemens. Cependant l'allarme s'étoit répandue chez toutes les puissances voisines : les Suisses , dont la médiation étoit d'un grand poids , puisqu'on ne pouvoit se passer de leurs secours , intercédèrent pour quelques places d'Alsace , qui faisoient partie des ligues , & même pour Strasbourg , qui leur étoit étroitement unie par le commerce. L'électeur Palatin , le duc de Wirtemberg , adressèrent au roi des députés pour le remercier & pour lui dire que désormais ils n'avoient plus besoin de secours étrangers , puisque , d'une part , les évêques assemblés à Trente s'étoient dispersés à l'approche

**AN. 1552.** des armées, & avoient prorogé le concile pour un tems illimité, & que de l'autre, Maurice & ses confédérés étoient entrés en négociation avec l'empereur, & se tenoient assurés d'obtenir toutes leurs demandes. Cet avis fut confirmé par les lettres de l'évêque de Bayonne, qui accompagnoit partout les confédérés.

Conduite  
de Maurice &  
de ses associés  
en Allemagne : danger  
où se trouve  
l'empereur.

*Sleidan.  
Natalis  
Comes.  
De Thou.  
Belleforêt.*

Parvenu, ainsi que nous l'avons expliqué, à détober jusqu'au bout la connoissance de ses préparatifs, Maurice avoit publié son manifeste en même-tems que le roi, s'étoit mis en même-tems à la tête de ses troupes, avoit fait sa jonction d'abord avec Guillaume, prince de Hesse ; ensuite avec Albert, marquis de Brandebourg, qui, de son côté, venoit de publier en son nom un sanglant manifeste contre l'empereur, ses ministres, & particulièrement contre Granvelle, qu'il disoit être indigne de tenir les sceaux de l'empire, puisqu'il n'étoit ni gentilhomme, ni Allemand, & plus fortement encore contre les évêques & les autres princes ecclésiastiques, qu'il accusoit d'être vendus à l'empereur, d'avoir conjuré la ruine de la constitution Germanique, & de n'être propres qu'à scandaliser

caliser les vrais chrétiens par un faste & des richesses directement contraires à l'esprit de leur institution. L'armée continuant de se grossir par des renforts du prince de Bade, du duc de Wirtemberg & de l'électeur Palatin, se répandit dans la Suabe, exigeant des villes catholiques & protestantes des contributions en argent & ce qui leur restoit encore d'artillerie, chassant le clergé des églises qui lui avoient été rendues par les soins de l'empereur, cassant les magistrats qu'il avoit établis, rappelant les ministres exilés, & rétablissant par-tout les écoles Luthériennes. Elle vint investir Ausbourg, d'où la garnison impériale s'enfuit pendant la nuit.

Réveillé, comme d'un coup de tonnerre, au bruit de cette marche, l'empereur connut enfin ce qu'il avoit refusé de croire, & regretta sans doute d'avoir trop vécu. La fortune, qui jusqu'alors l'avoit si bien servi, sembloit, dans cette occasion, avoir conspiré avec ses ennemis. Une partie des troupes qui l'accompagnoient depuis quelques années, venoit de passer en Hongrie, où les Turcs menaçoient de faire une incursion; il avoit envoyé l'autre en

AN. 1552.

Italie pour renforcer l'armée qui assiégeoit Parme & la Mirandole. Les galions d'Espagne, qui lui apportotent régulièrement l'or du nouveau monde, avoient cette année essuyé un retardement. Enfermé dans les montagnes arides du Tirol, sans troupes, sans argent, il voyoit s'avancer à grands pas & il alloit avoir incessamment sur les bras les forces de la France & celles d'une moitié de l'Allemagne. Rappelant son courage & fermement résolu, lorsque tout sembloit avoir conjuré sa perte, de ne pas s'abandonner lui-même, il fit avec le peu de troupes qui lui restotent, les dispositions les plus sages pour se garantir d'un coup de main; il dépêcha des courriers à ses gouverneurs pour demander des troupes & de l'argent, & envoya des pouvoirs à Ferdinand son frere, pour entamer une négociation avec les princes confédérés; car n'en dût-il rien résulter, c'étoit pour lui un avantage immense que de gagner du tems. Ferdinand avoit eu la sage politique de se concilier par de bons offices les princes protestans que son frere persécutoit, & il venoit tout récemment de resserrer ces nœuds secrets, lorsqu'il avoit eu lieu

d'appréhender que son frere ne le dépouillât de la dignité de roi des Romains, pour en revêtir dom Philippe.

AN. 1552.

Il se hâta de demander une conférence au prince de Hesse & à Maurice, & de leur promettre d'avance la délivrance du landgrave, ne doutant point que ce ne fût l'unique objet de leur prise d'armes. Maurice promit de se rendre à Lintz, en Autriche, & tint parole. Dès les premiers jours, on tomba d'accord sur plusieurs points; on rédigea par écrit quelques articles du traité; mais comme parmi les demandes des confédérés, il y en avoit quelques-unes dont l'empereur ne vouloit point entendre parler, Ferdinand s'offrit d'aller le trouver & d'essayer par ses remontrances & par ses prieres, de vaincre cette opiniâtre résistance, & demanda qu'on lui accordât un délai jusqu'au 26 de Mai, & une cessation d'hostilités de part & d'autre. Le délai fut accordé; mais comme on ne doutoit point que l'empereur n'en profitât pour faire des levées, Maurice, de son côté, ne voulut pas se lier les mains, & médita de profiter de cet intervalle pour frapper un coup qui trancheroit toutes les difficultés, dont l'impression du moins se-

AN. 1552.

roit si forte, qu'elle rendroit l'empereur plus traitable qu'il ne l'étoit encore. Le comté de Tirol où Charles se renoit renfermé, est séparé de la Suabe par une chaîne de montagnes escarpées, qui ne laissent qu'un passage étroit, où une poignée d'hommes peut arrêter une armée. L'empereur, qui avoit fait occuper cette gorge par différens corps de troupes, se croyoit d'autant plus en sûreté, qu'abandonnant tout le reste de l'Allemagne à la discrétion des confédérés, il ne devoit pas naturellement présumer que dans le peu de tems qui restoit jusqu'à la reprise des conférences, ils tentassent une entreprise presque désespérée : c'est sur cette sécurité où devoit être l'empereur, que Maurice fonda sa principale espérance. Au moment où il reparut à la tête de son armée, il la mena par une marche brusque & imprévue au poste de Fieffen, où huit cens Impériaux s'étoient retranchés. Choisisant dans ses troupes des soldats déterminés, qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, s'étoient accoutumés à braver la mort, il leur ordonna de se jeter à corps perdu dans les retranchemens : leur audace effraya la garnison, qui poursuivie l'épée dans

les reins , alla se précipiter dans les lignes de Ruten & y porta le désordre : AN. 1552. ces deux postes furent emportés sans beaucoup de perte. Il en restoit un troisieme mieux fortifié & d'un beaucoup plus difficile accès ; c'étoit le château d'Ehremberg , situé en partie sur la cime d'une montagne escarpée , & qui fermoit une gorge étroite qu'il falloit traverser. L'empereur y avoit mis une forte garnison & l'avoit abondamment pourvu de toutes sortes de munitions. Maurice , selon toutes les apparences , seroit retourné sur ses pas , sans un de ces hasards que la Providence semble ménager pour confondre l'orgueil des hommes & montrer à quoi tiennent souvent les évènements les plus impossibles. Un malheureux berger , qui païssoit un troupeau de chèvres dans ces quartiers sauvages , vint de lui-même , sur l'espoir d'obtenir quelques florins , indiquer un sentier inconnu au travers de ces précipices , & s'offrit de servir de guide à un détachement qui parviendroit en peu d'heures au sommet de la montagne sur laquelle étoit assis le château. Le duc de Meklembourg , avec un corps d'élite , partit à l'entrée de la nuit & arriva , sans avoir été découvert ,



à la cime du rocher. Le lendemain  
**AN. 1552.** matin, Maurice attaqua vigoureu-  
sement la partie basse du château. Les  
assiégés se défendoient avec avantage,  
lorsque levant les yeux, ils apperçurent  
sur leurs têtes la troupe du duc de Mek-  
lembourg, qui franchissoit les foibles  
murailles qu'on n'avoit eu aucun soin  
de réparer, parce qu'on regardoit la  
place comme inattaquable de ce côté :  
la consternation & l'épouvante s'empa-  
rerent de la garnison ; une partie s'en-  
fuit en désordre par la porte qui regar-  
doit Inspruk ; l'autre capitula. Les plus  
agiles de ceux qui avoient pris la fuite,  
apportèrent, dès le même jour, cette  
affreuse nouvelle à Inspruk, ville ou-  
verte de toutes parts & sans aucune espèce  
de fortifications : il étoit nuit, & l'em-  
pereur, tourmenté par un violent ac-  
cès de goutte, alloit se mettre au lit.  
Certain de son malheur, il donna or-  
dre de préparer sa litiere, & à tous ceux  
qui vouloient éviter de tomber au pou-  
voir de l'ennemi, de se disposer sur-le-  
champ à le suivre. Dans ce moment de  
trouble & de confusion, il voulut ren-  
dre la liberté à l'infortuné Jean Fré-  
déric, qui ne servoit plus qu'à embar-  
rasser la marche, & qui, en se montrant

à ses anciens sujets, exciteroit peut-être une révolution dans ces quartiers, causeroit au moins de l'inquiétude à leur commun ennemi. Mais il s'y prenoit trop tard, & par un excès de précautions, Charles s'étoit lui-même privé de cette ressource. La forteresse de Gotha, le seul asyle qu'il lui eût réservé, avoit été démantelée. Quand donc Jean Frédéric auroit pu échapper à la poursuite de Maurice, comment auroit-il évité de tomber au pouvoir d'Auguste, qui tenoit sur pied une seconde armée dans la Saxe? Il ne voulut devoir sa liberté qu'à un traité de pacification, dont tous les princes seroient garants, & il se mêla dans la foule de ceux qui suivoient l'empereur. Ce superbe potentat, qui avoit tenu dans les fers un roi de France & un pape, qui avoit triomphé si insolemment des deux plus puissans princes de la Germanie, qui dans ses vastes projets, comptoit déjà les rois au nombre de ses sujets, & embrassoit la domination du monde entier, déchu tout-à-coup de ce haut rang, fuyoit au travers des précipices, dans l'horreur d'une nuit pluvieuse, à la lueur incertaine de quelques flambeaux, parmi les cris & les

AN. 1552.

hurlemens des malheureux , qui se laif-  
fant tomber , étoient foulés sous les  
pieds des chevaux & appelloient la  
mort à leur secours. En proie au re-  
pentir , à la honte & à la douleur , il  
approchoit de Villach , premiere place  
de la Carinthie , lorsqu'il vit s'avancer  
au-devant de lui un corps de cavalerie  
étrangere. C'étoit un foible , mais pré-  
cieux secours que la république de Ve-  
nise , informée du danger qui le me-  
naçoit , s'étoit empressée de lui envoyer  
sans l'en avoir fait avertir. Il s'imagina ,  
au contraire , qu'il étoit destiné à l'en-  
lever , & ne revint de la frayeur mor-  
telle dont il étoit saisi , qu'après que le  
commandant & les principaux officiers  
qui s'apperçurent de l'effroi que causoit  
leur approche , eurent arrêté la troupe  
& furent venus sans armes se remettre  
comme ôtages entre ses mains.

Seconde  
conférence  
de Linz.

*Sleidan.*

*De Thou.*

*Rabutin.*

*Manusc. de  
Béthune.*

Arrivé à Inspruk quelques heures  
après que Charles en étoit parti ,  
Maurice ne se mit point en devoir de  
le poursuivre plus loin. Il livra au  
pillage les meubles & les bagages de  
l'empereur & des principaux officiers  
de sa maison , sans permettre qu'on  
touchât à rien de ce qui appartenoit  
au roi Ferdinand ; & ramenant son ar-

mée dans la Suabe , il en laissa une seconde fois le commandement au duc de Meklembourg , & se rendit à Lintz , accompagné de l'évêque de Bayonne , au jour & à l'heure assignés pour reprendre les conférences. On y vit arriver en même-tems Ferdinand , roi des Romains , Maximilien son fils , roi de Bohême , le duc de Baviere & les députés de ceux des électeurs & des princes qui n'avoient pris jusqu'alors aucun parti dans la querelle , & qui dès-lors étoient propres à remplir les fonctions de médiateurs. Sans daigner rendre raison de ce qui venoit de se passer , puisqu'il n'avoit fait qu'user du droit que lui donnoit la guerre , Maurice expliqua sans ménagemens les infractions faites par l'empereur à la constitution & aux loix de l'empire ; les entreprises violentes de ce prince sur les droits des électeurs & des princes ; les vexations sans nombre exercées sur la bourgeoisie par les soldats Espagnols & Italiens , dont il formoit ses garnisons ; l'insulte faite à la nation , en traînant en triomphe son artillerie & ses canons dans des pays étrangers ; la nouvelle forme de serment qu'on exigeoit des villes de ne jamais porter les armes

**AN. 1552.** contre la maison d'Autriche, comme si cette maison avoit dans l'empire des droits qui la séparassent de toutes les autres. Il demanda, 1°. le redressement de tous ces griefs; 2°. la liberté la plus entiere aux villes & états de se conformer pour le culte public à la confession d'Ausbourg, & le droit aux particuliers qui la professeroient, de pouvoir siéger en qualité de juges dans la chambre impériale de Spire; 3°. la délivrance absolue du landgrave & de Jean Frédéric, ancien électeur de Saxe; 4°. une pleine satisfaction aux demandes légitimes du roi très-chrétien, son allié.

Jean de Fresse, évêque de Bayonne, qui étoit présent à cette assemblée, dit que ceux qui avoient sourdement travaillé à dissoudre la fraternité & l'intelligence qui subsistoient entre les Allemands & les François, n'avoient eu pour objet que d'opprimer séparément les uns & les autres : que c'étoit dans cette vue qu'ils avoient semé tant de propos injurieux contre l'honneur & la réputation du roi son maître; & qu'ils étoient parvenus, à force de calomnies, à fermer l'entrée de l'Allemagne & à donner l'exclusion dans toutes les diètes aux ambassadeurs François : qu'ar-

rivés à ce point , ils avoient proscrit ou chargé de fers , sans distinction de rang , tous ceux qui avoient le malheur de leur déplaire , ou qui opposoient quelque résistance à leurs ordres absolus , & que pour rendre les peuples plus dociles , ils les avoient épuisés par des contributions , dépouillés de leurs armes & livrés à l'insatiable avidité de leurs satellites : que bientôt après , ils avoient tenté de disposer arbitrairement de l'empire , & qu'ils n'auroient laissé subsister aucune trace de l'antique liberté , si des princes à qui elle étoit plus chère que la vie , ne se fussent dévoués pour le salut commun & n'eussent appelé à leur secours le roi son maître , qui non content de les aider de ses trésors , s'étoit avancé avec une armée formidable jusques sur les bords du Rhin , prêt , si le besoin l'exigeoit , à traverser ce fleuve & à venir se joindre à eux. Que ce monarque généreux n'ayant pris les armes que pour leur défense & la délivrance des princes captifs , se tiendrait content , s'ils obtenoient la réparation des offenses passées & des sûretés qu'on n'attenteroit plus à leur liberté : qu'il les exhortoit seulement à se garantir des pièges qu'on

AN. 1552.

**AN. 1552.** leur tendroit infailliblement, & à ne pas se payer de belles paroles. Que de son côté, il avoit bien des demandes à former, mais qu'il ne vouloit point que ce qui le concernoit personnellement, leur causât le moindre embarras, parce qu'il seroit toujours en état de se faire justice, si l'on persistoit à la lui refuser.

Ce désintéressement & cette démonstration d'une bienveillance si singulière pour des alliés qui dans ce moment même le trahissoient, étoient purement politiques : au fond du cœur, le roi étoit indigné du procédé de Maurice, qui de son autorité privée & sans daigner même l'en prévenir, établissoit des conférences où il paroïssoit plutôt le protecteur que le protégé de la France, & qui loin de poursuivre la guerre jusqu'à la déposition de l'empereur, ainsi qu'il s'y étoit obligé par le traité, avoit déjà transigé sur un grand nombre d'articles; mais persuadé qu'en montrant de l'humeur, il diminueroit le prix du bienfait & ne rappelleroit pas ce prince à ses premiers engagements, Henri affectoit prudemment de se mettre entièrement à l'écart jusqu'à ce que de nouveaux besoins lui ra-

menassent des alliés qui avoient visiblement pris le parti de l'abandonner. Au reste, il avoit quitté depuis long-tems les bords du Rhin; outre la disette & les fâcheuses dispositions où il avoit trouvé les Allemands à son égard, des considérations importantes l'avoient obligé de précipiter son retour.

Un très-grand nombre de ses sujets n'approuvoient ni les motifs de cette guerre, ni les moyens dont on se servoit pour la soutenir. Ceux qui pensoient que tout autre intérêt doit céder à celui de la religion, s'affligeoient de la dissolution du concile de Trente qui devoit ramener les protestans à la communion de l'église. Les dévots & sur-tout les moines regardoient comme une profanation sacrilège le parti qu'on avoit pris de fondre les reliquaires, de dépouiller les églises de leurs ornemens, d'imposer une taxe sur les clochers, & tout cela pour tirer de prison un électeur de Saxe & un landgrave de Hesse, les deux piliers de l'hérésie, & dont les noms étoient en horreur aux vrais catholiques. Lorsque le magnanime François I, l'idole de la nation, avoit languï dans les prisons d'Espagne; lorsque Clément VII, pour avoir épousé

AN. 1552.

Causes du  
retour du roi  
dans ses  
Etats: con-  
quête d'une  
partie du Lu-  
xembourg.

Recueil de  
Ribier.

Registres  
du Parle-  
ment.

Félibien,  
histoire de  
Paris.

De Thou-  
Rabutin-  
Matthieu-  
La Poppe-  
liniere.



notre querelle, étoit prisonnier dans son propre palais, & que Rome, la métropole du monde chrétien, étoit livrée au pillage, la France n'avoit point eu recours à ces funestes expédiens : les protestans eux-mêmes, à qui ces deux chefs devoient être si chers, ne pouvoient point jusques-là l'enthousiasme : par quelle fatalité donc le roi très-chrétien, le fils aîné de l'église, qui se montroit dans ses Etats l'ennemi implacable des novateurs, achetoit-il si cher le triste avantage de se déclarer leur libérateur & leur appui dans les pays étrangers ? Deux prédicateurs, l'un Cordelier, l'autre Jacobin, déclamerent sur ce sujet dans les principales églises de Paris ; le cardinal de Bourbon les fit traîner en prison, mais n'arrêta point les murmures du peuple : on afficha des placards menaçans aux charniers des Innocens & à la porte du Châtelet de Paris. Les magistrats furent d'autant plus allarmés, qu'à ces premiers symptômes d'une fermentation sourde se joignoit l'approche des ennemis du dehors ; car malgré tout ce que le connétable avoit publié de son attention à couvrir les frontières du royaume, les généraux de la reine de

Hongrie y avoient pénétré sans beaucoup de résistance : d'un côté Ernest de Mansfeld, gouverneur de la province de Luxembourg, avoit pris Stenai & ravageoit la Champagne ; de l'autre , le comte de Roeux & Martin Van-Rossem s'avançoient dans la Picardie , brûloient la ville de Noyon , & répandoient au loin l'épouvante. Compiègne envoya demander des secours à la ville de Paris , qui se hâta de lui envoyer ses arquebusiers. Cette capitale elle-même ne se crut pas à l'abri d'un coup de main ; elle se trouvoit toute ouverte du côté qui regarde Vincennes : on établit une taxe proportionnelle sur tous les propriétaires de maisons , & avec l'argent qu'on en tira , on creusa des fossés & l'on éleva un boulevard sur le terrain qu'occupe aujourd'hui l'Arseнал.

A la premiere nouvelle que Henri reçut de ces désastres , il s'éloigna des bords du Rhin , & partageant son armée en quatre divisions pour la commodité des subsistances dans les contrées sauvages & presque désertes qu'il falloit traverser , il leur assigna pour point de ralliement la frontiere de Luxembourg. A son approche , Mans-

**AN. 1552.** feld retira ses troupes de la Champagne & les distribua dans toutes les places de son gouvernement qui avoient besoin de garnison. On reprit sans combat la ville de Stenai ; mais quoique l'armée passât à la vue de Thionville , on n'osa en tenter le siège , parce qu'elle étoit regardée comme une place imprenable. Le château de Rodemach , situé à peu de distance , présentoit une conquête plus facile : la principale noblesse des environs s'y étoit réfugiée. Dès les premières décharges de l'artillerie , la garnison demanda à capituler : les bandes Françoises , qui craignoient que ce butin ne leur échappât , monterent à l'assaut sans attendre l'ordre des commandans , & ne trouverent aucune résistance. Elles commençoient le pillage , lorsque le roi , à la prière du rhingrave qui avoit des parentes enfermées dans ce château , envoya ordre à Colligni d'arrêter le désordre. On y laissa garnison moins pour l'importance de la place qui n'étoit pas défensible contre une armée , que pour incommoder Thionville , qui se trouvant referrée d'un côté par cette garnison , & de l'autre , par celle de Metz , ne recouvreroit que difficilement des sub-

sistances. On forma ensuite le siège de Damvilliers, qui avoit une garnison de AN. 1552. deux mille fantassins & de deux cens chevaux. Pendant les opérations de ce siège, le roi alla prendre possession de Verdun, dont les habitans, à la persuasion du cardinal de Lorraine leur évêque, ne firent aucune difficulté de prêter serment de fidélité : aussi-tôt que la cérémonie fut finie, il revint au camp devant Damvilliers, dont la garnison, après avoir enduré une furieuse batterie, demandoit à capituler. On ne voulut la recevoir qu'à discrétion ; les officiers restèrent prisonniers de guerre, & l'on permit aux soldats de se retirer sans armes ni bagages. Ce riche butin fut donné à Gaspard de Coligni, colonel-général des bandes Françaises ; ce qui excita des murmures dans l'armée : car bien qu'il méritât des récompenses, les soldats trouvoient mauvais que le roi s'acquittât à leurs dépens. Mansfeld s'étoit enfermé dans Ivoi avec trois mille hommes de pied, deux cens hommes d'armes & cinq cens chevaux-légers. La place étoit abondamment pourvue de vivres & de munitions de guerre, & il avoit compté de s'y défendre pendant tout le reste de la cam-

**AN. 1552.** **—** pagne ; mais dès que la tranchée fut ouverte , les foldats Clévois & Gueldrois , qui étoient mal payés , vinrent en corps lui déclarer qu'il eût dans ce jour même ou à capituler , ou à se défendre sans eux ; ne pouvant ni par prières , ni par menaces , les obliger à changer de résolution , il prit à témoins les bourgeois & quelques officiers François , prisonniers de guerre , que la place étoit en bon état , & que la lâcheté qu'il alloit commettre , ne devoit être imputée qu'à la trahison de ses foldats. La séditieuse garnison eut la liberté de se retirer ; Mansfeld & tous les officiers restèrent prisonniers. Le butin fut donné au comtétable & à François de Montmorenci son fils aîné , qui le partagerent à leurs compagnies ; ce qui excita de nouveaux murmures dans l'armée & causa une grande désertion. Montmédi se rendit à la première sommation : la garnison sortit avec armes & bagages.

Dans le cours de ces prospérités , le maréchal de la Mark obtint du roi la permission d'employer une partie de l'armée au recouvrement du duché de Bouillon , que l'empereur , trente ans auparavant , avoit enlevé à Robert de la Mark

pour en gratifier l'évêque de Liège. Quoique la garnison Liégeoise qui l'occupoit, fût en état de tenir long-tems, elle se laissa effrayer par ce qui venoit de se passer dans le Luxembourg, & ne demanda que la permission de sortir avec tous les honneurs de la guerre ; ce qu'on lui accorda volontiers. A quelques lieues de Sedan étoit le château de Lumes ; Buzanci, auquel il appartenoit, en avoit fait un repaire de brigands, appelant auprès de lui & s'associant les mal-fauteurs & les hardis scélérats qui s'étoient dérobés aux poursuites de la justice : avec eux, il infestoit les grands chemins, levoit des contributions sur les bourgs & les villages, le plus souvent dans la Champagne, d'autres fois dans le Luxembourg & le pays de Liège. A l'approche de l'armée Françoisse, il mourut de peur, selon quelques écrivains, suivant d'autres, d'une attaque d'apoplexie ; & tous ses satellites se dissipèrent. On étoit généralement persuadé que ce château renfermoit d'immenses richesses. La maréchale de la Mark, fille de la duchesse de Valentinois, en demanda la confiscation au roi : le château abandonné

par ses défenseurs n'opposa point de  
AN. 1552. résistance.

Pour dédommager les soldats du préjudice que leur causoient ces libéralités, & délivrer en même-tems la frontiere des allarmes perpétuelles où la tenoient les garnisons de quelques châteaux voisins, le connétable s'avança dans le Hainaut, abandonna au pillage & fit démolir Chimai, Trélon & Glaïon; divisant ensuite ses troupes par pelotons & formant un long cordon, il saccagea & réduisit en cendres une multitude de bourgs & de hameaux en représailles des cruautés que les troupes de la reine de Hongrie avoient exercées dans la Picardie. C'est par cette terrible exécution que se termina la campagne; car bien que l'on ne fût encore qu'au commencement du mois d'Août, le roi jugea qu'il devoit laisser rafraîchir ses troupes, jusqu'à ce qu'il vît plus clairement à quoi aboutiroient les affaires d'Allemagne.

Pacification  
de Passau. Le traité de pacification n'étoit pas  
aussi avancé qu'on l'avoit cru d'abord.

Recueil de  
traités.  
Stéidan. Quoique les médiateurs, pour en hâter  
la conclusion, eussent gagné sur Maurice  
De Thou. de renvoyer à la décision d'une diète

générale & libre la discussion & le redressement des griefs qui concernoient tous les ordres de l'Empire, & de réduire ses demandes à trois ou quatre chefs, l'empereur, qui par la retraite des François, se sentoit soulagé de la moitié du fardeau dont il s'étoit trouvé écrasé, reprenoit sa fierté première & commençoit à parler en maître. Il répondit donc aux demandes des confédérés, que ce seroit à lui & aux princes qui étoient demeurés fidèles, à exiger des réparations des pertes & des torts qu'ils avoient essuyés : qu'il vouloit bien pardonner le passé, qu'il ne refuseroit pas même d'accorder aux confédérés la plupart de leurs demandes, pourvu qu'avant tout, ils missent bas les armes, qu'ils lui adressassent comme à leur souverain d'humbles requêtes, & qu'ils séparassent absolument leur cause de celle du roi de France, cet ennemi juré de l'Empire, qui tandis qu'il semoit la discorde parmi eux, pressoit les Turcs, ses dignes alliés, de profiter de ces divisions. Il reprochoit amèrement aux médiateurs d'avoir eu la faiblesse d'écouter jusqu'au bout le discours plein de mensonges & d'invectives que l'ambassadeur François avoit

---

AN. 1552.

*Natalis*

*Comes.*

*Chron. de  
Hollande.*



**AN. 1552.** osé prononcer en leur présence, & de n'avoir pas au moins imposé silence à cet impudent harangueur. Maurice ne se croyoit point encore dans une position où l'on dût lui proposer de mettre bas les armes & de recourir aux supplications; & quoiqu'il ne prît qu'un intérêt bien médiocre à la querelle du roi de France, convaincu que l'empereur ne lui pardonneroit jamais de l'avoir fait trembler, & ne pouvant deviner s'il ne seroit pas bientôt dans le cas de recourir une seconde fois au roi, il ne vouloit point avoir l'air de l'abandonner. Les médiateurs trouvant une résistance égale des deux côtés, supplièrent Ferdinand de trancher la difficulté, en accédant aux demandes de Maurice; ils lui représentèrent que puisque l'empereur son frere, convenoit lui-même qu'il auroit pu les accorder, si elles lui eussent été adressées d'une maniere convenable, il ne lui sauroit certainement aucun mauvais gré de lui avoir sauvé une humiliation en excédant un peu ses pouvoirs. Ferdinand, qui connoissoit mieux qu'eux l'humeur de son frere, n'osa risquer l'aventure; il offrit seulement de prendre la poste pour aller une seconde fois

se jeter à ses pieds & de revenir avec la même célérité. Maurice, après avoir pris à témoin l'assemblée qu'on cherchoit à l'amuser jusqu'à ce que l'empereur se trouvât en état de l'attaquer, sortit de Lintz, & s'étant mis à la tête de son armée, il alla investir la ville de Francfort, où l'empereur avoit laissé une garnison de trois mille hommes de pied & de mille chevaux. Les médiateurs, qui depuis long-tems étoient informés jour par jour des horribles ravages que commettoit l'armée d'Albert de Brandebourg, écrivirent en commun à l'empereur, qu'après lui avoir donné, autant que la fortune l'avoit permis, des preuves de leur attachement & de leur zèle, ils le prioient de ne pas trouver mauvais, si obligés de veiller à leur propre conservation & à celle de leurs sujets, ils ne songeoient plus désormais qu'à conserver le peu qui leur restoit. Cette menace & les représentations de Ferdinand triomphèrent enfin de la répugnance de Charles. Maurice, à qui l'on manda cette heureuse nouvelle, revint à Passau, où il fut accordé qu'avant le 12 d'Août, les confédérés poseroient les armes & congédieroient leur armée ; que le même

---

---

AN. 1552.

**AN. 1552.** jour ou la veille, le landgrave de Hesse, prisonnier à Malines, seroit délivré & rendu à ses sujets : qu'on n'inquiéteroit point pour cause de religion ceux qui professoient la confession d'Ausbourg, & qu'ils seroient admis, concurremment avec les catholiques, à composer la chambre impériale de Spire. Que l'empereur révoqueroit le ban porté contre les colonels Allemands au service étranger, & les rétabliroit dans leurs biens, pourvu que dans l'espace de trois mois, ils rentrassent dans leur patrie : que le roi Ferdinand & Maximilien son fils se rendoient garants que dans la première diète de l'Empire, on procéderoit à réformer toutes les contraventions à la bulle d'or, & les différens abus qui s'étoient glissés dans l'administration : qu'attendu que le roi de France n'avoit point jusqu'alors notifié les objets de plainte & de réclamation qu'il pouvoit avoir contre l'empereur, l'électeur Maurice seroit autorisé à s'en informer & à les exposer à la première diète générale : que le marquis Albert de Brandebourg seroit compris dans ce traité, s'il consentoit à poser les armes & à licencier ses troupes le même jour que les autres confédérés.

dérés. En conséquence, Maurice écrivit au roi pour le remercier de nouveau, AN. 1552. lui communiquer l'article du traité qui concernoit la France, & lui offrir ses bons offices, au cas qu'il eût pour agréable de se servir de lui dans son accommodement avec l'empereur. Henri répondit que ce n'étoit point l'usage des rois de France de rien demander, s'ils n'étoient bien sûrs d'obtenir : qu'après que son ennemi auroit fait les premières démarches & qu'on seroit convenu du lieu d'un congrès, il ne refuseroit pas d'exposer ses droits : que toutes les fois que l'empereur consentiroit à prendre les électeurs pour arbitres, il avoit, de son côté, une si grande confiance dans leur équité, qu'il ne feroit aucune difficulté de s'en rapporter à leur décision : qu'en attendant que les choses fussent arrivées à ce point, il se mettoit en état de n'avoir rien à redouter pour ses états, & de porter des secours à tous ceux qui réclameroient sa protection. Se regardant apparemment comme dégagé par cette réponse, & voulant s'attacher de plus en plus le roi des Romains, Maurice accepta la commission d'aller avec ses

AN. 1552.

troupes défendre la Hongrie contre l'invasion des Turcs. C'étoit en un sens tourner ses armes contre le roi son bienfaiteur, puisqu'il donnoit la facilité à l'empereur de grossir son armée des troupes occupées auparavant à défendre la Hongrie.

Conduite  
d'Albert de  
Brandebourg.

Albert se livroit alors à des excès de perfidie & de cruauté qui le firent surnommer l'Attila ou le fléau de la Germanie. Entraîné dans cette guerre non par amour pour la patrie, non par zèle pour la religion protestante, mais par le désir de tout bouleverser & de pousser sa fortune aussi loin qu'il seroit possible, il avoit vu avec le plus grand chagrin l'ouverture des premières conférences de Lintz; & craignant que la paix ne vînt à se conclure avant qu'il eût rien exécuté de ce qu'il projettoit, il avoit emprunté des confédérés quelques escadrons de cavalerie qu'il avoit joints à son armée, & étoit allé se jeter à l'improviste sur les terres de Volfang, grand-maître de l'ordre Theutonique, pillant, brûlant & saccageant tout le plat pays, jusqu'à ce que le malheureux grand-maître lui eût délivré les sommes qu'il lui demandoit. Tombant ensuite sur le territoire de l'évêque de

Bamberg & menaçant de livrer l'assaut à cette ville qui étoit sans défense, & de tout passer au fil de l'épée, il l'avoit contraint de racheter sa propre vie & celle de ses sujets par une cession en bonne forme de vingt villes ou bourgs fortifiés. L'évêque de Wusbourg qu'il attaqua ensuite, fut forcé de lui délivrer sur-le-champ une somme de deux cens mille écus & de se charger d'acquitter toutes les dettes que le marquis avoit contractées & qui montoient à des sommes considérables. La ville impériale de Nuremberg, l'une des plus riches d'Allemagne & l'une des plus zélées pour la confession d'Ausbourg, ne fut pas mieux traitée que les Etats catholiques. Albert commença par surprendre, sans déclaration de guerre, la ville de Lichrenau, où elle entretenoit une garnison, & envoya des députés aux magistrats pour leur proposer de la racheter & leur reprocher de n'avoir rien fait pour la cause commune. Les magistrats prouverent qu'ils avoient fourni une somme de cent mille écus aux princes confédérés qui s'étoient engagés à ce prix d'épargner leur territoire & de ne rien exiger au-delà. Albert n'ayant rien à opposer à une preuve si formelle, se

**\_\_\_\_\_** retrancha à dire qu'ils n'avoient traité  
 AN. 1552. ni avec lui, ni avec le roi de France,  
 & ne leur accorda qu'un délai de  
 quelques heures pour lui délivrer une  
 somme deux fois plus forte que celle  
 qu'ils avoient payée aux autres confé-  
 dérés. N'ayant point reçu de réponse,  
 il fit égorger en sa présence la garnison  
 qu'il avoit faite prisonniere de guerre  
 dans Lichtenau, détruisit de fond en  
 comble la forteresse & exigea le ser-  
 ment de fidélité des habitans. S'étend-  
 ant ensuite sur le territoire de Nurem-  
 berg, il saccagea cent bourgs ou vil-  
 lages, pilla & livra aux flammes soi-  
 xante-dix châteaux ou maisons de cam-  
 pagne des principaux citoyens, & mit  
 le feu à un bois de haute-futaie de trois  
 mille arpens, qui formoit une des prin-  
 cipales branches du revenu de la ville.  
 S'approchant ensuite des murailles, il  
 dressa ses batteries & fit toutes ses dis-  
 positions pour livrer un assaut, dès que  
 la brèche seroit praticable. Hors d'état  
 de le soutenir, ces malheureux bour-  
 geois implorèrent le secours des villes  
 de Suabe & la protection des princes  
 confédérés. Ce fut en vain; car les villes  
 auxquelles ils s'adresserent, étoient assez  
 embarrassées à pourvoir à leur propre

conservation ; & les princes ne sachant encore quel seroit le succès de leur entreprise , ne vouloient point rompre avec Albert. Abandonnés de tout le monde & considérant que leurs murailles étoient déjà fort endommagées , ils consentirent enfin à payer au marquis deux cens mille écus d'or & à lui livrer six gros canons avec tout leur attirail. Maurice & ses associés trouverent un prétexte plausible pour rappeler à eux le corps de cavalerie qu'ils lui avoient prêté : forcés de le ménager , ils n'en désiroient qu'avec plus de passion la fin de la guerre , parce qu'ils prévoyoiient que si elle se prolongeoit , leur union avec un pareil brigand finiroit par les rendre exécration aux yeux de leurs propres alliés.

Albert mandant , dans le plus grand détail , aux magistrats d'Ulm le traitement qu'il venoit de faire essuyer à la ville de Nuremberg , leur donnoit avis qu'il marchoit à eux & qu'il leur en préparoit un bien plus terrible encore , s'ils ne se hâtoient de réparer leur conduite passée & de lui donner une pleine satisfaction. La réponse fut laconique. *Le sénat & le peuple d'Ulm à Albert , marquis de Brandebourg : Nous nous*



**portons bien ; & tant qu'il nous restera**  
**AN. 1552.** *un souffle de vie , nous ne ferons rien de*  
*ce que vous nous demandez.* Il entra  
 comme un furieux sur le territoire de  
 cette ville ; la trouvant en état de dé-  
 fense , il ne tarda pas à s'éloigner , &  
 par une marche brusque , il vint sur-  
 prendre l'électeur de Mayence dans  
 un château assez mal fortifié sur les  
 bords du Rhin. L'électeur parut entrer  
 en composition ; mais pendant la nuit ,  
 il fit jeter son artillerie dans le fleuve ,  
 & montant lui-même sur un bateau , il  
 alla chercher un asyle dans la ville de  
 Strasbourg. Au désespoir que sa proie  
 lui fût échappée , Albert se contenta  
 de piller les meubles que l'électeur  
 n'avoit pu emporter , & écrivit à l'ar-  
 chevêque-électeur de Trèves , pour lui  
 demander au nom du roi de France ,  
 protecteur de la liberté Germanique ,  
 la place de Coblentz , qui dominoit  
 sur le Rhin & la Moselle , & qui étoit  
 regardée comme la clef de l'Allemagne.  
 Ayant essuyé un refus auquel sans doute  
 il s'attendoit , & remettant à un autre  
 tems la vengeance , il tomba avec la  
 rapidité de la foudre sur les évêchés de  
 Vormes & de Spire. A son approche ,  
 les évêques prirent la fuite ; le clergé

& les moines changeoient d'habits & ca-  
choient leur tonsure ; car bien qu'il  
ne fût pas meilleur Luthérien que Ca-  
tholique , c'étoit principalement sur le  
clergé Romain qu'il se plaisoit à dé-  
ployer sa fureur.

---

---

AN. 1552.

Apprenant que les confédérés avoient  
terminé leur accommodement avec  
l'empereur , non-seulement il refusa  
d'accéder au traité ; mais il s'emporta  
sans ménagement contre Maurice qu'il  
accusoit de trahison. Comme il ne man-  
quoit pas d'argent , il vint à bout ,  
quelques mesures qu'ils eussent prises  
avec l'empereur & le roi Ferdinand ,  
de leur débaucher par des émissaires se-  
crets , une partie de leurs soldats. Mal-  
gré cet accroissement de forces , il com-  
prit que seul contre tous , il ne tarderoit  
pas à être détruit , s'il se laissoit enve-  
lopper : il arbora les fleurs de lis comme  
lieutenant du roi de France , se saisit  
de tous les bateaux qui étoient sur le  
Rhin , & après s'en être servi pour le  
passage de son armée , il les brûla sur  
l'autre bord , afin d'ôter à ses ennemis  
la facilité de le suivre. Mettant à con-  
tribution une partie de l'Alsace , il vint  
se cantonner dans l'électorat de Trèves ,  
dont il disposa en souverain , tandis

AN. 1552.

que l'électeur, qui étoit enfermé dans sa forteresse de Coblentz, appelloit à grands cris l'empereur à son secours.

L'empereur  
se dispose à  
recouvrer la  
ville de Metz.

*Sleidan.*  
*De Thou.*  
*Rabutin.*  
*Paradin.*  
*Hist. du*  
*duc d'Albe.*  
*Belleforêt.*

Charles recevant journellement des renforts de toutes les contrées où s'étendoit sa domination, se trouvoit à la tête de la plus forte armée qu'il eût encore mise sur pied. Il fit d'abord courir le bruit qu'il la destinoit à repousser les Turcs, afin de laisser les François aussi long-tems qu'il seroit possible dans cette molle sécurité qu'engendrent ordinairement les grands succès. Content de ses préparatifs & voyant que la route qu'il alloit prendre démentiroit trop clairement le bruit qu'il avoit tâché d'accréditer, il annonça qu'il marchoit contre le marquis Albert, qui tant qu'il seroit soutenu par les François, ne cesseroit jamais de tourmenter l'Allemagne. On le crut d'autant plus aisément, que cette expédition le conduisoit naturellement aux portes de Metz, dont la perte ne pouvoit que lui être infiniment sensible, en renversant en un moment l'ouvrage de trente années de travaux & de soins. Le principal objet de sa politique, comme on a dû le remarquer, avoit été de couper aux François toute commu-

nication avec l'Empire , d'affervir les  
 Allemands & de s'en servir ensuite pour  
 écraser les François. A la veille de re-  
 cueillir le fruit de ses veilles , il voyoit  
 tout son plan renversé ; car tant que le  
 roi conserveroit les trois évêchés , il  
 auroit une communication libre avec  
 l'Allemagne , & en appuyant les mé-  
 contents , il acquéreroit nécessairement  
 une grande influence dans les diètes.  
 Cette conquête d'ailleurs , en couvrant  
 la Champagne , la plus foible des pro-  
 vinces du royaume , & en ouvrant à  
 nos armées la route de l'Alsace & du  
 Luxembourg , le réduisoit à songer  
 moins dans la suite à attaquer qu'à se  
 défendre. Cependant il se garda bien  
 de découvrir le véritable objet de cette  
 expédition même aux Allemands , parce  
 qu'il auroit couru risque de ne se trou-  
 ver que foiblement secouru , ou même  
 de se voir entièrement abandonné par  
 tous ceux qui jugeant de ce qui pouvoit  
 leur arriver , par ce qui s'étoit déjà  
 passé , n'étoient pas fâchés d'acheter par  
 un si léger sacrifice , une sauve-garde  
 contre l'ambition de leur chef ; au lieu  
 qu'en ne montrant qu'Albert , il n'en  
 parvenoit pas moins à son but , & il  
 étoit assuré d'intéresser vivement à la

---

 AN. 1552.

AN. 1552.

réussire de son projet le clergé catholique, les villes libres des deux comunions, & même ceux des princes protestans qui désiroient le rétablissement de l'ordre & de la tranquillité publique. Un seul inconvénient pouvoit l'arrêter. Le mois d'Août étoit déjà fort avancé, & des montagnes du Tirol où il se trouvoit, jusqu'à Metz, il falloit compter près de deux mois de marche pour une armée : il n'arriveroit donc qu'au tems où l'on a coutume d'assigner aux troupes des quartiers d'hiver. Ceux de ses généraux qu'il avoit mis dans sa confiance, & en particulier le duc d'Albe, lui conseil-loient de remettre cette entreprise au printems suivant ; mais ce parti avoit lui-même deux inconvéniens ; les François travailloient sans relâche à se fortifier dans leur nouvelle conquête, & en les laissant en repos pendant six ou neuf mois, ils en rendroient la prise beaucoup plus difficile & peut-être impossible. D'un autre côté, laisseroit-il dans l'inaction cette effroyable multitude de troupes qu'il avoit amassées à si grands frais ? Ses revenus étoient insuffisans pour les stipendier pendant six mois : s'il les renvoyoit dans leur

patrie avant que d'en avoir tiré aucun service , combien ne lui faudroit-il pas & de rems & de dépense pour les rassembler une seconde fois ? Entre deux partis qui avoient chacun ses inconvéniens , il crut devoir choisir celui qui en avoit le moins , & donner quelque chose à la fortune. Une autre considération secrète acheva de le déterminer. Ce marquis Albert , contre lequel il se déchaînoit en public avec tant de violence , pouvoit , en se comportant habilement , lui rendre le service le plus essentiel. C'étoit un homme sans foi & dévoré d'ambition. Or , comme empereur , il avoit plus de moyens de l'élever que n'en auroit jamais un roi de France. Il commença dès-lors à le pratiquer par des voies sourdes qui lui étoient si familières. Albert , en effet , mit la France dans un plus grand danger que l'empereur lui-même , & peut-être l'auroit-il plongée dans la dernière désolation , si elle n'avoit eu à lui opposer un des hommes les plus accomplis de son siècle.

François de Lorraine , duc de Guise , Conduite du duc de Guise à Metz. avoit montré dès sa plus tendre jeunesse tant d'ardeur pour la gloire , tant Salignac, Journal. d'intrépidité , de prudence & de sang

AN. 1552

*Rabutin.  
D. Calmet,  
h. st. de Lorr.  
Manusc. de  
Fontanieu.*

froid dans les occasions les plus périlleuses, qu'on avoit auguré dès lors qu'il deviendrait un illustre guerrier ; son attention à rechercher la société de tous ceux qui s'étoient distingués dans la profession des armes, à les combler de louanges, & à leur rendre tous les services qui dépendoient de lui, le soin tout particulier qu'il prenoit de s'attacher par des bienfaits les hommes en qui il remarquoit des talens, sa libéralité envers les soldats, son affabilité avec les officiers, une taille héroïque, un port majestueux, un front toujours serein, & plus ennoblissant que défiguré par la cicatrice d'un coup de lance qui lui avoit percé la tête au siège de Boulogne (\*), tous ces avantages lui avoient concilié depuis long tems l'amour & la vénération des gens de guerre ; cependant il avoit eu jusqu'alors beaucoup plus d'occasion de se distinguer dans le conseil qu'à l'armée ; car à l'âge de trente-trois ans, il n'avoit encore servi qu'à la tête d'une

(\*) Nous en avons rendu compte dans le volume précédent ; mais nous nous sommes trompés en attribuant l'opération chirurgicale au célèbre Ambroise Paré ; l'honneur en est dû à Remier, médecin de Vendôme.

compagnie de gendarmerie. Nommé lieutenant-général du roi dans les trois évêchés, & spécialement chargé de la défense de Metz, il prit avec lui Camille Marin & Saint Remy, les deux hommes les plus entendus dans la fortification des places ; il y joignit Pierre Strozzi, dont il estimoit singulièrement la prudence & les talens. Il visita soigneusement avec eux les murailles & tous les quartiers de la ville, observant ce qui étoit déjà fait, & ce qui restoit encore à faire pour la mettre en état de soutenir un siege. Gonnor, que le roi y avoit laissé pour commandant, n'avoit pas entièrement négligé les travaux, mais borné sur la dépense, & manquant le plus souvent de pionniers, il ne s'étoit attaché qu'aux réparations les plus urgentes. Guise en arrivant trouva une ville de neuf mille pieds de contour, dominée par la colline de Belle-croix, enveloppée de vastes faubourgs qui étoient remplis de monasteres & d'églises très-révérées : dans les parties où elle étoit entourée par la seille & la moselle, elle n'avoit pour toute défense que des murailles antiques, sans rempart ; du côté du midi où rien ne la séparoit de la terre-ferme,

AN. 1552.



**AN. 1552.** on s'étoit contenté de former une espèce de gros boulevard ; les fossés étoient étroits , & tellement négligés , qu'on y avoit bâti des cabanes , & planté des jardins. Dans l'intérieur de la place , les églises & les maisons des particuliers étoient en beaucoup d'endroits contigües aux murailles. Il comprit la nécessité de créer en quelque sorte une nouvelle place , en retranchant de l'ancienne tout ce qui ne pouvoit être mis assez promptement en état de défense , & en se procurant entre les anciennes murailles & la partie de la ville qu'il conservoit , un espace considérable , où il se proposoit de pratiquer des terrasses , des remparts , en un mot des fortifications régulières qui ne devoient se montrer à l'ennemi qu'à mesure que les anciennes feroient renversées. Assemblant les habitans à l'hôtel-de-ville , il leur fit sentir si clairement l'avantage qu'il y avoit pour eux à faire le sacrifice de leurs maisons , & à se retirer avec tous leurs effets , soit en Lorraine , soit en Champagne , où il leur procureroit un asile & des habitations tranquilles , que tous prirent le parti de déloger , à la réserve des artisans , d'un certain nombre de

prêtres , d'ouvriers & de marchands qu'il retint pour le service de la garnison. Il ordonna le lendemain une procession générale , où , une torche à la main , & précédé par le clergé , il alla retirer de l'antique église de saint-Arnoul , située dans l'un des faux-bourgs , les vases sacrés , les reliques des saints , & les cendres d'Hildegarde , femme de Charlemagne , celles de Louis-le-Débonnaire , de Drogon , & de plusieurs princesses , qu'on déposa dans l'église des Dominicains. Alors il fit démolir indistinctement tous les édifices des fauxbourgs , & ceux de l'intérieur de la ville qui pouvoient gêner les travaux : en creusant les fossés il découvrit un banc de terre glaise , dont il tira un parti très-avantageux pour les nouvelles fortifications.

La garnison de Metz ne consistoit qu'en trois mille fantassins des nouvelles bandes , & en trois compagnies de chevaux-légers ; il les mit au travail , & y joignit un pareil nombre de manœuvres ; mais comme les moissons & les vendanges alloient lui enlever une multitude de bras , il pria le roi de lui envoyer promptement pour renfort , douze cens hommes de vieilles ban-

---

**AN. 1552.**

**AN. 1552.** des , sous la conduite du capitaine Favas , les chevaux-légers de Paul-Baptiste Trégose , banni de Gênes , trois ou quatre cens arquebusiers , & trois compagnies de gendarmerie. Ce renfort fut suivi d'une foule de noblesse volontaire , parmi laquelle on comptoit deux de ses freres le marquis d'Elbeuf & le grand-prieur , trois princes du sang Enghien Condé & la Rochesur-Yon , les deux fils aînés du connétable François de Montmorency & Damville , Horace Farnèse gendre du roi , le duc de Nemours de la maison de Savoye , le vidame de Chartres , les freres la Rochefoucaud & Rendan , la Tremouille , Mortemar , du Chatelet , Levis , Biron , les deux Mailli , Canaples , Martigues , Matignon , Gamaches , Fontrailles , Gondrin , & Béthune. Distribuant la cavalerie dans les campagnes , pour veiller à la conservation & au transport des récoltes , il partagea entre les princes la garde des murailles , & le soin des nouvelles fortifications ; & afin que personne ne se crût dispensé de mettre la main à l'ouvrage , il parut le premier une bêche à la main , & se fit une loi de travailler régulièrement une ou deux heures

par jour , à transporter des matériaux. Son exemple produisit une émulation générale ; chacun plaça son honneur à mettre promptement en état de défense le district qui lui étoit confié , & ce concours général de bras & de volontés , avança la besogne beaucoup plus qu'on ne l'avoit espéré. Car lorsque Guise étoit parti pour Metz , il avoit été arrêté dans le conseil que le roi rassembleroit ses troupes , iroit se joindre au marquis Albert , & qu'on s'établirait dans un camp bien retranché , soit sur la Moselle , soit en Alsace , afin de couper le chemin à l'armée impériale , jusqu'à ce que Metz fût en état de défense. Guise s'empressa d'adresser au roi un mémoire , où il lui représentoit combien il seroit imprudent de confier sa personne sacrée & le salut de l'état , à la foi d'un homme aussi justement décrié qu'Albert , qui peut-être s'entendrait avec les ennemis , leur ouvrirait une porte du camp , & se joindrait à eux pour faire un massacre général des principales forces du royaume , & le ravager ensuite en liberté ; combien d'ailleurs seroit dispendieux , ou pour mieux dire impraticable , le projet d'alimenter pendant

**AN. 1552.** ~~un mois ou six semaines~~, dans **une** contrée sauvage & fort éloignée, **une** armée nombreuse renfermée dans **des** retranchemens : il ajoutoit que dans l'état où la bonne volonté & le zèle des officiers & des soldats qu'il avoit plu au roi de lui donner pour coopérateurs, avoient déjà mis la ville de Metz ; ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour la France, c'étoit qu'il prît fantaisie à l'empereur de s'attacher au siège de cette place ; qu'il avoit rempli les magasins de vivres, & qu'en lui faisant passer promptement, comme la chose étoit facile, la quantité de munitions de guerre qu'il spécifioit, il désireroit bien plutôt qu'il ne redouterait l'arrivée de l'empereur. Les ayant bientôt reçues, il récrivit au roi qu'il ne se mît plus en peine de Metz ; qu'il lui répondoit de cette place au moins pour une année.

On ne tarda pas à reconnoître la sagesse du conseil que le duc de Guise venoit de donner au roi : en effet, dès que l'empereur eut passé le Rhin, Albert ne se croyant plus en sûreté dans l'état de Trèves, s'avança dans la Lorraine, où il exerça ses brigandages accoutumés, & de-là dans le pays Messin. En donnant avis au duc de

Guise de son arrivée, il ne manqua pas de lui demander des vivres & des fourrages. Le duc en fournit, car l'année avoit été abondante, & plutôt que de le laisser à l'ennemi, ou de brûler à son approche tout ce qui lui étoit inutile, il aima mieux en gratifier Albert. Les demandes se renouvelèrent, & il y satisfit encore. A la fin voyant qu'elles se multiplioient, il envoya représenter au marquis, qu'à la veille d'un siège, & n'ayant plus que ce qui lui étoit nécessaire pour nourrir sa garnison, il ne pouvoit lui rien fournir davantage, mais qu'il lui donneroit un guide fidèle qui le conduiroit dans les plaines fertiles de la Franche-Comté, où il trouveroit le double avantage d'enrichir ses soldats, & de porter un préjudice considérable à l'empereur, qui fondeoit sa principale espérance sur les convois qu'il tireroit de cette province. Au lieu de suivre ce conseil, comme il y avoit d'abord paru déterminé, Albert s'avança brusquement à une lieue de la ville, & envoya demander une conférence au général françois. Guise s'excusa d'aller le trouver sur la loi qui ne permet pas au commandant d'une place de guerre de s'absenter sans permission, mais il lui fit dire que s'il

AN. 1552.

**AN. 1552.** avoit quelque chose à lui communi-  
quer qu'il ne pût confier au papier, il le verroit avec plaisir dans la ville. Albert promit de s'y rendre, & envoya trois ou quatre fois annoncer son arrivée pour le lendemain, mais informé, selon toutes les apparences, par le rapport de ses messagers, de la circonspection du commandant, & de la vigilance des officiers subalternes, il envoya autant de fois s'excuser, & se borna à demander qu'on reçût dans la place sa grosse artillerie qui appesantissoit sa marche, & qu'on permît à ses cavaliers d'aller acheter dans la ville les choses dont ils pouvoient avoir besoin. La première demande fut accordée sans difficulté; la seconde avec quelques restrictions. Bientôt même le duc de Guise s'étant apperçu qu'il se présentoit jusqu'à quatre cens cavaliers à la fois, & que selon toutes les apparences, le but du marquis étoit de se saisir d'une des portes de la ville pour s'y introduire ensuite avec le reste de son armée, il établit un marché hors des murailles, & ne permit plus à personne d'entrer. Désespérant de le surprendre, Albert lui chercha querelle, afin de le rendre en quelque sorte responsable de la rupture qu'il médit.

toit ; il se plaignit amèrement qu'on lui rendoit des embûches , qu'on tuoit ses soldats , & il envoya redemander ceux qui étoient , disoit-il , prisonniers à Metz. Il est vrai qu'il en avoit perdu un assez grand nombre , parce que leurs brigandages avoient soulevé les Lorrains qui assommoient sans pitié ceux qu'ils pouvoient attraper. Guise répondit qu'il n'avoit aucun ordre à donner en Lorraine , mais qu'il pouvoit lui certifier qu'il n'y avoit aucun soldat Allemand dans les prisons de Metz. Albert soutint le contraire , & continua de rôder autour de la ville , tenant le duc & la garnison dans l'incertitude de ce qu'il méditoit ; car , bien qu'il portât toujours les armes de France sur ses étendards , on n'avoit pu jusqu'alors lui faire accepter aucun traitement. Dès le premier moment qu'il s'étoit montré en-deça du Rhin , l'Evêque de Bayonne étoit allé le trouver de la part du roi avec des pouvoirs très-étendus pour régler la solde de ses troupes , mais il n'en avoit tiré aucune réponse positive. Il ne doutoit point , avoit-il répondu , que le roi ne fût un prince généreux qui sauroit toujours dignement récompenser les services qu'on



**AN. 1552.** lui auroit rendus , mais qu'on le connoissoit mal si l'on s'imaginoit qu'il fît la guerre pour amasser des trésors ; qu'il lui suffisoit de pouvoir entretenir les braves gens qui s'étoient attachés à lui , & qu'il lui restoit encore assez d'argent pour les faire vivre pendant un mois ou six semaines. On se persuada que peut-être il vouloit faire la guerre pour son compte , & l'on étoit bien éloigné de le trouver mauvais. Lorsqu'il se présenta sur les confins du pays Messin , & qu'on voulut arrêter ses brigandages ordinaires , le duc de Guise eut ordre de lui adresser des députés , avec les plus amples pouvoirs pour régler les conditions de son association avec le roi. Ils ne réussirent pas mieux que l'évêque de Bayonne ; il ne demandoit alors que des vivres , mais en si grande quantité , qu'il prévoyoit bien qu'il affameroit Metz , ou qu'on lui refuseroit sa demande ; au reste on étoit assez disposé à ne pas s'étonner des inconséquences d'un homme qui étoit presque toujours ivre. A la fin cependant on commença à soupçonner que ce dangereux ivrogne méditoit un coup de main , ou quelque surprise qui facilitât son accommodement.

ment avec l'empereur, si même il n'é-  
toit déjà conclu. Le connétable résolut AN. 1552.  
de le faire parler clairement. Ayant  
rassemblé une armée à Saint-Mihel,  
il lui députa Coligny son neveu, avec  
ordre de lui remettre la somme qu'on  
lui destinoit pour la solde d'un mois,  
& de se plaindre des violences & des  
oppressions qu'il exerçoit sur les sujets  
du roi. Albert rejetta dédaigneusement  
la somme qu'on lui présentoit, & en  
demanda arrogamment une si forte,  
que quand le salut de l'état auroit été  
entre ses mains, on auroit balancé à  
la lui accorder. Quant au pillage qu'on  
lui reprochoit, il répondit qu'il falloit  
que ses soldats véussent, & qu'en se  
mettant si peu en peine de leur four-  
nir des subsistances, on les avoit ré-  
duits à la nécessité de s'en procurer par  
leurs mains. Il envoya redemander sa  
grosse artillerie que le duc de Guise  
lui rendit fidèlement. Dès lors on ne  
douta presque plus qu'il n'eût traité  
avec l'empereur. Le connétable assem-  
bla ses principaux officiers pour déli-  
bé rer sur la conduite qu'on devoit tenir  
à son égard. La plupart furent d'avis  
qu'on s'approchât de lui sans perdre de  
temps, & qu'on le taillât en pièces s'il

AN. 1552.

réfusoit de mettre bas les armes ; mais comme on n'avoit encore à lui reprocher que des inconséquences , & qu'on craignoit que cette violente exécution ne décriât le service françois dans les pays étrangers , on prit un parti plus sûr , mais moins honnête. On travailla par des émissaires secrets à soulever contre lui ses soldats , à qui il ne donnoit point de paye régulière , & l'on parvint par ce moyen à lui enlever le régiment entier de Riffenberg , & beaucoup d'autres soldats ; mais le plus grand nombre s'accommodant mieux de la vie licencieuse qu'il leur permettoit , que d'une paie toujours modique , lui demeurèrent fidèles , & l'avertirent de ce qui se passoit. Albert ouvrant les yeux sur le danger de sa position , adressa des députés au connétable , pour lui représenter dans les termes les plus humbles & les plus soumis , que , puisque le roi ne daignoit pas le prendre à son service au prix qu'il croyoit mériter , il étoit résolu de continuer de faire la guerre pour son propre compte , & de passer promptement en Alsace , où il avoit des intelligences ; que si la fortune le secondoit , il traiteroit de ses conquêtes

quêtes avec le roi, qui sans doute alors ne feroit aucune difficulté de lui accorder une somme beaucoup plus forte que celle qu'on lui refusoit dans ce moment : qu'il prioit donc le connétable de lui donner des guides qui le menassent par le chemin le plus court, afin qu'il n'incommodât que le moins de tems qu'il seroit possible, les sujets du roi. On lui renvoya l'évêque de Bayonne pour diriger sa marche, & l'on mit à sa suite le duc d'Aumale avec un détachement de deux cens lances & de cinq cens chevaux-légers, pour éclairer sa conduite. Tant qu'il eut quelque chose à craindre de l'armée du connétable, Albert suivit fidèlement son guide & contint ses troupes : dès qu'il fut éloigné, il recommença ses brigandages, & au lieu de suivre la route d'Alsace, il en prit une qui le menoit au milieu des quartiers de l'armée impériale. Le duc d'Aumale lui envoya un trompette pour l'avertir de cette méprise ; mais comme il se doutoit qu'elle n'étoit pas involontaire, il gagna sur lui une journée de marche, & alla lui barrer le chemin. Albert avoit gardé le trompette & continuoit sa route, lorsque ses coureurs vinrent l'avertir qu'il

AN. 1552.

AN. 1552. étoit coupé. Séparant sur-le-champ une troupe délire, il lui ordonna de tourner la colline où étoient campés les François, tandis qu'il rangeoit en bataille le reste de son armée, pour les attaquer de front. Ce stratagème lui réussit. Dans le tems où la cavalerie Françoisse combattoit avec le plus d'acharnement contre Albert, elle fut attaquée en queue par le détachement & jetée dans un désordre que toute l'habileté des chefs ne put réparer. René, vicomte de Rohan, la Chatre & environ deux cens gentilshommes, périrent sur le champ de bataille; le duc d'Aumale, d'Eguilli, d'O, d'Aguerres, restèrent prisonniers : ces trois derniers furent délivrés pour une foible rançon; mais quelque somme qu'on offrit pour recouvrer le duc d'Aumale, Albert, qui crut tenir en lui un ôtage qui assureroit sa propre personne & qui forceroit dans tous les tems la France à user à son égard de ménagemens, refusa absolument de le mettre à rançon. Le voyant parfaitement guéri de ses blessures, il le fit transporter dans un de ses châteaux en Allemagne, où il fut si étroitement renfermé, qu'il ne put, pendant plusieurs mois, ni donner de ses

nouvelles , ni en recevoir de sa famille.

AN. 1552.

Siège de Metz.

*Ibid.*

Lorsque ce combat se donna , la grande armée de l'empereur conduite par le duc d'Albe , le marquis de Marnegnan & le comte de Brabant , s'étoit déjà logée sous les murs de Metz en deux camps séparés , tant pour éviter la confusion que pour embrasser une plus grande enceinte. L'armée d'Albe , peu nombreuse en comparaison des deux premières , mais devenue plus formidable par la victoire récente qu'elle venoit de remporter , vint former un troisième camp du côté opposé aux deux autres. On comptoit dans ces trois camps près de cent mille combattans : l'artillerie étoit encore proportionnellement plus forte ; & lorsque toutes les batteries eurent été disposées , on en entendoit le bruit à trois ou quatre lieues au-delà de Strasbourg.

Le connétable voyant que toutes les forces de l'empereur étoient attachées au siège de Metz , & apprenant que la reine Marie , outre l'armée qu'elle avoit envoyée à son frere sous la conduite de Brabant , en avoit levé une autre avec laquelle le comte de Roeux venoit de s'emparer de Hesdin & désoloit la

AN. 1552.

frontiere, quitta promptement la Lorraine, & retournant à ses fonctions ordinaires auprès du roi, il laissa à Coligni son neveu, le soin de conduire l'armée en Picardie. Cette commission honorable tomba fort à propos à Coligni; car dans ce moment, la charge d'amiral de France étant venue à vaquer par la mort d'Annebaut, il en fut pourvu & garda l'exercice de celle de colonel-général de l'infanterie Françoisse, qui fut assurée à d'Andelot son frere, toujours prisonnier dans le château de Milan. Le nouvel amiral ayant joint sa troupe aux forces que le duc de Vendôme avoit tirées des garnisons de Picardie, ils allerent de concert attaquer le château de Hesdin, dont les brèches n'étoient pas encore réparées, l'emporterent d'assaut & ravagerent à leur tour une partie des Pays-Bas.

Le départ de la grande armée n'avoit pas laissé sans défenseurs les environs de Metz. Bourdillon, lieutenant du gouvernement de Champagne, commandoit quelques compagnies de chevaux-légers, & donnant, pour ainsi dire, la main aux garnisons de Damvilliers, de Montmédi & d'Ivoi, il tenoit en sujétion toute la province de Luxem-

bourg. Le maréchal de Saint-André, qui s'étoit enfermé dans Verdun & qui avoit pour lieutenans dans cette place Tavannes & Vielleville, battoit la campagne jusqu'à la vue du camp de l'empereur, & faisoit main-basse sur tout ce qui osoit s'en écarter. Le duc de Nevers, qui veilloit pareillement sur la ville de Toul, en avoit laissé la garde à Desclavolles, & se portant avec la Roche du Maine tantôt à Nanci & tantôt dans quelque autre place de Lorraine, interceptoit ce qu'on voituroit de ce côté au camp de l'empereur; mais le duc de Guise les surpassoit tous en activité & en vigilance. Depuis que les ennemis s'étoient approchés de la ville, il avoit en quelque sorte renoncé au sommeil; le soir, après souper, il ne rentroit dans sa chambre que pour écrire quelques dépêches & changer d'habits; puis se dérochant sans bruit & accompagné seulement de deux ou trois hommes d'armes, il se portoit successivement, & à des heures toujours différentes, dans tous les quartiers, visitant les corps-de-garde & s'assurant par lui-même si tout le monde faisoit son devoir. Au point du jour, il rentroit chez lui & dormoit deux ou trois



AN. 1552. heures dans un fauteuil, tout vêtu & même en partie armé. Averti par des espions de ce qui se passoit dans le camp ennemi, il faisoit sortir régulièrement, soit de jour, soit de nuit, tantôt cinquante, tantôt cent chevaux, & quelquefois un moindre nombre, qui protégés par l'artillerie de la place & se glissant entre les trois camps, alloient au loin intercepter les vivres qui arrivoient au camp. Cependant il faut rendre justice à l'empereur. Malgré toutes les pertes qu'il put essuyer, & quoiqu'il ne se passât guères de jour qu'on ne lui enlevât quelque convoi, il avoit si bien pris ses mesures, qu'il nourrit pendant deux mois une armée de cent mille combattans, sans la laisser manquer de vivres ni de munitions; mais il avoit à lutter contre un autre fléau auquel la prudence ne pouvoit remédier. Ses soldats, perpétuellement exposés aux vents, à la neige & aux frimats, pendant les mois de Novembre & de Décembre, furent attaqués de fluxions de poitrine qui les enlevoient en peu de jours. Les trois camps furent frappés tout-à-la-fois de mortalité; mais elle fut encore moins sensible sur les hommes que sur les chevaux. Albert s'en trouva bientôt si dé-

pourvu, qu'il étoit obligé d'en emprunter du due d'Albe pour poser devant son camp des sentinelles & des corps-de-garde.

AN. 1552.

Tandis que Charles confutoit les principales forces de ses vastes Etats devant les murs de Metz, la fortune, qui sembloit avoir pris à tâche de l'abaisser autant qu'elle l'avoit élevé, lui faisoit essuyer de nouveaux affronts. Dans la Lombardie, Brissac venoit de lui enlever les villes d'Albe & de Verrue. Ferdinand de Gonzague, pour réparer ces pertes, avoit, sur la fin de l'automne, formé le siège de Saint-Damien; mais ayant négligé de s'emparer auparavant de la Citerne qui n'en étoit qu'à une petite lieue de distance, il n'avoit pu empêcher que Montluc, qui s'y étoit jetté, n'introduisît dans Saint-Damien des munitions de guerre & des renforts qui l'obligèrent de lever honteusement le siège. Sur la Méditerranée, André Doria, général toujours heureux, transportoit dans le royaume de Naples deux mille lansquenets pour renforcer l'armée du vice-roi. Voguant sans beaucoup de précaution, il fut assailli & mis en fuite par Dragut, qui lui prit cinq ou six galeres & coula à

AN. 1552

fond plusieurs bâtimens de transport. Sans doute la défaite auroit été complète, & le général lui-même auroit eu bien de la peine à échapper, si l'escadre Françoisé, qui plus de quinze jours auparavant, avoit dû joindre l'armée Ottomane, n'eût été retenue par la lenteur des préparatifs dans les ports de Provence. Elle n'arriva qu'au moment où les vaisseaux Turcs, déjà chargés de butin, retournoient dans le Levant. N'ayant pu les engager à tenter de nouvelles entreprises, les François les suivirent & allerent passer l'hiver dans l'isle de Chio, afin que la jonction se trouvât toute faite au retour du printemps. Mais de toutes ces pertes, la plus sensible sans aucune comparaison, fut celle que nous allons rapporter.

La république de Sienne, qui possédoit au centre de l'Italie un territoire fertile & assez étendu, qui avoit un grand nombre de places fortes & un bon port de mer, se trouvant déchirée par des factions & à la veille d'essuyer une guerre civile, s'étoit mise, quelques années auparavant, sous la protection de l'empereur, & avoit élu pour son réformateur dom Diègue Hurtado de Mendoze, qui remplissoit les fonctions d'ambassadeur à

Rome. Mendoza, après avoir pris connoissance de leurs différends, n'avoit point trouvé d'autre moyen de prévenir une sanglante catastrophe, que d'ôter les armes à tous les citoyens, d'établir pour la défense de la ville une garnison de quatre cens hommes, dont cent Espagnols & trois cens de milices bourgeoises, & afin que ces soldats n'incommodassent point les citoyens, de construire une citadelle où ils auroient leur logement. Dès que ce bâtiment fut achevé, il avoit tiré secrètement du Milanès quelques bandes Espagnoles, les avoit introduites dans la forteresse, & avoit désarmé sans aucune résistance les trois cens hommes de milices bourgeoises. Maître de la capitale, mettant aux fers ou proscrivant tous ceux qui osoient former quelque plainte ou donner le moindre signe de mécontentement, il n'avoit éprouvé aucune difficulté à remplir de garnisons Espagnoles, dont l'entretien ne coûtoit rien à l'empereur, les places d'Orbitelle & de Porto-Hercole, situées sur les bords de la mer, Montalcin & Lucignano, qui étoient dans l'intérieur des terres. Ceux des citoyens qui ne pouvoient consentir à voir leur patrie opprimée,

AN. 1552. s'étoient exilés d'eux-mêmes & lui cherchoient par-tout un libérateur. Lorsqu'après la trêve qui avoit mis fin à la guerre de Parme & de la Mirandole, les cardinaux de Tournon & de Ferrare, Paul de Termes, Odet de Selve, Louis de Saint-Gelais-Lansac, & les autres ministres du roi en Italie, se furent assemblés pour résoudre entr'eux quel parti l'on pouvoit tirer des fonds considérables qui leur restoient entre les mains, les bannis de Sienne ne manquèrent pas de représenter qu'aucune autre entreprise ne porteroit un coup aussi funeste aux affaires de l'empereur en Italie, & n'attireroit au roi autant de bénédictions, que la délivrance de leur patrie : que cette entreprise n'étoit ni longue ni dispendieuse : qu'ils ne demandoient que sept ou huit cens hommes entretenus pendant un mois, & la liberté du passage sur les terres du Saint-Siège que le pape étoit intéressé à ne pas refuser, puisqu'il avoit tout à redouter du voisinage de l'empereur. Qu'avec le foible secours qu'ils demandoient & l'assistance de tous ceux des citoyens qui pleuroient en secret la perte de leur liberté, ils se tenoient assurés de s'emparer de la ville ;

que les troupes Françoises qui les suivroient , les aideroient à recouvrer la ciradelle & les autres places de cet Etat , & que le roi , leur libérateur , feroit nommé par un décret public protecteur & suprême administrateur de la république. Après que ce projet eut été agréé de la cour , Lansac se rendit à Rome , portant au saint-pere une sauvegarde de Soliman pour tous les Etats du Saint-Siége , que le roi avoit fait solliciter par son ambassadeur à la Porte , & obtint sans peine du pape toutes les facilités qu'on pouvoit désirer pour l'exécution du projet des bannis. Ils traverserent donc les terres de l'Eglise , ensuite le duché de Castro , & vinrent se présenter inopinément aux portes de Sienne , qui leur furent ouvertes. Les quatre cens Espagnols qui formoient la garnison , après avoir soutenu jusqu'à la nuit un combat fort inégal sur la grande place , se retirèrent dans la ciradelle. N'ayant aucun secours prochain à espérer , ils jugerent qu'il étoit de leur intérêt de la remettre aux bourgeois plutôt qu'aux François qui alloient arriver , & des mains desquels ils auroient eu plus de peine à la retirer. Les bourgeois , en effet , n'osant

~~se croire libres tant que ce monu-~~  
 AN. 1552. ment d'oppression subsisteroit au milieu  
 d'eux, la démolirent jusqu'aux fonde-  
 mens.

Levée du  
 siège de  
 Metz.

*Salignac.*  
*Rabutin.*  
*De Thou.*  
*Belcarius.*  
*La Popeli-  
 niere.*

Accablé de tant de fâcheuses nou-  
 velles qui se succédoient sans interrup-  
 tion, Charles, que sa mauvaise santé  
 avoit forcé de s'éloigner de son camp,  
 s'y fit transporter vers la fin de Décem-  
 bre, pour prendre un dernier parti sur  
 un siège dont la durée commençoit à lui  
 donner de l'inquiétude. En visitant les  
 travaux, il vit des brèches de cent pas de  
 largeur, & s'étonna que ses généraux  
 eussent attendu si long-tems à livrer  
 l'assaut. Le duc d'Albe, qui connoissoit  
 mieux que lui l'intérieur de la place,  
 lui fit observer que derriere ces mu-  
 railles renversées on trouveroit un fossé  
 profond, rempli de feux d'artifice, &  
 au-delà, un rempart de huit pieds d'é-  
 lévation. Malgré ces représentations,  
 l'empereur fit mettre ses troupes en ba-  
 taille & leur donna ordre de monter à  
 la brèche; mais comme il étoit morale-  
 ment certain qu'aucun de ceux qui  
 l'entreprendroient, n'en reviendrait,  
 tous restèrent immobiles & ne paru-  
 rent faire aucune attention aux re-  
 proches dont il les accabloit. Il se retira

le premier de Janvier à Thionville , le cœur serré de douleur , & envoya ordre à ses généraux de lever le siège. La retraite étoit facile , puisqu'il ne s'agissoit que de traverser la Moselle qui baignoit les murs de la ville ; car il n'étoit pas à présumer que six mille hommes qui composoient la garnison , fussent assez téméraires pour aller s'enfermer entre cette riviere & une armée qui , après toutes les pertes qu'elle avoit essuyées , montoit encore à plus de soixante mille combattans. Quelques capitaines cependant s'étant procuré des bateaux , allerent dresser de embuscades sur le grand chemin qui conduisoit à Thionville. Les deux freres la Roche-foucaud & Rendan tomberent sur une longue file de chariots couverts : s'en étant approchés , ils reconnurent qu'ils étoient remplis de malades , & se garderent bien de les arrêter : d'autres capitaines apperçurent une bande de gens de cheval , & se mirent en devoir de lui disputer le passage. Le capitaine Sucre , qui la commandoit , s'avancant seul au-devant des assaillans : » Seigneurs François , leur dit-il , n'êtes-vous pas ici pour combattre & acquérir de l'honneur « ? Ils répondirent



que tel étoit en effet leur dessein :  
 AN. 1553. » Cela étant , ajouta-t-il , attendez une  
 » autre occasion ; car dans le triste état  
 » où vous nous voyez , il nous est im-  
 » possible de vous en procurer . Contens  
 de cet aveu , ils laissèrent à la troupe la  
 liberté de se retirer. Un spectacle plus  
 touchant encore s'offrit aux yeux du  
 duc de Guise & des princes , lorsqu'a-  
 près le départ des ennemis , ils sortirent  
 de la ville pour contempler l'assiette  
 du camp. De quelque côté que se por-  
 tassent leurs regards , ils n'apperçurent  
 qu'une plaine jonchée de cadavres , des  
 huttes remplies de malades qui n'a-  
 voient pu trouver place dans les char-  
 riots , ou qu'on avoit jugé trop foibles  
 pour supporter le transport : ces mal-  
 heureux pouissoient des cris lamentables ,  
 & appelloient la mort à leur secours.  
 L'ame compatissante du duc de Guise ne  
 put refuser de la pitié à des ennemis ré-  
 duits en cet état : il appella Ambroise  
 Paré , le restaurateur de la chirurgie  
 François , lequel escorté de tous les gens  
 de sa profession qui se trouvoient à  
 Metz , vint leur tendre une main secou-  
 rable , les fit transporter dans la ville &  
 leur administra tous les remèdes dont ils  
 avoient besoin. Non content de les avoir

rappelés à la vie , Guise fit pour eux une quête & les mit en état de rejoindre leurs compagnies. Après avoir ordonné une procession générale pour rendre grâces à Dieu d'un si glorieux succès , & avoir fait brûler tous les livres Calvinistes dont la ville de Merz commençoit à se remplir , il revint à la cour jouir pleinement de son triomphe.

---

---

AN. 1553.

Henri étoit trop enivré de ce dernier succès pour conserver encore quelques sentimens de modération ; car , sans parler ici d'un grand nombre de médailles moins honorables pour lui qu'insultantes pour son rival , il adressa aux princes & aux villes libres de la Germanie , un long écrit , où leur rappelant l'état d'abjection & de servitude dont ils étoient à peine sortis , il les exhortoit à prendre des sentimens dignes de leur origine , à demander raison des violences & des rapines qu'on avoit exercées sur eux , mais sur-tout à revendiquer leurs droits , & à rétablir dans son intégrité leur ancienne constitution. Pour leur montrer combien l'occasion étoit favorable , il leur mettoit sous les yeux ce monarque n'aguères si dédaigneux & si fier , qui traînoit insolemment à son

**Am. 1553.** char des princes captifs , qui , dans ses ambitieux projets , engloutissoit les sceptres & les couronnes & se posoit un trône sur les débris du monde entier , maintenant abbatu , consterné , n'osant soutenir les regards de ses propres officiers , & réduit à cacher sa honte dans les marais des Pays-Bas : artisan éternel de discorde , profond dans l'art d'abuser & de susciter des traîtres , toujours attentif à couvrir ses noirceurs du voile de la religion , s'il avoit joui long-temps du fragile avantage de fasciner les yeux ; alors qu'il étoit démasqué , qu'on devinoit ses projets , & qu'on venoit d'éprouver avec quelle facilité il pouvoit être vaincu , devoit-il encore paroître un homme bien redoutable ! Car , quand bien même ses finances épuisées , son crédit entièrement ruiné , ses troupes extrénuées lui laisseroient quelques ressources , des infirmités habituelles , & une affreuse caducité ne permettoient déjà plus qu'on le comptât parmi les vivans. Qu'ils se gardassent donc de laisser échapper un moment si favorable pour revendiquer leurs droits , & qu'ils n'appréhendassent point qu'un prince qui n'avoit épargné ni travaux ni dépense pour défendre &

venger un duc de Parme & une république de Sienné qui lui étoient parfaitement étrangers , abandonnât jamais des alliés héréditaires & d'anciens parens. Qu'il ne dissimuloit pas qu'il n'eût à se plaindre de quelques-uns d'entr'eux , mais qu'il ne confondoit point une nation naturellement sincère & fidèle à ses engagemens , avec quelques particuliers qui paroissoient avoir abjuré leur patrie ; qu'ils le trouveroient toujours prêt à voler à leur secours au moment où ils le réclameroient. Qu'au reste il ne leur demandoit rien , qu'il les invitoit seulement à réfléchir s'il ne seroit pas autant de leur intérêt , que du sien que les ambassadeurs de France assistassent comme autrefois aux diètes de l'empire , & s'il ne dépendoit pas d'eux d'obliger l'empereur à ne plus leur en fermer l'entrée , puisque ce seroit un moyen infaillible de lui ôter jusqu'à la tentation de les asservir une seconde fois.

Il n'y avoit en effet aucune apparence que l'empereur persistât à vouloir asservir l'Allemagne , tant qu'elle seroit à portée de recevoir des secours de France , ni qu'il osât déployer tout ce qu'il lui restoit de forces contre la

AN. 1553.

Nouveaux  
troubles en  
Allemagne.

*Sleidan.*

*De Thou.*

*Mém. de  
Villars.*

AN. 1553.

*Dépêches  
de Marillac.*

France tant qu'il auroit quelque nouveau soulèvement à craindre du côté des princes de la Germanie. Son unique ressource étoit donc, non pas de pacifier leurs différens & de les réconcilier entr'eux, car alors ils lui seroient devenus plus redoutables que jamais; mais de les mettre aux mains les uns contre les autres, & de profiter de ce moment de crise pour essayer de se venger de la France. Le moyen d'engager la querelle n'étoit pas difficile à imaginer, ou plutôt il étoit déjà trouvé. Lorsqu'après la pacification de Passau, Albert qui ne se croyoit plus en sûreté au milieu de l'Allemagne, avoit passé le Rhin pour s'approcher de la France, les évêques qu'il avoit si horriblement vexés, & auxquels il avoit fait signer des cessions d'une partie de leur territoire, s'étoient adressés à l'empereur, qui, sur leur première requête, avoit cassé de la plénitude de sa puissance ces odieuses conventions comme extorquées par la violence, & contraires aux loix de l'empire. Cependant lorsqu'il avoit voulu s'attacher Albert, il avoit confirmé de toute la plénitude de sa puissance ces mêmes conventions, & s'étoit secrètement

obligé d'en maintenir l'exécution. Les évêques ne se sentant pas assez forts pour se remettre par eux-mêmes en possession de ce qui leur avoit été enlevé, suivirent les formes judiciaires, & firent intervenir dans leur cause Ferdinand , roi des Romains , Maurice , électeur de Saxe , & tous les autres princes qui possédoient quelque territoire dans le cercle de Franconie. Avant d'en venir aux voies de fait , on tenta celles de la conciliation : les évêques au lieu d'exiger des dédommagemens, offrirent de racheter en quelque sorte ce qui leur appartenoit légitimement. Mais Albert qui n'avoit feint de vouloir s'en rapporter aux princes médiateurs , que pour se donner le tems de faire de nouvelles levées , rompit les conférences , & s'empara de Bamberg qu'il mit au pillage , & de la ville impériale de Scinfurt , où il établit une forte garnison. En évaluant & ses revenus ordinaires qui étoient très-modiques , & le produit de ses pillages , il paroissoit certain qu'il n'auroit pu ni lever ni entretenir seulement pendant un mois , le nombre de troupes qu'il tenoit sur pied , & qu'ainsi il falloit supposer qu'une puissance cachée le sou-

**AN. 1553.** doyoit & dirigeoit les mouvemens. Tous les soupçons tomberent sur l'empereur, qui, n'osant nier un fait qu'il auroit été facile de vérifier, voulut s'excuser en déclarant qu'il ne donnoit au marquis que ce qu'il lui devoit légitimement pour les arrérages de la solde qu'il n'avoit pu acquitter tant qu'avoit duré le siège de Metz. Maurice ne doutant presque point que ce ne fût contre lui personnellement que toute cette trame étoit ourdie, accepta l'emploi de général du cercle de Franconie qui lui fut unanimement déferé, & s'adressa une seconde fois au roi pour le prier d'envoyer le plus secrètement qu'il seroit possible, quelques députés à Metz, où il en feroit passer de son côté, afin de rédiger les conditions d'une nouvelle ligue. Henri qui n'avoit point à se repentir de la première, quoiqu'on ne lui eût pas tenu bien religieusement parole, envoya promptement des pouvoirs au cardinal de Lenoncourt, évêque de Metz, à François de Scepaux, seigneur de Vielleville, qu'il avoit substitué à Gonnor dans le gouvernement de cette place, & à Marillac, évêque de Vannes, qui, pour colorer son voyage & son séjour

dans cette ville , accepta l'emploi de commissaire réformateur de la justice & de la police de Metz. Maurice montra moins d'empressement : car soit qu'il craignît de se brouiller avec le roi Ferdinand son plus proche voisin , & dont l'alliance dans cette conjoncture lui devenoit très-précieuse , soit que les détails de marches , & les autres opérations militaires dont il se trouva surchargé , ne lui permissent pas de vaquer aux négociations , on reçut à Metz la nouvelle de sa mort , avant qu'il y fût arrivé personne de sa part.

Tandis que la cour de France attendoit pour former son plan d'opérations, quel tour prendroient les affaires d'Allemagne , & célébroit par des réjouissances publiques le mariage de Diane , légitimée de France , avec Horace Farnèse , duc de Castro , on apprit que l'empereur qu'on avoit dit long-temps mort , qu'on croyoit encore mourant , faisoit marcher ses troupes , & investissoit la ville de Téroüenne , la place la plus avancée que possédât la France du côté des Pays-Bas. Les Flamands qu'elle tenoit en des alarmes perpétuelles , n'avoient pas plutôt été avertis de la résolution de l'empereur.

*Siege de Téroüenne par l'empereur.*

*Chronique de Holl.  
Rabutin.  
Paradin ;  
hist. de notre Temps.  
Brantome.  
Belleforêt.  
La Popéliniere.  
Belcarius.*



**AN. 1553.** reur , que , malgré l'état d'épuisement où les avoient réduits les énormes contributions des années précédentes , ils offrirent de stipendier & de nourrir seuls l'armée tant qu'elle seroit occupée à ce siège. Cette ville détruite sur la fin du règne de Louis XII , avoit été rebâtie par François I , qui n'avoit rien épargné pour la couvrir de fortifications régulières ; mais au moment où elle alloit se trouver investie , elle manquoit de munitions , & n'avoit pour garnison que la compagnie de chevaux-légers du seigneur de Losses qui en étoit gouverneur , & trois enseignes d'infanterie. Jaloux de la gloire que la belle défense de Metz avoit fait rejaillir sur la maison de Lorraine , le connétable destina la lieutenance-générale de Téroüenne à François de Montmorency son fils aîné , guerrier plein de bonne volonté & qui annonçoit des talens , mais à qui son âge n'avoit pas permis d'acquérir toute l'expérience nécessaire pour inspirer de la confiance aux troupes ; le pere lui-même le sentit , & se hâta de lui donner pour associé le célèbre d'Essé-Montalembert. Depuis l'expédition d'Ecosse où il avoit essuyé tant de fatigues , il vivoit dans

sa terre de Poitou , lentement consumé par une jaunisse opiniâtre , & maudissant chaque jour la fortune qui ne l'avoit arraché à mille dangers , que pour lui réserver une mort si peu digne de son courage. A l'arrivée du courier du connétable son cœur palpita , & il sentit naître un sentiment de joie dont il ne se croyoit plus susceptible. Il appella autour de lui ses voisins & ses amis qui s'étoient jusqu'alors donné des soins inutiles pour le consoler. Tressaillant en leur présence , & les embrassant tendrement , il leur dit que ses vœux étoient remplis , puisqu'il ne tarderoit pas à trouver une fin telle qu'il la désiroit. Après avoir réglé avec le connétable les mesures qu'il y avoit à prendre pour faire entrer un renfort & des munitions dans la place , il alla prendre congé du roi , qui parut s'affliger de l'état de langueur où il le voyoit. *Sire , lui dit-il , quand on vous annoncera la prise de Têrouenne , assurez hardiment que d'Essé est guéri de la jaunisse.* Le convoi & les renforts que conduisoit d'Essé , entrèrent dans la place qui se trouva pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège , excepté d'instrumens propres à réparer

**AN. 1553.** les brèches, & à remuer la terre : on en chercha vainement dans les magasins ; la négligence des commandans précédens les avoit laissé dissiper. En apprenant l'heureux succès de cette première tentative, on ne douta presque plus à la Cour que l'empereur ne se fût préparé à Téroüenne le même affront qu'il avoit essuyé à Metz ; mais ceux qui considéroient combien la saison, la situation, & toutes les autres circonstances étoient différentes, annoncèrent que Téroüenne seroit infailliblement emportée si l'on ne faisoit avancer une armée capable de la dégager.

*Edits bur-  
aux.*

*Recueil  
d'Ordonn.*

*Regist. du  
parlement.*

Après les énormes dépenses de l'année précédente, il n'étoit pas facile de se procurer les fonds extraordinaires dont on avoit besoin. Voici les expédiens que le garde-des-sceaux imagina. Par un premier édit, le roi créa dans toutes les juridictions royales un greffe des insinuations, où toutes les constitutions de rentes, dispositions testamentaires, contrats de mariage, obligations ou donations durent être enregistrées toutes les fois qu'il s'agiroit d'un immeuble ou d'une somme d'argent qui excédât cinquante livres.

Par

Par un second édit il proposa de rendre héréditaires les offices de secrétaire du roi , moyennant une certaine somme une fois payée ; mais le parlement lui ayant remontré qu'il tiroit en très-peu d'années du produit des résignations ou des vacances par mort , des sommes plus considérables que celles que lui offroient les auteurs du projet , parvint à faire retirer cet édit : on se contenta de demander aux possesseurs de ces offices une augmentation de finances , moyennant une augmentation de gages & de privilèges.

Par un troisième , il créa quatre nouvelles charges de maître des requêtes.

Par un quatrième , il doubla le nombre des receveurs-généraux des finances , en rendant l'exercice de ces charges alternatif , c'est-à-dire , en donnant à chaque receveur une année d'intervalle pour rendre ses comptes.

Par un cinquième , il rendit de même alternatifs tous les offices de trésoriers , receveurs particuliers , & payeurs de gages : ce qui doubla en un moment tous les offices de finance , dont le nombre s'étoit déjà excessive-

ment accru depuis une dizaine d'années.

AN. 1553

Par un fixieme , il engagea aux banquiers Florentins les droits de traite foraine & d'entrée sur les marchandises dans la ville de Lyon.

Par un septieme , il vendit au dernier douze , à titre de rachat perpétuel , une partie de ses greniers à sel , obligeant les principales villes du royaume , telles que Paris , Reims , Troyes , Châlons , Poitiers , le Mans , d'en acheter des portions plus ou moins fortes , selon le degré d'opulence qu'on leur supposoit , & donnant par la même ordonnance le droit aux officiers municipaux de faire la répartition de ces rentes sur les bourgeois aisés , quand même ils n'auroient aucune envie d'en acquérir : le parlement de Paris dans cette répartition , se trouva taxé à trente mille livres.

L'opération suivante excita de violens murmures , parce qu'elle portoit atteinte au droit sacré de propriété. On commença à défendre à tous les notaires, sous peine de privation de leur office, de passer aucun contrat de constitution de rente , jusqu'à ce que le roi eût recouvré pour les besoins de l'état , les

Sommes qu'il vouloit emprunter. Peu après parut un édit , par lequel le roi se plaignant que les cens & les rentes perpétuelles & non rachetables , dont étoient grévés les terrains & les maisons des principales villes du royaume , étoient cause que ces maisons tomboient en ruine , que les terrains restoient vains & vagues , & occasionnoient une difformité choquante ; il enjoignit aux officiers municipaux de toutes les villes du royaume , d'exiger & de lui faire parvenir dans un terme très-court , des déclarations de toutes les rentes perpétuelles assises sur les maisons , places , terrains , ou marais , tant des villes elles-mêmes que des fauxbourgs , & de saisir à son profit celles de ces rentes dont les propriétaires auroient négligé de passer une déclaration. Aussi-tôt que ce premier travail fut achevé , le roi , par un second édit , statua & ordonna que dans l'espace de trois mois , tous cens , rentes foncières , droits & devoirs seigneuriaux payables en argent , constitués sur les maisons , places vuides , jardins , marais des villes ou des fauxbourgs , quels qu'en fussent les propriétaires nobles ou roturiers , sécu-

AN. 1553.

**AN. 1553.** liers ou réguliers, corps, collèges ou communautés, seroient rachetables au denier vingt, c'est-à-dire, vingt livres par vingt sols, à la réserve d'un cens de douze deniers qu'on laisseroit subsister pour constater & perpétuer la seigneurie directe; que les sommes provenant de ces rachats seroient acquittées au bureau du receveur de chaque ville, lequel les remettroit entre les mains des commissaires du roi; & que ceux-ci lui délivreroient des effers équivalens, constitués sur les greniers à sel les plus voisins, jusqu'à ce que le roi pût assigner à ceux qui le désireroient le même revenu en fonds de terre. Comme le terme de trois mois fixé pour ces remboursemens étoit trop court, on ne tarda pas à le proroger pour six autres mois. Les propriétaires qu'on forçoit d'échanger un revenu clair & solide, contre une jouissance précaire & incertaine; tous ceux des citoyens qui, sans avoir un intérêt direct à la chose, ne savôient jusqu'où ce premier pas pouvoit mener, & qui s'affligeoient d'ailleurs que chaque année le roi aliénât quelque portion de ses domaines, qu'il faudroit bientôt remplacer par des impôts

directs , éclaterent en murmures , & afficherent des placards aux portes de l'hôtel-de-ville , & dans les carrefours de Paris. Mais cela n'empêcha pas que les particuliers à qui l'on offroit un moyen si commode d'affranchir leurs héritages , ne portassent leur argent. Ces fonds extraordinaires joints aux autres revenus de l'état , parurent suffisans pour l'année courante.

Térouenne étoit toujours étroitement assiégée. Lorsque d'Essé s'y étoit jetté , les approches étoient faites , les batteries dressées , & les ennemis avoient eu la précaution de se fortifier dans des postes , d'où il lui devenoit impossible de les déloger ; de-là ils pouissoient en toute liberté leurs tranchées jusqu'au pied des murailles. En vain d'Essé fit de nuit & de jour des sorties toujours heureuses , en vain il combla à plusieurs reprises une partie de ces travaux , & roula jusque dans la ville quelques pieces d'artillerie qui l'incommodoient. L'empereur en avoit alors une si grande quantité , qu'une piece perdue étoit sur-le-champ remplacée par trois ou quatre autres , & les Flamands attachoient un si grand prix à la prise de cette place , que , plutôt que de

AN. 1553.

Prise de  
Térouenne &  
de Hesdin.

Rabutin.  
Mém. de  
Villars.

De Thou.  
Paradin ;  
la Popeli-  
niere.

Dépêches  
de Marillac.  
Cabinet de  
Fontaineau.



**AN. 1553.** refuser des pionniers à l'armée, ils auroient laissé leurs campagnes incultes, & leurs villes désertes. Une partie des murailles & quelques tours qui leur servoient de points d'appui, croulerent sous les coups redoublés de l'artillerie, & les décombres servirent à combler les fossés. Le 12 de Juin les Impériaux ayant pratiqué une brèche de plus de soixante-dix pas de largeur, livrerent un assaut qui dura quatre heures, & qu'ils furent forcés d'abandonner après une perte de douze ou quinze cens hommes : les assiégés n'en perdirent qu'environ trois cens, mais de ce nombre étoit l'intrépide d'Essé qui couronna ses travaux par une mort telle qu'il l'avoit toujours désirée. Le jeune Montmorency qui bien que son égal pour le grade, lui avoit obéi comme le moindre des officiers, se trouva seul chargé du commandement général : il assembla les principaux capitaines, Loffes, Fumel, Contai, Renti, Warti, la Chapelle, pour prendre avec eux une dernière résolution. Tous jurèrent entre ses mains de suivre l'exemple de d'Essé, & de s'enfévelir sous les ruines de la place. Ils furent confirmés dans cette généreuse

réolution , par l'arrivée inattendue d'un renfort de trois cens arquebusiers que leur fit parvenir le duc de Vendôme , & d'une trentaine de gentils-hommes volontaires qui s'étoient joints à cette troupe d'élite ; parmi ces gentilshommes , l'histoire nomme le marquis de Baugé , Dampierre , la Roue , Bailleul , Vieuxmaisons , & Rambure. leur courage ne put sauver la place. Maîtres de tous les dehors , les ennemis avoient creusé des mines sous les principales tours. Le 20 de Juillet ils y mirent le feu , & s'ouvrirent deux nouvelles brèches plus larges & plus accessibles que la première. Il n'y avoit plus aucun moyen de résister ; Montmorency demanda à capituler , mais ayant oublié de stipuler une trêve pendant qu'on rédigerait les conditions , il se vit subitement attaqué par les Flamands , ensuite par les Espagnols qui renversèrent en un moment le peu de soldats qui osa leur disputer l'entrée. Les Flamands égorgerent sans pitié tout ce qui tomba sous leurs mains ; les Espagnols au contraire se rappelant l'humanité qu'ils avoient trouvée dans les François après la levée du siège de Metz , laissèrent aller

**AN. 1553.** les foldats, & ne demanderent aux capitaines que la rançon qu'ils arbitreroient eux-mêmes. Le comte de Martigues, Dampierre, Saint-Romain, le Breuil, se racheterent à très bas prix. Montmorency & quelques autres officiers furent présentés à l'empereur, & renfermés dans les prisons des Pays-Bas. Téroüenne fut démolie jusqu'aux fondemens; la jalousie des Flamands n'y laissa pas subsister une seule maison.

Après la prise de Téroüenne, Hesdin qui devenoit la place la plus avancée de cette frontière, parut en danger. Le maréchal de la Marck, nouveau duc de Bouillon, alla s'y renfermer, & fut suivi d'Horace Farnèse, gendre du roi, d'Honorat de Savoye, comte de Villars, & d'un grand nombre d'autres illustres volontaires; car quoique cette place fût infiniment moins forte que Téroüenne, & qu'elle eût été prise & reprise sans beaucoup d'effort l'année d'auparavant, telle étoit alors l'ardeur guerrière de la noblesse françoise, que plus une entreprise étoit hasardeuse, & plus elle sembloit avoir d'attraits. Les approches furent vivement disputées, & coûtèrent beau-

coup d'hommes à l'ennemi , mais dès que les batteries furent dressées , on dut regarder la place comme perdue. Les brèches nouvellement réparées ne tinrent point contre une artillerie nombreuse , & bien servie ; & après la chute d'une partie des murailles , chaque décharge dans un lieu aussi étroit & aussi resserré qu'étoit la citadelle , enlevoit des files de soldats. Philibert Emmanuel ; prince de Piémont , & qui , par la mort de son pere , venoit de succéder au titre de duc de Savoye , se trouvoit pour la première fois chargé du commandement général des armées de l'empereur : non - content de battre jour & nuit en brèche , il avoit poussé des mines jusqu'au centre de la citadelle , tandis que le maréchal qui ne pouvoit boucher l'ouverture faite aux murailles , se retranchoit derrière un large fossé rempli de feux d'artifice & de matières inflammables. Averti par les ennemis eux-mêmes , que la mine étoit prête à jouer , & qu'il touchoit au moment d'être englouti avec toute sa garnison , il consentit à capituler , & obtint une trêve. On ne songeoit de part & d'autre qu'à régler les conditions du traité , lorsque les Flamands

AN. 1552.

**AN. 1553.** s'étant apparemment trop approchés de la brèche, un prêtre que la curiosité avoit amené dans cet endroit, mit le feu aux matières inflammables qui remplissoient le fossé. Les ennemis regardant l'étourderie de cet homme d'église comme une infraction de la trêve, mirent de leur côté le feu à leurs mines, qui firent voler en l'air les tours, & ensevelirent sous des monceaux de ruines tout ce qui restoit encore de défenseurs. Horace Farnèse venoit d'être tué d'un boulet de canon, avec lui périrent le comte de Martignes de la maison de Luxembourg, & le seigneur de Dampierre, l'un & l'autre échappés au sac de Téroüenne, Moninville de la maison d'Amboise, Lusignan, Malestroît, & Merargues. Les principaux prisonniers furent le duc de Bouillon, le comte de Villars, Rion, Prie, Culan, Guenan, & Desmaretz : la ville & la forteresse furent rasées jusqu'aux fondemens. La place de guerre qui subsiste aujourd'hui sous la même dénomination, fut rebâtie par l'empereur à une lieue de distance de l'ancienne, dans une situation plus avantageuse.

Cette seconde plaie causa une désol-

lation générale. Ceux même qui n'avoient point à pleurer un parent ou un ami, ne restèrent pas insensibles au sort d'Horace Farnèse, arraché par un excès de courage de la couche nuptiale, des bras d'une épouse tendrement chérie & moissonné au printems de ses jours, lorsque la plus brillante carrière sembloit s'ouvrir sous ses pas. Le roi qui l'aimoit comme son fils, fondit en larmes en apprenant sa mort. Le connétable craignant que le ressentiment n'en rejaillît sur lui, tâcha de se disculper aux dépens du maréchal de la Mark, qu'il accusa d'ignorance ou de mauvaise conduite; mais le maréchal ayant trouvé le moyen, du fond de sa prison, de faire parvenir directement au roi une relation exacte & très-détaillée de ce qui s'étoit passé jour par jour depuis qu'il étoit entré dans la place, se justifia si bien, que Henri crut devoir reprocher à son compere une injuste prévention, sans toutefois rien rabattre de la haute idée qu'il s'étoit formée de ses talens & de ses vertus.

Les nouvelles qu'on reçut en même-tems de ce qui se passoit en Allemagne, n'étoient pas propres à consoler; car si l'on avoit eu jusqu'alors

Suite des  
troubles  
d'Allemagne.

Dépêches  
de Marillac.

**AN. 1553.** l'espérance d'une diversion utile, il fallut bientôt y renoncer. Au moment où Maurice rassembloit dans le cercle de Franconie les forces des confédérés, Albert se contentant d'y laisser des garnisons, s'étoit transporté avec sa cavalerie dans le cercle de Basse-Saxe, où le comte de Mansfeld lui avoit levé une nouvelle armée, & il se mit à ravager les évêchés d'Alberstad & de Magdebourg, qui étoient sous la protection de Maurice. Obligé de veiller à la défense de ses sujets, Maurice ne tarda pas à repasser en Saxe, & convoqua toute la noblesse de ses états pour s'opposer à une invasion subite. Aussi-tôt qu'il eut été joint par les troupes des confédérés, il s'approcha d'Albert & lui ôta tout moyen de retourner en Franconie. Jamais peut-être l'histoire ne présenta l'exemple d'une révolution aussi générale & aussi subite dans les intérêts politiques. Maurice reconnu chef du parti protestant, étoit devenu le général des évêques & des princes catholiques; le roi des Romains lui fournissoit des troupes, tandis que l'empereur soudoyoit Albert, qui travailloit en apparence au rétablissement de l'infortuné Jean Frédéric, & recevoit des secours des villes anseati-

ques. A l'exemple de la famille impériale presque toutes les maisons souveraines s'étoient partagées entre les deux contendans : on comptoit dans les deux camps des princes de Brunswich, des comtes de Mansfeld, des ducs d'Holstein & de Meklembourg. Les deux chefs eux-mêmes ne savoient trop pourquoi ils se trouvoient les armes à la main l'un contre l'autre, car ils ne se demandoient rien. Ils avoient été regardés jusqu'à ce moment comme deux freres d'armes & deux compagnons inséparables. Ils avoient conjointement servi l'empereur d'abord contre la France, ensuite contre la ligue de Smalkalde, enfin au siège de Magdebourg. Ils avoient conjointement tourné leurs armes contre ce prince, qu'ils avoient été au moment de précipiter du trône ; & quoique le traité de Passau eût causé quelque altération dans leur amitié, la fortune qui sembloit prendre à tâche de les tenir unis, les avoit encore une fois rapprochés, en les attachant de nouveau au service de la maison d'Autriche ; car, tandis que Maurice combattoit pour le roi Ferdinand en Hongrie, Albert étoit rentré au service de l'empereur devant les murs de Metz. On crut donc que

---

---

AN. 1553.



**AN. 1553.** cette brouillerie n'étant fondée que sur des soupçons légèrement conçus, ou sur quelques rapports peut-être envenimés, ne tiendrait point contre une explication : des amis communs s'interposèrent pour leur ménager une conférence. Maurice qui risquoit plus que son rival, parce qu'il appercevoit derrière ce simulacre l'empereur & Jean Frédéric, consentit à faire les premières démarches. *Ton maître, dit Albert au député, est un scélérat, qui m'a déjà manqué trois fois de parole, dis-lui d'avancer, afin que je connoisse ce qu'il sait faire les armes à la main.* L'armée de Maurice étoit de dix mille chevaux & de vingt mille hommes de pied ; celle d'Albert étoit un peu plus forte en infanterie, mais ne comprenoit que huit à neuf mille chevaux. La précipitation d'Albert ne lui permit pas de faire usage de toutes ses forces ; l'infanterie de part & d'autre resta spectatrice du combat ; la cavalerie seule se mêla à deux ou trois reprises différentes, & combattit avec fureur ; quatre mille hommes du côté d'Albert périrent sur le champ de bataille, & la défaite fut si complète, qu'ayant perdu son manteau & son cheval de bataille, il fut

sur le premier cheval dont il put se saisir, & fuit à bride abbatue avec deux ou trois cavaliers seulement. Mais Maurice ne put recueillir le fruit de sa victoire. Forcé de ramener à la charge des compagnies qui avoient été rompues & de combattre au premier rang, il avoit reçu une blessure, dont il mourut deux jours après. Henri de Brunswick, son lieutenant, retint sous ses drapeaux une partie des troupes victorieuses; celles d'Albert, qui ne savoient ce qu'il étoit devenu, & qui n'avoient aucune espérance de toucher leur solde, se dissipèrent en un instant. Obligé pour sa propre sûreté de se tenir caché d'abord à Hanover, ensuite à Brunswick, il attendoit avec une vive inquiétude que l'empereur, à qui il venoit de rendre un service essentiel en le délivrant d'un ennemi dangereux, lui donnât les moyens de se relever. On croit que la gouvernante des Pays-Bas lui fit passer de nouveaux secours; il est certain du moins qu'il parvint en assez peu de tems à remettre sur pied un corps de cavalerie qu'il conduisit contre Henri de Brunswick. Ayant essuyé un nouvel échec & se trouvant abandonné de l'empereur, qui non-seulement refusa de lui donner

AN. 1543-

~~aucun secours~~, mais confirma la fer-  
 AN. 1553. tence de la chambre impériale, & le  
 déclara ennemi public, il rendit la li-  
 berté au duc d'Aumale, en tirant de  
 lui une rançon de soixante-dix mille  
 écus, & tâcha par toutes sortes de  
 moyens de se réconcilier avec la France.  
 Henri ne rougit point de le prendre  
 sous sa protection, non qu'il eût aucune  
 envie de l'attirer auprès de lui; mais  
 parce que conservant encore ses états hé-  
 réditaires & même une partie de ses con-  
 quêtes en Franconie, Albert pouvoit en-  
 tretenir les troubles, & empêcher pen-  
 dant un ou deux ans que l'empereur ne  
 tirât aucun secours de l'Allemagne.

Campagne  
 des Pays-Bas.

Haraus,  
 Annales  
 Brab.

Chronique  
 de Holl.

Rabutin.  
 De Thou.  
 La Pope-

liniere.

Bellefort.

Manusc. de

Béthune.

Les pertes qu'on venoit d'essuyer &  
 qui rendoient à l'empereur son ancienne  
 supériorité, ne devoient, selon toutes  
 les apparences, être imputées qu'à la  
 jalouse attention du connétable, de ne  
 communiquer à personne le comman-  
 dement des armées, & de ne vouloir  
 les mettre en mouvement que lorsqu'il  
 s'étoit assuré d'une supériorité bien dé-  
 cidée. Les troupes que la France entre-  
 tenoit même pendant l'hiver, étoient  
 au moins égales & pour le nombre &  
 pour la discipline à celles qui venoient  
 d'emporter d'assaut Téroüenne & Hes-

din ; mais il étoit dans ses projets de les renforcer d'un corps de douze mille Suisses , & en attendant qu'ils arrivassent , il tint tout le reste dans l'inaction. Le cri public & le danger que couroit Dourlens , place plus foible encore que Hesdin , & dans laquelle le vidame de Chartres & un grand nombre de noblesse étoit allé se renfermer , engagèrent enfin le connétable à faire passer la Somme à une partie de sa cavalerie. Détachant cinq cens lances sous la conduite du maréchal de Saint-André , & cinq ou six compagnies de chevaux-légers , aux ordres du prince de Condé & du duc de Nemours , il leur ordonna de se tenir cachés dans des postes qu'il leur assigna , tandis que Baptiste Frégose & Saint-Gelais-Lanfac iroient battre la campagne & enlever quelque butin à la vue du camp ennemi. On prévoyoit qu'ils feroient attaqués , & alors ils devoient fuir du côté où étoit dressée l'embuscade. Tout réussit au gré du connétable. A la vue des coureurs deux ou trois régimens de cavalerie impériale se détachèrent pour leur couper le retour ; n'ayant pu y réussir , ils les poursuivirent à bride abattue , & tombèrent eux-mêmes au milieu des troupes qui les atten-

**AN. 1553.** doient. Ils perdirent quatre à cinq cens hommes, du nombre desquels étoit le prince d'Epinoi, & laisserent deux ou trois cens prisonniers, entr'autres le duc d'Arscot.

Cet échec rendit le duc de Savoye plus circonspect. Profitant du moment où l'armée Françoisse n'étoit point encore sur ses bras, il alla renforcer la garnison de Bapaulme, la place la plus avancée sur la frontiere de Picardie, & la premiere par conséquent qui dût être attaquée : ensuite disposant le reste de son infanterie dans les autres places, selon le danger & le degré d'importance, il ne se réserva qu'un camp volant pour harceler l'armée Françoisse, & éclairer sa marche. Les Suisses n'arriverent en Picardie que vers la fin du mois d'août ; le roi se rendit au camp deux jours après, & toute l'armée se mit en marche. Elle se trouva composée, indépendamment de la maison du roi, de dix-huit cens lances, deux mille chevaux-légers, en y comprenant quatre compagnies Angloises, de douze cens arquebusiers à cheval, quinze mille hommes d'infanterie Françoisse, neuf à dix mille lansquenets, douze mille Suisses & trois mille hommes de l'arriere-ban.

On marcha d'abord vers Bapaulme , qui n'ayant aucune fortification régulière , n'auroit pas soutenu un long siège , si la disette d'eau eût permis au connétable d'y asseoir son camp : mais on eut beau creuser la terre en différens endroits, on ne put découvrir aucune source qui méritât quelque considération. L'armée continua donc d'avancer , brûlant & saccageant tout le plat pays , sans tenir aucune route certaine, puis tournant tout-à-coup à droite, elle vint camper à Crevecœur , première place du Cambresis. Cette contrée regardée comme terre de l'empire , avoit long-tems joui de la neutralité dans les guerres qui s'élevoient entre la France & les souverains des Pays-Bas. Depuis quelques années l'empereur avoit persuadé aux trop crédules Cambrésiens de construire une citadelle pour leur sûreté ; puis l'ayant remplie d'une garnison espagnole, il avoit uni cette place à ses autres domaines. Mais une pareille supercherie ne pouvoit préjudicier aux droits de l'empire , & dans le traité de ligue conclu avec Maurice & les autres princes confédérés , Cambrai étoit une des places qu'ils avoient cédé au roi , pour la gouverner en qualité de vicaire du Saint-Empire.

AN. 1553.

AN. 1553.

C'étoit donc pour s'en mettre en possession que Montmorenci venoit d'assembler des forces si considérables, & il comptoit trouver d'autant moins d'opposition de la part des habitans, que la garnison espagnole les avoit tout récemment pillés & rançonnés, parce que sa paie avoit été retardée. Le connétable adressa aux principaux magistrats des députés secrets, avec des lettres de créance & une instruction, qui portoit en substance, que le roi devant nécessairement passer sur leur territoire pour aller chercher son ennemi en quelque lieu qu'il se tînt caché, vouloit sur-le-champ être éclairci de leurs intentions, afin de se décider s'il les traiteroit en amis ou en ennemis. Que ne connoissant point de plus glorieux emploi des forces & des trésors que le ciel avoit mis entre ses mains, que de secourir les malheureux & de garantir de l'oppression les princes & les peuples qui recouroient à sa protection, ce généreux monarque qui venoit de délivrer du joug impérial la république de Sienné, située au centre de l'Italie & à une très-grande distance de ses états, leur offroit dans ce moment l'assistance d'une des plus belles armées que la France eût

jamais levées , si se souvenant qu'ils avoient été libres, ils se sentoient disposés à recouvrer leurs anciens privilèges & à soustraire leurs têtes à un joug avilissant; qu'il ne leur demandoit pour prix de ce bienfait ni contributions ni argent ; qu'il contiendrait ses troupes dans la plus exacte discipline, & répareroit de ses propres deniers les désordres qu'il n'auroit pu empêcher : au lieu que si par un aveuglement qu'il avoit peine à concevoir , ils préféroient à leur propre conservation & à son amitié les intérêts de l'empereur , il livreroit tous leurs biens au pillage , saccageroit leurs terres & brûleroit leurs maisons : qu'ils choisissent & donnassent réponse. Les magistrats parurent pénétrés de reconnaissance & très-disposés à recevoir le roi dans leur ville ; ils demanderent seulement un délai de deux jours pour pratiquer leurs amis , & former un parti qui s'assurât d'une des portes de la ville , & contrint le peuple dans le devoir. Montmorenci crut pouvoir l'accorder ; ils en profitèrent pour avertir l'empereur , & hâter l'arrivée d'un détachement de l'armée du duc de Savoie : alors ils envoyèrent à leur tour des députés qui annoncerent l'arrivée de ces



**AN. 1553.** troupes, parurent désolés de cet affreux contre-tems, & supplierent le roi & le connétable de leur réserver cette bonne volonté pour une autre occasion. Honteux d'avoir été la dupe de ces bourgeois, le connétable s'approcha des murailles, il en fit le tout pour les mieux reconnoître, & jugea que malgré sa nombreuse garnison, une place si mal fortifiée ne résisteroit pas à une attaque régulière. Il envoya donc des ordres pour amener promptement des villes de la frontière le plus qu'on pourroit de grosse artillerie; mais la saison avancée & les pluies d'automne qui rendoient le charroi très-lent & peut-être même impraticable, firent abandonner ce projet. On envoya un contre-ordre, & l'armée après avoir saccagé une partie du Cambresis, alla reconnoître le camp que le duc de Savoye formoit sous les murs de Valenciennes. L'empereur avoit promis de s'y faire porter, en quelque état que fût sa santé, & de livrer bataille aux François s'ils osoient s'en approcher. C'étoit une ruse pour les faire tourner du côté où il n'avoit rien à craindre. Ils s'y présentèrent en effet en ordre de bataille, envoyèrent défier le duc de Savoye, & essayèrent inutilement.

de l'attirer en rase campagne : n'osant entreprendre de forcer ses retranchemens , ils reprirent la route de Picardie. Le connétable accablé de douleur , tomba si dangereusement malade , qu'on eut beaucoup de peine à le transporter à Saint-Quentin ; le roi après avoir congédié les Suisses & remercié les gentilshommes de l'arrière-ban , alla s'enfermer dans la chambre du malade , & le pria , au nom de leur commune amitié , de mieux espérer de son état , & au cas que le ciel en eut décidé autrement , de ne pas l'abandonner sans lui désigner l'homme qu'il croyoit le plus propre à le remplacer. Montmorenci lui conseilla de préférer pour une charge déjà si considérable par elle-même , un simple gentilhomme à un prince , & lui indiqua le maréchal de Brissac. Le roi lui manda en conséquence de se tenir prêt à le venir joindre au premier ordre qu'il recevrait de sa part : mais cet ordre n'arriva point , parce que le connétable ne tarda pas à recouvrer sa santé.

Brissac soutenoit en Italie la réputation des armes françoises , autant par ses talens que par le mérite des officiers qui le secundoient. Il avoit pour lieu-

AN. 1553.

Campagne  
en Piémont.

Mém. de  
Villars.  
Montluc.

AN. 1553.  
De Thou.

tenans le sage Bonivet , le courageux Vassé , le brave d'Offun , le rusé Salvoison , l'infatigable Monrluc & les trois Biragues , mais sur-tout le président , plus guerrier que magistrat , & sans l'avis duquel le maréchal ne formoit aucune entreprise. Parmi les capitaines on distinguoit Charri , Gordes , Cheppi , le fameux baron des Adrets , Bellegarde & la Motte-Gondrin. Des capitaines , l'enthousiasme & la soif de la gloire s'étoient communiqués jusqu'aux derniers soldats ; ils ne connoissoient plus aucuns périls , & leurs chefs étoient bien plus embarrassés à les empêcher de se précipiter dans un fossé rempli d'eau , ou dans des tranchées pleines de feux d'artifice , qu'à échauffer leur courage. Avec de tels officiers & de pareils soldats , Brissac emporta cette année les châteaux de Ceve & de Courtemille , qui lui ouvroient un chemin jusqu'à Savonne. Tandis qu'il attiroit de ce côté les principales forces & toute l'attention de l'ennemi , il traverse avec un détachement le Piémont , vient de nuit surprendre Verceil , qui avoit servi de retraite au malheureux Charles , après la perte du reste de ses états , pille le palais ducal , & manquant d'artillerie  
pour

pour attaquer le château, il se retire en bon ordre, avec un butin estimé plus de cent mille écus. Au reste, il n'est pas inutile d'observer que dans le même-tems que la guerre se faisoit du côté des Pays-Bas, avec une férocité & une barbarie qui déshonoroient également le roi & l'empereur, & menaçoient ces fertiles contrées d'une totale destruction, elle étoit en Italie assujettie à des loix pleines de douceur & d'humanité : le parti qui tenoit la campagne se contentoit de tirer des contributions modérées sur le pays ennemi. On n'ôtoit au laboureur ni la quantité de grains qui lui étoit nécessaire pour subsister & pour ensemençer ses champs, ni ses instrumens aratoires, ni même aucun de ses meubles. S'il voïturoit des vivres dans une place assiégée, il étoit de bonne prise en allant, parce qu'il n'avoit pas dû se hasarder sans une escorte; au retour il pouvoit en toute sûreté traverser le camp ennemi avec ses sacs vuides, ses bœufs ou ses chevaux. Le soldat fait prisonnier de guerre ne perdoit que ses armes, l'officier en étoit quitte pour un mois de ses appointemens; il n'y avoit d'excepté que

les volontaires, les princes & les généraux.

AN. 1553.

Guerre de  
Toscane.

*Ribier.*

*Montluc.*

*De Thou.*

*Manusc. de  
Béthune.*

Du Piémont la guerre, comme nous l'avons vu, s'étoit étendue dans la Toscane; Paul de Termes qui n'étoit arrivé à Sienne qu'après la destruction de la citadelle, avoit exhorté les citoyens de travailler sans perdre un instant à fortifier leurs places, d'autant que l'empereur sensible à l'affront qu'il venoit d'essuyer, hazarderoit tout, s'il en étoit besoin, pour en tirer une vengeance éclatante. Ce Prince en effet avoit, dès l'entrée de l'hiver, donné ordre à Pierre de Toledé, viceroy de Naples, de profiter de cette saison où il n'avoit rien à craindre de la part des Turcs, pour se transporter avec toutes ses forces & celles qu'il pourroit tirer du duc de Florence, sur le territoire des rebelles, & les faire rentrer dans le devoir. Dom Pedre laissant à ses lieutenants le soin d'amener son armée par les terres du pape qui n'osa refuser le passage, s'embarqua avec sa famille pour se rendre plus promptement auprès de Côme de Médicis son gendre, & concerter avec lui le plan de la campagne. Il n'en vit pas le commencement; son grand âge

joint aux fatigues qu'il avoit effuyées dans la traversée, le conduisit en peu de jours au tombeau. Dom Garcie de Toledé, son fils, lui succéda dans le commandement général de l'armée, qui, après la jonction de tous les corps, se trouva monter à vingt mille hommes de pied & à deux mille de cavalerie. Paul de Termes, hors d'état de tenir les champs contre des forces si supérieures, dispersa une partie de son infanterie dans tous les châteaux qui pouvoient arrêter l'ennemi deux ou trois jours, & ne s'attacha qu'à fortifier Sienné & Montalcin. Il trouva dans les citoyens toute la bonne volonté qu'il pouvoit désirer, les femmes même voulurent participer à la gloire de défendre leur patrie : quatre dames des plus distinguées leverent chacune une bannière, & suivies de trois mille autres femmes, elles allèrent par leur exemple & leurs discours animer tout le monde au travail. Cette ardeur générale rendit inutiles pendant tout l'hiver les attaques des Impériaux : à l'entrée du printemps & aussi-tôt que l'escadre des Turcs & des François qui avoient hiverné dans les ports du levant commença de tenir la mer, Dom

AN. 1553.

Garcie ne manqua pas de courir avec ses principales forces à la défense du royaume de Naples, & ne laissa dans le territoire de Sienne que les troupes du duc de Florence & celles que le Marquis de Marignan avoit amenées du duché de Milan. Les Siennois s'attendoient à triompher à leur tour, & à recouvrer promptement les châteaux qu'ils avoient perdus; mais leur joie fut de courte durée. Les Turcs n'ayant osé, malgré les vives exhortations du prince de Salerne, hazarder une descente à Naples, s'avancerent sur les côtes de la Toscane où les vaisseaux François se chargerent de Paul de Termes & de toutes les bandes Françoises ou Italiennes qui étoient à la solde du roi : il fut promptement remplacé par Pierre de Strozzi, parent de la reine, lequel parut d'autant plus propre à cet emploi, qu'outre les grandes richesses & la haute réputation dont il jouissoit en Italie, il étoit personnellement intéressé à se venger de Côme de Médicis, le tyran de sa patrie & le destructeur de sa maison; pour l'accréditer encore davantage, le roi lui envoya bien-tôt après le brevet de maréchal de France. Ce choix rendit à la France

Léon Strozzi son frere, le seul homme peut-être qui méritât d'être opposé à André Doria. Nous avons rapporté ses exploits, il faut raconter en peu de mots l'occasion de sa retraite. Léon étranger à la France, & n'ayant pour appui que Catherine de Médicis, qui elle-même n'avoit à la cour qu'un crédit médiocre, remplissoit la charge de général des galeres qu'on avoit longtemps regardée comme annexée à la qualité de gouverneur de Provence. Claude de Savoye, comte de Tende, & beau-frere du connétable de Montmorenci, étoit pourvu de ce gouvernement, & avoit pour frere Honorat de Savoye, comte de Villars, qui bien que d'un rang & d'un âge à posséder les premiers emplois n'avoit point d'autre grade que celui de capitaine d'une compagnie de quarante lances. Léon qui connoissoit la passion du connétable pour l'avancement de ses parens, regardoit les deux freres comme des rivaux attentifs à lui tendre des pièges & impatiens de lui succéder. Ne pouvant vaquer par lui-même aux détails journaliers & multipliés de recette & de dépense qu'exigeoit sa place, il s'en étoit déchargé sur Jean-Baptiste Corso,

AN. 1553.



**AN. 1553.** qui sans doute le voloit; voulant l'obliger à rendre ses comptes, il s'en fit un ennemi dangereux. Jean-Baptiste alla se réfugier dans l'asyle de St.-Victor de Marseille, se mit sous la sauvegarde des bourgeois, & ne pouvant plus se sauver qu'aux dépens de son maître, il chercha tous les moyens de le perdre de réputation. Léon soupçonnant que cette trame avoit été ourdie contre lui par le comte de Tende, manda son embarras à Catherine de Médicis; mais soit qu'elle ne donnât pas à cette affaire toute l'attention qu'elle méritoit, soit qu'elle n'eût pas d'occasion d'entretenir le connétable, elle ne fit point de réponse; ce silence acheva de confirmer Léon dans ses premiers soupçons, & il étoit déjà livré à la plus violente inquiétude lorsqu'il apprit par le bruit public que le fils aîné du connétable & le comte de Villars arrivoient en Provence avec une suite nombreuse de gentilshommes. Ne doutant point que ce ne fût pour l'arrêter, & ne voulant pas s'exposer aux dangers & à la honte d'un procès, il tira toutes les galeres du port de Marseille & les conduisit à Toulon; bientôt après il en renvoya

ne remplie de soldats déterminés qui débarquant à la brune, allèrent enlever le traître Jean-Baptiste & le transporterent à bord malgré tous les efforts que tentèrent les bourgeois pour le délivrer ; Léon qui les attendoit à l'isle d'If, le fit amener devant lui : donnant alors un libre cours à sa fureur, il le perça de deux coups de poignard & le fit jeter à la mer. Après avoir goûté le plaisir de la vengeance, il écrivit au roi une longue lettre où rappelant ses services passés & les marques de bonté dont sa majesté l'avoit long-temps honoré, il se plaignoit qu'elle l'eût dégradé sans l'entendre, & n'imputant son malheur qu'aux manœuvres sourdes de quelques ennemis puissans, intéressés à le perdre, il déclaroit que puisque son honneur ne lui permettoit plus de servir un maître qu'il ne cesseroit jamais de chérir & de respecter, il se retireroit à Malthe, fermement résolu de terminer sa carrière dans le sein d'un ordre religieux qui l'avoit adopté. Il renvoya avec cette lettre les galeres qu'il avoit amenées dans le port de Toulon, ne s'en réservant que deux, l'une qui appartenoit en propre à Pierre de Strozzi son frere, l'autre

qu'il avoit lui-même conquise l'année  
 AN. 1553. d'auparavant dans le port de Barcelonne. Pierre & la reine Catherine de Médicis s'adressèrent au roi ; non pour demander la grace du coupable , mais pour obtenir un sauf-conduit qui lui permît de venir se justifier. Il n'étoit coupable que d'une injuste défiance , & lui-même le reconnut , puisqu'on ne songea jamais à le remplacer par le comte de Tende , ni par Villars ; mais il avoit l'ame trop haute pour reparoître à la cour dans l'état d'un suppliant qui demande pardon. Rejetant toutes les offres qui lui furent faites de la part de l'empereur , il fixa sa résidence à Malthe jusqu'à ce que son frere parvenu au commandement général des armées dans la Toscane , le pria de venir se joindre à lui. Il revint avec ses deux galeres & s'attacha d'abord à lui procurer une communication libre avec la mer. Pendant qu'il étoit occupé à reconnoître la petite place de Scarlino , un payfan caché dans des broussailles lui lâcha par derrière un coup d'arquebuse qui l'étendit mort sur la place. Pleurant amèrement cette perte & comme frere & comme général , Pierre demanda au roi un autre lieutenant sur lequel il pût

se reposer de la garde de Sienné pendant qu'il tiendrait la campagne contre l'armée du duc de Florence & du marquis de Marignan : le choix tomba sur Blaise de Montluc, qui s'embarquant à Marseille, amena heureusement à Sienné deux ou trois enseignes de Gascons & de Provençaux.

AN. 1553.

Conquête  
de l'isle de  
Corse : cha-  
grin du pape.

Recueil de  
Ribier.

La flotte sur laquelle s'étoit embarqué Paul de Termes, après avoir pillé l'isle d'Elbe qui appartenoit au duc de Florence, vint débarquer dans l'isle de Corse soumise aux Génois, mais peu affectonnée à la République. Un grand nombre des citoyens les plus courageux n'ayant que ce moyen de se soustraire à la tyrannie des gouverneurs, étoient venus, dès le règne précédent, chercher du service en France, & comme on ne pouvoit les licencier, puisqu'ils n'auroient su où se retirer, ils avoient en partie donné naissance à ces corps de milice permanente qu'on nommoit les vieilles bandes. On ne manqua pas de préférer ces compagnies à toutes les autres lorsqu'il fut question de l'embarquement, puisqu'indépendamment de leur bravoure, elles avoient une parfaite connoissance du pays & devoient combattre avec zèle

**AN. 1553.** pour la délivrance de leur patrie. On  
 attaqua d'abord Bastia, qui bien que  
 réputée la capitale de l'isle n'avoit  
 point de fortifications régulières : elle  
 fut escaladée & prise d'assaut. Saint-  
 Fiorenzo ouvrit ses portes à la pre-  
 miere sommation. Termes après en  
 avoir observé la situation, occupa une  
 partie de ses troupes à la fortifier, tan-  
 dis que l'autre, sous la conduite de  
 Sanpietre d'Ornano, surprit & pilla  
 la ville d'Ajaccio : un troisieme déra-  
 chement s'étoit joint aux Turcs qui  
 assiegeoient Bonifacio, la place la  
 mieux fortifiée de l'isle. Les Turcs,  
 après avoir perdu sept cens hommes à  
 un premier assaut, se préparoient à ten-  
 ter un dernier effort, lorsque les capi-  
 taines François qui servoient avec eux  
 & qui avoient lié une correspondance  
 secrète avec les bourgeois, leur persua-  
 derent de se donner librement à la  
 France, & de les admettre dans leurs  
 murailles, puisqu'il n'y avoit plus que  
 ce moyen d'empêcher que la ville ne  
 devînt la proie des barbares, & que  
 les femmes & les enfants ne fussent  
 livrés à toutes les horreurs de l'esclava-  
 ge. Les bourgeois & la garnison faisi-  
 rent avidement cette ouverture, le

traité fut rédigé & les François entre-  
rent ; mais la capitulation ne put être  
entièrement observée, car lorsque l'an-  
cienne garnison sortit avec armes &  
bagages, les Turcs enragés de se voir  
enlever ce butin, s'élancerent sur ces  
malheureux, en passerent une partie  
au fil de l'épée, & réserverent les au-  
tres pour le service de leurs galeres;  
tournant ensuite leur fureur contre les  
François qu'ils accusoient de trahison,  
ils se mirent en devoir de livrer un  
assaut si l'on ne leur remettoit l'artille-  
rie & les munitions qu'ils réclamoient  
pour leur part du butin. Termes ne put  
les appaiser qu'en rachetant ces préten-  
-tions pour une somme de trente mille  
écus, dont Dragut garda la meilleure  
partie, & distribua l'autre à ses capi-  
taines. Il ne restoit plus aux Génois  
dans toute l'isle que la place de Calvi:  
le départ précipité des Turcs & l'arri-  
vée de Spinola avec un renfort considé-  
rable de troupes Génoises, forcerent  
le général François d'en renvoyer le  
siège au printemps suivant; il ne s'oc-  
cupa pendant tout l'hyver qu'à mettre  
en état de défense celles dont il venoit  
de s'emparer.

Autant le pape avoit témoigné de

**AN. 1553.** satisfaction de l'heureuse révolution que les François avoient opérée à Sienne, autant il montra de chagrin des succès dont la fortune couronnoit leurs armes dans l'isle de Corse. Cependant cette dernière expédition étoit en quelque sorte nécessitée par la première, puisqu'ils ne pouvoient guere espérer de se maintenir en Toscane s'ils ne se procuroient un point de communication avec cette contrée; mais Jules qui avoit trouvé bon qu'ils chassassent les Espagnols du territoire de Sienne, trouvoit mauvais qu'ils songeassent à s'y établir. Dans un moment d'humeur il envoya ordre à son nonce à la cour de France de représenter : que sa sainteté s'étonnoit comment un roi dont on vantoit la sagesse, entreprenoit tant de choses à la fois & alloit de gaieté de cœur, s'attaquant successivement à toutes les puissances qui se tenoient tranquilles, & avec lesquelles il n'avoit rien à démêler; qu'une pareille conduite finiroit par lui faire autant d'ennemis qu'il y avoit de souverains en Europe, puisqu'aucune puissance n'étoit assez aveugle pour ne pas sentir que ce qu'on se permettoit aujourd'hui contre l'un, demain on le tenteroit

contre l'autre ; que les Génois attaqués en pleine paix & sans lui avoir donné aucun sujet de plainte appelleroient à leur secours tous leurs alliés , sacrifieroient jusqu'au dernier sol , leur fortune & celle de leurs enfans pour recouvrer ce qu'on venoit de leur enlever ; qu'il apprenoit avec la plus sensible douleur que tandis qu'il travailloit à le réconcilier avec le duc de Florence, & qu'il avoit si bien disposé les choses qu'il se flattoit de les rendre amis, on sembloit s'étudier à donner à ce prince de nouveaux motifs de défiance & d'éloignement ; qu'il ne savoit plus que penser de tout ce qu'il voyoit , mais qu'il lui sembloit toujours que le roi feroit mieux de ne pas se mettre tant d'ennemis sur les bras dans un tems sur-tout où il en avoit un qui suffisoit seul pour lui donner assez d'occupation.

» Notre saint pere , répondit le roi ,  
» s'étonne que j'aie attaqué les Gé-  
» nois , vous lui direz que je m'étonne  
» bien davantage encore des propos  
» qu'il ose me tenir. Ignore-t-il donc ou  
» feint-il d'ignorer qu'ils se sont dans  
» toutes les occurences montré mes  
» ennemis, soit en fermant à mes sujets

AN. 1553.



AN. 1553. » l'entrée de leurs ports qu'ils tiennent  
 » ouverts à ceux de l'empereur, soit en lui  
 » fournissant contre moi des vaisseaux,  
 » de l'argent & des armes; ils feront,  
 » ajoute-il, les derniers efforts pour re-  
 » couvrir l'isle de Corse, ils appelle-  
 » ront leurs alliés; je m'y suis attendu,  
 » j'en ferai de mon côté, sans le secours  
 » de personne, pour la conserver; nous  
 » verrons qui sera le plus heureux.

» Jusqu'ici j'ai pris en bonne part  
 » les soins & les mouvemens que le  
 » saint pere s'est donnés auprès de moi  
 » pour les intérêts & la tranquillité du  
 » duc de Florence; mais quand il nous  
 » range sur la même ligne & qu'il  
 » parle de nous rendre amis, j'avoue  
 » que la patience m'échappe & que  
 » mes oreilles ne sont point accoutu-  
 » mées à un pareil langage. Si le duc  
 » avouant de bonne foi ses torts, pro-  
 » mettoit de changer de conduite, je  
 » pourrois le prendre sous ma protec-  
 » tion & lui garantir ses états; mais  
 » rien ne m'a prouvé jusqu'à ce jour  
 » qu'il soit dans ces dispositions. Tant  
 » que je n'en ferai pas mieux éclairci,  
 » je me tairai sur ce qui le regarde «.

Le pape of-  
 fre inutile-

Cette réticence laissoit clairement  
 entrevoir que le roi profiteroit de la

premiere occasion soit pour revendi-  
quer lui-même le duché de Florence AN. 1553.  
sur lequel Catherine de Médicis avoit ment sa mé-  
des droits bien fondés, soit pour le diation.  
donner en proie aux Turcs s'il ne se Recueil de  
trouvoit pas lui seul assez fort pour Ribier.  
s'en mettre en possession. Jules sincere- Manusc. de  
ment attaché à Côme de Médicis, & Béthune.  
redoutant à l'exemple de ses prédé-  
cesseurs le voisinage des François, son-  
gea sérieusement à procurer la paix  
entre les deux grandes puissances bel-  
ligérantes : dans ce dessein il leur adres-  
sa deux légats, avec ordre d'offrir sa  
médiation, & de les amener, s'il étoit  
possible, à établir des conférences.  
Henri déclara sèchement qu'il ne de-  
mandoit ni ne rejettoit la paix, qu'il  
répondroit aux propositions qui lui  
viendroient de la part de l'empereur.  
Celui-ci de son côté dit que le saint  
pere choisissoit mal son temps pour lui  
conseiller la paix quand la fortune, qui  
avoit paru un moment lui tourner le  
dos, venoit de le combler de ses plus  
éclatantes faveurs, & ne lui promettoit  
plus que des avantages solides & pres-  
que assurés; que dans une seule année  
elle venoit de mettre entre ses mains  
Térrouenne & Hesdin, qu'un roi de  
France appelloit ses deux oreillers; de

**AN. 1553.** le délivrer sans même qu'il s'en mêlât; du perfide Maurice & du turbulent Albert, auxquels les François étoient redevables des seuls avantages qu'ils eussent remportés sur lui; & de placer sur le trône d'Angleterre Marie sa cousine, & qu'il regardoit comme sa fille & sa pupille: qu'ayant une porte ouverte pour entrer en France, que pouvant disposer des forces de l'Allemagne & même de l'Angleterre, comme de celles des Pays-Bas, il se rendroit méprisable & se croiroit indigne de porter la couronne s'il ne profitoit pas de la position la plus avantageuse à tous égards où il se fût jamais trouvé: pressé cependant par le cardinal d'Imola qui faisoit valoir auprès de lui les principes d'humanité & de modération, il dicta quelques articles préliminaires, mais si révoltans, que le légat lui-même ne crut pas en pouvoir faire aucun usage.

Révolution  
en Angle-  
terre.

Godwin,

Ann.

Négocia-  
tions de

Noailles.

Recueil de  
Ribier.

Il est certain que dans ce moment Charles ne désiroit pas la paix, & que même il ne devoit pas la désirer, puisqu'elle auroit fourni au roi de France la facilité de traverser les vues qu'il avoit sur l'Angleterre. Le jeune Edouard étoit mort de consomption, & le duc de Nortumberland en voulant placer la couronne sur la tête de Jeanne Grai,

sa bru, petite-fille, par sa mere, de Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, & remariée en secondes nœcs à Charles Brandon, duc de Suffolk, avoit creusé sous ses pas un précipice, où il devoit tomber avec sa nombreuse famille. Car, ayant négligé de s'assurer des deux princesses filles de Henri VIII qu'il prétendoit exclure, il avoit vu la nation entiere se déclarer en faveur de Marie, & avoit été traîné par ses propres soldats aux pieds d'une souveraine dévote, mais naturellement sévere, & dont le caractere s'étoit encore aigri par de longues persécutions. Parvenue au trône à l'âge de trente-six ans, il étoit tems qu'elle se choisît un époux; la nation desiroit que ce choix tombât sur un Anglois, & le goût de la reine parut dans ces premiers instans s'accorder avec le vœu de ses sujets. Le jeune Courtenei d'une figure aimable, allié à la famille royale, & persécuté comme elle sous le règne de Henri VIII, avoit su, dit-on, lui inspirer une passion qu'il n'ignoroit pas, mais dont il négligea ou n'eut pas l'art de profiter. L'imprudence de sa conduite, le dérèglement de ses mœurs, & le peu d'expérience qu'il avoit des affaires, détruisirent promp-

**AN. 1553.** tement dans le cœur de Marie l'ouvrage de l'imagination & des sens. La réflexion & son austérité naturelle la jetterent dans une extrémité opposée. Le cardinal Pole ou Polus , prince du sang d'Angleterre , & qui , par un excès de délicatesse , s'étoit en quelque sorte privé de la thière au dernier conclave , lui parut mériter la préférence à tous égards : elle s'étoit hâtée de le demander au pape en qualité de légat pour abolir le schisme en Angleterre , & réconcilier la nation avec l'église Romaine. Mais elle avoit laissé clairement entrevoir qu'elle avoit sur lui d'autres vues. Car dans un entretien secret qu'elle avoit accordé au nonce Commendon , elle lui demanda si pour un très-grand bien , & lorsqu'il s'agissoit du salut d'un peuple entier , le pape ne pouvoit pas relever un diacre de ses premiers vœux , & lui permettre de se marier ? Il paroît au moins douteux que Polus consacré au service des autels , se soit laissé éblouir par l'éclat du diadème , mais quand bien même il auroit eu des vues secrètes , soit pour lui , soit pour Courtenei , son proche parent , l'empereur le mit bientôt dans l'impossibilité de les réaliser. Au moment

qu'il traversoit l'Allemagne pour aller exercer en Angleterre ses fonctions de légat , Charles le força de s'arrêter dans la ville de Dillingen , & lorsqu'après bien des délais il lui permit l'entrée des Pays-Bas , ce ne fut que pour éclairer de plus près sa conduite , & s'assurer de sa personne jusqu'à ce qu'il n'eût plus aucune espèce d'inquiétude sur l'Angleterre. Son premier soin avoit été de gagner si bien la confiance de Marie , qu'elle s'étoit engagée à ne donner la main qu'à celui qu'il lui auroit désigné ; ensuite il avoit successivement mis dans ses intérêts Milord Pager , le comte d'Arundel , & enfin le Chancelier Gardiner , les trois ministres qui décidoient souverainement de toutes les affaires. Alors il n'avoit pas balancé à proposer , dom Philippe son fils , âgé de vingt-sept ans , & déjà veuf d'une princesse de Portugal. La difficulté consistoit moins à s'assurer de la Cour , qu'à vaincre la répugnance d'une nation jalouse de sa liberté , & qui devoit appréhender de se trouver réduite à la condition d'une province de la vaste monarchie Autrichienne. Pour lever cet obstacle , l'empereur permit aux Anglois de stipuler toutes les conditions qui pouvoient

AN. 1553.

assurer leur indépendance, bien résolu de ne tenir que celles qu'il ne seroit pas de son intérêt d'anéantir ; il leur fit envisager ensuite que depuis que les François par la réunion du royaume d'Ecosse les tenoient pour ainsi dire bloqués dans leur île, ce mariage étoit le seul parti qui pût conserver à l'Angleterre quelques relations avec le continent ; & afin que tout l'avantage parût être de leur côté, il fut stipulé que le premier enfant qui naîtroit de ce mariage hériterait non-seulement du royaume d'Angleterre, mais des dix-sept provinces des Pays-Bas. Enfin l'empereur ne voulant pas que son fils pût devenir à charge à ses nouveaux sujets, lui céda pour l'entretien de sa maison le royaume de Naples, & la possession du duché de Milan dont il lui avoit précédemment donné l'investiture. Ces avantages amplifiés par ceux des ministres d'Angleterre que l'empereur avoit eu l'attention de mettre dans ses intérêts, séduisirent le gros de la nation : la prompte défaite & le supplice de quelques gentilshommes qui avoient eu recours aux armes, la prison de Courtenai & de la princesse Elisabeth elle-même, suf-

furent pour contenir le reste des mé-  
contens.

AN. 1554.

Antoine de Noailles , ambassadeur en Angleterre , suivoit pied à pied les progrès d'une négociation si préjudiciable à sa patrie. S'étant apperçu que l'argent étoit un puissant mobile à la cour d'Angleterre , il demandoit instamment qu'on lui fît passer des sommes considérables , afin qu'il pût opposer de bonne heure une contre-batterie aux pratiques de l'empereur. Les frais énormes de la dernière campagne , les dépenses extraordinaires qu'on étoit forcé de continuer pendant l'hiver , pour fortifier & approvisionner les places dont on s'étoit emparé dans l'isle de Corse , avoient absorbé toute la recette. Restoit un second mobile aussi puissant que celui qu'on lui refusoit , ç'eût été de mettre en jeu la religion , & comme l'empereur s'appuyoit du parti catholique long-tems persécuté , d'ameuter & d'encourager les protestans , conformément à ce qui se pratiquoit depuis long-tems en Allemagne : mais Noailles sincèrement attaché à la foi de ses peres , détestoit cet odieux moyen. Réduit aux manœuvres ordinaires de la politique , s'il



**AN. 1554.** ne put empêcher le mariage , il réussit du moins à faire insérer parmi les articles , qu'il ne préjudicieroit en rien à la paix qui subsistoit entre les deux couronnes , & que l'Angleterre ne prendroit aucune part directe ou indirecte dans toutes les guerres que la France auroit à soutenir contre la maison d'Autriche. On s'attendoit bien que cette condition ne seroit observée qu'autant de tems que le gouvernement ne maîtriseroit pas sur la nation ; mais c'étoit toujours gagner du tems , & fournir à la chambre basse un prétexte légitime de refuser des subsides. On résolut dans le conseil du roi de profiter de ce délai , pour porter à l'empereur des coups qui le forçassent de recourir promptement à la paix dont la France commençoit à sentir le besoin.

Il seroit difficile d'imaginer des expédiens plus ruineux que ceux auxquels on avoit eu recours les années précédentes , mais comme c'étoient apparemment les seuls qui pussent procurer sur-le-champ les sommes dont on avoit besoin , on continua d'en faire usage.

Edits bur-  
saulx : éta-  
blissement  
des semestres

Quatre ans auparavant les provinces d'au-delà de la Loire s'étoient rédimées de la gabelle , moyennant une

somme de deux cens mille écus , & ~~avoient été ramenées à leur ancien droit du quart & demi-quart. Ce droit avoit été affermé d'abord quatre-vingt-mille livres , puis porté dans un second bail à cent-vingt mille. Les nou-~~  
*AN. 1554. dans le parlement. Registres du Parlement.*

veaux fermiers en exigeant avec trop de rigueur ce qui leur étoit dû , avoient donné lieu à un grand nombre de réclamations. Pour couper la racine de ces plaintes , le gouvernement proposa aux provinces de Poitou , Saintonge , la Marche , Angoumois , Périgord , Guyenne , Agénois , Quercy & Gascogne , d'éteindre irrévocablement & à perpétuité ce dernier droit , moyennant une somme d'un million cent quatre - vingt - quatorze mille livres , payable avant le premier de Juin. Quelque avantageux que fût ce marché , les communautés n'y consentirent qu'à condition que le clergé & la noblesse y contribuassent pour un tiers.

Dans les pays sujets au droit de gabelle , on obligea les hôtels-de-ville d'acheter à 12 pour cent , & à titre de rachat perpétuel , les greniers à sel les plus voisins. La ville de Paris fut contrainte de s'en charger pour trente-quatre mille livres de rente. Plusieurs

AN. 1554

raisons contribuoient à dégoûter les bourgeois de rien acquérir du roi, mais la principale étoit le peu de soin qu'on prenoit de ménager la confiance publique. Car au moment même où l'on mettoit tout en vente, le roi rendit un édit qui enjoignoit sous peine de confiscation, à tous ceux qui avoient acquis de lui ou de son prédécesseur quelques portions de rentes ou de domaines, de lui en avancer le revenu d'une année dont ils seroient remboursés avec le prix de l'engagement, lorsque l'état voudroit rentrer dans la chose aliénée. Le parlement arrêta des remontrances auxquelles on n'eut point d'égard, attendu, écrivoit le roi, que les acquéreurs avoient profité des embarras où se trouvoit le gouvernement, pour se faire céder ces domaines ou ces portions de rentes à très-bas prix, & le plus souvent au-dessous de la moitié de leur valeur.

A ces premiers moyens, on joignit des créations d'offices; quatre de maître des requêtes, quatre-vingt de secrétaires du roi, dont le collège se trouva porté à deux cens. On établit un parlement pour la province de Bretagne, qu'on démembra du ressort du parlement

ment de Paris , & l'on créa dans ce dernier quatre offices de président , & trente-sept de conseillers , en laissant à la cour la liberté de se partager en deux sémestres. Les deux premiers édits furent enregistrés avec la clause *attendu la qualité du tems* ; le troisième, quoique fondé sur de meilleures raisons , éprouva une forte résistance, tant l'intérêt personnel l'emporte ordinairement , même dans les compagnies les plus éclairées sur l'utilité générale : le quatrième parut porter une atteinte directe à la constitution du parlement , & y excita les plus violentes agitations. Cependant on n'avoit pas manqué de donner à cette innovation des motifs honnêtes : la honte des épices qui , d'un don modique & volontaire , étoient devenues un tribut réel & fort onéreux ; l'énorme longueur des procès dont on se plaignoit depuis si long-tems , & toujours si inutilement ; le relâchement dans la discipline qui avoit abrégé la durée des séances , & multiplié les congés , étoient les principaux objets qui paroissoient avoir occupé le législateur , l'augmentation du nombre des conseillers n'étoit qu'un accessoire qui se perdoit dans le corps de l'édit. Rédevable de

AN. 1554. la justice à ses sujets , le roi vouloit qu'elle leur fût distribuée gratuitement ; & promettoit d'assigner aux officiers qui le remplaçoient dans cette auguste fonction , une augmentation de gages qui les dédommageât des profits peu décens que leur rapportoient auparavant les épices ; il se promettoit que n'ayant plus aucun intérêt à faire durer les procès , ils veilleroient avec plus de soin sur les fraudes & les malversations des procureurs & des avocats : enfin il les astreignoit à tenir l'audience tous les jours de l'année, excepté les dimanches & les fêtes, depuis six heures du matin jusqu'à dix, & depuis deux heures après-midi jusqu'à cinq, ne leur laissant de congés que les soirées du mercredi & du samedi, lorsqu'il n'y avoit point de fêtes dans la semaine. Les gens du roi à qui cet édit fut communiqué, représentèrent par l'organe de Séguier, que la multitude effrénée de juges est un des symptômes les moins équivoques de la corruption d'un état : que depuis un très-petit nombre d'années, il avoit plu au roi d'établir dans son royaume soixante sièges Présidiaux qui avoient ôté à son parlement plus du tiers des affaires ;

que la création d'un parlement en Bretagne alloit encore retrancher de son ancien ressort cette grande province; que c'étoit donc bien mal choisir son tems pour doubler le nombre des magistrats qui le composoient, à moins qu'on ne fût assuré que le nombre des plaideurs croîtroit dans la même proportion, ou qu'on n'eût dessein de les tenir sur leurs sièges à s'entre-regarder en attendant qu'il leur arrivât de l'occupation; qu'il étoit certain qu'ils ne pourroient désormais remplir leurs vacations sans donner aux affaires une extension toujours préjudiciable aux parties; que cependant on doubloit par le même édit ces vacations, on supprimoit les vacances, les congés, sans prendre garde aux inconvéniens qui résultoient de la tâche accablante qu'on se plaisoit à leur imposer. Que la principale occupation, le travail le plus important d'un magistrat, ne consistoit point à siéger sur les fleurs de lys, & à entendre plus ou moins long-tems déclamer les avocats: que c'étoit dans son cabinet au milieu de ses livres, en examinant scrupuleusement toutes les pièces d'un procès, en saisissant le point de la diffé-

AN. 1554.

AN. 1554. culté, & en tâchant de s'assurer du véritable esprit de la loi, qu'il se mettoit en état de faire un rapport qui éclairât les juges, & les mît eux-mêmes en état de prononcer : or, en les enchaînant matin & soir sur leurs sièges, sans aucune autre interruption que celle des dimanches & des fêtes, quel tems leur laissoit-on pour analyser & discuter des monceaux d'écriture & des points de jurisprudence souvent très-compliqués ? si personne ne vouloit ou ne pouvoit plus se charger de rapports, comment s'y prendroit-on pour juger ? & à quoi aboutiroient ces longues & fastidieuses audiences ? Qu'on n'avoit certainement point eu d'autre but, en les prolongeant & en les multipliant, que d'effrayer les magistrats à la vue d'un travail capable en effet de rebuter l'homme le plus intrépide & le plus opiniâtre, & de les porter à demander eux-mêmes l'établissement des semestres, ou du moins à s'y prêter. Que cette innovation cependant, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, étoit le coup le plus funeste que l'on pût porter au parlement, & entraînoit avec elle des conséquences pires que les prétendus abus auxquels on vouloit remédier.

Quelle alloit former dans la même enceinte & pour les mêmes fonctions deux compagnies presque étrangères l'une à l'autre, que peut-être la rivalité diviserait, & qui n'ayant aucun point de ralliement, auroient une marche & des principes différens & contradictoires. Quelle nuirait à l'expédition des affaires, en laissant suspendus pendant six mois tous les procès qui auroient été entamés, sans pouvoir être entièrement vidés avant l'expiration du semestre; qu'enfin elle livrerait pendant une moitié de l'année au désœuvrement & à l'inertie des hommes à qui la dignité de leur état interdisait tout autre genre d'occupation. Que le projet de supprimer les épices n'avoit rien en soi que de louable, qu'il étoit digne de la bonté du roi d'abolir cet opprobre de la magistrature; mais que dans de pareilles entreprises il falloit procéder avec poids & mesure: que la justice exigeoit qu'on commençât par assigner aux magistrats des gages qui les missent en état de s'entretenir eux-mêmes & d'élever leurs enfans: qu'il s'en falloit bien que l'augmentation qu'on leur promettoit, ne répondît à ce double objet: que toute insuffisante qu'elle étoit, elle



**AN. 1554.** surchargerait les finances du roi & rendroit les paiemens plus difficiles & plus lents : que personne n'ignoroit l'état d'épuisement & de détresse où se trouvoit le trésor royal ; qu'il ne feroit que s'accroître tant que la guerre dureroit , & qu'il pouvoit survenir tel accident qui forceroit à suspendre les paiemens pendant une ou plusieurs années : que deviendroient alors ceux des magistrats pour qui leur office étoit la portion la plus considérable de leurs revenus.

Ces raisons parurent convaincantes au plus grand nombre ; car il y avoit aussi dans la compagnie des gens à qui l'édit des semestres & l'augmentation de gages ne déplaisoient pas. On arrêta des remontrances : le premier président le Maître , accompagné des présidens Saint-André & Minard , alla les présenter au roi qui promit de les faire examiner dans son conseil. Quelques jours après , on vit arriver le garde des sceaux Bertrand , qui prit séance & dit qu'il venoit s'entretenir un moment avec eux , non en qualité de député du roi ni d'homme chargé d'aucune commission du conseil , mais comme un frere , comme un ami , qui ne se trouvoit pas moins honoré des charges qu'il

avoit remplies au milieu d'eux, que des fonctions éminentes qui l'attachoient à la personne du roi : qu'il ne leur apportoit donc aucune réponse directe à leurs remontrances, quoiqu'elles eussent été examinées & solidement réfutées dans le conseil ; qu'il n'avoit à leur dire que des choses qu'ils ne feroient pas fâchés d'entendre : que le roi, qui les aimoit, leur savoit mauvais gré de s'être imaginé qu'il eût eu dessein de leur ôter le produit des épices, tout mince qu'il étoit, sans les en dédommager avec usure : qu'à la vérité, les embarras où l'on se trouvoit & qui n'étoient ignorés de personne, n'avoient pas permis d'effectuer tout ce qu'on se proposoit de faire pour eux, mais qu'avant que l'année fût révolue, ils auroient sujet d'être contents. Qu'il n'étoit point autorisé à fixer leur traitement ; qu'il les exhortoit seulement à dresser un mémoire de leurs demandes, & qu'il se chargeoit volontiers d'en être le sollicitateur. Qu'aussi-tôt que leur état auroit été réglé, il prendroit des mesures qui ne dépendoient que de lui, pour leur faire toucher chaque mois leurs gages, sans passer par les mains des trésoriers. Que pendant les

AN. 1554.

six autres mois , ils ne les laisseroit pas sans fonctions & sans rétributions. Qu'il en députeroit quinze ou seize pour tenir le parlement de Bretagne ; qu'il emploieroit les autres dans une foule de commissions extraordinaires auxquelles les gens du conseil ne suffisoient pas : que dans un royaume tel que la France , on manquoit moins d'affaires qu'd'hommes capables de s'en bien acquitter : que par rapport aux audiences du soir qui paroïssent les chagriner , la loi devoit s'entendre civilement , & que ce seroit à eux à l'expliquer : qu'ils considérassent enfin que le roi étoit bon , libéral & si enclin à faire du bien , qu'il ne laissoit aucun service sans récompense ; qu'il pouvoit , sans qu'il en coûtât rien à l'état , donner de gros bénéfices à leurs fils , faciliter par des établissemens le mariage de leurs filles ; que c'étoit même l'intention de sa majesté qui s'en étoit clairement expliquée en conversant familièrement avec lui , en supposant toutefois qu'ils n'apportassent point d'obstacle à la bonne volonté par une opiniâtreté hors de saison ; car enfin il étoit le maître ; il avoit parlé , & il trouveroit bien étrange que ceux qui devoient l'exemple de l'obéissance , entreprissent de lui résister.

Le premier président indiqua une assemblée de chambres pour prendre une dernière résolution. Avant qu'on allât aux voix , Séguier requit au nom du procureur général, que tous ceux qui avoient signé une certaine requête pour demander l'établissement des semestres , que tous ceux qui sollicitoient d'avance des offices pour leurs fils , leurs parens ou leurs amis , eussent à s'abstenir de toute délibération. Ceux-ci se trouvant fort nombreux, demanderent à leur tour que tous ceux qui s'étoient ouvertement déclarés, soit de vive voix , soit par écrit contre l'édit des semestres, eussent à s'abstenir de donner leur voix. Les esprits s'échaufferent , & comme il devenoit impossible d'asseoir une délibération , on s'en tint à envoyer au roi des copies de tout ce qui s'étoit dit à charge & à décharge sur cette matière , en se résignant à sa justice & à sa volonté.

Quoi qu'on dût prévoir quelle seroit la réponse , Séguier ne perdit point courage ; il s'adressa directement au roi par le canal de quelques-uns des conseillers d'état qui avoient goûté ses raisons. Il ne désespéroit pas du succès , lorsqu'il apprit avec douleur que les en-

AN. 1554.

nemis qu'il s'étoit faits dans le parlement, non contents de contrarier ses démarches attaqueroient sa réputation & travailloient à le perdre dans l'esprit du monarque. Il s'en plaignit amèrement aux chambres assemblées, & déclara qu'il étoit également disposé ou à recevoir un associé dans ses fonctions, ou à servir sans aucune augmentation de gages pendant toute l'année. L'édit des semestres fut enregistré, avec la clause *du très-exprès commandement du roi plusieurs fois réitéré*. Séguier fut étonné sans doute de se trouver du nombre des quatre nouveaux présidens ; peut-être étoit-on bien aise de l'ôter d'une place où son courage embarrassoit, il est certain du moins qu'il eut la mortification de se trouver rangé le dernier, & après Christophe de Thou, qui n'étoit que simple avocat. Mais cet avocat étoit le conseil & possédoit toute la confiance du connétable Montmorenci. Les gages du parlement, qui ne montoient qu'à quarante-huit mille livres pour une demi-année, se trouverent portés à quatre-vingt-sept mille par semestre. L'expédition des procès fut beaucoup plus lente qu'auparavant, & les épices se percurent sous une nouvelle forme avec plus d'âpreté que jamais.

Avec les fonds qui provinrent de tous ces différens édits, le connétable fut en état de mettre sur pied d'assez bonne heure une armée aussi nombreuse que celle de l'année précédente. Il en détacha deux corps considérables, l'un sous la conduite du prince de la Roche-sur-Yon, l'autre sous celle du duc de Nevers, pour pénétrer par deux côtés différens dans le pays ennemi, & donner de la jalousie à un plus grand nombre de places. Le prince entra dans l'Artois, & ne trouvant personne qui lui résistât, brûla & saccagea tout le plat pays sans s'attacher à aucun siège. Le duc de Nevers perçant entre le Luxembourg & le pays de Liège, détruisit de fond en comble le château d'Orcimont, le fort de Jadinés, les châteaux de Beaurain, de Fument & d'Hierges, qui incommodoient les frontières de son gouvernement. Marchant ensuite en avant, il envoya sommer la ville de Dinan. Le connétable qui partoît le dernier dirigea sa marche sur Avesnes, où les ennemis coururent se renfermer. Alors détachant le maréchal de Saint-André avec six mille Suisses & deux ou trois mille hommes de cavalerie, il lui ordonna d'investir de nuit la ville de

AN. 1554.

Opérations  
militaires  
dans les Pays-  
Bas : con-  
quête de Ma-  
rienbourg.

Rabutin.  
Paradin.  
Belleforêt.  
Haraus.  
De Thou.  
La Popeli-  
niere.

AN. 1554

Mariembourg , & de faire approcher le canon des murailles. Cette ville devoit sa fondation à la reine de Hongrie : passionnée pour la chasse & charmée de la situation de ce lieu, elle n'avoit rien épargné pour y former une place régulière qui conservât à la postérité le souvenir de son administration dans les Pays-Bas. A peine étoit-elle achevée qu'elle se trouva investie & réduite au bout de trois jours à demander une capitulation. La garnison obtint la permission de sortir sans armes ni bagages, les officiers restèrent prisonniers de guerre. Henri qui venoit de se rendre au camp eut la foiblesse de vouloir ravir à la fondatrice jusqu'à la gloire d'avoir donné son nom à cette ville. Il tenta , mais en vain , de la faire appeller Henribourg. Au reste , les efforts qu'on fit de part & d'autre, soit pour la recouvrer, soit pour la conserver, donnerent naissance à trois nouvelles places. Car comme elle se trouvoit à une distance assez considérable de la frontière de Champagne , Henri pour faciliter les convois, aggrandit & fortifia le village de Rocroi , tandis que l'empereur pour resserrer les courtes de la garnison françoise, fit fortifier de son côté deux au-

tres villages, qui formerent avec le tems les places de Charlemont & Philippe-  
ville. AN. 1554.

Au sortir de Mariembourg l'armée s'avança sur Bovines, qui eut la démence de fermer ses portes, quoiqu'elle n'eût ni fortifications régulières ni garnison. Elle fut emportée d'assaut, & tout fut passé au fil de l'épée, à la réserve des femmes & des enfans. La ville de Dinan résista mieux à toutes les attaques du duc de Nevers, & ne perdit courage que lorsqu'il eut été joint par l'armée royale. La citadelle bâtie de brique & très-forte par sa situation fut entièrement démolie. Ces conquêtes ouvrirent aux François le chemin de Namur. L'empereur y jeta promptement une garnison, mais comme elle se trouvoit sans munitions & n'avoit pour toute fortification que ses murailles, elle n'auroit pu résister long-tems, si le duc de Savoye n'eût eu recours pour la sauver au même stratagème qui lui avoit déjà réussi l'année précédente. Il vint avec tout ce que l'empereur avoit déjà rassemblé de troupes assiéger son camp sur la riviere de Sambre, & fit courir le bruit qu'il y attendoit les François pour leur livrer bataille. C'en fut assez

Combat de Renti.

*Ibid.*  
*Mém. de Tavannes.*



**AN. 1554.** pour les attirer de ce côté, mais il ne se mit pas même en devoir de leur disputer le passage de cette rivière, & s'éloignant toujours à mesure qu'ils avançaient, il les attira par cette ruse du voisinage des villes qui étoient sans défense au milieu de celles qui n'avoient rien à redouter. L'armée royale traversa le Hainaut, le Cambresis & l'Artois, laissant par-tout d'horribles traces de son passage, car les soldats avoient ordre de mettre le feu à toutes les maisons qui leur avoient servi de logement. Elle n'épargna pas même le magnifique palais de Marimont, que la reine de Hongrie avoit pris plaisir d'orner de tableaux, de statues antiques, & des meubles les plus précieux que l'on connût alors. Tout fut brisé, mutilé & livré aux flammes, en vengeance de la destruction de Follembrai. En se livrant à ces affreux dégats, l'armée se chassoit en quelque sorte elle-même du pays ennemi : elle s'en apperçut en entrant dans l'Artois, qui fûmoit encore des feux qu'y avoit allumés le prince de la Roche-sur-Yon. La disette & sur-tout le manque de fourrages obligèrent de traverser cette province en courant, on ne s'arrêta que lorsqu'on fut arrivé à

l'autre extrémité , sur les limites du comté de Boulogne. Comme la saison peu avancée ne permettoit pas de licentier les troupes , jusqu'à ce qu'on connût plus clairement à quoi aboutiroient les projets de l'empereur , qui avoit ramassé les débris des deux armées ennemies d'Albert de Brandebourg & de Henri de Brunswick , on prit le parti d'assiéger le château de Renti , dont le voisinage incommodoit Boulogne. La foible garnison qui s'y trouvoit renfermée , ayant eu avis que l'empereur venoit de faire la revue de son armée sous les murs d'Arras , & s'avançoit pour la dégager , résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. On enveloppa la place , on dressa des batteries , qui ne discontinuerent ni jour ni nuit , parce qu'il auroit été d'une extrême importance de l'emporter avant l'arrivée de l'empereur. Mais il usa de son côté de tant de diligence , qu'il parut à la vue du camp , avant qu'il y eût encore aucune brèche aux murailles. Les deux armées étoient séparées par une gorge étroite , qui devoit donner un grand désavantage à celui qui entreprendroit de la traverser ; en-deçà de cette gorge , du côté des François , se trouvoit le bois

**AN. 1554.** Guillaume, qui dominoit une partie de leur camp. Le duc de Guise prévoyant que l'empereur tenteroit de s'en emparer, y avoit embusqué quelques compagnies de corselets & d'arquebusiers qui, cachés dans des ravins, laisserent avancer le corps de troupes que l'empereur envoyoit à la découverte, & firent leur décharge si à propos, qu'il en échappa très-peu. Résolu d'emporter ce poste à quelque prix que ce fût, l'empereur détacha de son armée trois mille arquebusiers Espagnols, sous la conduite de Ferdinand de Gonsague, qu'il venoit de retirer d'Italie, & deux mille chevaux-légers sous celle du duc de Savoye. Ces deux troupes devoient s'avancer au travers du bois, tandis que le comte Volrad de Schwartzemberg, à la tête de deux mille reitres & d'un régiment de lansquenets, en longeroit la bordure du côté du camp ennemi, & se rejoindroit à eux à l'issue du bois, où ils se trouveroient assez forts pour soutenir le combat, jusqu'à ce que l'empereur vînt lui-même les joindre avec tout le reste de l'armée. Le duc de Guise qui étoit allé visiter son embuscade, découvrit de loin la marche de ces différens corps, auxquels il n'étoit point

en état de résister. Retirant donc promptement ses soldats , il manda au roi de ranger l'armée en bataille , pendant qu'à la faveur des arbres & des faux-fuyants , il retarderoit autant qu'il seroit possible la marche de l'ennemi. Il s'acquitta de cette périlleuse commission avec son intrépidité ordinaire , & lorsqu'il eut ramené ce petit corps d'infanterie , il alla se mettre à la tête de sa compagnie de cent lances. Le comte de Schwarzenberg s'avançoit à la tête de ses deux mille reîtres , vieux soldats du marquis Albert , & qui , pour inspirer l'épouvante , s'étoient noircis & charbonnés comme autant de diables. En partant ils s'étoient vantés qu'ils passeroient seuls sur le ventre de toute la gendarmerie Françoisse. Les ducs d'Aumale & de Nemours , à la tête de la cavalerie légère , attaquèrent à deux reprises différentes ce corps redoutable , & furent promptement renversés. Gaspard de Saulx-Tavannes , avec sa compagnie de cinquante lances , les prenant moitié de front , moitié en flanc , fit une si furieuse charge , qu'il les ébranla , se mêla parmi eux , & les mit en désordre ; soutenu par le duc de Guise , puis par les ducs d'Aumale & de Nemours

**AN. 1554.** qui avoient rallié leurs compagnies & les ramenoient une troisième fois à la charge, il les renversa sur leurs lansquenets qui se jetterent précipitamment dans le bois. D'un autre côté l'amiral de Coligny, à la tête des vieilles bandes Françoises & des Suisses, soutint le premier feu des arquebusiers de Gonzague, les fit charger avec la pique, & après leur avoir fait tourner le dos, les poursuivit jusqu'à l'autre extrémité du bois; il rapporta un grand nombre de drapeaux, & quatre pièces de campagnes montées sur leurs affûts. L'empereur pendant ce combat avoit traversé la gorge, & se trouvoit maître des hauteurs, mais il ne jugea pas à propos de s'avancer jusques sur le champ de bataille, & songea seulement à fortifier son camp par de bons retranchemens. Cette action coûta la vie à deux cens François, dont le plus distingué étoit le seigneur de Curton, fils du maréchal de Chabannes. Randan, du nom de la Rochefoucauld, y fut dangereusement blessé; la perte des ennemis montoit à quinze cens ou deux mille hommes. Tavanne y remporta le prix de la bravoure : lorsqu'il entra dans la tente du roi avec l'épée nue &

sanglante , Henri s'arrachant le collier ~~de son ordre~~ de son ordre , l'attacha de ses mains au AN. 1554. col du guerrier. Guise eut l'honneur de la conduite , & le connétable ne se consola de la nouvelle gloire dont venoit de se couvrir son rival , que par celle qu'on ne pouvoit dérober à l'amiral de Coligny. Les deux armées passèrent la nuit sous les armes : celle de l'empereur , dans le doute que le vainqueur ne s'en tint pas à ce premier avantage : celle de France , parce que se trouvant sur un terrain découvert & sans retranchemens , elle avoit tout à redouter d'une attaque nocturne. On s'attendoit d'ailleurs que Charles qui avoit toujours usé de si grandes menaces , voudroit avoir sa revanche ; mais content d'avoir occupé un poste qui alloit forcer son ennemi à lever le siège de Renti , il continua de fortifier son camp , comme s'il eût craint d'y être assiégé. Le connétable qui alla le lendemain matin le reconnoître , rapporta qu'il étoit hors d'insulte ; & comme d'un autre côté la prudence ne permettoit pas de livrer un assaut à Renti , tandis qu'on avoit sur les épaules une armée nombreuse , il fut arrêté dans le conseil que l'armée re-

~~prendroit le chemin de la Picardie ; &~~  
**AN. 1554.** afin que cette retraite n'eût pas l'air  
 d'une fuite , le roi envoya un héraut  
 en donner avis à l'empereur , & lui  
 déclarer qu'il l'attendroit encore le  
 lendemain pendant quatre heures sur  
 le champ de bataille , & qu'arrivé au  
 premier endroit qui fourniroit des four-  
 rages , il l'attendroit de nouveau pen-  
 dant quatre jours. Sur le soir on enten-  
 dit dans le camp impérial une décharge  
 générale d'artillerie , un bruit confus  
 de trompettes , de tambours , & toutes  
 les autres marques d'une réjouissance  
 publique. On envoya savoir quelle  
 pouvoir en être la cause , & l'on apprit  
 que l'empereur venoit de recevoir la  
 nouvelle de la victoire de Marciano ,  
 qui devoit selon toutes les apparences  
 le remettre en possession de tout le  
 territoire de Sienne.

Défaite de Strozzi à Marciano. Après l'arrivée de Montluc , Pierre  
 Strozzi se trouvant à la tête d'une  
 armée de douze mille fantassins , &  
 de mille ou douze cens chevaux , réso-  
 lut non-seulement de tenir la cam-  
 pagne contre les forces du marquis de  
 Marignan , mais de lui livrer bataille  
 à la première rencontre , & de trans-  
 porter la guerre sur le territoire de

*Montluc.*  
*Mémoires*  
*de Villars.*  
*Ribier.*  
*De Thou.*  
*Brantome.*

Florence. Car , bien qu'il parût n'avoir été envoyé que contre l'empereur , & qu'il n'y eût aucune déclaration de guerre entre le roi & le duc , Strozzi ne se méprenoit pas sur son véritable ennemi ; il savoit que Cosme avançoit la solde de l'armée du marquis de Marignan & qu'il en dirigeoit les opérations sur l'espérance qu'il auroit sa part des conquêtes qu'elle pourroit faire. Cosme de son côté connoissant la haine héréditaire & implacable que lui portoit Strozzi , crut ne pouvoir mieux employer ses trésors , qu'à miner sourdement son ennemi , & à l'exténuer avant de l'attaquer à force ouverte. Considérant donc que les principales forces de Strozzi consistoient en des compagnies Italiennes , qui , ne prenant aucune part aux querelles des souverains , préféroient toujours celui qui leur offroit un meilleur traitement , il engagea le marquis de Marignan à leur offrir une solde beaucoup plus forte que celle que donnoit la France ; ce qui devoit à la fin de chaque mois , car l'engagement n'étoit pas de plus longue durée , les attirer en foule sous ses bannières. Strozzi comprit qu'il étoit perdu s'il ne portoit

---

AN. 1554.



AN. 1554.

promptement à son ennemi un coup décisif qui lui fît sentir le besoin d'argent , & l'en rendît plus éconôme. Cherchant donc à joindre au plutôt le marquis , il s'approcha imprudemment du camp près de Marciano , & ne tarda pas à se repentir de la faute qu'il venoit de commettre : car n'ayant aucun moyen de le forcer au combat , & ne pouvant subsister plus long-tems dans la position défavantageuse qu'il avoit prise , il fallut songer à la retraite , opération infiniment dangereuse en présence d'un habile général. Il pouvoit , & sans doute même il auroit dû la faire de nuit ; mais excessivement jaloux de sa réputation , il ne voulut pas que son rival se vantât de l'avoir réduit à fuir devant lui : il se contenta donc de faire partir de nuit son artillerie , & leva son camp en plein jour. Marignan ne manqua pas de lâcher sur lui ses chevaux - légers & ses arquebusiers , & de le suivre lui-même avec son artillerie & tout le reste de son armée. Harcelé dans sa marche , & forcé à chaque instant de tourner visage , Strozzi profita de l'avantage que lui présentait un ravin qu'il venoit de traverser , pour ranger

Son armée en bataille , & arrêter la poursuite de l'ennemi ; trahi par un de ses principaux officiers , & abandonné par sa cavalerie , il alla tout blessé qu'il étoit , se ranger parmi son infanterie ; il balança la victoire jusqu'à ce que criblé de blessures , & tombant en défaillance , il fut emporté sur un brancard à Lucignano. Il perdit dans cette occasion la moitié de son infanterie , son artillerie & ses bagages. L'armée victorieuse vint se présenter aux portes de Sienne , qui , dans la consternation l'avoit jettée cette nouvelle , & dans l'état d'abandon où elle alloit se trouver , n'auroit opposé aucune résistance si Montluc , par une supériorité de prudence qu'on n'auroit point attendue d'un caractère aussi bouillant , par l'art de la persuasion & de la parole , trop négligé de ceux qui aspirent à commander à des hommes ; enfin par une vigilance & une activité qui lui étoient propres , ne fût parvenu à rassurer les plus timides , & à prolonger ce siège pendant neuf mois. Strozzi guéri de ses blessures , ramassoit les débris de son armée , mais comme sa fortune particulière ne suffisoit pas pour le mettre en état de se

---

---

AN. 1554.

**AN. 1554.** relever, il s'adressoit à tous ceux qui pouvoient lui donner du secours, & sur-tout au maréchal de Brissac dont la fortune continuoit à seconder les talens.

Succès de  
Brissac dans  
le Piémont.

Villars.

Brantome.

L'empereur affligé des pertes successives qu'il essuyoit du côté du Milanès, & prêtant l'oreille aux délations qui lui furent adressées par les ennemis de Ferdinand de Gonzague, prit le parti de le rappeler auprès de lui, & nomma pour le remplacer dom Lopès de Figueroa, plus économe peut-être, & mieux entendu que Gonzague dans l'administration des finances, mais qui ne pouvoit lui être comparé du côté de la réputation & de la science militaire. Brissac ne tarda pas à connoître l'incapacité de l'homme qu'on lui opposoit; & aussi-tôt que la fonte des neiges lui permit de tenir les champs, il forma le siège d'Ivrée, capitale du Val d'Aoste, dont la conquête lui ouvroit une communication avec la Suisse. Toutes ses mesures se trouverent si justes, que le place fut investie & réduite à capituler avant que personne se mît en mouvement pour la défendre: après avoir emporté avec la même célérité le fort de

de Mazuir, & quelques châteaux qui fermoient l'entrée de cette vallée, il donna ses soins à fortifier & à bien approvisionner la place de Santia ou Santyago, qui devoit lui servir de poste avancé pour une autre entreprise plus importante qu'il avoit en vue. Salvoison, Gouverneur de Verrue, avoit noué par le moyen d'un de ses soldats, une intelligence dans Cazal, capitale du Montferrat, & promettoit de s'en rendre maître par une surprise nocturne. Mais comme elle étoit à une distance considérable de la frontiere, le maréchal avoit cru devoir commencer par se procurer un point d'appui qui couvrît ses préparatifs, & lui assurât une retraite en cas de malheur. Lorsque les fortifications de Santia furent achevées, il régla avec Salvoison le plan de l'entreprise, & lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour en assurer l'exécution. Salvoison choisit le lundi gras, jour auquel Figueroa qui se trouvoit à Cazal, devoit donner une fête aux dames de la ville. Voyant le terme s'approcher il garda le lit, fit courir le bruit qu'il étoit dangereusement malade, & envoya chercher les plus fameux médecins de Cazal. Montant en-

AN. 1554.

AN. 1555.

AN. 1555.

suite sur des bateaux qui l'attendoient  
 sur le Pô , il descendit ce fleuve , le fit  
 traverser , à la hauteur de Santia , aux  
 troupes qui devoient l'accompagner , &  
 se rendit , à trois heures après minuit ,  
 au pied des murailles de Casal : quel-  
 ques soldats les escadent en silence ,  
 & aidés par le maître d'école de Casal  
 qui les attendoit , ils se précipitent dans  
 le premier corps-de-garde , égorgent tout  
 ce qui s'y trouve , & ouvrent la porte au  
 reste de la troupe. Salvoison la range en  
 bataille , occupe la grande place & les  
 principales rues , donne ordre aux trom-  
 pettes & aux tambours de répandre l'al-  
 larme , & à ses soldats , de crier *France*.  
 Ceux de la garnison , encore étourdis des  
 débauches de la veille , accourent par pe-  
 lotons & sont aussi-tôt renversés : les plus  
 sages tâchent de gagner la citadelle : Fi-  
 gueroa s'y réfugia en chemise. Les bour-  
 geois , dans ce tumulte , se tinrent ren-  
 fermés dans leurs maisons & mirent des  
 lumières aux fenêtres ; ce qui donna aux  
 François le moyen de s'entre-reconnoître.  
 Pendant le reste de la nuit & toute la ma-  
 tinée , Salvoison ne songea qu'à se main-  
 tenir en barricadant les rues qui com-  
 muniquoient à la citadelle. A midi , ar-  
 riva le maréchal avec de nouvelles trou-

pes : on dressa contre la citadelle quatre ou cinq canons qu'on trouva dans la ville , en attendant l'arrivée de ceux que le maréchal avoit fait embarquer sur le Pô. L'attaque fut si vive , que les cinq-cens Allemands qui formoient la garnison , se souleverent contre leurs officiers & les forcerent à demander une capitulation. Le maréchal leur accorda tous les honneurs de la guerre , content d'entrer en possession d'une place qui le rendoit maître d'une des plus fertiles contrées de l'Italie.

AN. 1555.

C'est dans le cours de ces prospérités que Strozzi & ensuite les Siennois eux-mêmes s'adresserent à lui pour demander des secours ; mais il s'en falloit bien que sa position fût aussi heureuse qu'elle étoit brillante. Tandis qu'on prodiguoit l'argent dans les expéditions infructueuses des Pays-Bas , plusieurs des soldats qui l'aiderent à exécuter de si hautes entreprises , marcherent pieds nuds & n'avoient point d'autre habit qu'une chemise sale qu'ils se nouerent autour du corps. Il étoit dû quatre mois de solde aux Suisses , cinq aux bandes Françoises , six aux Italiennes , sept aux chevaux-légers , huit à l'artillerie ; & le peu de gendarmerie qui étoit restée au-delà des

AN. 1555.

monts, y servoit pour la gloire à ses propres dépens. Ne pouvant, dans une pareille détresse, songer à secourir les autres, il adressa des ~~lettres~~ au roi & les fit accompagner d'un homme de confiance, chargé de mettre sous les yeux du conseil un plan d'opérations au moyen desquelles il promettoit non-seulement de délivrer Sienne, mais de chasser de Florence Cosme de Médicis, si on lui faisoit passer promptement les renforts & la somme modique qu'il demandoit. On ne doutoit presque point qu'il ne tint parole; mais comme on étoit déjà entré en un pour-parler de paix & qu'on prévoyoit, si le traité avoit lieu, qu'il faudroit rendre tout ce qu'on auroit occupé dans la Toscane, on ne voulut point hasarder cette dépense, jusqu'à ce que l'on vît clairement quel seroit le succès des négociations.

*Fin du Tome XXVI.*

cc

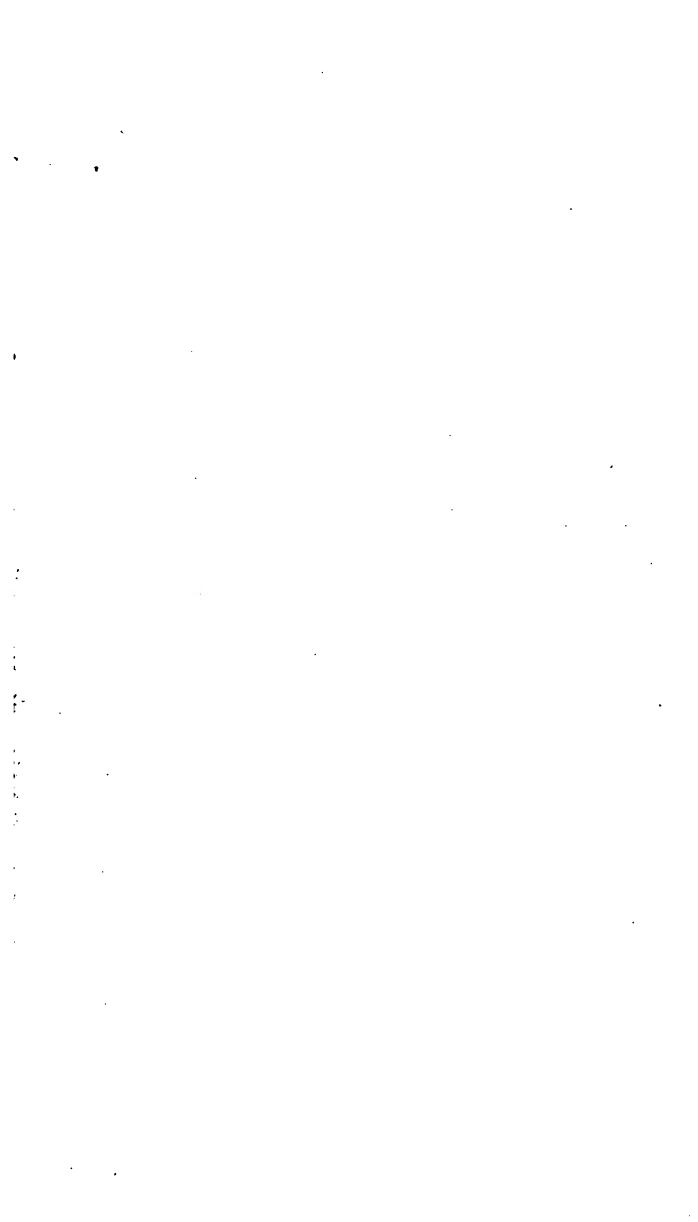
---

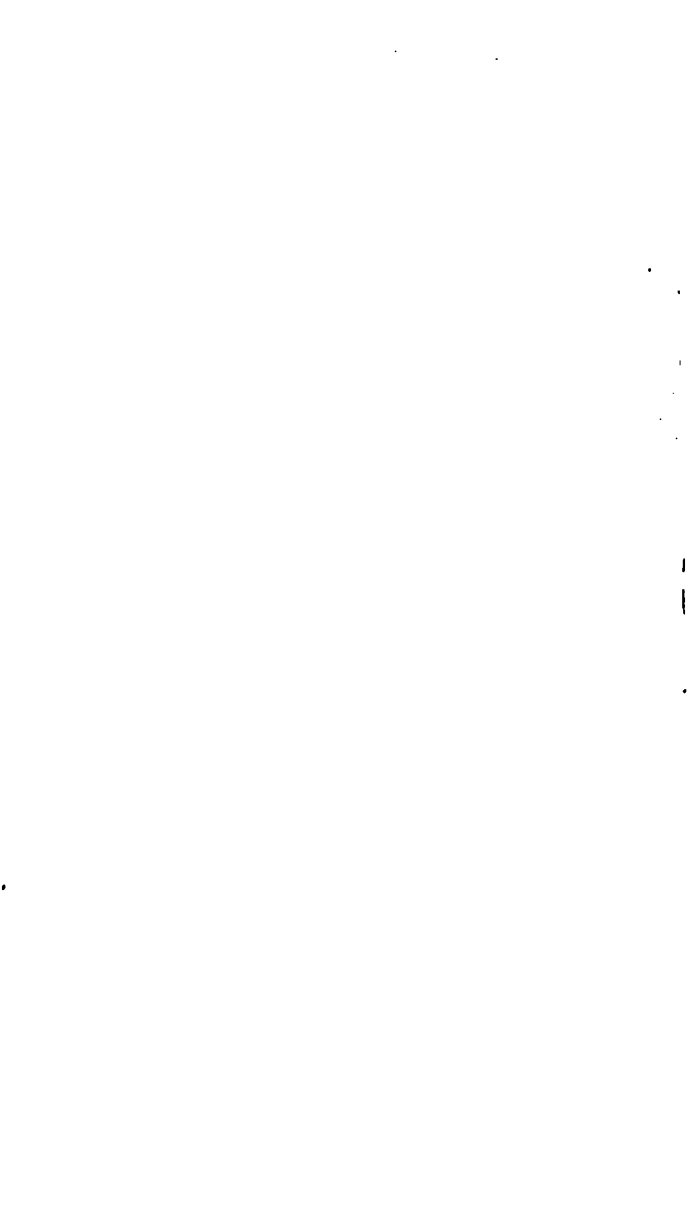
De l'Imprimerie de CLOUSIER,  
1778.











NOV 28 1951

